





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — TOME IX.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMP.

1831.

LA BOURSE DE LONDRES. ⁽¹⁾

La BOURSE est connue en général comme le lieu où les fonds publics et les rentes sur l'état sont achetés et vendus avant leur transfert à la Banque ; mais peu de personnes savent que ces transactions réelles ne constituent qu'une très-faible partie des spéculations auxquelles mille à douze cents personnes consacrent exclusivement leur temps chaque jour, et qui attirent la plupart de ces figures agitées qu'on voit se presser dans l'enceinte de l'édifice ou former des groupes dans les environs. Une colonne des journaux vous donne, il est vrai, chaque matin le tableau de la hausse ou de la baisse de la veille, la cote des reports, etc., etc. ; mais cela semble tout naturel, le public étant intéressé à connaître le mouvement d'une dette de 800,000,000 livres sterl. (20,000,000,000 fr.) Quelques fois encore le journal fait bien quelque allusion aux manœuvres de la Bourse, aux *ours* et aux *taureaux* ; mais à peine si ces mots éveillent la curiosité de ceux qui reçoivent régulièrement leurs semestres et leurs dividendes. Vainement est-il question de temps à autre d'un

(1) Un de nos rédacteurs s'occupe d'un tableau de la Bourse de Paris. En attendant son article, nous offrons celui-ci, qui pourra servir de point de comparaison. Nous l'avons traduit et abrégé du *Métropolitain*, en lui conservant sa signature, qui pourrait bien être un pseudonyme.

(N. du D.)

sinistre, de la déconfiture ou de la fuite d'un spéculateur : tous ces événemens affectent tout juste autant le public que quelques bouffées de vapeur et quelques mugissemens passagers de l'Etna affectent le paysan qui cultive sa vigne aux pieds du volcan. Cet article engagera peut-être le lecteur à jeter un coup d'œil dans le cratère de la Bourse.

Il faut apprendre à ceux qui l'ignorent que derrière les noirs bâtimens en briques qui forment la rue étroite de Saint-Barthélemy et celle de Threadneedle se trouve la plus vaste maison de jeu de l'Europe, accessible par des avenues sales et sombres, où l'on voit perdre en quelques heures millions sur millions, et où la fortune précipite chaque année des milliers d'individus, de l'opulence, dans la plus profonde misère, pour en élever d'autres au faite de sa roue. C'est cette maison fatale qui, bien plus que les chances ordinaires du commerce, grossit la liste des faillites et remplit la salle d'audience du tribunal des débiteurs insolubles. Les plus augustes assemblées ne sont pas à l'abri de son influence, et plus d'un vote a été donné, plus d'un discours prononcé au parlement, dont on aurait pu trouver le secret motif dans le carnet de l'agent de change.

La Bourse de Londres est donc un vaste édifice consistant en trois salles spacieuses et autres pièces accessoires où se rassemblent environ mille à douze cents individus dont le métier est de gagner de l'argent au moyen de la hausse et de la baisse de la rente. Mais il serait assez difficile d'expliquer le mode particulier de leurs transactions ; car lorsque leurs comptes sont portés devant une cour de justice, ni les avocats ni les juges ne peuvent parvenir à en connaître exactement les détails. Pour donner une idée de leur industrie, disons que c'est une sorte de pari continu sur le prix des rentes, qui met par conséquent deux partis opposés toujours en présence, l'un intéressé à la hausse (les taureaux), l'autre à la baisse (les ours), employant à l'envi toutes les ruses imaginables pour

arriver à leurs fins. Le public qui veut entrer au jeu est obligé d'avoir recours à ces membres privilégiés et de leur payer une commission. La vente et l'achat réels des fonds ne sont comparativement que peu de chose à la Bourse ; il faut savoir aussi que le mouvement des fonds dépend de leur rareté ou de leur abondance , et que les événemens politiques modifient le cours, suivant qu'ils font rentrer ou sortir les capitaux, suivant qu'ils augmentent ou diminuent les ressources de la nation pour payer la dette publique.

Que le lecteur se transporte maintenant en imagination dans la grande salle de la Bourse quelques heures après l'arrivée d'importantes nouvelles, soit qu'on prévoie la guerre, soit qu'on parle d'une émeute, soit qu'il s'agisse d'un emprunt imprévu demandé aux chambres par le chancelier de l'échiquier. Aucune affaire n'étant autorisée avant dix heures du matin, tous les individus intéressés aux conséquences des nouvelles vont et viennent, lisent les journaux ou forment des groupes en attendant le signal quotidien. Ce signal est donné par le plus ancien concierge, qui, lorsque l'heure approche, gravit quelques escaliers au-dessus de l'entrée principale, et tient dans sa main tendue une grosse crécelle de watchman, en fixant les yeux sur l'aiguille de l'horloge. Au coup de dix heures il agite l'instrument de sinistre augure, et soudain chacun sort de son repos, chacun se jette comme la vague partielle d'une inondation au milieu de la salle, criant et s'efforçant d'arriver le premier, les uns offrant à vendre, les autres à acheter, chaque parti opposé disant et faisant tout ce qu'il croit propre à produire sur le marché l'impression dont il a besoin, et surtout cherchant à établir le prix d'ouverture au taux le plus favorable à ses vues, point essentiel de la tactique du lieu. En ces occasions, quand la nouvelle est importante, et, par suite, ses effets rapides, elle cause la ruine de ceux-ci ou la fortune de ceux-là, avant que l'aiguille ait fait le tour du cadran.

Qu'on juge du spectacle qu'offrent à l'observateur tant d'émotions diverses. Tel homme supporte avec sang-froid la raillerie et y répond même par des reparties, qui cependant vient de perdre en deux heures 10,000 liv. st. (200,000 f.), tandis qu'un autre moins impassible voit d'un œil hagard la baisse rapide qui emporte comme un torrent toute sa richesse. Cet état de choses dure souvent, avec de courts intervalles de calme, pendant toute la matinée. Peu d'hommes cependant ont la force de demeurer long-temps au milieu de cette atmosphère étouffante, de ce bruit, de cette foule qui se presse, se heurte et se coudoie. Quelques-uns se retirent un moment, pâles et enrôlés, pour reprendre haleine et respirer un autre air. Mais en entendant les vociférations de cette masse tumultueuse où chaque parti proclame tour à tour son triomphe avec un bruit assourdissant, ils accourent de nouveau dans l'arène pour se ruer encore dans la mêlée.

Jusque là tout a été sérieux ; l'ardeur du combat ne s'est pas ralentie, les disputes se sont même aigries jusqu'à la fureur ; mais fréquemment il arrive que la scène change un moment comme par magie ou comme par l'effet d'un accès de délire... Chacun fait sauter en l'air le chapeau de son voisin, relève les basques de son habit sur sa tête et ses épaules, ou lui jette des bombes en papier chargées de sable ; tous ces hommes se poussent et se boxent les uns les autres. La foire de Saint-Barthélemy, ou la plus joyeuse sortie d'écoliers un jour de congé, n'offre rien de plus tumultueux. Cette bacchanale se termine généralement par le *Black-Joke* ou toute autre chanson populaire, entonnée en chœur par tous les combattans, y compris ceux dont la ruine se consomme ce jour-là même, et qui se joignent à la folle gaieté des autres, en partie par habitude, en partie pour dissimuler leur malheur et pouvoir courir, à l'abri de cette feinte, une dernière chance désespérée. Tout cela, au premier coup d'œil, peut paraître une extravagance

puérile; mais c'est peut-être aussi un effort d'instinct que fait la nature pour donner quelque relâche à la tension violente de toutes les facultés. Cet intermède est court : au bout de quelques minutes on remarque la même passion de jeu, concentrée ou furieuse. Quelquefois il arrive aussi qu'un de ces brouillards qui obscurcissent de leurs vapeurs pénétrantes les rues étroites de la Cité vient jeter son épaisse nuit sur cette multitude agitée. La confusion de la scène prend alors un aspect diabolique : on allume les lampes ; grâce à leurs reflets jaunes et tristes, on distingue encore momentanément l'expression d'anxiété de toutes ces physionomies ; mais la moitié du tableau reste couvert de ce qu'un peintre appellerait d'énormes masses d'ombre.

Tous ces hommes ainsi occupés forment ce qu'on appelle le terrain de la Bourse. Le prix établi par eux est celui que donnent les journaux et qui modifie sans cesse la propriété des détenteurs de rentes ou des spéculateurs. Laissant de côté la classe nombreuse intéressée à ces fluctuations en qualité de rentiers de l'état, et nous arrêtant à ceux qui font de ces fluctuations un moyen de jeu, on peut estimer que cinq mille personnes environ prennent au mouvement de la Bourse le même intérêt qu'inspire le jeu à ceux qui entourent le tapis. Sur ce nombre il y en a environ mille attachés à la Bourse même, et qui sont à peu près sur un pied d'égalité entre eux. Le reste est le public, la galerie qui participe aux chances désespérées des joueurs par l'intermédiaire des agens de change (*brokers*).

Il serait donc à peu près impossible de décrire avec plus de détail les effets d'un jeu qui réagit sur un si grand nombre de personnes. Son influence s'étend au-delà de Londres, et ne frappe pas seulement ceux qui fréquentent la Cité ; elle tend à répandre la contagion sur qui-conque tient, n'importe comment, par la nature de ses affaires, aux fonds publics. Le jeu n'est-il pas la plus uni-

verselle et la plus facilement éveillée de toutes les passions humaines ?

On concevra aisément que les hommes qui se vouent à une occupation aussi exclusive se distinguent des autres classes de la société et même de celles avec lesquelles ils sont en apparence confondus par un titre commun ; comment pourraient-ils prétendre à être rangés parmi les négocians plutôt que les parieurs des courses de New-Market ? Il n'y a pour eux « ni temps heureux » ni « temps malheureux : » cette phrase ne s'applique nullement à eux, ou c'est dans un sens directement opposé à son sens habituel : tout ce qu'ils demandent, c'est la fluctuation de la rente, et en conséquence les temps d'orages et de désastres sont pour eux, comme pour les oiseaux de proie ou les habitans des côtes de Cornouailles, des temps d'activité et de récolte. Ils forment donc une classe particulière qui a son caractère, ses mœurs, son aspect à elle. Quelques personnes prétendent en effet reconnaître un homme de bourse à sa manière expéditive de faire les choses, à son jargon, à sa tournure et à son costume, qui rappelle à la fois l'Anglais de la Cité et l'amateur de chevaux. Les transitions brusques et les risques continuels auxquels l'exposent son état ne sauraient être favorables à la santé ou au repos de l'ame. L'air affairé, l'inquiétude et la pâleur deviennent à la longue les traits distinctifs du spéculateur.

Les Israélites de Londres jouent un rôle actif et essentiel à la Bourse : comme individus ils se distinguent difficilement de la foule ; mais guidés par leur esprit national, ils s'entendent volontiers dans leurs manœuvres et sont du moins d'accord pour chercher à dépouiller les Égyptiens. Ils sont aussi peut-être plus téméraires et plus opiniâtres que les autres à braver des hasards décisifs. Quelques-uns ont gagné d'immenses fortunes, et souvent sans songer à changer en rien leur extérieur ou leur manière de vivre. Nous avons connu un Juif riche à six millions,

qui ressemblait toujours à un de ses coreligionnaires qu'on trouve aux portes de la banque, criant des oranges à dix pour douze sous !

Nous avons dit qu'on chantait quelquefois à la Bourse comme récréation ; il faut ajouter que le chante y sert à faire justice de toute violation des règles et de l'étiquette du lieu. On fait cercle autour du coupable et on lui chante en chœur le *God save the King* ou tout autre refrain, jusqu'à ce qu'il prenne son chapeau et s'échappe de cette espèce de pilori musical. Le plus sûr pour le délinquant est de subir sa peine avec patience ; cependant on raconte qu'un Juif qui n'avait à se reprocher que la bizarrerie de son costume, osa se révolter contre le caprice de ses persécuteurs, et saisissant sa perruque par la queue, s'ouvrit un passage en frappant à droite et à gauche, de manière à laisser des traces blanchâtres de poudre et de pomnade sur les habits élégans des fashionables qui avaient dénoncé la vieille forme de son gilet aux mauvais plaisans de l'agiot. C'est depuis lors qu'on est sûr de se faire ouvrir un passage à la Bourse de Londres en criant : *gare la perruque du juif*.

La Bourse, comme corps, se divise en trois grandes classes : les agens de change (*brokers*), les agioteurs (*jobbers*), et les spéculateurs (*speculators*). Les premiers sont, comme on le sait, ceux qui opèrent pour le public moyennant un $1/8^e$ pour cent sur les transactions d'argent. Les agioteurs (*jobbers*), portent un nom pris généralement en mauvaise part et qui est quelquefois synonyme de voleur. Ils sont censés acheter ou vendre des rentes ; mais par le fait ils ne font que parier qu'elles seront à tel ou tel prix le jour où il leur faudra les livrer, n'ayant ni la rente qu'ils vendent, ni l'argent pour retirer celle qu'ils achètent. Il en est cependant parmi eux qui sont riches et honnêtes. Ajoutons que, sans l'intermédiaire des *jobbers*, les affaires ne pourraient se terminer qu'avec beaucoup de retard et d'embarras. Il existe toujours, excepté dans des momens de troubles assez rares, un prix courant ou plutôt deux

prix courans, le prix d'achat et le prix de vente, comme 81 3/8^{es} et 81 1/2. Le public ne peut facilement comprendre, lorsqu'il voit ces prix cotés, pourquoi on vend à 81 3/8^s le plus bas, et pourquoi on achète à 81 1/2 le plus haut; mais ces transactions sont parfaitement justes et s'expliquent naturellement. Supposez qu'un agent de change soit chargé par son client de placer une somme ronde ou plus souvent encore une somme avec des fractions, comme 735 liv. sterl. 10 sh. 5 pences, en trois pour cent consolidés : il est évident que s'il lui fallait attendre qu'un autre agent de change se présentât avec la commission de vendre précisément la même somme en fonds publics, il pourrait attendre long-temps. Le *jobber* écarte toute la difficulté : il offre toujours deux prix avec la différence d'un huitième de l'un à l'autre, comme de 81 3/8^{es} à 81 1/2; et sans savoir si l'agent de change veut acheter ou vendre, il est prêt à faire l'un ou l'autre comme on voudra. De cette manière, dans le courant du jour le *jobber* ne cesse d'acheter et de vendre : le huitième pour cent est son bénéfice légitime sur cette double transaction; c'est à-dire que ce qu'il achète de M. B. à 81 3/8^{es} il le vend à 81 1/2 à M. C.

Les *spéculateurs* sont ceux qui ne font aucune opération par commission pour autrui, mais qui achètent ou vendent pour leur compte, dans le but de profiter directement des fluctuations du cours. Il ne faudrait pas en conclure que ces trois rôles ne soient pas quelquefois intervertis ou cumulés par la même personne. Il est aussi d'autres habitués de la Bourse qu'on ne pourrait ranger précisément dans aucune des trois grandes classes précédentes : ce sont les amateurs ou les joueurs retirés, qui aiment naturellement à fréquenter le théâtre de leurs anciens combats, semblables à ces vieux marins qui suivent d'un regard grave et critique les barques des jeunes pêcheurs luttant contre les vagues et le vent de la côte.

Entrons maintenant dans quelques détails sur le jeu

lui-même qui consiste à vendre ou à acheter des rentes à terme, c'est-à-dire au jour fixé par le comité de la Bourse, cinq ou six semaines d'avance. Pour être plus clair nous supposerons que M. A., spéculateur, ayant pour toute fortune mille livres sterling (25,000 fr.) chez son banquier, se rend à la Cité par une matinée de brouillard, la tête remplie du rejet du bill de réforme, de l'approche du choléra, ou des troubles de Bristol. M. A. se persuade peu à peu que les consolidés ne sauraient manquer de baisser, et, arrivé à la Bourse, il vend 20,000 liv. sterling de rente à 82, livrables au jour arrêté, qui se trouve être, d'après le journal, le 24 novembre. Par cette opération, M. A. devient un ours (*a bear*), c'est-à-dire une personne qui vend et s'engage à livrer, au jour fixé, des rentes qu'il ne possède pas encore. Il est donc évident qu'il sera forcé de les acquérir dans l'intervalle et de les faire livrer par quelque autre à son compte. La baisse a-t-elle eu lieu, — c'est à son bénéfice; la hausse, — c'est à ses dépens : une hausse ou une baisse d'un pour cent sera pour lui une perte ou un gain de 200 liv. sterling.

Maintenant prenons un exemple en sens inverse : M. B., plus riche que M. A., en espérances; mais non en espèces, voit les choses sous un autre aspect : il a bien dormi, bien déjeuné, il ne peut donc croire les lords assez fous pour persister à rejeter le bill; quant au choléra, la ceinture des flots en défendra l'Angleterre, comme la même barrière la défendit de Bonaparte, ou, si ce fléau arrive, il n'attaquera pas les heureux du monde et ceux qui auront gagné à la Bourse. M. B. achète donc hardiment 20,000 liv. sterl., n'ayant que 1,000 liv. chez son banquier. Il s'engage à payer le capital de 20,000, le 24 novembre. M. B. devient par cette transaction un taureau (*a bull*), c'est-à-dire qu'avant le jour indiqué il sera forcé de revendre les mêmes rentes à celui qui les lui a cédées, ou à tout autre. La différence du prix de vente et d'a-

chat, voilà tout ce qui inquiète M. B. dans le résultat de cette transaction.

En peu de temps, il y a peut-être pour plus de 24 millions de rentes achetées par les ours et vendues par les taureaux, qui n'en possèdent peut-être pas le vingtième. Tant que le jour de la liquidation est encore loin, le prix des fonds est principalement influencé par les événements politiques : la paix, la guerre, la conduite des ministres, et souvent la simple volonté de quelques gros banquiers ou spéculateurs, etc.; mais à la veille du 24 l'influence de ces causes extérieures, excepté de la dernière, diminue beaucoup : celles qui modifient le cours proviennent des antagonistes eux-mêmes, du combat personnel des ours et des taureaux. Enfin la question va se décider; tout indique l'intérêt pressant du lendemain : les deux armées sont en présence, elles concentrent leurs forces, s'observent de près, concertent tous leurs mouvemens; c'est à qui persuadera l'autre de battre en retraite. Si c'est l'ours qui recule en se montrant prêt à acheter la rente qu'il est obligé de livrer, le taureau profite de son alarme pour demander un prix plus élevé; si c'est au contraire l'acheteur qui faiblit le premier, le vendeur, le taureau, cède, et les fonds qu'il s'est engagé à prendre sont vendus à son adversaire triomphant à un taux plus bas; la transaction a lieu alors à l'amiable.

S'ils attendent jusqu'au lendemain, la bataille s'engage plus sérieusement à dix heures : les acheteurs continuent à recevoir, et les vendeurs à livrer, jusqu'à ce que les uns ou les autres s'arrêtent. Mais aussitôt qu'il est évident que les acheteurs peuvent accepter plus de rentes que les vendeurs ne peuvent leur en offrir, on prononce le *compte de l'ours*. L'ours est transpercé par les cornes du taureau ! Le pauvre ours propose de faire la balance en achetant au taureau lui-même. C'est le signal d'une hausse nouvelle, car le vainqueur est sans pitié. Dans la supposition contraire, l'ours ne ferait pas plus de grâce au tau-

reau; et celui des deux qui ne s'exécuterait pas en payant la différence serait déclaré un *lame duck*, un canard boiteux, et exclu de la Bourse.

Nous aurions pu décrire plus poétiquement encore le tumulte de ce pandémonium de joueurs, chanter sur un ton épique les accidens de la grande mêlée des liquidations mensuelles et faire connaître les chefs des divers bataillons, à la manière des dénombremens d'Homère ou de Virgile; mais nous en avons assez dit pour mettre le lecteur à même d'apprendre le reste en interrogeant quelque vieux spéculateur en retraite sur les secrètes manœuvres qui précèdent l'action, et sur les événemens éclatans qui suivent la catastrophe des uns, le triomphe des autres.

KAREL.



Jacomo Meyerbeer.

Chaque fois qu'à l'horizon de la pensée on voit apparaître une grande conception, riche de tout ce qu'une époque a ajouté de développemens au fonds commun des traditions, et néanmoins portant en elle le germe d'une époque nouvelle, il se fait une secousse, un ébranlement qui se communique à toute la sphère de l'art. Les esprits qui vivent dans cette sphère ressentent tous cette impulsion; mais les uns, d'abord en petit nombre, pressés par un vague instinct de progrès, se prêtent avec enthousiasme à ce mouvement; les autres, et ceux-ci forment la majorité, à qui rien n'est plus cher que le repos, s'efforcent de paralyser cette impulsion, craignant d'être troublés dans la jouissance de leur *statu quo*. L'art se partage alors en deux camps, et cette lutte de positif et de négatif, d'action et de résistance, se prolonge jusqu'à ce que le génie imprime à ces oscillations un mouvement régulier, et attire à lui tout l'ensemble des intelligences par sa seule force d'attraction.

Cela a lieu dans les sciences, dans la littérature et dans les arts.

Le dernier ouvrage de M. Meyerbeer vient d'opérer une crise semblable dans le domaine de la musique. Je ne m'attacherai pas ici à énumérer une à une les beautés de détail qu'il renferme. Je m'occuperai principalement de la question d'art que *Robert-le-Diable* vient de soulever.

Mais comme il ne suffit pas d'une seule composition, quelque grande qu'elle soit, pour pouvoir se rendre compte de la portée d'un homme ; comme on ne peut apprécier la part qui lui appartient dans la régénération, si l'on n'étudie sa pensée dans tout le cours de sa vie d'artiste, si l'on n'interroge son talent à chacune de ses périodes, et dans ses transformations diverses, nous jetterons un coup d'œil rapide sur la carrière musicale de M. Meyerbeer.

Jacomo Meyerbeer naquit à Berlin en 1794. Son père, Jacques Beer, rentier fort riche, lui donna de bonne heure une éducation distinguée (1). Ses heureuses dispositions pour la musique se manifestèrent bientôt, et dès l'âge de sept ans il jouait du piano dans les concerts. Ce ne fut guère que vers l'âge de quinze ans que Meyerbeer commença ses grandes études musicales. L'abbé Vogler, un des plus grands théoriciens, et sans contredit le plus habile organiste de l'Allemagne, avait ouvert une école chez lui, dans laquelle il n'admettait que des élèves de choix. De savans critiques, des compositeurs distingués, parmi lesquels il faut compter en première ligne Knecht, Ritter, Winter, se glorifient de l'avoir eu pour maître. Des hommes non moins célèbres aujourd'hui furent les condisciples de Meyerbeer : c'étaient Gaensbacher, maître de chapelle à Vienne ; l'illustre Ch.-Marie de Weber et Godefroi de Weber, alors conseiller de justice à Manheim, mais qui venait de temps en temps prendre part aux exercices des trois autres élèves. Chaque matin, après la messe de l'abbé Vogler, que Weber était obligé de servir presque journellement, parce qu'il était catholique, on se réunissait dans l'appartement du professeur. Celui-ci donnait un thème que chacun devait remplir dans la journée ; c'était tantôt un psaume, tantôt une ode, tantôt un *kyrie* ; il se

(1) M. Meyerbeer a pour frère M. Michelbeer, poète dramatique très-connu en Allemagne, et auteur d'une tragédie célèbre intitulée *le Paria*.

mettait; lui cinquième, au travail avec ses élèves, et le soir les cinq compositions étaient exécutées. Ce genre d'exercice joignait à l'avantage d'être fort instructif par lui-même celui de piquer vivement l'émulation. Un opéra entier fut composé de cette manière.

Une amitié très-étroite et toute fraternelle se forma bientôt entre Meyerbeer et Weber. Pendant de ux ans ils couchèrent et mangèrent dans la même chambre. Cette amitié n'eut de terme que la mort de Weber, arrivée à Londres en 1826. L'auteur de *Freyschütz* légua à son ami un ouvrage inachevé, *les Trois Pinto*, opéra en trois actes, avec prière de le terminer. Un seul acte a été esquissé de la main de Weber, mais non instrumenté. Il renferme des choses charmantes et surtout fort gaies.

Deux ans après l'entrée de Meyerbeer chez l'abbé Vogler, celui-ci ferma son école, et l'élève et le maître parcoururent ensemble l'Allemagne pendant un an. Ce fut sous de tels auspices que le jeune compositeur, âgé de dix-huit ans, donna à Munich son premier ouvrage, *la Fille de Jephthé*, opéra sérieux en trois actes. Toutes les formes rudes de la scolastique furent religieusement conservées dans cette œuvre, qui obtint un succès d'estime. Après cela, l'abbé Vogler, bon homme s'il en fut jamais, et qui alliait un vif sentiment d'artiste à des habitudes mystiques, délivra au jeune auteur un brevet de *maestro*, auquel, du même trait de plume, il ajouta sa bénédiction. Cela fait, le maître et le disciple se séparèrent.

A Vienne, le succès de Meyerbeer, comme pianiste, fut tel qu'on lui confia la composition d'un opéra pour la cour, intitulé *les Deux Califes*. Il avait alors vingt ans. La musique italienne était à cette époque fort en vogue dans cette capitale. L'ouvrage, écrit dans un système opposé et à peu près dans le même style que *la Fille de Jephthé*, échoua complètement. Le célèbre auteur de *Tarare*, Saverio, qui aimait beaucoup Meyerbeer, eut consola, et l'assura que malgré l'âpreté des formes, son opéra était loin de

manquer d'idées mélodiques; il lui conseilla de partir pour l'Italie, où il aurait bientôt réparé cet échec. Le style italien, qui lui avait tant répugné en Allemagne, devint l'objet de sa prédilection. *Tancredi*, le premier opéra de Rossini qu'il entendit, le transporta. A partir de ce moment, il composa successivement sept ouvrages, qui presque tous eurent le plus grand succès. A Padoue (1818) il donna *Romilda à Costanza*, opéra semi-séria, écrit pour M^{me} Pisaroni. Les Padouans surtout firent grand accueil à cet ouvrage, parce que l'auteur était élève de l'abbé Vogler, qui à son tour avait eu pour maître, quarante-six ans auparavant (en 1772), le père Valotti, ancien maître de chapelle à Padoue, et dont la mémoire classique est en vénération. C'en était assez pour que Meyerbeer fût considéré comme un rejeton de cette école. En 1819, il fait représenter *Semiramide riconosciuta* de Métastase au théâtre royal de Turin, opéra dont le rôle principal fut écrit pour M^{me} Carolina Bassi, la cantatrice la plus dramatique que l'Italie ait produite jusqu'à M^{me} Pasta; en 1820, à Venise, *Emma di Resburgo*, même sujet qu'*Hélène* de Méhul. Cet opéra parut dans la même saison où Rossini fit jouer *Éduardo à Christina*. Les deux ouvrages obtinrent un succès d'enthousiasme. En 1821, Meyerbeer écrivit *la Porte de Brandebourg*, dans le style italien, pour Berlin, sa patrie. Certaines circonstances s'opposèrent à la représentation de cet ouvrage. Bientôt la réputation de l'auteur d'*Emma* retentit au théâtre de la Scala à Milan, théâtre dont les abords sont, comme on sait, assez difficiles aux musiciens. Il y donna *Margherita d'Anjou* (1822). Ce fut dans cet opéra que Levasseur débuta sur la scène italienne. Dans le même temps, *Emma* fut traduite et représentée sur tous les théâtres d'Allemagne sans exception. Malgré son grand succès, cet ouvrage souleva la critique des compatriotes et surtout des condisciples de Meyerbeer. Weber, alors maître de chapelle et directeur du théâtre de Dresde, qui partageait leur opinion, crut servir la réputation de

son ami en faisant représenter au théâtre allemand *les Deux Califes*, tandis qu'on jouait *Emma* au théâtre italien. Il écrivit lui-même plusieurs articles dans lesquels il signala, en la déplorant, la transformation que Meyerbeer avait fait subir à son talent. Weber avait espéré réconcilier le public avec les formes de ce premier ouvrage, et engager par cela même l'auteur à rentrer dans son premier système. Le contraire arriva; mais on doit dire, à la louange de cet homme de génie, que malgré son opinion bien prononcée sur le genre adopté par son ami, il porta la loyauté jusqu'à faire représenter tous ses opéras italiens sur le théâtre de Dresde, et les monta avec tant de soin que jamais l'exécution n'en a été plus parfaite. L'année suivante (1823), *l'Esule di Granata*, à Milan, succéda à *Margerita d'Anjou*. Les principaux rôles avaient été écrits pour Lablache et M^{me} Pisaroni; mais la mise en scène se fit avec tant de lenteur qu'il ne fut joué qu'aux derniers jours du carnaval. Cette circonstance fit naître une cabale qui se promit de siffler l'ouvrage. En effet, le premier acte échoua; le second aurait peut-être éprouvé le même sort sans un duo dans lequel M^{me} Pisaroni et Lablache enlevèrent tout l'auditoire. Aux représentations suivantes, le triomphe fut complet. Dans la même année, l'opéra d'*Almanzor* fut composé pour Rome. M^{me} Carolina Bassi, chargée du principal rôle, tomba malade après la répétition générale; et l'opéra, dont elle a gardé la partition, n'a jamais été représenté. Ce fut à la fin de 1825 que Venise vit paraître le *Crociato*. M^{me} Méric-Lalande y fit son début sous les auspices de Velluti et de Crivelli. Le musicien fut appelé et couronné sur la scène, et bientôt il alla lui-même monter son ouvrage sur tous les théâtres d'Italie. En 1826, sur l'invitation de M. de Larochefoucauld, il partit pour Paris, où le *Crociato* fut accueilli avec transport. Là se borne la seconde période de la carrière lyrique de M. Meyerbeer. Son mariage, qui eut lieu en 1827, et bientôt la perte douloureuse de deux enfans, suspendirent ses travaux pendant près de

deux ans. Il les a repris en 1828, pour écrire *Robert-le-Diable*, dont la partition était depuis dix-huit mois déposée à l'Académie royale de musique.

Comme on le voit, il est peu de carrières musicales aussi remarquables que celle de M. Meyerbeer. Du style purement scolastique de ses premiers ouvrages, il passe aux formes mélodiques italiennes pour réunir enfin dans *Robert-le-Diable* le génie des deux nations. Il fond ensemble ces deux genres, ces couleurs différentes, et marie avec un rare bonheur Weber et Rossini, l'Italie et l'Allemagne. Sans avoir l'expression forte et concentrée de l'auteur de *Frey-schutz*, l'éclat et la verve du chantre de Pezarro, il est le point intermédiaire dans lequel s'opère la fusion de ces nuances diverses; deux systèmes que l'on avait pu croire ennemis, et qui avaient paru se repousser l'un l'autre, viennent s'embrasser et s'identifier en lui. Dans ce genre, qu'on ne peut pas appeler *mixte*, parce qu'il ne se compose pas de lambeaux dérobés tantôt à l'un, tantôt à l'autre, mais qui les reproduit, les reflète tous deux, se dessine par cela même une individualité parfaitement caractérisée. Rossini est brillant; comme Weber, Meyerbeer est coloré et pittoresque. Weber est d'une profondeur qui va jusqu'à l'abstraction; comme Rossini, Meyerbeer est lucide. Je le dis donc, c'est une chose remarquable que le développement graduel de cet esprit, confondant d'abord la science avec le génie, prenant l'école au sérieux comme l'élève sa rhétorique, et recherchant surtout la sévérité et l'exactitude des formes: puis, subissant l'influence d'un autre génie, d'un autre climat, d'une autre inspiration, il se débarrasse de ce ton pédantesque; sa muse efface les rides de son jeune visage et trouve des mélodies et des chants qu'elle assujétit à des formules moins arides, plus coulantes et plus faciles, quoique non moins conventionnelles; enfin, pressé de rentrer dans son *moi* et d'y prendre une forme arrêtée, sentant bien du reste que ces deux écoles, auxquelles il s'était tour à tour sacrifié, céderaient tôt ou

tard au mouvement irrésistible qui se manifestait en dehors d'elles, il emporte avec lui tout ce qui doit survivre à cette double dissolution, il entre hardiment dans la voie de développement qui lui est ouverte, et vient se placer du premier pas au point d'intersection où le chant italien et l'instrumentation allemande doivent se rencontrer. Ainsi se réalise l'alliance que l'auteur de cet article ose maintenant se flatter d'avoir annoncée, celle du genre vocal créé par Rossini et du genre instrumental développé par Beethoven et appliqué par Weber à la musique dramatique.

Or il importe de distinguer et d'analyser nettement les divers élémens qui entrent dans le nouveau système auquel appartient *Robert-le-Diable*; pour cela tâchons de fixer le caractère propre au génie de chaque nation.

Si nous nous arrêtons d'abord aux deux écoles italienne et française, nous verrons que l'une est éminemment douée du génie d'invention, l'autre du génie de combinaison. L'un et l'autre système a eu son temps et ses défenseurs. Il y a quelques années, le génie de combinaison triomphait; aujourd'hui que nous avons subi le joug de la mélodie rossinienne, le génie d'invention règne. Il ne faut mépriser ni l'un ni l'autre.

J'entends par génie d'invention la faculté de produire des mélodies, des chants d'une vérité d'accent et d'expression telle qu'on leur donne communément le nom d'*idées*. Cette faculté est propre surtout à l'Italie, et Rossini en est le plus bel exemple.

J'entends par génie de combinaison la faculté de combiner soit les voix entre elles, soit les instrumens entre eux, soit les voix et quelques instrumens tout ensemble, de manière que l'on parvienne à produire certains effets inconnus qui tiennent lieu en quelque sorte de mélodies, et auxquels encore, à cause de leur nouveauté, on puisse donner le nom d'*idées*. Cette faculté est plus spécialement propre à la France: Chérubini, Méhul, en offrent surtout la preuve.

Quant à l'Allemagne, elle réunit au génie d'invention et au génie de combinaison un autre génie que j'appellerai de conception, et je n'entends pas seulement ici la faculté de produire de beaux chants, de belles idées mélodiques, mais encore de coordonner l'ensemble d'une composition sur une vaste échelle, sur des proportions parfaitement harmoniques entre elles; un plan qui, à la fois par sa profondeur et sa simplicité, atteste que le compositeur est descendu dans son cœur et dans le sanctuaire de la nature. Un plan conçu sous ce point de vue mérite à lui seul le nom de création. Tels sont ceux des ouvertures de Weber, des quatuors, quintettes et symphonies de Beethoven.

Il est à observer que dans la musique italienne, qui est tout-à-fait dépourvue du génie de combinaison, les formes de l'accompagnement sont rigoureusement asservies aux formes mélodiques; tandis qu'en Allemagne, la phrase de chant est modelée sur l'instrumentation; elle en adopte les tours parfois bizarres et irréguliers, elle en reproduit les sauts et les saccades.

Que si l'on dit que le génie de combinaison est inférieur au génie d'invention, je ne le nierai pas. Je fais observer seulement que l'on ne peut rien en inférer contre les Allemands, puisque, ainsi que l'on vient de voir, à l'esprit de combinaison qui domine chez eux se joint à un haut degré l'esprit d'invention.

Composés tour à tour sous diverses inspirations, sous diverses influences, les ouvrages de M. Meyerbeer doivent offrir successivement ces trois caractères; et l'on doit signaler ici un exemple peut-être unique de la facilité avec laquelle un homme quitte tout d'un coup sa physionomie native, adopte d'autres formes, un autre style, et se façonne à des habitudes d'une autre nation. Ainsi l'esprit de combinaison et l'esprit d'invention se montrent alternativement, sinon d'une manière exclusive, du moins dominans, l'un dans ses compositions alleman-

des, l'autre dans ses œuvres italiennes, jusqu'à ce que, dans *Robert-le-Diable*, sa muse redevenant allemande par l'instrumentation, sans cesser d'être italienne par le chant, se prêtant aussi d'elle-même aux convenances de la scène française, parle un triple idiome, riche à la fois des élémens de trois langues différentes, idiôme en quelque sorte universel, puisqu'il est intelligible pour tous.

M. Meyerbeer me paraît donc avoir réuni à un égal degré l'esprit d'invention, celui de combinaison et enfin le génie de conception; et tandis que sa partition se distingue par des associations nouvelles d'instrumens, la singularité des effets, des jeux d'orchestre merveilleux, et une variété infinie d'accens, on y trouve pourtant des mélodies qui égalent par leur expression délirante et passionnée les chants les plus dramatiques de l'école italienne. Tels sont le duo d'Isabelle et de Robert, les paroles *Grâce pour toi-même et grâce pour moi!* de la cavatine d'Isabelle au quatrième acte, dont le retour sur de nouveaux développemens de l'accompagnement produit une plénitude d'expression que rien ne me paraît égaler. Je citerai encore le morceau d'Alice: *Dieu tout-puissant!* et celui où Robert lit l'écrit qu'Alice lui remet de la part de sa mère. Les accens étouffés de la trompette et des cors qui accompagnent cette mélodie douloureuse et navrante font éprouver je ne sais quelle palpitation délicieuse.

Bien que tout l'ouvrage ait été conçu sous une seule inspiration, le compositeur s'est pourtant attaché à donner à chacun de ses actes une couleur particulière. Si nous considérons la musique de *Robert-le-Diable* comme un poème, un drame musical; si, l'isolant de l'œuvre littéraire auquel elle est liée, nous l'examinons dans l'ensemble de son expression dramatique, le premier acte nous apparaîtra comme une exposition fortement et vigoureusement serrée, riche de contrastes, d'oppositions, de styles, de couleurs, et présentant dans un admirable enchaînement de scènes une infinité de caractères propres

aux personnages qui vont remplir l'action, joints à je ne sais quels souvenirs d'airs populaires, à des tours naïfs et chevaleresques. Je voudrais cependant voir disparaître de cet acte et du suivant quelques réminiscences qui les déparent.

C'est dans le deuxième que M. Meyerbeer a pris définitivement congé des formes italiennes ; mais ses derniers adieux ont été un embrassement. Néanmoins il a su relever l'emploi de ces formes par un style grandiose et des effets pittoresques. Un mouvement de marche, un rythme rauque et fier est frappé par la timballe et annonce le tournoi. Un chœur de chevaliers du plus beau caractère, exécuté sans accompagnement sous le portique du palais, donne à l'action un air de magnificence et de pompe d'ancienne cour. Dans son ensemble pourtant, cet acte est une concession ; il a été en quelque sorte imposé au musicien, qui a cru devoir céder à certaines exigences : aussi qui pourrait le lui reprocher ? C'est bien assez pour lui d'avoir été obligé de renoncer à un finale sur lequel il fondait sa plus grande espérance de succès. Tracé sur des dimensions semblables à celles du finale colossal de *Fidelio*, ce morceau nous aurait montré jusqu'à quel point le compositeur sait porter l'art des développemens, si la mise en scène n'avait offert trop de difficultés.

C'est probablement pour cette raison que le compositeur s'est dispensé d'écrire une ouverture. On conçoit que la suppression du finale du second acte a dû détruire en partie le plan de sa symphonie. C'est un double regret que je me fais un devoir d'exprimer. Quel riche tableau M. Meyerbeer aurait pu nous dérouler si, comme je le pense, il avait fait de son ouverture un drame poétique instrumenté qui précède le drame chanté et accompagné ! Passons au troisième acte.

C'est surtout ici que le poète déploie toute la fécondité de sa riche imagination, jointe à l'expression la plus forte et la plus dramatique. Depuis le comique, jusqu'à la terreur, depuis le rire diabolique, jusqu'au sentiment le plus

idéal de la béatitude céleste, le compositeur met tout en œuvre. Comme le Dante, comme Milton, il va chercher ses inspirations dans un ordre surnaturel, après avoir épuisé toutes celles que peut offrir le monde positif. Cet acte est à lui seul une sublime composition, soit qu'on le considère dans sa partie bouffe, lorsque Bertram jette de l'or à Rimbault et l'engage à renoncer à sa fiancée, soit dans sa partie dramatique, lorsque ce personnage satanique s'assure du silence de cette naïve Alice, et que celle-ci, embrassant fièrement la croix de bois, lui répond avec un accent ferme : « Le ciel est avec moi, je brave ta colère ; » soit dans sa partie poétique, lorsque, après les cris de joie des démons, et les accens de la trompette guerrière succédant aux sons de la trompette infernale, Bertram et Robert passent tour à tour dans les sombres galeries du cloître, sous ces portiques éclairés par le jour glacé de la lune et parmi les tombeaux des nonnes sacrilèges. Comme la musique ajoute au drame, lorsqu'après l'évocation, ces filles damnées apparaissent lentement en procession, glissant à la file vêtues de longs voiles blancs, et quittent ces habits de mort pour se livrer à une bacchanale horrible ! au milieu de cette fête diabolique, le glas du tam-tam, semblable à la voix lamentable de l'enfer qui, dans cette courte trêve avec l'éternité, croit voir échapper sa proie, se mêle aux cloches souterraines qui murmurent dans la basse région de cet orchestre fantastique, au carillon des démons et aux plaintes de ces deux bassons qui, comme de légers fantômes, rôdent au crépuscule de l'harmonie.

Dans le quatrième acte, le compositeur a su réunir la plus grande puissance dramatique aux effets d'orchestre les plus neufs et les plus inattendus. Entendez d'abord ce rythme martial des timballes, qui reparait toutes les fois qu'il s'agit de rappeler l'idée du prince de Grenade, voyez ensuite comme l'instrumentation s'enrichit et se transforme à la reprise du même motif. Arrivez au duo

de Robert et d'Isabelle, et comprenez tout ce qu'il y a de force d'expression dans ce trait d'accompagnement, dans cette autre ritournelle attaquée par les violons, renvoyée à l'instant même aux altos, qui le lancent à leur tour au-dessus de la masse d'harmonie; concevez tout ce qu'il y a de mélancolique dans ces harpes plaintives qui signalent la cavatine d'Isabelle, de pénétrant dans les accens du cor anglais; et puis, lorsque trois coups de tam-tam ont annoncé le finale, résistez si vous le pouvez, à l'entraînement de ce chœur, à cette explosion terrible d'imprécations, à ces grandes masses de voix qu'on dirait animées du génie de Gluck, à cette gradation de l'harmonie qui se développe proportionnellement à la fureur croissante des chevaliers et du peuple.

Jusqu'ici nous n'avons remarqué dans la musique de M. Meyerbeer, si l'on excepte un court passage du troisième acte, que deux sortes d'inspirations : l'inspiration dramatique et l'inspiration poétique, idéale ou pittoresque. Si nous remontons dans l'histoire de la musique, nous trouvons qu'elle a obéi successivement à trois inspirations déterminées par les diverses influences sociales qui ont agi sur elle. Ainsi, dans la première période, le dogme catholique domine dans la société; l'inspiration religieuse règne dans la musique. Dans la seconde, la réforme ébranle ce dogme, brise l'unité; les divers intérêts sociaux occupent plus de place dans la vie et se meuvent plus librement : alors l'inspiration chrétienne disparaît et fait place à l'inspiration dramatique, laquelle envahit tout, même la musique du temple. Enfin dans la troisième, nulle croyance commune ne vivant dans la société, nul lien ne réunissant les esprits, toutes les forces sociales se concentrent dans l'individu; c'est l'inspiration isolée qui domine; mais au gré du poète, servant ses croyances ou ses caprices, cette inspiration peut être ou religieuse ou dramatique; il les invoque toutes deux ensemble ou séparément : c'est ce que Beethoven a fait dans la musique instrumen-

tale. Or je ne sache pas que les trois inspirations dont je viens de parler aient été opposées, dans aucun ouvrage lyrique, de manière à produire des contrastes aussi heureux que dans *Robert-le-Diable*. M. Hérold a laissé percer un rayon de cette inspiration chrétienne dans *Zampa*, ouvrage remarquable de l'époque, et c'est beaucoup que d'avoir osé de semblables développemens sur la scène rétrécie de l'Opéra-Comique.

C'est un chœur de moines exécuté par des basses-tailles à l'unisson, et d'un effet presque antique, qui ouvre le cinquième acte. On dirait ce chœur de Hændel ou de Sébastien Bach, tant il a de grandeur, de majesté, de mâle simplicité. Il est suivi d'une situation terrible, pour l'intelligence de laquelle je ne puis me dispenser de rappeler la position des principaux personnages. Robert s'est réfugié sous le vestibule de la cathédrale de Palerme; il y est suivi par Bertram. La princesse Isabelle, que Robert aime, est au pouvoir de son rival; mais Bertram peut encore lui rendre sa bien-aimée si Robert consent à engager son âme à Bertram pour l'éternité; tout à coup l'orgue se fait entendre dans l'intérieur de la cathédrale; Robert ému balance. Ces sons religieux lui rappellent la prière que sa mère adressait pour lui au ciel.

Bertram devient plus pressant, et lui révèle l'horrible secret de sa naissance. Robert alors veut partager son sort, quand Alice vient s'interposer entre eux, et remet à Robert un écrit de sa mère dans lequel elle l'exhorte à fuir les conseils du séducteur qui l'a perdue. Ce Bertram, d'un côté, à la fois démon et père, maudissant le ciel et adorant son fils; de l'autre Alice, cet Ariel chrétien, venant combattre sous les traits d'une faible fille le diable en personne, puissant en sortilèges et en prodiges; Robert flottant entre sa mère et son père, l'espérance et le désespoir, le ciel et l'enfer, tout cela forme une situation dans laquelle le génie de M. Meyerbeer s'est élevé à la plus grande hauteur dramatique.

Tandis que M. Meyerbeer fait une révolution dans notre musique lyrique, M. Véron en fait une semblable dans les décors et la mise en scène. C'est au pinceau de Cicéri que l'art de la perspective, des effets de lumière, de la peinture mécanique, doit ces merveilles qui surpassent toutes les merveilles qu'on nous avait présentées jusqu'à ce jour. Le machiniste n'a qu'à tirer un rideau, et le théâtre fait partie de la riche et vaste cathédrale de Palerme. Dans cette cathédrale, M. Meyerbeer jette hardiment un orgue. L'orgue, cet orchestre de la musique chrétienne, un dans son ensemble comme le dogme; cette grande invention, anonyme comme l'architecture gothique, de laquelle il participe en quelque sorte par ses dimensions gigantesques; l'orgue, ce pivot de la musique moderne, cet instrument aux mille voix dont l'harmonie fière, immense, mais égale, soutenue, tranquille, annonce assez par son caractère qu'elle est destinée à exprimer d'autres pensées que des pensées terrestres, l'orgue vient mêler ses imposants accords, ses accens calmes, au luxe de l'instrumentation, aux effets d'un orchestre impétueux. Oui, il y a de la grandeur, de l'indépendance, de l'élan dans la tête de cet artiste, qui, du milieu d'un siècle froid, blasé, vieilli, s'élançait dans les traditions du passé, et ne craint pas d'opposer aux petites combinaisons d'un art mesquin et fardé, ces hautes inspirations dont tant de monumens attestent la puissance. C'est sur cette donnée que tout le cinquième acte est tracé, et le fameux trio qui le termine n'en est que le développement. Comme conception, ce trio peut être comparé à ce que *Freyschütz*, *Euryanthe*, *Fidelio*, renferment de plus extraordinaire. Un motif de violoncelles et de clarinette-chalumeau, tout empreint de couleur mystérieuse et d'une expression mystique, ouvre ce morceau. Cette triple angoisse, ce combat du ciel et de l'enfer sur la terre, ces inquiétudes, ces craintes, ce désespoir, ce triomphe, tout cela vit, tout cela parle. Écoutez les sourdes tenues des cors, les sons cavernaux de la trompette à clef

qui accompagnent les accens entrecoupés que la lecture du testament de sa mère arrache à Robert; remarquez cette gradation d'expression harmonique à mesure que les sollicitations d'Alice et de Bertram deviennent plus pressantes, l'irrésolution de Robert plus grande, et vous oublierez alors que vous êtes dans une salle de spectacle, que vous entendez de la musique, qu'il y a un homme de génie nommé Meyerbeer; vous vous croirez transporté sur la limite de cette vie et de l'éternité, ayant devant vous le ciel et l'enfer, et votre cœur, luttant entre la terreur et l'espérance, s'endormira dans ce rêve poétique jusqu'à ce que des battemens de mains, la clameur de toute la salle et un rideau qui s'abaisse, fassent tomber tout à coup votre illusion.

Il y a donc développement dans le dernier ouvrage de M. Meyerbeer, parce que, je le répète, il y a réuni les trois caractères particuliers aux trois grandes nations musicales de l'Europe, l'esprit d'invention des Italiens, l'esprit de combinaison des Français et l'esprit de conception des Allemands. Il y a développement, parce qu'outre l'inspiration dramatique dont il a donné de si belles preuves, il a compris tout ce qu'il y avait de fécondité dans l'inspiration religieuse et de poésie dans le grand ressort du christianisme. Il a su réunir à nos modernes découvertes, les traditions de deux époques écoulées, tentative qui n'avait point encore été faite dans la musique lyrique; et la révolution de *Robert-le-Diable* n'est qu'une conséquence de celle de *Guillaume Tell*. Je me plais à rapprocher ces deux chefs-d'œuvre, à nommer ensemble Rossini et Meyerbeer. L'un et l'autre ont brisé des fers qu'ils avaient rendus resplendissans au frottement de leur génie. Maintenant le divorce est prononcé. Sans leur appui, l'école se traîne débile et se meurt. Que la foule des indigens de l'art vienne glaner dans ses débris, et prolonger une existence éphémère parmi des débris, à la queue d'une époque, eux ne s'en inquiètent

plus. Qu'une génération immobile résiste par sa force d'inertie à l'impulsion généreuse qu'ils lui communiquent, ils s'en affligent et ne se découragent pas, parce qu'ils savent que la foule et le génie ne sont pas au même niveau, et ils attendent tout du flux du temps et du tranquille développement de la civilisation. Mais s'il est des artistes qui, après s'être enrichis des superfluités du génie, n'ont pas le courage de le suivre dans la voie de régénération, s'ils s'arrêtent le long du chemin pour dépenser l'aumône qu'ils ont reçue en passant, qu'ils le sachent bien, l'école et leur gloire n'auront qu'un même tombeau. Il est déjà creusé.

JOSEPH D'ORTIGUE.



MOEURS DU DÉSERT.

LA RANÇON D'UNE VIERGE.

PREMIERE PARTIE.

J'étais de l'expédition d'Ismaël-Pacha contre les révoltés de Dongola et de Sennaar, en 1820, lorsque ce jeune et brave fils du grand Mehemet-Ali remonta les rives du Nil pour réprimer les brigandages dont souffraient depuis long-temps les caravanes et le commerce de l'Égypte. On nettoya tout le cours du fleuve. Ce fut un magnifique coup d'œil que ces masses de piétons maugrebins et cette brillante cavalerie arabe avec le luxe d'armes ordinaire au soldat turc. J'admirai surtout leur discipline. Si c'était moins qu'une cour, c'était bien mieux qu'une armée. Ismaël, du reste, entouré de ses riches mamelucks, fit marcher la justice à la suite de la conquête et parut préoccupé d'une mission de civilisateur. Les déserts virent de grandes choses. Parfois, au sein des vieux débris de la vieille Égypte, à quelques pas du Nil qui roulait des

djermes chargées de vivres sur le versant de ses cataractes ombragées d'acacias, le pacha faisait développer ses larges tentes de soie, si larges qu'on y tenait par milliers, pavées de tapisseries éclatantes, supportées par des galeries de lances à tête d'or et à crinière de cheval. Les indolens dromadaires, avec leurs deux lourdes couleuvrines, s'agenouillaient parmi les sphinx de granit rouge. Les pyramides se paraient de groupes militaires, et le soleil, incliné à l'orient de cette mer de sables jaunes, se levait sur des scènes qui feraient croire sans scrupule aux récits des *Contes Arabes*, aux fictions des *Mille et une Nuits*. Il y a sans doute, autour des globes à grandes ailes en relief qui se dégradent aux frontons des temples d'Isis parmi ces longues solitudes, des hiéroglyphes qu'on cherchera long-temps à déchiffrer : ils ne donneront pas à l'érudit la millième partie des jouissances que je ressentis en lisant de mes yeux cette page originale de l'histoire moderne.

Ce ne fut pas sans une résistance opiniâtre, et sans verser du sang par flots, qu'Ismaël préleva dans ces contrées à l'extermination du brigandage. On n'y oppose à la poudre que le sabre, la lance, la flèche ou la fronde. L'élément du progrès, c'est le frein de la discipline; mais il manque à ces tribus disséminées. De temps à autre on trouve, à travers ces espaces brûlés, des terres excellentes que les peuples maraudeurs pourraient soumettre à la culture; oasis pittoresques dont le site n'est pas indiqué sur les cartes; paradis de quelques arpens au milieu de ces désolations immenses. Mais ils préférèrent à la vie casanière les excursions aventureuses, à la charrue qui féconde l'ataghan qui tue, aux mœurs patriarcales les épisodes du pillage. Il ne fallait pas moins que la volonté forte de Mehemet Ali, secondée par l'irrésistible bravoure d'Ismaël, pour faire poser la lance à ces peuplades élevées de générations en générations dans le mépris du péril.

Ismaël, à cette bravoure qui ne lui coûtait rien, car

elle était dans son sang, joignit des procédés comme l'antiquité nous en a légué de nobles exemples.

Malek-Zibarra, l'un des chefs des Chaghéiens, opposa particulièrement au pacha l'opiniâtreté d'un vaillant homme d'armes. En dépit de la supériorité de stratégie que développa le selictar d'Ismaël, malgré l'artillerie volante des Abbadés, dont les nombreux dromadaires vomissaient des flammes, et la force numérique des bédouins armés de longues carabines qui renversaient des lignes entières, mal protégées par d'épais boucliers de buffle, Malek-Zibarra se maintint dix jours entiers sur la rive gauche du Nil. Il fallut qu'Ismaël lui-même sortit de sa tente et poussât dans les flots son cheval, en faisant voir le jour à son cimenterre, pour ranimer par sa présence les mamelucks découragés. Alors une grande clameur fut entendue, et les Chaghéiens, épuisés par la lutte, comprirent que l'ange exterminateur allait promener son épée de feu sur leurs rangs. Le désordre les rompit. Après des efforts inouis, Malek-Zibarra, méconnu, mit, comme le reste, son salut dans la fuite. Sa forteresse, clef du pays, tomba dans les mains d'Ismaël.

C'était le soir, le premier de la lune de Rhédi, et des vapeurs de soufre montaient de l'horizon occidental au firmament : à l'opposite, de vastes colonnes de fumée, isolées dans la plaine qui devenait sombre, se doraient sur un ciel éteint : elles indiquaient que le vaincu ne laissait derrière lui que la désolation et l'incendie. Le pacha, suivi du selictar et du topiji-bachi, parcourait les rangs : çà et là, près des dromadaires docilement ployés sur les genoux, avec leurs caissons entr'ouverts, des groupes de bédouins et de mamelucks entouraient un camarade blessé. La largeur du Nil, traversée en cet endroit d'ilots où l'on aperçoit parmi les dattiers qui les ornent des décombres de monastères chrétiens, jadis imposans et solennels sur leurs noirs soubassemens granitiques, aujourd'hui peuplés d'autruches et de gazelles, offrait un spectacle animé de

barques toutes lumineuses qui s'entre-eroisaient pour transporter lentement, du rivage abandonné à la grève envahie, l'artillerie, les chameaux et les tentes. On plaçait des sentinelles contre les surprises de nuit, si familières à ces hordes de l'intérieur quand elles ont fui au grand jour devant la force, et qu'elles ne comptent plus pour les revanches que sur la complicité des ténèbres. Insensiblement tout retombait dans le silence. Peu à peu les chaudes vapeurs d'une atmosphère de couleur d'ambre cessèrent de tracer un large segment aux limites extrêmes de la terre, et moururent comme un foyer qu'on n'allume plus. C'est une volupté toute orientale que les nuits du désert quand les sables rayonnent une rosée fumante à travers laquelle on voit trembler les étoiles, et je me livrais à cette contemplation silencieuse en fumant dans ma chibouque de roseau le tabac de Laodicée. Le calme se savoure avec plus de charme à la suite des émotions de la bataille. Le repos est plus plein, la solitude plus riche. La sensibilité qui s'est restreinte se ranime avec énergie. On est accessible à mille détails. Aussi ce ne fut pas sans un vif intérêt que je vis, à trois pas du gigantesque tamarin sous les rameaux duquel je m'étais assis, grandir au-dessus de la margelle d'une citerne une espèce d'ombre vêtue de blanc. A son pas qui criait à peine dans le sable, à son tremblement, à la douceur du souffle de son halcine, à cette taille qui se découpait flexible et mince sur la teinte obscure des environs, je reconnus facilement une très-jeune fille. Cependant Ismaël n'avait pas amené son sérail; il ne se trouvait pas une seule femme dans notre camp. Sans doute c'était quelque pauvre orpheline de la tribu des Chaghéiens, délaissée dans la fuite de ses compatriotes. La couleur sombre de mes vêtements, ma position à la turque (j'avais les jambes croisées sur le sol), et la protection du tamarin me dérobèrent à sa vue. Elle s'appuya sur l'arbre et regarda long-temps les groupes de soldats endormis en cercle à la flamme des bivouacs, le mameluck

passant et repassant avec sa carabine qui étincelait, la ronde du topiji-bachi s'assurant par lui-même de la vigilance des sentinelles sur toute la circonférence de ce camp fait à la hâte. Je me serais reproché de faire peur à la timide enfant, ou de la désigner par quelque bruit à cette soldatesque sans miséricorde. Mais que faisait-elle là, et quel était son dessein? Cette vision offrait en cette circonstance un intérêt merveilleux. Enfin le camp fut tout-à-fait sombre avec ses quelques feux rouges, qui disaient tout au plus la distance du sol aux étoiles : elle se leva, courut avec force, s'élança sur le dos d'un dromadaire dont le cou se redressa, dont les jambes se déployèrent brusquement en faisant retentir des grelots de cuivre : et je vis, dans l'étonnement de la stupéur, passer devant tous les feux avec une vitesse inouïe le vigoureux animal et la frêle jeune fille qui fuyaient comme le vent.

Une vingtaine de coups de feu qui retentirent à la fois éveillèrent tout le camp. On se croyait surpris par une attaque imprévue, et le sang-froid d'Ismaël fut très-nécessaire pour maintenir cette fois l'autorité de son généralat parmi les mamelucks épouvantés. Des bédouins furent expédiés sur les traces de la fugitive, et le galop précipité de leurs cauales arabes se perdit au loin comme les battemens d'ailes d'une nuée d'aigles marins.

Cependant le silence était rétabli ; on ranimait les feux, on fouillait les environs. Sous la surveillance d'un alaï-tchavouch, une brigade de mamelucks visita jusqu'aux derniers recoins de la forteresse démantelée que Malek-Zibarra n'avait pu défendre contre nous. En les suivant, je trouvai sur les bords de la citerne une babouche de la plus petite dimension, faite d'un entrelacement fort ingénieux de roseaux teints de diverses nuances et tressés avec cette délicatesse exquise dont les Chaghéiens font preuve dans ces ouvrages de sparterie. Les vanniers d'Europe ne tressent rien de plus flexible. Un fantassin arabe, après avoir examiné par-dessus mon épaule les

signes bizarres écrits par la disposition des couleurs sur le coude-pied de cette chaussure , qui a toute la forme de l'ancienne mule française , moins ses talons élevés , parut frappé d'étonnement et me conjura de le suivre sur-le-champ à la tente d'Ismaël. Cette tente occupait le centre d'un demi-cercle de pavillons où se logeaient les principaux officiers de sa suite. Les canonniers avaient établi , sur le front de cette façade à deux ailes , leurs pièces éternellement attelées ; les mamelucks de la garde du pacha ouvrirent leurs rangs pour nous laisser aborder sa hauteesse. La tapisserie fut soulevée , et sur de riches coussins , sur de magnifiques tapis de Perse , à la lueur d'une lampe de verre , Ismaël , soucieux et fatigué , reçut nos salutations profondes. Deux noirs agenouillés tenaient un large plateau devant lui ; le selictar était à sa gauche et le topiji-bachi à sa droite. Les soucis du lendemain se lisaient déjà sur ce front puissant.

Il prêtait pourtant une vive attention au fantassin arabe , lorsque celui-ci lui déclara sur le Koran que la fugitive dont la témérité venait de causer une si vive alerte devait être la belle Fanni , la fille unique de Malek-Zibarra. Le soldat produisit comme preuve de son assertion les caractères agencés de la babouche que j'avais trouvée dans le voisinage de la citerne , et sur un signe d'Ismaël , le selictar sortit précipitamment de la tente.

L'Arabe continua de parler , vautant avec adresse dans son langage hyperbolique la beauté de cette jeune vierge , fille du chef des Chaghéiens et d'une Européenne enlevée dans une expédition sur une caravane anglaise. Il insista , dans une intention dont la cruauté n'était pas équivoque , sur le désespoir que ressentirait Malek-Zibarra de la captivité de sa fille. Il vanta la vivacité de ses yeux , sa science dans les vieux récits , la longueur merveilleuse de sa chevelure , et cette renommée de vertu qui lui avait mérité entre toutes ses compagnes le nom de Fanni , sur-nom qui veut dire sage. J'observai que les yeux d'Ismaël

étincelèrent plus d'une fois, et qu'un sourire de satisfaction dérida cette figure sombre. Aussi je prévis, avec un mélange de crainte et de ressentiment, qu'après une si longue campagne, où l'Égyptien ne s'était pas fait suivre de son sérail, le conquérant pourrait bien, sans trop de scrupule, abuser des privilèges de la victoire.

L'Arabe parla surtout des talens de Fanni, des notions qu'elle tenait de sa mère sur quelques arts de l'Europe, de son adresse à manier les armes et de sa tendresse pour son père, tendresse qui l'avait amenée sans doute la veille sur le lieu du combat, malgré la réputation de terreur qui précédait comme une messagère d'alarme le pacha d'Égypte dans le désert. Peut-être bien, ajouta-t-il, voulait-elle assassiner sa hauteur. Cet homme était un transfugé des pays où l'on campait, et faisait partie des guides que l'on envoyait de temps à autre à la découverte, avec de hardis détachemens, pour garantir les flancs de l'armée de toute agression à l'improviste. Il cherchait à s'assurer l'appui du pacha contre le mépris des mamelucks, indignés de voir un traître dans leurs rangs, et je compris ce qu'il se proposait en se complaisant à cette description d'une femme. L'intérêt civilise et corrompt sur les bords du Nil comme sous les ombres du parc de Versailles, et les Bontems cherchent partout des Louis XV.

Enfin un bruit lointain, suivi de bruits tumultueux, arracha l'Arabe à ses récits insinuans, Ismaël à son sourire équivoque, et ma pensée à des réflexions douloureuses. Un drame allait s'ouvrir devant moi. La tapisserie de la tente, soulevée par la carabine d'un mameluck, nous fit voir, à la clarté de vingt torches agitées par des soldats, au pied d'un cheval frémissant, le selictar recevant des mains d'un colossal esclave noir une femme demi-nue, ensanglantée, les cheveux en désordre et les mains liées derrière le dos.

Quand les pieds de la jeune fille eurent touché le sa-

ble , elle s'avança fièrement, la tête haute , dégagant par une secousse brusque son front de ses noirs cheveux , l'œil ardent et l'expression d'un mépris sauvage sur les lèvres.

L'Arabe n'avait pas menti : elle était belle , belle surtout de tant de colère dans un corps si frêle , de tant de fierté dans une position si périlleuse. Un triple collier de perles blanches, qui tremblait autour de son cou , faisait ressortir la carnation ardente qu'elle tenait du climat, et l'on pouvait retrouver dans le caractère de ses formes, à peine voilées, le type d'une origine septentrionale, quelque peu dénaturée toutefois par le mélange avec la race africaine. Déchirées en lambeaux, mises dans un affreux désordre par les efforts d'une lutte désespérée, les mousselines de son vêtement , marbrées de souillures écarlates , livraient à nos regards sa gorge brune , ses jambes légèrement arquées, son pied dont les doigts délicats se déchiraient sur les cailloux. La sueur plaquait à son sein de longues mèches de cheveux, et la jeune lionne irritée faisait en piétinant de vains efforts pour détacher ses petites mains, vigoureusement maintenues en arrière par une forte courroie qui retenait les poignets croisés l'un sur l'autre. Ses regards jetaient du feu; ses dents eussent voulu mordre.

Le noir qui s'était emparé de Fanni s'agenouilla près d'Ismaël , et remit aux pieds de son maître un ataghan d'acier, dont la lame était toute ruisselante de sang.

« Maître , voici , lui dit-il , qui a donné la mort à trois des nôtres. »

Un éclat de rire et de rage sortit de la poitrine de Fanni.

« Oui , je t'appartiens , Ismaël , s'écria-t-elle avec emportement , et mon malheur veut que ce soit vivante »
 « Va, je sais les habitudes infâmes de tes pareils, de ceux »
 « dont les armées désertent les fraîches vallées qui se baignent dans la mer, pour promener la destruction dans »

» nos solitudes de feu. Oh! la belle proie pour un homme
 » d'armes qu'un enfant! Oh! la grande capture pour un
 » brave qu'une jeune fille! Eh bien! fils de Mehemet-Ali,
 » qu'attends-tu? Je suis entre tes mains. C'est du sang
 » de trois des tiens que je suis rougie; c'est une ennemie
 » sans pitié que tu tiens en ton pouvoir. Sois sans pitié
 » comme elle. D'ailleurs mes compagnes, mes sœurs,
 » mes amies, portent aussi dans leur sein de la haine et
 » du fer; toutes m'imiteront et toi qui restes rêveur au
 » fond de la tente lorsque le signal convie les courages
 » aux fêtes du champ de bataille, lorsque les oiseaux de
 » proie battent des ailes au-dessus de la mêlée, meurtris-
 » moi, déshonore-moi, tu le peux; mais, je te le prédis, tes ar-
 » mées s'épuiseront en avançant; chaque victoire les déci-
 » mera; tu verras leurs rangs s'affaiblir dans la conquête, et
 » tu t'en retourneras bientôt seul, tremblant, nu, fuyant
 » au hasard dans la nuit; le jour, caché sous les joncs
 » du Nil, dire à ton père, au milieu de son vil sérail de
 » femmes esclaves, la résolution des femmes libres de l'A-
 » rabie. »

Ismaël écoutait la jeune fille avec un froid sourire, et le noir, après avoir fait jaillir du fourreau la large et étincelante lame d'un damas recourbé, consultait avidement les regards du pacha.

« D'où vient, fille de Malek-Zibarra, dit enfin Ismaël,
 » que ton père remet à de si faibles mains une si folle
 » entreprise? Est-ce l'usage en ces lieux que les hommes
 » délaissent lâchement à des femmes l'assassinat de nuit,
 » après avoir fui sous les rayons du soleil? et serait-ce par
 » tendresse pour toi qu'il t'abandonne sur ces fortifications
 » qu'il n'a pas su défendre?

» — Dieu tient dans ses mains la victoire, reprit la jeune
 » Arabe en cherchant à retenir une larme. Il éprouve
 » quelquefois le courage des purs; il enivre aussi d'une
 » fausse joie le cœur des conquérans pour les étourdir sur
 » l'abîme. Le succès de l'injuste n'est que d'un jour. La

» justice duciel est patiente ; elle a le temps et l'éternité.
 » Mon père ne savait pas ces projets de femme , dont il
 » eût ri comme toi , peut-être ; et je ne tiens le fer qui
 » frappa tes esclaves que de celui-là seul qui m'a créée
 » intelligente et libre. Ismaël , il faut attendre encore
 » avant de te réjouir. C'est après avoir abaissé sur son
 » cadavre la pierre du tombeau qu'on peut dire d'un puis-
 » sant du monde que la fortune n'a jamais quitté ses
 » armées.

» — Eh ! crois-tu , jeune fille , que Dieu soit pour les
 » brigands ? dis moi ! qu'il ait écrit dans sa loi l'impunité
 » pour les assassins ? parle ! qu'il ait voué aux hordes de
 » l'Afrique tout le reste du monde , et que le sang innocent ,
 » versé tant de fois dans ces déserts , n'ait pas fumé jus-
 » qu'à lui ? le crois-tu ?

» — Je ne sais , Ismaël , ce que les divers peuples pèse-
 » ront dans sa balance ; mais il nous a donné ces sables ,
 » ces oasis et notre part dans le limon du Nil. Cela nous
 » suffit. Nous n'allons pas au loin nous frayer une route
 » dans les neiges d'Europe pour entasser dans nos foyers
 » des inutilités qui corrompent. Pourquoi les Européens ,
 » dont tu te fais le bras et l'épée , violeraient-ils ce sol , où
 » les pieds brûlent , dans une pensée d'avarice et de tyran-
 » nie ? Est-ce l'hospitalité sainte du voyageur pauvre qu'ils
 » réclament en traversant de vive force nos campagnes
 » avec leurs caravanes armées ? et l'étranger ne nous doit-
 » il pas aussi soumission ou tribut , comme en Égypte , s'il
 » exige protection et sécurité dans le désert ?

» — Il est écrit , jeune fille : comme vous ferez on vous
 » fera. Si vos frères négligent les arts , qui civilisent ; si
 » vous croupissez dans l'oisiveté , qui enfante des mons-
 » tres , vous serez désignés à la méfiance de toute la terre ;
 » car le sol ne vous donnera point les produits qui ne lui
 » seront pas demandés , et dès-lors vous vivrez nécessaire-
 » ment à la charge des peuples. Aussi votre industrie est
 » le vol , votre existence le brigandage. Vous campez dans

» vos sables , comme des bandits sur un grand chemin. De
 » quel droit séparez-vous le monde en deux parts ? N'êtes-
 » vous pas une nation au milieu des nations ? Laissez la
 » voie libre. Voulez-vous être ennemis ou frères ? Choi-
 » sissez. Dieu remet à l'intelligence des puissans le fer qui
 » punit pour châtier jusqu'à l'extermination les hordes
 » qui insultent à l'humanité.

» — Dieu n'est pas plus à toi qu'à nous, pacha ! et s'il a
 » pour les crimes de ma race du blâme à verser sur la face
 » des miens , nés pauvres et nus , dans une contrée misé-
 » rable , il aura sans doute des trésors de colère à répandre
 » sur ceux-là qui , nés dans les palais , se sont couverts
 » d'or pour aller au loin verser du sang. Pour toi , pacha
 » maudit , c'est une volupté ; pour nous , ce n'est qu'un
 » besoin. Lequel , dis-nous , est le plus criminel de Malek-
 » Zibarra ou du pacha Ismaël ?

» — Enfant, reprit Ismaël avec une violence contrainte,
 » ne confonds pas la bravoure avec le brigandage, le dés-
 » intéressement qui élève et le larcin qui déshonore , la
 » protection du courage et la rapacité du voleur. Je ne
 » suis pas venu pour détruire ceux qui ne veulent pas dé-
 » truire. Si mon esprit a compris de sanglantes nécessités,
 » si je suis apparu parmi vous le cimenterre à la main , je
 » suis prêt à le briser dans le fourreau dès l'instant que
 » les tiens voudront loyalement consentir à des trêves
 » devenues nécessaires. Que me fait à moi cet or inutile ,
 » ce luxe que tu regardes avec envie ? Suis-je venu cher-
 » cher le péril pour le péril et le sang pour le sang ? Non.
 » Mes mamelucks ont puisé largement dans mes lourds
 » caissons. Avec l'or du Caire ils ont payé à celles de vos
 » hordes qui se sont déjà soumises tout ce qu'il nous fallait
 » de provisions et de vivres pour pénétrer jusqu'à Don-
 » gola , jusqu'à Sennaar. La discipline la plus sévère a
 » régné dans mon armée. J'ai puni de mes mains ceux de
 » mes soldats qui m'osaient désobéir. Où sont les tributs
 » que j'ai levés, les esclaves dont j'ai grossi mon cortège,

» les actes d'iniquité dont la tradition soit venue de bouche
 » en bouche à tes oreilles ? Je vous ai plus enrichis par
 » mon expédition que vous ne le seriez par le pillage de
 » mille caravanes ; et si le long de ma route des morts se
 » voient contre les assises ensanglantées des Pyramides ,
 » eh bien ! c'est un honneur de brave à brave ; car tous
 » ont le visage vers le ciel ; aucun n'est tombé sur le ven-
 » tre avec un poignard dans les épaules.

» — Mais , Ismael , est-ce tout que d'avoir les mains gé-
 » néreuses et l'intrépidité sur le front ? Qui t'a donné la
 » mission de changer nos mœurs , de mettre tes calculs à
 » la place de nos lois , d'élever ta voix contre celle de nos
 » pères ? Crois-tu que la violence crée , qu'il faille adorer
 » la lance et le plomb parce qu'ils tuent , et que tes vo-
 » lontés deviendront un ciment de granit contre lequel
 » s'érousseront à tout jamais les rages de la révolte et les
 » armes empoisonnées de l'esclave ? Ma mère m'a dit le
 » nom de Napoléon , elle m'a conté ses triomphes et sa
 » chute. Son aigle a plané bien haut : son aigle est tombé
 » sous l'horizon. Il a mis partout le drapeau tricolore ; le
 » drapeau tricolore n'est aujourd'hui nulle part. »

Ismaël tressaillit , et demeura plongé dans une espèce de rêverie mélancolique. Le redoutable noir , armé du long damas , promenait ses yeux de la jeune Arabe à son maître. Je tremblais qu'à force d'intrépidité dans sa contenance , l'audacieuse fille ne lassât la longanimité d'Ismaël , et ne me rendit témoin d'une de ces décollations qu'on assure être si fréquentes en Orient. Je m'étais approché du pacha , dans le dessein d'opposer à la vivacité d'un premier emportement quelques paroles de tolérance. Je n'espérai pas toutefois , d'après les regards farouches du selictar et des mamelucks , trouver parmi les assistans une seule ame qui partageât ma terreur et voulût seconder ma sympathie.

« Je suis bien malheureux , me dit enfin Ismaël en se
 » servant pour cet *à parte* de l'idiôme anglais ; j'étais né

» pour l'Europe, ici on ne me comprend pas. L'œuvre de
 » mon père n'ira pas plus loin que son fils. Chez vous les
 » gouvernemens sont au-dessous des peuples : ici c'est le
 » contraire. Les chefs avancent, les masses reculent. L'ins-
 » tinct guerrier ne me maîtrise pas, et je suis contraint
 » chaque jour de charger ma main d'un pistolet. C'est le
 » moyen le plus ingrat ; il me fait honte. Les jours de
 » l'Afrique ne sont pas venus. Je suis las de ma pensée.
 » Ces sauvages me croient sauvage. Il y a un vide entre
 » eux et moi. Si je tombais à mi-chemin, nul ne continue-
 » rait mon sillon. Je sens bien que l'intelligence ne s'éclaire
 » que par l'intelligence ; que la force envenime et ne fé-
 » conde rien. C'est peu de vaincre, il faut durer. Elle a
 » raison, cette jeune Arabe : mais le blâme ne conseille
 » pas, et ses reproches ne m'ont pas dit ce que je devais
 » faire. J'y songe. »

Ce fut un singulier silence, un silence morne et triste
 que celui qui régna quelques minutes. Nous étions tous
 immobiles ; et, comme tels, groupés de sorte qu'un peintre
 n'aurait pu mieux choisir. La fille de Malek-Zibarra
 seule affectait de l'insouciance et raillait d'un sourire insolent
 le hideux esclave qui la dévorait du regard avec une
 imperturbable expression d'atrocité. Si le pacha eût fait
 un geste, nous aurions tous été couverts de sang, et la
 tête de Fanni volait par-dessus les carabines.

« Détachez ses cordes, dit Ismaël, et qu'on éloigne d'elle
 » ce cimenterre. »

Deux noirs s'empressèrent d'obéir, et le gigantesque
 Africain, déconcerté, fit glisser violemment le damas dans
 son fourreau de fer.

Ismaël ramassa l'ataghan déposé près de lui.

» Reprends cette arme, jeune fille, et garde-la pour ta
 défense. »

Puis s'appuyant de mon bras et de celui du selictar, il
 se leva, promena son regard à la ronde avec un geste im-
 périeux.

Chacun s'inclina tour à tour et disparut derrière la tapisserie.

Fanni, muette de surprise, ramenant avec pudeur et joie ses bras libres sur sa gorge nue, et pressant de ses doigts le poignard oriental qu'elle avait saisi, cédait visiblement à l'ascendant qu'exerçait alors Ismaël. Il me désigna deux larges coffres de bois de sandal incrustés d'arabesques en nacre. Je soulevai leurs poignées d'argent; et tout à coup s'offrirent à la curiosité de la courageuse Arabe des tissus magnifiques et brochés d'or, des cachemires de l'Inde, des étoffes de coton, des soieries de Perse dont l'éclat et les couleurs eussent fait rendre les armes à plus d'une vertu d'Europe. La jeune fille en détourna les yeux comme par une secrète méfiance; mais, à l'arc malicieux que ses lèvres dessinèrent, je crus deviner que si ce genre de séduction n'avait pas de prise sur elle, du moins il désarmait complètement son effroi.

« Ceci est à vous, lui dit-il, et si vous voulez un second » poignard je vous donnerai le mien. »

Ensuite il se tourna vers nous, souleva la tapisserie, et nous le suivîmes au dehors.

« Fanni est sous l'hospitalité de mon pavillon, dit-il » au selictar, je la confie à votre garde; veillez près d'elle. »
« Dites bien à vos soldats que s'il est quelqu'un dans les » rangs à qui sa tête pèse, il ne tiendra qu'à lui de s'ar- » ranger de mon absence. A mon retour, le chef des noirs » la lui tranchera. »

Après cette allocution rapide il s'élança sur un cheval, me fit signe de le suivre, et, prenant le galop dans les ténèbres, se rendit rapidement sur la ligne des avant-postes.

En cette occasion j'eus lieu de juger l'étendue de l'intelligence d'Ismaël, et je compris quel puissant progrès cet homme, encouragé par la volonté de son père, pouvait tenter en faveur de la civilisation sur le sol de l'Égypte, en dépit des retardataires de l'Orient. OEuvre immense, puisque tout est à faire, et que, là comme en Europe, mal-

gré le ressort vigoureux de l'obéissance passive, les préjugés de la superstition proscrivent au nom du Koran ce que chez nous une grande fraction du clergé repousse au nom de l'Évangile. Si Mahomet et Jésus-Christ descendaient aujourd'hui de leur socle historique pour retomber dans la foule, ils rougiraient bien pour l'espèce humaine de la dialectique de leurs sectaires.

Nous atteignîmes en peu de temps l'avant-garde dont les postes nombreux se fortifiaient militairement sur la rive du Nil. L'activité régnait parmi ces troupes, qui n'avaient pas pris part à l'action du jour. Les populations restées neutres descendaient le cours du fleuve à l'aide de légères embarcations chargées de denrées que l'on rangeait symétriquement sous des tentes élevées avec de forts piquets. En peu d'heures le pacha, qui ne laissait aucun détail à la discrétion absolue de ses officiers, eut présidé au paiement généreux des provisions et à quelques menus épisodes de discipline. Tour à tour affable ou brusque, patient ou résolu, sévère ou familier, Ismaël vérifia tout, s'occupa de tout. Un habitant du territoire de Chendi avait eu sa maison incendiée : Ismaël l'indemnisait. Un Ababbé soupçonné de servir d'espion fut interrogé, convaincu et mis à mort. Des prisonniers furent expédiés vers le Caire sous bonne escorte, et sur-le-champ une estafette les devança pour instruire Mehemet-Ali des nouveaux projets du chef de l'expédition.

De ce point Ismaël se rendit, précédé de quelques esclaves munis de torches, vers le fort ou Malek-Zibarra nous avait long-temps arrêtés. Du côté de la plaine on y montait par un escalier taillé dans le roc. C'était, à tout prendre, un ouvrage des plus grossiers et dont la situation seule faisait la force. Il commandait par sa hauteur aux deux rives du Nil. Un pont formé de lourdes solives se prolongeait jusque sur plusieurs masses de granit jetées à travers le fleuve dans un ordre à peu près demi-circulaire. Les intervalles de ces roches, tour à tour étroits ou démesurés,

servaient à la fois d'écluses et d'arches à l'échappement d'une cataracte qui bouillonnait en sifflant dans l'écume. Le pont avait été brûlé. On aura l'idée exacte de ce fort en se représentant six enceintes d'épaisses murailles élevées l'une au-dessus de l'autre comme de larges gradins, et dominées par une tour à plate-forme d'où l'on pouvait surveiller tous les mouvemens de l'ennemi. Entre chaque muraille, percée d'embrasures pour lancer des flèches à l'abri, se trouvait un chemin de ronde. On s'y était défendu pied à pied avec acharnement, et plus d'un cadavre fracassé par la mitraille, abattu par le plomb, ouvert par le sabre, ensanglantait ces étroits couloirs de pierres traversés d'est en ouest par une issue diamétrale : c'était par cette voie que les faibles débris de Malek-Zibarra s'étaient dérobés à l'extermination.

Le dehors de ces fortifications plus colossales que régulières trahissait l'enfance de l'art. Les chambres basses que surplombaient des toits écrasés se ressentaient de l'architecture massive empruntée aux traditions égyptiennes ; mais quand nous pénétrâmes avec des flambeaux résineux dans les noires entrailles du monument, ce fut un éblouissant spectacle que celui des trésors éparpillés sur les plafonds. Des caveaux entiers étaient semés de poudre d'or, de dents d'éléphants, de plumes d'autruches, de graine de carthame, de cornes de rhinocéros et de bois de sandal. On y trouvait, pêle-mêle, brisés, informes, des coffres remplis de tissus sans doute ravis à main armée sur les caravanes. Pour traverser ces magasins confus il fallait à tout moment se baisser ou tenter l'escalade, s'effacer entre les ballots ou se créer de force un espace. Nos éperons déchiraient la soie, nous écrasions les perles sous les pieds.

Ismaël considéra froidement ces richesses. Il donna quelques instructions secrètes à des gens de sa suite ; puis, précédés d'un flambeau, nous redescendîmes l'escalier qui penchait dans la plaine. On ne soupçonnait pas encore le

limites du désert. Le ciel, taché d'étoiles, était abattu sur l'horizon; seulement, à la lueur des feux qui flambaient au milieu du camp, je vis près de la tente d'Ismaël se dérouler en lignes étendues la riche cavalerie des Arabes. Rien de pittoresque comme ce mouvement dans le silence et de majestueux comme cette noire forteresse avec ses créneaux dans le firmament et ses pieds dans le Nil; rien de solennel comme le Nil même, ici muet, clair, offrant son miroir aux tamarins de la rive; et là, un pas plus loin, mugissant, limoneux, verdissant de son écume déchaînée les parapets ébranlés à la ronde.

En un clin d'œil nous eûmes regagné le camp. Les troupes présentèrent les armes et s'ouvrirent en double haie qu'Ismaël parcourut à pied. Il s'arrêtait pour causer avec des simples soldats, affectant de se prêter à leurs réparties rudes et militaires, habile à découvrir quelque vice dans la discipline, et prodigue sur ce point de paroles dures envers les supérieurs.

Nous entrâmes sous la tente, et les troupes restèrent sous les armes.

Avant de soulever la tapisserie qui forme un vestibule dans l'intérieur du pavillon, Ismaël adressa la parole à la jeune Arabe. Sans doute, par les procédés du pacha, elle avait compris combien son rôle était changé, car elle nous ordonna d'attendre. Ismaël, en s'y résignant, ne put dissimuler un sourire.

Enfin nous pûmes aborder la fille de Malek-Zibarra. Elle était accroupie à la manière turque sur le divan d'Ismaël; et dans sa pose, à la fois digne et gracieuse, on pouvait comprendre l'ingénuité d'un enfant qui ne sait pas quel est le danger de la coquetterie.

Un schall à raies blanches et cramoisies se roulait en turban autour de ses cheveux, dont les nattes lui retombaient sur les genoux. Le dolman rouge à fourrure blonde de zibet flottait sur une veste de satin, croisée sous le rebondissement de sa poitrine par une écharpe de cache-

miré où brillait la poignée de l'ataghan. Ses jambes étaient en prisonnières dans un large pantalon d'un bleu pâle, et des brodequins écarlates, trop grands pour la délicatesse de son pied, complétaient cette toilette bizarre. On eût dit un jeune mameluck prêt à s'initier aux voluptés du harem, à faire un choix dans son sérail, à jeter pour la première fois la jalousie dans le cœur de ses odalisques circassiennes.

Ismaël me saisit le bras.

« Vous autres d'Europe, me dit-il à demi-voix en me
 » la désignant, vous avez, avouez-le, de singulières façons
 » de penser à notre égard. On croit que les passions nous
 » préoccupent; que nous cherchons le sang dans le com-
 » bat, le pillage après la victoire, les délices sans frein
 » pendant la paix; et cependant sous notre climat tor-
 » ride nous avons conservé dans les mœurs plus d'esprit
 » chevaleresque qu'il ne s'en trouve au cœur même de
 » vos civilisations refroidies. J'ai su d'infâmes détails à
 » propos de ces duels de peuple à peuple qui tout récem-
 » ment ont désolé le septentrion. La cause était grande;
 » les hommes étaient petits. Nous nous proposons moins;
 » nous faisons mieux. S'il faut de l'eau-de-vie, des fem-
 » mes faciles et des pillages à vos soldats bruts, c'est que
 » la guerre est pour vous un temps de crise et de déré-
 » glement. Ce n'est pas pour si peu que j'ai les armes à
 » la main. Je ne suis ni soldat ni pillard, et mes mœurs
 » s'opposent à ces plaisirs misérables, trop payés s'ils amol-
 » lissent l'âme, et menteurs s'ils sont obtenus par la
 » force. J'aime mieux d'ailleurs ma pensée qu'une femme.
 » Leur beauté ne vaut pas le but que je me propose, et le
 » moment qui passe ne mérite pas que je lui sacrifie
 » l'avenir qui reste. Il faut voir au-delà du jour: c'est
 » l'heure prochaine qui fait le prix de l'heure éteinte. »

Le moment n'était pas opportun pour faire au pacha quelques objections en faveur de l'Europe; je me tus.

« Fille de Malek-Zibarra, dit-il ensuite à Fanni, vas

» retrouver ton père ; je ne te retiens pas. Je sais ce que c'est
» qu'un père dont le cœur doute : je comprends ses supersti-
» tions et ses craintes. J'ai senti sur mes joues une larme de
» Mehemet-Ali, lorsqu'il m'a dit : « Pars ! » Et pourtant je suis
» un homme. Malek-Zibarra doit prier dans la poussière.
» Rends-lui la paix et le courage ! Qu'il sache qu'une
» vierge peut quitter vierge un camp de mamelucks ! Je
» ne suis pas un barbare. Le Koran est pour moi comme
» pour tous. J'honore la bravoure de Malck-Zibarra ;
» j'en déplore l'abus. Il a mieux à faire qu'à la dépenser
» en ravages. Je lui tends la main. Mon cœur saigne d'a-
» grandir ces déserts déjà si larges. J'aimerais mieux les
» peupler que de les dépeupler. Il y a de l'espace pour
» tous les fils de Dieu dans ce monde. L'hospitalité a ses
» fastes sur notre large zone. Renouons, s'il le veut, les
» traditions oubliées. Que cette lacune cesse ! il le faut.
» Cimentons par la paix un monument qui portera deux
» noms. Le ciel a maudit l'Égypte depuis qu'elle hait. Où
» sont ses canaux ? les sables en ont fermé les écluses.
» Où sont ses temples ? les sables en rongent la base. Où
» sont ses multitudes ? les sables soulevés par le khamsin
» en ont éparpillé les tribus. L'humanité a déserté ces pla-
» ges, où son devoir était de résister à la destruction, et
» non d'y aider. A la veillée des nuits, dans vos rares
» oasis, derniers vestiges de l'ancienne splendeur qui
» faisait la gloire de ces climats, est-ce qu'il ne se dit
» pas des merveilles sur les fêtes où la terre était con-
» viée ? Tout est sorti d'une terre où tout se meurt.
» Aujourd'hui le timide aventurier du Nord vient seul
» poser son pied de gazelle sur ces tombeaux. Il n'y
» cherche pas des hommes, parce qu'il n'y trouverait
» pas de frères. Il s'empare avec respect des monumens
» qui tombent ; il ne jette sa voix qu'aux échos de l'his-
» toire passée ; il vient pour les débris qu'il dispute au
» chacal et à la panthère. Ces nobles débris sont la
» tanière des monstres ; et l'on a tellement oublié l'É-

» gypte, qu'à peine sait-on la route de ses ruines. Il faut
» marcher dans le sillon creusé par les caravanes, ou
» périr ; encore est-ce avec un appareil militaire ; et le
» marchand , le voyageur, l'artiste, sont devenus soldats.
» Si l'œuvre de Cambyse était osée de nouveau , si la
» Méditerranée se frayait encore une voix de granit vers
» la mer des Pharaons, vos peuplades s'éteindraient ; l'A-
» frique occidentale cesserait d'être. Il faut joindre
» l'intelligence au courage. La guerre doit être l'auxi-
» liaire et non l'ennemie de la paix. Que les mains qui
» sont fortes soient cordiales ! Placés entre deux mondes,
» vous en êtes naturellement les arbitres, le sol neutre,
» le caravansérail. Votre pays est le magasin des peuples,
» l'entrepôt du globe. Leurs arts , leurs richesses sont à
» votre main. Songez-y , vous ne pouvez en frustrer
» l'univers , et vous en seriez les dispensateurs. Imitez-
» nous. La civilisation est campée au Caire. Mon père l'a
» naturalisée. Elle marche avec mes tentes. Je sais qu'on
» ne la fait pas accepter de vive force , et c'est à regret
» que tant de bras sont consumés pour sévir , lorsqu'il
» serait plus digne de nous d'en faire un autre usage. L'in-
» dustrie humaine a laborieusement chassé la stérilité
» des neiges du pôle , et , par un contraste qui nous
» accuse, la substance féconde a disparu au midi. Cepen-
» dant le Nil est toujours là, prêt à faire circuler la vie.
» Son limon puissant n'attend que des semences. Dieu
» permettra que l'Égypte reprenne son rang. Le soleil
» est toujours à notre zénith. Ce ne sont pas ses feux qui
» dessèchent. c'est la bravoure oisive qui ne sait obtenir
» du fer que le meurtre, qui frappe l'homme au lieu d'in-
» terroger la terre, et qui, pour vivre de hasards, expose
» à la colère des nations jusqu'à l'enfant au berceau.
» Pars , jeune fille ! tes oreilles ont recueilli des paroles
» sincères. Ta voix peut désormais beaucoup. Le berger
» d'Israël frappa Goliath avec la fronde ; c'était un
» enfant comme toi. Tu as plus et mieux à faire. Ton
» père t'écouterà. »

Après cette allocution , dite d'un ton pénétré , la pose de la jeune Arabe se trouvait changée du tout au tout. Ses jambes décroisées, son pied cherchant l'appui du sol, son corps jeté en avant, les doigts de ses mains écartés sur ses genoux , ses grands yeux noirs immobiles de surprise et d'enthousiasme , tout annonçait que la voix d'Ismaël pénétrait dans son ame comme la lumière d'une révélation. Alors tomba cette forfanterie moqueuse dont elle arnaît son visage pour qu'il ne fût pas dit qu'elle eût tremblé. Elle fit un vain effort pour bégayer des paroles de reconnaissance et de respect. Son désordre ne trouva pas de termes. Elle se laissa glisser à terre, s'agenouilla, et porta contre ses lèvres l'hermine du cafetan égyptien. Ismaël fit un signal en frappant des mains. La tapisserie soulevée par deux nègres , nous montra , dans une double ligne de flambeaux, l'âne zébré, conducteur obligé de toutes les caravanes , précédant une file de hauts dromadaires. A la voix d'un vieux cornac de la Nubie, les dromadaires ployèrent tour à tour les genoux; on les chargea successivement d'ornemens précieux , d'étoffes blanches , de tapis éclatans et variés. Puis, lorsque le fardeau fut assez lourd, ces animaux intelligens se relevèrent; ils firent résonner les grelots d'argent qui pendaient à leur cou. Des enfans nègres, armés de tambours de basque et de cymbales de cuivre, s'élançèrent légèrement sur les croupes et affectant de ne pas étudier leur équilibre, tandis que montés à cru sur de petits chevaux d'une race noble, à l'encolure fine, au jarret libre et nerveux, des soldats nubiens, bronzés dans leur tunique blanche et sous le turban de coton, appuyant leurs orteils largement ouverts par la sandale sur l'élastique étrier de corde, inquiétaient quelquefois avec l'acier perpendiculaire de la lance l'œil du dromadaire qui voulait rompre la ligne.

Ismaël avait relevé la fille de Malek-Zibarra; il la conduisit respectueusement vers une jeune chamelle courbée dans le sable, caparaçonnée avec élégance , chargée,

pour dissimuler les inégalités de la monture et modérer les soubresauts de la route , d'outrés gonflées et de coussins de diverses couleurs. Près du cou de la chamelle, un jeune Éthiopien, debout comme une statue de bronze, tenait un éventail de plumes d'autruche : le chef des nègres agenouillé, reçut dans sa main démesurée le pied de la jeune fille, et, par une marque de déférence ordinaire en Orient, garda le sable enlevé à la semelle de ses brodequins. La chamelle fut conduite vers le centre de la caverne. Au sifflet du chef, tout s'ébranla, ce ne fut plus, sous la voûte sombre de la nuit, qu'une longue procession de cavales , de lances, de soldats et de chameaux, au milieu de l'harmonie des cymbales, du retentissement des clochettes et de la clarté des torches résineuses dont on secouait les flammèches et les étincelles.

Ismaël et moi , montés sur deux chevaux arabes, nous galopions en dehors des flancs du cortége. Il accepta vivement ma proposition de me joindre à la caravane ; il m'adjoignit quelques mamelucks de sa garde et me recommanda de seconder les négociations pacifiques, si Malek-Zibarra maîtrisait assez les autres chefs des tribus pour les amener à entrer en accommodement.

On arriva bientôt à la limite extérieure du camp. Ismaël se dressa sur les arçons , salua Fanni de la main, tourna bride , et, les cent torches des soldats s'éteignant à la fois dans les sables , la douteuse obscurité du crépuscule nous environna de toutes parts.

RAYMOND BRUCKER.



Esquisses Maritimes.

LE NAUFRAGE ET LES ÉPAVES.

La première fois que je vis la mer, ce fut sous le beau ciel du Midi, du haut de cette montagne à pente douce appelée la *Viston*, d'où le Marseillais, alors même que c'est pour Paris qu'il abandonne la Phocée provençale, arrête douloureusement sur elle son regard d'adieu. C'est de la *Viston* qu'à son retour, oubliant toutes les merveilles de la grande capitale, enivré par le doux parfum de la sauge et du thym, il admirera encore sa cité chérie, assise comme une reine maritime au sein même du beau bassin de la Méditerranée; c'est avec amour qu'il reconnaîtra les bouquets de pin qui couronnent les collines environnantes. les bastides où le négociant va oublier chaque dimanche avec ses amis les chiffres du comptoir, la tour de Saint-Jean, le château d'If, les îles de Pomègue et de Ratonneau, mais le golfe surtout que forme cette mer du Midi si bleue, si brillante sous un ciel toujours pur, et continuellement sillonnée par des navires, les uns

entrant dans le port, les autres allant braver les tempêtes dans les mers lointaines.

Ce fut sous un ciel plus sévère, sur des rivages moins gracieux, que je fis connaissance avec l'Océan. Dans l'automne de 18.. j'eus occasion de me rendre à Quimper, et après avoir terminé quelques affaires dans cette ville, je ne résistai pas au désir d'aller visiter la côte de Plougastel. Je saluai le vieil Océan au milieu de ses terreurs du haut du rocher de Penmark; je me fis raconter sur les lieux et avec l'accompagnement du bruit des flots et du cri des éperviers, des corbeaux et des buses, la tradition du *Saut du moine*. Je pénétrai hardiment dans presque toutes les grottes de Crozon, et j'en fis partir des volées de goélands et de corneilles dont les plaintes aiguës renvoyées par cent échos à la fois expliquent suffisamment le nom de *Charivari* donné à l'une de ces lugubres retraites.

Je me trouvais dans les premiers jours de novembre sur la pointe de Retz, à peu de distance de la baie des Trépassés, nom funeste qui rappelle les nombreux naufrages dont ces parages ont été témoins. J'avais pris mes pinceaux pour saisir quelques-unes des nuances de ce ciel habituellement orageux, lorsque j'aperçus à quelques pas de moi un groupe de pêcheurs, et parmi eux une femme que son costume annonçait être la compagne ou la sœur de l'un d'eux. Les uns et les autres ils regardaient avec l'expression d'un grand intérêt un point lointain de l'horizon. Il fallut encore quelques minutes à mon œil moins exercé que les leurs, pour reconnaître que l'objet qui excitait cette attention, était un navire embarrassé dans sa manœuvre à l'aspect d'une côte contre laquelle le vent le poussait malgré lui. Un de ces hommes hocha la tête d'un air significatif et dit : « Il aura beau faire, il faudra bien qu'il nous dise bonsoir. »

— Sainte Vierge, demanda la femme, croyez-vous, maître Bertrand, que j'aurai le temps d'aller à la chapelle

de*** brûler un cierge pour les ames de ces pauvres gens en cas de naufrage ?

— Oui, tout juste, répondit le pêcheur, et tu peux revenir avec les paniers; car, si j'en crois ce nuage noir, nous aurons à sauver quelque chose de plus que des ames. »

La femme partit. Je m'approchai des pêcheurs, curieux d'entendre interpréter par ces braves Bretons les divers pronostics du ciel et de la mer, ému surtout d'une inquiétude réelle pour ce navire qu'ils menaçaient d'une si prochaine tempête.

Le vent était faible encore, mais la mer mugissait avec fracas et lançait ses lames de plus en plus épaisses contre les rochers de la plage. L'horizon se chargeait de vapeurs, et le soleil, qui descendait au couchant, n'offrait plus qu'un disque pâle, sans rayons, et sinistre au milieu de la brume. Avant qu'il eût disparu entièrement, la tempête éclata : la dernière fois que le navire s'était montré, il avait déployé une partie de ses voiles pour gagner le large et doubler le cap; mais il ne put y parvenir. Sur les dix heures le vent souffla avec une nouvelle violence; la mer devint monstrueuse au moment de la plus haute marée, et le navire fut jeté contre la côte à un petit quart de lieue de l'endroit où nous avions d'abord cherché un abri, mais d'où j'étais parti depuis une heure, chassé par la tempête.

La femme du pêcheur avait eu le temps de brûler son cierge, et l'équipage du navire fut sauvé corps et ames par l'effet de la marée descendante. Le navire était un brick hollandais, le *Van Tromp*, de deux cents tonneaux, allant de Cette à Amsterdam, chargé de vin et d'eau-de-vie.

Je me rendis de bonne heure le lendemain sur la plage pour voir le malheureux *Van Tromp*, et j'arrivai tout juste à temps pour être témoin de sa dernière lutte avec les flots et de sa catastrophe. Je ne saurais rien imaginer de plus triste que l'aspect de ces mâts et de ces agrès délabrés qu'on distinguait vaguement à travers le brouillard.

Depuis la veille , le vent était considérablement tombé ; mais il avait laissé des traces de son passage. D'énormes et sombres nuages continuaient à obscurcir le ciel ; la mer , toujours agitée et grossie par le reflux du matin , était hérissée des brisans furieux à un quart de lieue du rivage. Le brick n'avait encore souffert aucune avarie visible , et semblait si solide qu'on aurait pu le croire en état de résister à un second assaut des vagues. Mais aux préparatifs et aux discours de tous ceux qui étaient accourus là , on voyait bien qu'ils étaient sûrs que le *Van Tromp* n'irait plus montrer sa proue élégante dans le port d'Amsterdam.

Il s'était fait un grand concours de peuple des villages voisins , attirés par la nouvelle de l'événement ; c'étaient des hommes , des femmes , et des enfans de toutes les classes , industriels de campagne , ouvriers , fermiers , laboureurs , bergers , pêcheurs , vieillards et vieilles femmes flétries et ridées , qu'on n'avait pas vu sortir peut-être deux fois de leurs mesures depuis un an , et tout-à-coup revenues à la vie et au grand jour. Des mères avec des nourrissons dans leurs bras et des petits marmots qui se pendaient à leurs tabliers , des mendians , des infirmes , des estropiés marchant avec des béquilles , avaient trouvé le temps et la force d'accourir à ce spectacle.

Je suivis toute cette multitude jusqu'à la cime d'un large rocher à pic s'élevant à plus de cent toises au-dessus des flots , d'où nous apercevions parfaitement le navire , d'où nous entendions ou croyions entendre craquer ses planches et sa mâture , d'où nous pouvions examiner l'effet de chaque nouvel assaut des vagues contre sa carène retentissante. Combien s'agrandissait , dans nos terreurs , la puissance de l'Océan par la vue de ce beau navire sur le point d'être broyé comme une coquille de noix ! Chacune de ces lames acharnées contre lui semblait animée d'une joie sauvage. Leurs rugissemens ressemblaient à ceux que poussent les animaux féroces d'une ménagerie quand sonne l'heure de leur repas. Je me rappelai en ce moment un

brick que j'avais vu lancer autrefois à la mer, et dont j'avais souvent rêvé les voyages et les périls avec une sympathie de poète, sinon de marin; bientôt mon imagination confondit les deux navires en un seul; et j'éprouvai un vif sentiment de pitié, comme si le navire condamné à périr n'avait pas été un bâtiment de bois et de fer, mais un être doué de la vie. Le même sentiment était partagé par la foule dont j'étais entouré. « Pauvre navire! » dit une femme près de moi. « Que Dieu en ait pitié! » dit une autre que je reconnus pour celle qui était allée brûler un cierge à la chapelle; et ces exclamations trouvaient des échos parmi les hommes comme parmi les femmes, tant inspirait d'intérêt ce brick, semblable à un géant abandonné au moment du danger, périssant sans ami et sans secours sur une côte étrangère.

Tout à coup je remarquai quatre figures impassibles: c'étaient celles de quatre matelots hollandais qui fumaient paisiblement, comme s'il leur était égal de fumer sur un rocher, sur le quai d'Amsterdam ou sur le tillac de leur brick. Cette apathie, cette indifférence ou cette stupidité m'étonnèrent; mon imagination me rappela Tom le Long de Cooper, et le chercha vainement dans ce tableau: tout l'équipage du *Van Tromp* n'était pas là, il est vrai, s'étant dispersé dans les environs pour rassembler des moyens de transport.

Après avoir été exposé pendant une longue demi-heure à la rage de l'Océan, le *Van Tromp* fut vaincu. Ses mâts détachés de leur base descendirent avec fracas dans les flots. Ce fut le signal fatal; le premier choc suffit alors pour compléter l'œuvre de la destruction: le navire éclata en mille fragmens, semblable à un baril déponillé de ses cercles. Il n'en resta plus un seul vestige, si ce n'est de temps à autre une tête de mât qui surgissait comme un gibet solitaire entre deux vagues. Je me tournai vers les Hollandais..... toujours impassibles, toujours leur pipe à la bouche. « C'est fini! dit l'un d'eux, allons rejoindre le

subrecargue, » et ils s'en allèrent en fumant toujours tranquillement.

A la marée descendante, il y eut un mouvement général parmi cette population rassemblée sur la plage. Ce fut à qui occuperait, sous les rochers, les meilleures places. On eût dit la foule qui se presse à la porte d'un théâtre le jour d'une représentation gratis. Personne ne demanda : « Où est le navire ? » Il était partout. Sur plus d'une demi-lieue d'étendue la plage était semée de ses débris et de tout ce qui avait appartenu à sa cargaison. On s'étonnait que tant d'objets eussent été contenus dans ses flancs. Il y avait là, à ce qu'il semblait, de quoi charger vingt bricks de même port que le *Van Tromp* ; il y avait là plus de trois cents tonneaux de vin, groupés par quatre ou cinq, à distances à peu près égales les unes des autres.

J'éprouvai qu'il en est des débris d'un naufrage comme des ruines d'une maison incendiée, où tous les objets qui rappellent la sécurité et l'image du bonheur domestique, tels qu'un ustensile de ménage, un ornement du foyer, inspirent un intérêt mélancolique. De même chaque fragment de planche, chaque meuble du brick échoué réveillait une suite de réflexions. Je remarquai entre autres la vaste et noire chaudière du cuisinier, pleine de sable, d'algues et de galets, tristement appuyée contre la figure du *Van Tromp*, qui brillait naguère à la proue, avec son chapeau à trois cornes et son costume doré d'animal. Hélas ! le pauvre *Van Tromp*, à quoi lui servaient et sa gloire ancienne et sa dorure moderne ? Des morceaux de câbles, des lambeaux de voiles, des couvertures de hamacs, des habits, des caisses, étaient là dispersés dans un pittoresque désordre. Pendant que je moralisais, comme Sterne eût pu le faire, devant un beau pantalon bleu accroché à une moitié de vergue, je m'aperçus tout à coup que les bons Bretons avaient employé le temps d'une autre manière. Des syphons improvisés avaient été appliqués aux tonneaux.

Les chants joyeux de l'ivresse bretonne remerciaient déjà la mer de ses présens. La plage offrit bientôt le spectacle de la plus singulière orgie. Rien n'y manqua, les chants, les cris, les querelles, les défis, les combats. Ici l'ivresse était batailleuse, là riieuse, et un peu plus loin sentimentale. L'un se laissait tomber lourdement, l'autre sautait avec une légèreté incroyable; celui-ci criait : *Vive le roi*, celui-là : *Vive la république!* mais tous confondus, pêle-mêle; les amis bientôt brouillés, les ennemis bientôt réconciliés. Les femmes, en général, dansaient ou chantaient; mais les enfans, ivres aussi, les pauvres enfans, exprimaient leur première débauche en se provoquant les uns les autres ou en poursuivant de leurs huées les vieilles grand'mères que le vin avait rendues sermoneuses.

Et que faisaient les employés de la douane? Séduits comme les autres, ayant bu aussi à la coupe de Circé, ils brandissaient leur sabre, mais riant les premiers de leurs vaines menaces. Tout avait servi de verre et de vase à cette libation générale; l'un buvait dans une vessie, l'autre dans un chapeau, un troisième dans un soulier.

L'orgie dura jusqu'au soir; lorsque la mer recouvrit une seconde fois tous ces débris et toutes ces richesses sous ses vagues, trois buveurs endormis auprès d'une barrique furent surpris par la marée, et leurs cadavres, retrouvés le lendemain, firent faire quelques réflexions salutaires à leurs camarades, plus heureux mais non plus sages.

Les employés des droits réunis firent un peu mieux leur devoir le second jour, et une moitié des barriques fut transportée sur des charrettes à l'entrepôt le plus voisin; mais je ne jurerais pas qu'il y en eût une seule intacte, et les habitans du village de*** se vantèrent d'avoir tous leur cave garnie pour célébrer les prochaines fêtes de Noël.

Quant aux autres débris et divers objets du navire, les droits réunis n'ayant aucune surveillance à exercer sur ces denrées, chacun en fit son profit à son aise et sans opposition; je vis entre autres la femme au cierge s'emparer

sans scrupule du beau pantalon bleu que j'avais remarqué, et de la grande marmite du brick. Sa conscience n'en fut pas moins en repos, et elle brûla peut être un second cierge pour remercier la Vierge d'avoir pu se faire une aussi bonne part dans les épaves du naufrage.

H. C. DE SAINT-MICHEL.



ALBUM.

DANIEL-LE-LAPIDAIRE (1).

Quand je le vis pour la première fois, sa main tremblait déjà, mais il travaillait encore. Ce n'était pas un de ces ouvriers aux bras robustes comme il en faut pour ronger la pierre dure, arrondir les angles de la calcédoine, qui se polit sous les grains de fer; de l'agate, qui s'irrite au mouvement de rotation que la manivelle imprime au moulin; il n'avait pas non plus une de ces puissantes voix d'atelier qui dominant le bruit des hachures et permettent de saisir quelques lambeaux de la romance du carrefour quand la roue de cuivre, lancée à tour de bras dans sa plus grande volée, nous assourdit de son cri glapissant en cédant quelques parcelles de son métal à la lame d'acier qui la déchire.

Daniel n'avait jamais été un ouvrier habile; mais on aimait dans les ateliers sa candeur, son ingénuité, et quelquefois aussi sa malice de jeune fille. Il n'était pas paresseux, notre Daniel; cependant l'ouvrage n'avancait pas dans ses mains. Dame! il causait tant et prenait un si grand plaisir à s'écouter parler! Et puis quand le samedi soir était

(1) Ce sont les historiettes de Daniel-le-Lapidaire que M. Levasseur est à la veille de publier sous le titre de *Contes de l'atelier*.
N. du D.

venn, le bourgeois lui disait : « Nous n'avons pas une lourde semaine à emporter, père Daniel. — Que voulez-vous, monsieur, reprenait-il en soulevant sa petite perruque rouge pour saluer le maître, ne me payez que ce que j'ai gagné, ce sera toujours ça ; les petits ruisseaux font les grandes rivières, comme on dit. » Malheureusement le filet d'eau était si mince qu'avant la fin de la semaine suivante le ruisseau était à sec ; il fallait remonter à la source pour l'alimenter. « C'est la dernière fois que je vous fais une avance, père Daniel, murmurait le maître ; si vous causiez moins, vous pourriez travailler davantage. — Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, répondait Daniel avec sa voix d'enfant ; si je causais moins, je ne travaillerais plus du tout ; il n'y a que mes petits contes qui me donnent de l'activité dans les bras ; dès que je cesse de parler, je ne peux plus rien faire. » C'était toutes les semaines même conversation entre le maître et l'ouvrier ; il n'y avait pas moyen de se fâcher contre le père Daniel, car il finissait toujours par dire, avec un ton de résignation évangélique : « Si monsieur veut me diminuer mes journées, il est le maître ; je ferai des économies... » Pauvre homme ! il gagnait 25 sous par jour !

Si Daniel travaillait peu, en revanche il nous donnait du courage ; les journées paraissaient moins longues, et pourtant elles étaient mieux remplies quand il était là : il parlait en nous regardant abattre l'ouvrage ; nous l'écoutions sans cesser de travailler : est-ce mémoire, est-ce imagination ? il avait toujours une histoire à placer sur un mot ; il ne répondait aux questions les plus simples que par des anecdotes qui n'arrivaient pas toujours à leur dénouement quand la veillée finissait. « A demain la suite, messieurs, » disait-il en quittant l'établi ; car il disait monsieur même à l'apprenti, et se serait bien gardé de donner le nom de camarade aux autres ouvriers de l'atelier ; il les appelait : « Mes chers collègues. » A l'exception de ce léger ridicule, et de l'expression orgueilleuse de son regard quand

il s'agissait de la dignité du métier. je l'ai dit, il était doux, ingénu et conteur amusant; mais si quelqu'un, devant lui, se permettait de déprécier l'art qu'il croyait exercer, sa voix s'enflait, ses yeux brillaient du feu d'un noble courroux; sa taille gagnait six pouces; il bondissait sur son tabouret, et disait à l'insolent : « Apprenez, monsieur, que sous nos anciens rois les lapidaires portaient l'épée. »

Souvent il lui arrivait de dire, en commençant la journée : « Ne me faites pas jaser aujourd'hui, messieurs; je veux polir ma douzaine de cornalines d'ici à ce soir. — C'est bien, père Daniel, de s'imposer un devoir et de le remplir. »

Alors il contait l'histoire de celui qui n'a jamais fait que son devoir. D'abord, c'était un jeune homme amoureux d'une fille confiante qui s'était livrée à lui; il l'avait épousée : c'était son devoir; mais chaque jour il lui reprochait une faute dont il était complice : « Je pouvais vous abandonner, lui disait-il. ou bien, si je n'avais pas été votre amant, j'aurais pu faire un plus riche mariage; c'est votre faiblesse qui est venue m'arrêter dans ma carrière. » La femme mourut de chagrin. Il avait un vieux père que des malheurs venaient de ruiner au moment même où son fils s'enrichissait dans une spéculation importante. Le vieux père vint un jour pour chercher asile chez son fils; l'homme qui ne connaissait que son devoir lui dit : « Adressez-vous au tribunal, je paierai la pension qu'il vous allouera. » Il paya la pension pendant six mois, mais n'eut pas besoin d'acquitter un second semestre, le vieux père était mort, désespéré d'avoir donné le jour à un pareil monstre d'ingratitude. Dans un besoin d'argent, il s'était adressé à l'un de ses amis, qui lui avait prêté une somme considérable. L'homme au devoir avait fait un billet à son ami; la veille de l'échéance le prêteur vint lui dire : « Comme je me trouve aujourd'hui dans le plus grand embarras, je viens te rapporter ton billet, rends-moi mon argent; je te le demande pour une dette qu'il faut que j'acquitte aujour-

d'hui même, il y va de mon honneur. — C'est impossible, avait répondu l'autre, le billet n'échoit que demain. » Et le lendemain, la veuve de l'ami vint en pleurant recevoir son argent. L'ami s'était brûlé la cervelle pour ne pas survivre au déshonneur. Un jour de bataille aux portes de Paris, l'homme qui faisait son devoir fut sollicité par ses voisins de suivre leur exemple : ils allaient défendre l'entrée de la ville aux ennemis ; mais l'homme au devoir leur dit, son congé à la main, qu'il avait servi huit ans son pays. Il avait aussi deux enfans l'homme qui faisait son devoir ; il leur donna un métier, puis refusa de les recevoir chez lui ; et quand il se vit pres de sa fin, il disposa de son bien en faveur de sa gouvernante. Le testament fut cassé, et les fils, pour honorer la mémoire de leur père, firent graver sur sa bière : *Ci-gît un homme qui a toujours fait son devoir!* Et cependant, ajoutaient tout bas ceux qui l'avaient connu, un homme qui ne fut ni bon fils, ni bon mari, ni bon père, ni bon ami, ni bon citoyen.

J'ai pris un exemple sur mille de sa manie de conter. Les cornalines, comme on le pense bien, n'étaient pas terminées ; mais tous les compagnons de l'atelier finissaient son ouvrage sans le lui dire, et Daniel, qui ne s'était pas aperçu qu'on venait de l'aider, se prenait à dire naïvement : « Vous le voyez, messieurs, quand je le veux, je travaille autant que vous ; si je ne vous avais pas fait un conte, je ne serais pas aussi avancé. »

Cependant la vue de Daniel s'affaiblissait chaque jour ; on parlait dans le cabinet du maître de remplacer à l'établi le vieux conteur ; mais quand on essaya de lui faire comprendre qu'il ne pouvait plus travailler, il répéta son refrain ordinaire : « Que monsieur me diminue ma journée, je ferai des économies. » Pouvait-on le renvoyer ? Des années se sont passées depuis le jour où il fut question de lui donner son congé, et tous les matins il revient à l'atelier, se place devant l'établi, tourne la manivelle, et trouve sans cesse une histoire nouvelle à raconter. Il ne se doute pas,

le bon vieux lapidaire, que la paie qu'il reçoit tous les samedis n'est autre chose qu'une aumône de son maître; comme il coute encore, Daniel s'imagine qu'il travaille toujours.

LA REINE D'ESPAGNE, PAR M. DE LATOUCHE

Le traitement brutal qu'a subi à la représentation cette œuvre spirituelle me confirmerait presque dans une pensée qui déjà m'était venue, et que ses termes un peu généraux et absolus m'avaient fait rejeter. Oui, maintenant peut-être est-il vrai de dire que la comédie (je n'entends pas le théâtre), la comédie des bons vieux jours, la comédie à rire, n'est plus possible en France. Je ne veux à ce fait qu'une seule explication, la gravité de nos mœurs nouvelles; non pas qu'en réalité elles nous imposent le sacrifice que nous acceptons, mais parce que tout fraîchement revêtus de la robe de sagesse, tout nouvellement en possession de notre dignité imposante, nous nous en exagérons les conséquences comme font les jeunes magistrats et les jeunes prêtres des devoirs de leur état. En un coin reculé, seul à seul avec qui nous le conteraient, nous consentirons peut-être à nous laisser amuser par un joyeux récit; mais vous comprenez que des hommes qui ont fait leurs révolutions de 89 et 1830, des hommes qui ont vu le directoire, l'empire et la restauration, qui ont donné leur vote aux dernières élections, et qui, tous les jours, sans que leur gravité en soit compromise, écoutent les développemens de la religion saint-simonienne; vous comprenez que de pareils hommes réunis publiquement ne peuvent guère plus décentement, plus convenablement se voir rire l'un l'autre qu'ils ne se verraient occupés de quelque autre besoin encore plus matériel. Horreur et pitié! des Français

entassés dans un parterre, et occupés à se gaudir de quelque imagination, de quelque peinture bouffonne qu'il aura plu à quelque baladin de plume de formuler. Du drame, passe des bourreaux, gracieux souvenirs de l'énergie de 93; les acteurs sur la scène dans le sang jusqu'à la cheville; voilà tout au plus ce que nous pouvons admettre à nos plaisirs et à nos délassemens.

Sur ce donc, mon cher auteur de *Fragoletta*, retire-toi avec ta pièce, où tu prétends qu'il y a à rire. Nous ne rions plus, mon bon ami, et si Paillasse, dont on a renversé les tréteaux, *revoulait* une tribune, je ne vois pas qu'il en pût prendre une autre que celle de la chambre des députés.

Et puis, mon cher auteur de *Fragoletta*, tu ne sais point une autre chose, c'est que nous ne sommes plus ni au temps de la régence ni au temps de ce Molière, aux propos gras et graveleux, qui vous faisait arriver *Tartuffe* les bras et presque le pourpoint ouverts pour pousser avec Elmire les choses aussi loin que le permettrait du fond de sa cachette l'honorable seigneur Orgon. Nous avons des mœurs aujourd'hui, mon cher, et tout ce que nous pouvons supporter à la scène, c'est le viol et l'adultère, parce que ceux-ci procèdent au nom d'une passion puissante, qu'ils ne rient pas sur leur œuvre.

Ainsi donc, cher ami, s'il est vrai que tu aies osé nous montrer à la scène un roi de 70 ans, auquel l'inquisition ait promis comme M. Purgon au malade imaginaire *de faire faire un enfant*; s'il est vrai que tu aies osé entrer dans les détails de cette intrigue, quelque vérité de mœurs que tu aies pu mettre dans tes peintures, dans quelques spirituelles périphrases que tu aies roulé ta pensée, quelque chasteté d'action qu'il y ait dans ton ouvrage, nous nous prendrons, je te le déclare, à tous les mots, et nous nous scandaliserons. Les actrices de l'Opéra seront scandalisées, les marquises ainsi que les marchandes de modes seront scandalisées; seront également scandalisés les mar-

chands de sûreté de montre, entrés par la protection du chef des claqueurs, et n'ayant point d'engagement pour soutenir la pièce; seront particulièrement scandalisés tous les individus désignés par le chaste langage du Code civil, article 312, titre *De la paternité et de la filiation*. Enfin ce qui doit inévitablement arriver, c'est que l'épouse du commissaire de police, si elle est dans sa loge, sera scandalisée, et que si elle a une pelisse écossaise, elle s'enveloppera dans sa pelisse écossaise et fuira épouvantée. Dis-moi, mon cher auteur de *Fragoletta*, veux-tu encourir ce dernier malheur?

Le siècle avait dit, et l'auteur de *la Reine d'Espagne* ne voulut point tenir compte de ses paroles, et sa pièce fut si horriblement sillée que vous eussiez dit que c'était une vengeance, sans doute vengeance de la morale publique outragée; pour d'autres vengeances, nous ne voulons pas y croire, car elles n'eussent pas été honorables.

Quand l'auteur vit que sa pièce avait été si bien et si indûment sillée, il la fit imprimer, et mit en tête une préface pleine d'esprit et de convenance, où je vis qu'en effet la femme du commissaire de police n'était pas restée.

Quand la pièce fut imprimée, chacun voulut la lire, et je suis sûr que si l'auteur avait fait comme certains politiques pour la royauté de juillet, et qu'il eût demandé l'assemblée d'un congrès national pour juger le jugement de la première représentation, il eût vu la sentence réformée à une immense majorité. Mais l'auteur n'était point à cela près d'une pièce: il laissa celle-ci amuser sous forme de livre jusqu'à ceux qui, s'étourdissant du bruit de leurs sifflets, s'étaient empêchés eux-mêmes de l'entendre à la représentation; puis il en fit une autre où il mit, comme autrefois les missionnaires dans leurs missions, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, avec une épaisse cloison de bois de chêne, garnie de fortes barres de fer pour les séparer: il prit une partie de son dialogue dans le livre de *l'Éducation des Filles*, par Fénelon; une autre

partie dans un livre peu connu, ayant pour titre *Entretiens sur ce qui forme l'honneste homme et le vrai sçavant*, par de Lelevel (Paris, 1690); le reste fut extrait de *l'Essai sur le Bonheur*, de M. Droz; des *Idylles* de Berquin; de *la mort d'Abel*, de Gesner; du *Théâtre d'Éducation*, de M^{me} de Genlis et pas de ses Mémoires. En sorte que l'ouvrage ne peut manquer d'être très-moral.. Nous l'attendons.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

PIERRE III, PAR M. VICTOR ESCOUSSE.

Les articles de M^{me} la duchesse d'Abrantès sur Catherine II nous dispensent d'entrer dans de longues considérations sur cette souveraine, qui de nos jours comme de son temps est jugée d'une manière si paradoxale. Nos théâtres se sont tous depuis peu emparés de ce personnage si dramatique. Le plus heureux de nos auteurs a été M. Ancelot: mais infidèle à la tragédie pour le vaudeville, et laissant un peu de côté le *grand homme*, il n'a vu dans Catherine que la femme, et l'a traitée même avec une familiarité assez semblable à celle de Diderot, qui, causant avec la czarine, avait le privilège de lui frapper quelquefois sur le genou. Ce n'est pas dans les doux loisirs de l'Ermitage ni dans les secrets du boudoir impérial que l'auteur de *Pierre III* a cherché la Sémiramis du Nord. Un premier succès sur une autre scène avait révélé dans M. Victor Escousse un élève de l'école dantesque. La tragédie lui a apparu dans ses rêves de poète avec ses attributs classiques, le poignard et le poison. Entraîné par ses études de collège, il s'est laissé aller à ne rien voir de plus beau dans la vie de Catherine que sa ressemblance

avec Clytemnestre, et c'est la mort de Pierre III qu'il a mise en scène. Nous ne le blâmerons pas d'avoir suivi la tradition aristotélique dans la combinaison générale de son drame : il y avait dans ce jeune talent assez d'énergie pour rajeunir cette forme usée ; mais nous lui reprocherons de ne pas avoir su rompre avec l'éternelle tirade, et de prodiguer le vers à sentence ou à effet. Ce défaut appartient malheureusement à l'école de ces novateurs, qui n'ont guère pu jusqu'ici s'affranchir que des règles de la langue et de la versification, les seules qu'ils auraient dû respecter pour accoutumer peu à peu aux hardiesses dramatiques notre public, assez routinier de sa nature, il faut en convenir. L'âge de M. V. Escousse nous autorise à lui conseiller de meilleurs maîtres que ces romantiques prétendus, qui ne savent pas que là où Shakespeare est vraiment admirable, là où il est pathétique et sublime, son style se rapproche de celui des bons écrivains du temps de Pope, et que là où il est faux, absurde, ridicule même, son vers est trivial ou boursofflé.

Le public s'est montré sévère envers l'auteur de *Pierre III* et la critique ne l'épargne guère. Nous croyons cependant qu'il y a de l'avenir dans ce jeune talent. On lui reproche d'avoir été peu fidèle aux événemens de l'histoire ; mais il n'y aurait plus d'art si le drame était condamné à être le plagiaire servile de la chronique pour le moyen âge, de l'historiographe ou du *Moniteur* pour les temps modernes. Demandons-lui d'être vraisemblable : c'est bien assez. Je n'en veux donc pas à M. Escousse d'avoir prêté à Pierre III une mort presque héroïque : Pierre au théâtre refuse de signer son abdication, tandis que dans l'histoire il s'avilit en se déclarant indigne du trône. Mais le Pierre III de M. Escousse est fidèle à son caractère de prince demi civilisé et demi tartare. Malheureusement sa Catherine manque de cette énergie ou de cette dissimulation que laisse supposer sa complicité avec les Orloff. La découverte d'un de ses billets doux la trouble comme une

épouse bourgeoise, toute sa politique se borne à mystifier un chambellan, et puis, lorsqu'elle est prise au piège, la voilà qui tremble et qui a peur de deux corridors noirs où elle envoie un pauvre enfant à la découverte. Le caractère de Catherine est la partie faible du nouveau drame ; le poète a dépensé toute son énergie dans celui d'Alexis Orloff, peut-être même en dépassant le but, lorsque ce *scélérat*, comme Pierre l'appelle un peu trop souvent, injurie sa victime, qui périt sous ses yeux dans les tortures du poison, genre de mort préféré par M. Escousse à celui qu'Alexis employa contre Pierre.

M. Escousse, a introduit dans sa pièce ce jeune Ivan que Catherine fit assassiner dans la citadelle de Schlussembourg; mais il a épargné ce nouveau crime à l'impératrice, en le faisant tuer par accident au moment même où il se dévoue pour elle. Il était possible de tirer meilleur parti du rôle de ce jeune prince, qui est là d'abord s'ignorant lui-même, puis exprimant en monologues toutes les aspirations vagues d'une ambition naissante.

Enfin il y a dans le drame nouveau les défauts de l'inexpérience; mais, nous aimons à le relire, la verve du jeune poète, mieux consillée un jour, son énergie mieux réglée peuvent réaliser les promesses qu'avait fait concevoir son début.

On ne peut qu'approuver le Théâtre-Français d'ouvrir ainsi la lice à tous les talens, à tous les genres. Grâce à cette tolérance libérale et à l'activité qui règne parmi les comédiens, on ne l'accusera plus du moins d'étouffer les chefs d'œuvre dans ses cartons.

NOUVELLES DES THÉÂTRES. — La nouvelle des événemens de Lyon devait naturellement arrêter cette semaine l'impulsion nouvelle qu'avait reçue depuis quelque temps notre littérature, soit chez les libraires, soit dans nos théâtres. L'Opéra seul semble avoir complètement triomphé de cette préoccupation si naturelle; mais là encore, dans le foyer,

on parlait des griefs des ouvriers en soie autant que des innovations musicales de M. Meyerbeer. Cette émeute rappelle la fameuse insurrection de Strasbourg sous le sergent Dalhousie. C'est un nommé Buisson, ouvrier matelassier, ou, selon d'autres, un garçon chapelier âgé de 23 ans, qui est le Dalhousie des canuts de la Croix-Rousse. Mais tout annonce qu'en ce moment l'ordre légal a déjà remplacé dans Lyon cet ordre *illegal* si singulièrement organisé au milieu du désordre. Espérons donc que cette nouvelle interruption de la sécurité à laquelle nous aimions à nous livrer n'aura pas des suites aussi graves qu'on aurait pu le craindre; nous pourrons alors accorder sans scrupule, à côté des articles graves de notre recueil, une place plus étendue aux matières naturellement plus légères qui doivent remplir l'Album. Pour nous borner aujourd'hui aux nouvelles des théâtres, nous dirons que l'Odéon prépare un drame de M. Alexandre Dumas, qui sera joué la semaine prochaine. L'Opéra-Comique vit toujours du décès de *la Marquise de Brinvilliers*, et le Théâtre-Italien nous promet les débuts de M^{me} Raimbaud, fille d'une actrice célèbre de l'ancien théâtre Feydeau. Le *Louis XI* de M. Casimir Delavigne a été lu au comité de la Comédie Française. L'émotion des juges a été telle qu'ils ont pleuré. Les rôles ont été immédiatement distribués et la pièce mise à l'étude. On prétend que dans cette tragédie, le poète a introduit des innovations vraiment originales, tout en restant fidèle à l'élégante pureté de son style. Le peuple y joue un rôle, à la manière des drames de Shakspeare, en prenant part naturellement à l'action, et non dans des scènes épisodiques. La représentation de *Louis XI* sera donc un des grands événemens littéraires de cet hiver.

— Les lauriers de l'auteur de *Louis XI* n'empêcheront pas l'auteur de *Louis IX* de dormir. M. Ancelot persiste à nous donner en vaudeville la monnaie de son génie tragique. Le voilà décidément la providence de la rue de

Chartres et le Scribe du drame à couplets ; le public a accueilli avec enthousiasme sa pièce de *la Jeune Mariée*, dans laquelle M^{me} Albert joue avec un talent très-remarquable.

Le Théâtre des Nouveautés n'a pas renoncé à sa prétention de rivaliser avec l'Opéra-Comique. *Casimir*, ou *le premier Tête-à-Tête*, opéra en deux actes, a complètement réussi : le poème est d'une médiocrité sans prétention ; mais la musique, qui est de M. Adam, offre des airs pleins de grâce et de fraîcheur. Il ne manque plus aux chanteurs et cancatrices du théâtre de la Bourse qu'un peu plus de justesse dans la voix.

— Si M. de Latouche n'a pas obtenu grâce auprès du public du Théâtre-Français, il a le mérite d'avoir fourni le sujet de cinq à six pièces qui ont toutes réussi sur nos théâtres secondaires. Son joli roman de *Clément XIV et Carlo Bertinazzi* a été applaudi d'abord aux Variétés sous la forme d'une comédie en tableaux ; il l'est en ce moment, sous la forme d'un vaudeville en trois époques dans la salle du *Palais-Royal*, théâtre encore nouveau, mais dont le répertoire est déjà riche.

— *L'Insurrection des Demoiselles* est la pièce en vogue aux Variétés. Si la vieille gaieté française tuée, dit-on, par la politique, ressuscitait un jour, ce serait à ce théâtre. Nous voyons annoncer une *Biographie* de Débu-reau, en un volume in-12 ; le siècle serait ingrat si Odry ne trouvait pas aussi son Plutarque.

— Le célèbre M. Martin a transporté à Londres sa ménagerie et a représenté la pièce des *Lions de Mysore* sur le théâtre de Drury-Lane ; mais les spectateurs, en vrais fils de John Bull, ont été désappointés du dénouement pacifique de ce mimodrame. Les journaux anglais citent une lettre du lion de la Tour qui reproche au lion de

M. Martin sa lâcheté et sa violation du code *léonin*, par lequel il est ordonné aux lions de dévorer un homme toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le peuple romain fut plus indulgent pour Androclès que John Bull, pour M. Martin.

Depuis que Claude Perrault de la colonnade du Louvre mourut d'une maladie contagieuse, qu'il avait gagnée a la dissection d'un chameau, quels progrès a faits parmi nous l'architecture monumentale ? L'art moderne mérite-t-il le superbe dédain dont Victor Hugo l'accable dans son dernier roman ? Que répondent à cette diatribe poétique nos Vitruves de 1830 ? Et notre architecture domestique, où en est-elle ? Les Anglais ont-ils toujours raison lorsqu'ils disent que nos palais somptueux et leurs maisons confortables prouvent que nous sommes nés pour être esclaves comme eux pour être libres, nous fiers de nos rois splendidement logés, eux fiers de leurs petites maisons commodes, qu'ils appellent aussi leurs *châteaux-forts*, par allusion à la loi qui protège, en Angleterre, les plus humbles toits ? Nous avons entendu dire malheureusement pour ne parler ici que de l'architecture domestique, que si l'on bâtit encore à Paris tant de châteaux de cartes, tant de maisons peu solides ou malsaines, la faute en est un peu à l'éducation de nos jeunes Vitruves, qui oublient la plupart, dans leur routine paresseuse, que, selon un grand maître, il faut plus de vingt ans pour former un bon architecte. Tant d'améliorations ont été apportées, de nos jours, dans les divers modes d'enseignement, que deux anciens élèves de l'académie d'architecture ont cru qu'il était temps de perfectionner aussi les études élémentaires de leurs jeunes collègues. Utilisant d'abord, par une construction appropriée à leur projet, une cour de la rue de Grenelle, n° 3, MM. Tourin, Saint-Edme et Heurteloup ont élevé des ateliers qu'ils ont meublés et ornés de tous

les attributs architectoniques : des plâtres , des dessins , des livres sur l'art , composent leur petit musée. Ils ont un laboratoire de chimie et une salle où ils enseignent simultanément la levée des plans , la géométrie descriptive , la maçonnerie , la charpente , etc. , etc. ; car les cours de MM. Heurteloup et Saint-Edme forment un ensemble d'études spéciales où la pratique n'est pas plus négligée que la théorie.

— Au nombre des ouvrages si remarquables de M. Ballanche , *l'Homme sans nom* est celui qui nous paraîtrait destiné à plus de popularité , s'il était imprimé séparément. Cette pensée est venue aussi à l'éditeur , qui se propose de publier une jolie édition in-12 de *l'Homme sans nom*.

— Parmi les petits livres mignards et coquets que le jour de l'an fait éclore on remarque *les Femmes et les Fleurs* , par M. Charles Malo , et la septième année des *Annales romantiques* , rédigées par le même auteur et publiées par le libraire Louis Janet.

— M. Charles Gosselin , l'éditeur privilégié de Walter Scott et de Cooper , semble vouloir accaparer dans son commerce tous les Walter Scott de la France : entre autres romans distingués , il annonce pour la semaine prochaine *le Manuscrit vert* , de M. Drouineau. *Robert de Paris* est déjà imprimé chez lui aux trois quarts , et il a mis sous presse *Heidenmaer* : c'est le titre de la chronique allemande de M. Cooper.

— On ne se douterait jamais de la vraie cause du retard apporté à la publication de *Robert de Paris*. Walter Scott avait fait son héroïne enceinte dans son premier volume. Arrivé au troisième , cette grossesse , au lieu de devenir un ressort dramatique , a gêné le romancier :

après avoir cherché combinaisons sur combinaisons , il s'est décidé à rendre à la princesse sa pureté virginale, au moyen de quelques *cartons* (style typographique) ; mais le père de l'enfant étant alors devenu inutile , il a fallu par de nouveaux cartons supprimer le père. Voilà presque Walter Scott coupable de ce que les criminalistes appellent *suppression de part*.

— C'est dans la littérature périodique qu'il faut chercher aujourd'hui les productions les plus originales de la critique ou de l'imagination anglaise. Southey, Mackintosh, Brougham, Campbell, Macauley, Walter-Scott lui-même, etc., écrivent dans les *revues* et les *magazines*. Nous pourrions examiner un jour avec plus de détail cette tendance des esprits vers le *journalisme*, qui devient générale en Europe, et que signalait naguère notre grand poète Lamartine, dans une brochure politique.

Parmi les revues anglaises auxquelles nous aurons occasion de faire quelques emprunts utiles, nous devons signaler le *Foreign quarterly Review*, qui, outre des articles littéraires, philosophiques et politiques, offre souvent des articles de haute administration d'un intérêt plus spécial pour la France. On remarque dans le n^o XII de ce recueil des observations judicieuses *sur la question des fers, des sucres et du coton* ; dans le n^o XIII, un article *sur les États-Unis d'Amérique* ; dans le n^o XIV, un article *sur la Pêche de la baleine*, dans lequel on décrit l'utilité des primes accordées par le gouvernement français ; de plus, un article *sur les Finances de France et sur les moyens de faire cesser les embarras des cultivateurs de vignes* ; dans le n^o XV, un article *sur le système politique de l'Angleterre sous lord Castlereagh* ; enfin dans le n^o XVI, un article complet *sur le Choléra-Morbus*.

— Tandis que l'université se voit de toute part minée et battue en brèche, au milieu de ces assauts multipliés,

chacun des membres poursuivant ses recherches consciencieuses et utiles travaux semble redire: *Qu'a de commun la bombe avec ce que j'écris ?*

Voici un *Précis d'Histoire ancienne*, par MM. Poirson et Cayx, qui, malgré son titre modeste, est quelque chose de mieux qu'un livre classique, dans le sens ordinaire du mot. C'est non-seulement un résumé intéressant et judicieux des travaux de tous ceux qui, remontant le cours de l'histoire, ont cherché à retrouver dans les premiers âges du monde les sources mystérieuses de toute société et de toute civilisation; mais encore c'est, en partie du moins, une œuvre entièrement nouvelle. M. Poirson, qui s'était spécialement chargé de l'histoire de la Grèce, a fait sur les premiers temps de cette histoire de précieuses découvertes. Il a réveillé huit siècles qui dormaient dans la poussière des monumens contemporains; là se retrouve une première civilisation où l'élément oriental dominait, et qui s'est incarnée dans Homère; là un moyen âge avec la servitude de la glèbe, ses chevaliers oppresseurs, ses guerres privées, son esprit belliqueux, son vandalisme, suivi d'une résurrection des beaux arts, de l'ordre et des principes sociaux. Avec quelques professeurs comme les auteurs de ce livre, l'université sera bien forte contre ses détracteurs.

— M. Maurice Schlesinger a acheté la partition de *Robert-le-Diable*. Cet important ouvrage paraîtra le 20 décembre.

— PRIX DES RELIURES AU QUINZIÈME SIÈCLE. — Nos correspondans bibliomanes et amateurs de reliures nous sauront gré de recueillir la note suivante, que nous trouvons dans le livre des dépenses particulières de la reine Élisabeth d'York, femme de Henri VII, publié récemment à Londres.

A Pierre Baudin, papetier, pour avoir relié et doré un livre appelé *Titus-Livius*. xx sh.

Pour avoir relié et doré un livre de la <i>Sainte-Trinité</i>	xvi
Pour avoir relié et doré un livre appelé <i>la</i> <i>Bible</i>	xvi
Pour avoir relié et doré un livre appelé <i>Froissard</i>	xvi
Pour avoir relié et doré un livre appelé <i>le</i> <i>Gouvernement des rois et princes</i>	xvi
Pour avoir relié trois petits livres de France.	vi sh. viii d
Pour avoir arrangé deux livres, dont l'un s'appelle <i>la Forteresse de Foi</i> (sic), et l'autre <i>le Livre de Joseph</i>	iii sh. iv d
Pour avoir relié et doré un livre appelé <i>la</i> <i>Bible historique</i>	xx sh.

— Ce ne sont pas les cabinets littéraires qui manquent à Paris; chaque quartier, que dis-je? chaque rue, a les siens. Mais il en est un qu'on peut recommander à ceux qui, après avoir lu *les Débats*, *le Courrier français*, *la Gazette de France* ou *le National*, aiment à oublier la politique du jour dans la lecture d'une histoire ou d'un roman. C'est le salon de M. Dumont, au Palais-Royal, n° 88, où l'on trouve une bibliothèque choisie de bons livres anciens et d'ouvrages nouveaux, tous les recueils périodiques et les brochures. Cet établissement, déjà connu et naguère négligé, a reçu d'utiles améliorations du nouveau propriétaire.



DES AVEUGLES-NÉS.

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT PHYSIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL; L'ÉDUCATION
ET LA CONDITION SOCIALE DE CETTE CLASSE D'ÊTRES.

DEUXIÈME ARTICLE (1).

Facultés intellectuelles. — Attention. — Causes du degré de force qu'elle prend chez les aveugles. — Raisonnement et méthode. — Le *point de vue*. — Rarement sujets à l'aliénation mentale. — Aptitude à l'abstraction. — Esprit d'analyse. — Supériorité de la mémoire. — Théorie des sens. — Idées sur la lumière. — Parlent une langue qui n'est pas la leur. — Imagination. — Esprit. — Sens de l'ouïe. — Son importance mal appréciée. — Origine du goût pour la musique. — La perte d'un sens tourne-t-elle au profit des autres?

La première de nos facultés, celle à laquelle on peut en quelque façon ramener toutes les autres, l'attention, est portée à un très-haut degré chez les aveugles. Cette disposition naturelle à l'attention se manifeste dès le premier développement de l'intelligence : rien de si facile

(1) Voir la *Revue de Paris*, tome VII, page 165.

que de l'exciter même chez de très-jeunes enfans; pour peu que l'objet dont vous leur parlez ne dépasse pas les forces de leur entendement, vous les verrez y prêter l'oreille avec un vif désir de comprendre et de retenir. Avec l'âge, l'attention prend chez les aveugles-nés une continuité et une constance dont nos organes paraissent à peine capables. C'est pour eux qu'on peut véritablement dire que leur ame est tout entière aux objets dont elle veut s'approprier la connaissance.

On rend généralement raison du développement de cette faculté, chez les aveugles, en faisant remarquer qu'ils ne sont pas sans cesse distraits comme nous par la vue du monde extérieur. Il faut ajouter quelque chose à cette explication pour qu'elle soit tout-à-fait exacte. Ce n'est pas tant par les distractions qu'elle nous cause que par la simultanéité des impressions dont elle est l'origine que la vue nuit en nous à l'attention. Remarquons effectivement que le propre de ces impressions est de se produire en foule et à la fois, et de mettre ainsi l'ame active dans une sorte d'embarras et d'hésitation. Elle passe de l'une à l'autre sans se fixer, et cette succession rapide devient une habitude et un besoin dont nous sentons si bien l'influence que, lorsque nous voulons ajouter accidentellement à notre force habituelle d'attention, nous fermons les yeux, nous nous faisons artificiellement aveugles. Les impressions de l'ouïe et du tact sont au contraire isolées par leur nature : l'ame les perçoit en quelque façon une à une; elle s'y attache sans fatigue; elle s'y porte d'un effort toujours croissant. Voilà l'attention.

Il n'est pas difficile de comprendre dès-lors que la comparaison, attention double, doit s'effectuer chez les aveugles avec moins de vivacité, mais avec plus de certitude que chez les clairvoyans. Ils ont moins d'objets à comparer, et ils y ont prêté plus d'attention; leurs jugemens doivent donc être plus bornés, mais plus sûrs; autant en

dirai-je du raisonnement qui prend chez eux une rectitude remarquable, quand toutefois leur droit sens n'est pas troublé par quelques-uns de nos préjugés, ou bien par certaines idées préconçues qui tiennent à leur état moral. Il n'est pas moins aisé de voir que leur intelligence suivant toujours une marche lente et graduelle, ses acquisitions diverses doivent s'enchaîner plus facilement dans un ordre méthodique; je crois en effet les aveugles généralement enclins à la méthode. L'esprit de classification se manifeste en eux dès qu'ils sont arrivés à un certain degré de développement, intellectuel, surtout quand ils sont chargés d'instruire eux mêmes des enfans moins avancés.

On conçoit au reste qu'il ne s'agit ici que des aveugles chez qui l'organe qui sert d'instrument à l'intelligence n'a éprouvé aucune atteinte profonde, car dans ce cas leurs facultés sont très-bornées, si elles ne sont tout-à-fait nulles. C'est une observation qui a pu être répétée, qu'ils sont assez souvent ou doués d'une haute capacité, ou privés des moyens d'acquérir les plus simples connaissances. Il en est quelques-uns qui, réputés aveugles, ont néanmoins ce qu'on appelle *un point de vue* : on croirait peut-être que ce leur doit être d'un grand secours; il en est effectivement ainsi quant à une foule d'actes de la vie auxquels ils deviennent dès-lors aptes; mais, sous le rapport de l'intelligence, ils sont en général de beaucoup inférieurs à ceux qui vivent dans une obscurité complète. C'est, selon toute apparence, que cette faible perception de la lumière, qui ne suffit pas pour leur révéler le monde extérieur, les préoccupe néanmoins, attire à elle toute l'activité de leur intelligence, et gâte, pour ainsi dire, leur condition d'aveugles en ce qu'elle a d'avantageux, sans leur rendre les avantages des clairvoyans.

Quelquefois aussi, notamment lorsque la cécité est venue à la suite d'une fièvre cérébrale, c'est la suite, la liaison des idées qui manque; le goût pour l'étude se mani-

festes encore alors, mais la défectuosité de l'organe, trop profondément lésé, devient un obstacle aux progrès. C'est ici comme une espèce de lutte où la volonté intelligente échoue après de vains efforts, semblable à l'ouvrier qui voit se briser dans sa main le méchant outil avec lequel il a fait mainte infructueuse tentative.

Toutefois, c'est un fait bien digne de remarque que la défectuosité de l'instrument intellectuel, chez les aveugles, ne dépasse presque jamais certaines limites : on a observé qu'il est assez rare de voir des aveugles atteints de folie ou d'imbécilité (1). J'ai vu, à la vérité dans un très-petit nombre de cas tout particuliers et facilement explicables, quelques symptômes d'un dérangement intellectuel se manifester passagèrement chez de jeunes aveugles; mais la rareté de l'aliénation mentale, parmi cette classe d'êtres, n'en est pas moins une observation justifiée par les faits. Assurément on ne peut douter qu'ils n'en portent quelquefois, ainsi que nous, le germe dans l'appareil encéphalique. Si donc, comme il est raisonnable de le penser, ce germe ne se développe point en eux, grâce à l'état de calme et de rectitude dans lequel est toujours maintenu leur jugement, et qui les met à l'abri des aberrations auxquelles notre imagination ardente ne nous livre que trop fréquemment, il me semble qu'il y a là matière à d'importantes réflexions pour le médecin philosophe sur la marche de cette déplorable maladie, et peut-être sur les précautions morales qui pourraient en prévenir le complet développement.

Revenons aux facultés : il suit de tout ce qui a été exposé précédemment que l'abstraction doit en général être plus facile aux aveugles qu'aux clairvoyans. Eu effet, ce procédé de l'intelligence consiste à séparer, par la pensée, les corps de leurs qualités sensibles : or, les qualités sensibles perçues par les aveugles sont manifestement beau-

(1) Guillé, p. 44.

coup moins vives, moins dominantes que celles que nous percevons, c'est-à-dire plus susceptibles d'être isolées des corps en qui elles existent. Évidemment, des surfaces colorées doivent être plus difficilement vues par l'œil de l'esprit que des surfaces simplement palpables.

On explique non moins clairement l'esprit d'analyse dont les aveugles sont dotés. En effet, leurs moyens pour arriver à la connaissance des objets, s'ils sont plus sûrs, sont aussi manifestement moins prompts et moins étendus que les nôtres : ce n'est qu'en observant avec soin les objets, qu'en les étudiant par partie, qu'en les analysant, enfin, qu'ils peuvent parvenir à les connaître. Pour se convaincre de la justesse de cette distinction, il n'y a qu'à comparer la manière dont un aveugle et un clairvoyant acquerront la notion complète d'un objet quelconque, par exemple d'un arbuste. Celui-ci jette un coup d'œil, l'embrasse tout entier, et c'est fini; il en a une idée générale, dont il se contente la plupart du temps, parce qu'elle lui suffit pour le reconnaître et le désigner. L'aveugle au contraire est obligé d'examiner, de toucher avec le plus grand soin la tige, les rameaux, les feuilles, et d'en acquérir enfin l'idée complète et détaillée, sans quoi il lui serait impossible de le distinguer des autres, et c'est ainsi que la nécessité lui fait de l'analyse une habitude.

On a beaucoup parlé de la mémoire supérieure des aveugles; il est effectivement très-vrai que cette précieuse faculté est quelquefois portée chez eux à un degré qui surprend. Du reste, comme la nôtre, elle a ses prédilections et ses répugnances : celle-ci retient de préférence les dates, et celle-là les définitions; elle n'est pas autre enfin que celle des clairvoyans; elle est seulement plus sûre et plus vaste. Je n'aspire point assurément à expliquer la mémoire qui a été si souvent la pierre d'achoppement des philosophes : mais je crois pouvoir rendre raison de la supériorité de celle des aveugles.

Helvétius a dit qu'une grande mémoire est un phéno-

mène de l'ordre (1) ; je crois en effet que l'esprit d'ordre qui préside aux opérations intellectuelles des aveugles doit contribuer à développer en eux la faculté du souvenir. Il est incontestable aussi que l'attention suivie et continue qu'ils mettent aux choses y doit être d'un grand secours ; mais il me semble qu'on peut indiquer une raison plus simple et plus concluante : c'est que les faits sont nécessairement moins complexes , moins chargés de circonstances et de détails , plus réduits à ce qu'ils ont de positif , pour leur mémoire que pour la nôtre , et de là plus faciles à conserver bien entiers et en plus grand nombre. Voyez , en effet , s'il n'y a pas , de toute rigueur , dans le souvenir d'un fait important , d'une bataille , par exemple , une somme d'idées partielles beaucoup plus considérable pour un clairvoyant que pour un aveugle , et si elle ne doit pas par conséquent se représenter à l'esprit de celui-ci d'une manière beaucoup plus nette et moins confuse. Il ne faut donc pas s'étonner que leur mémoire , n'étant pas comme la nôtre embarrassée par ce cortège de vives impressions et d'images qui accompagnent les faits pour nous , puisse sans fatigue en embrasser et en retenir bien davantage.

Au reste , les aveugles sont une preuve de la fausseté de cette assertion , qu'une grande mémoire s'allie rarement à un bon jugement. On a remarqué (2) que plusieurs se distinguent par ce double mérite. En général même , parmi ces enfans , ce sont toujours ceux qui ont la meilleure mémoire qui ont aussi le meilleur jugement.

Ainsi l'activité de l'âme se manifeste chez les aveugles d'après le même mode que chez les clairvoyans. Elle s'exerce par les mêmes facultés ; son action est à la vérité plus restreinte et moins variée , mais elle acquiert par compensation un degré d'énergie de plus. L'attention , la comparaison , le raisonnement , la méthode , l'abstraction ,

(1) Guillé , p. 44.

(2) *De l'Esprit* , chap. III.

l'analyse, la mémoire, tous les élémens dont se compose l'intellect humain, sont en eux comme en nous. Pas un seul n'y manque. On peut donc dire que l'instrument intellectuel dont la nature les a dotés est complet et entier. Reid l'avait déjà dit avant moi dans ses *Recherches sur l'esprit humain*. Or, ici se présente une difficulté pour la première fois, je pense, proposée à l'école qu'on est convenu d'appeler *sensualiste*. Si l'intelligence, la pensée n'est qu'un simple produit des acquisitions des sens, si elle n'est que la *sensation transformée*, comment se peut-il qu'elle soit identique et complète chez un être *privé d'un ordre entier de sensations*? Je ne fais que poser l'argument en passant, tout ce qui va suivre sur les sensations et les idées lui prêtera une nouvelle force.

Cabanis pense qu'on doit ramener tous les sens à un sens unique, le toucher. Et en effet pour qu'il y ait sensation, il faut nécessairement qu'il y ait *contact* entre le corps extérieur et une partie quelconque de notre organisme. Ce contact peut à la vérité n'être qu'*indirect* comme lorsqu'un corps intermédiaire, l'air, remplit l'espace entre le siège de la sensation et l'objet qui la produit, et les fait adhérer en quelque sorte; mais il n'en est pas moins évident qu'une impression n'a lieu à la surface essentiellement tactile du corps vivant que parce qu'il est *touché*: si l'on faisait le vide autour de mon œil, je serais plongé dans les ténèbres en plein midi, si l'air ambiant cessait d'envelopper mon oreille, on pourrait tirer le canon tout auprès sans que j'entendisse aucun bruit. Cette théorie physiologique de la sensation repose sur des bases incontestables. Les développemens qu'on pourrait lui donner dans un travail d'une autre nature jetteraient peut-être quelque jour sur le *sentiment*, ce dédale où la philosophie s'est tant de fois égarée, parce qu'elle n'a pas voulu y voir un phénomène unique et indépendant, en quelque façon, des sièges divers de la perception.

D'après ceci, l'aveugle est donc un être privé de l'un des trois sièges des impressions ou sensations que j'appelle *in-*

directes, c'est-à-dire que cette *modification de l'air qui résulte de sa combinaison avec la lumière* n'est point sensible pour lui. On ne peut pas dire néanmoins qu'il n'en est aucunement affecté, et que l'air atmosphérique avec ou sans cette importante adjonction produit sur lui une impression parfaitement égale. L'organe chargé de percevoir ordinairement la présence du fluide lumineux n'existe pas; mais la sensibilité générale existe, et il ne se peut guère qu'une si importante modification éprouvée par le corps qui *touche* lui échappe entièrement, et que le résultat du contact soit tout-à-fait le même. Quelques faits semblent appuyer cette conjecture. Des aveugles ont souvent prétendu qu'ils croyaient pouvoir reconnaître s'ils étaient dans un endroit éclairé ou obscur; j'en ai vu plusieurs regarder fixement le soleil et s'apercevoir quand un nuage passait devant son disque; de petits enfans se font même quelquefois une sorte de jeu de cette perception vague de la lumière; ils placent une main horizontalement sur leur front, exposé aux rayons solaires, et battent l'air devant leurs yeux: il faut bien avouer que si on leur demande d'expliquer ce qu'ils éprouvent alors, on n'obtient d'eux que des réponses singulières qui n'éclaircissent que fort peu. Je me souviens, par exemple, qu'interrogeant un jour un aveugle dont l'intelligence était assez développée sur ce qu'il ressentait quand il se trouvait subitement en présence d'une vive lumière, « *Il me semble*, me répondit-il en passant rapidement la main devant ses yeux, *que ça me coupe l'air.* »

Mais si la lumière, en tant qu'elle affecte la sensibilité générale, n'est pas entièrement étrangère aux aveugles, il n'en est pas moins vrai qu'elle leur est tout-à-fait inconnue dans ses rapports avec le sens de la vue et comme origine du phénomène de la vision. Ils rencontrent ici une barrière qu'il leur est impossible de franchir; ils pourront bien à la vérité faire des rapprochemens ingénieux entre les perceptions qui leur sont propres et cel-

les dont ils entendent parler sans cesse; Saunderson , enseignant l'optique, transformera le rayon lumineux en une série de points sensibles; l'aveugle du Puisseau dira que l'œil est un organe sur lequel *l'air produit l'effet de son bâton sur sa main*; (1) un autre comparera les couleurs aux sons , le rouge à l'éclat de la trompette , etc. Mais il est manifeste que tout cela n'est pas la lumière , et que la notion véritable du monde coloré leur est à jamais interdite.

Il faut donc retrancher de la somme possible de leurs acquisitions toutes les idées où la lumière joue un rôle à peu près exclusif, c'est-à-dire celles qui servent d'aliment le plus ordinaire à l'intelligence des clairvoyans.

C'est peu : l'univers et les aspects enchanteurs que nous offre ce vaste prisme au travers duquel nous le voyons sont toujours devant nos yeux; les impressions que le phénomène de la coloration a produites sur nous sont les premières; c'est par elles que nous avons d'abord connu les objets, et même après qu'il nous a fallu en rectifier la connaissance par le toucher , elles nous restent toujours présentes; elles constituent encore le premier aperçu et le fond le plus ordinaire de l'idée qui nous en reste. C'est toujours en effet en surfaces colorées d'après les lois de la perspective qu'ils s'offrent à nos regards , et non sous la forme que l'expérience démontre être réelle en eux. C'est un fait que chacun peut constater en reportant son esprit sur un objet quelconque dont sa vue a été précédemment frappée. On reconnaîtra ainsi combien sont dominantes les impressions de l'œil dans la formation de nos idées!

Il résulte de ceci que l'aveugle non-seulement manque de certaines idées, mais encore que celles qui lui sont propres ne peuvent nullement ressembler aux nôtres; elles en diffèrent nécessairement. En effet, il est impossi-

(1) Diderot, *Lettre 3.*

ble que ce qui s'est passé dans son esprit, quand il a touché un objet, soit conforme à ce qui s'est passé dans le mien quand je l'ai vu. La trace, le souvenir ne peut donc être conforme. On va voir les résultats de cette différence.

Diderot a pensé qu'un aveugle de naissance doit apprendre plus difficilement à parler qu'un enfant ordinaire, et il se fonde sur ce que les mots se lient dans son esprit aux idées qu'ils représentent par des rapports et des analogies que les aveugles établissent beaucoup moins aisément que nous. Cette observation m'a mis sur la voie d'une autre que je crois plus digne d'intérêt : j'avais souvent remarqué avec surprise chez les aveugles une sorte de difficulté à s'exprimer sinon avec justesse et clarté, du moins avec étendue, avec abondance et richesse d'expression. En général, leurs réponses aux questions qu'on leur adresse sont sèches et laconiques, et l'on fait la plupart du temps de vains efforts pour les amener à donner du développement à leur pensée, et à *amplifier* à la manière de nos jeunes rhétoriciens, dans les morceaux qu'ils ont à composer ; du moins n'y parviennent-ils que rarement avec bonheur. Après avoir vainement cherché en eux la raison de cette sorte d'impuissance à manier le langage, il me vint en l'esprit de la chercher dans le langage même. Examinant donc de près nos langues, je reconnus que la presque totalité des mots dont elles se composent sont faits d'après les impressions de l'œil et pour en offrir la reproduction fidèle ; que ce n'est point simplement par figure qu'on appelle le discours la peinture de la pensée ; qu'il est réellement un tableau perpétuel offert aux regards. Parcourant un vocabulaire, je vis que non-seulement les parties principales du discours sont presque en entier puisées à cette source ; mais que les termes mêmes qui représentent de simples formes sont toujours pris par nous dans l'acception qui les rend sensibles à l'œil. Cette petite découverte, dont chacun peut vérifier la réalité par quelques recherches étymologiques, résolut pour moi sur-le-

champ la difficulté qui m'arrêtait; je vis qu'en réalité les aveugles pensent dans une langue et parlent dans une autre; celle dont ils se servent n'est véritablement pas la leur; c'est un instrument d'emprunt dont on leur a montré l'usage: faut-il s'étonner s'ils ne peuvent en tirer aussi bon parti que ceux par qui et pour qui il a été fait?

De là vient sans doute qu'il y a assez souvent quelque chose d'étrange dans la conversation et dans le style des aveugles, et que parmi des phrases bien faites, on remarque dans ce qu'ils écrivent des tours inaccoutumés, des figures qui surprennent. On concevra sans peine, par exemple, qu'il doit leur arriver fréquemment de se tromper dans le choix des métaphores.

On en pourra conclure qu'une langue créée pour des aveugles ressemblerait bien peu aux nôtres. Faite pour les impressions combinées du tact et de l'ouïe, elle serait sans doute peu riche de termes et de formes, mais elle offrirait un caractère de netteté et de précision que nulle autre ne pourrait égaler. Avec sa construction méthodique et sa syntaxe rigoureuse, elle serait peu propre à l'éloquence, à la poésie; mais la science y trouverait, selon toute apparence, le plus puissant instrument d'analyse et d'investigation que le langage humain lui eût offert.

Maintenant faut-il demander s'il est donné aux aveugles d'avoir de l'esprit et de l'imagination, dans le sens ordinaire de ces mots? Il me semble que ces questions peuvent être, d'après ce qui a été dit ci-dessus, facilement résolues. Quant à l'imagination, ce n'est pas même une question. Le monde *coloré* n'existant pas pour eux, où prendraient-ils les images dont est faite, je pense, l'imagination? Il est clair que de froides combinaisons de lignes et de surfaces, détachées par l'abstraction de l'ensemble où l'obscurité les confond, tiennent dans leur esprit la place des tableaux magnifiques et variés dont le spectacle de la nature enrichit le nôtre: ils ne peuvent les connaître que par ouï-dire et en parler que d'après autrui, c'est-à-dire sans chaleur,

sans enthousiasme. Je ne crois donc pas que les aveugles puissent aspirer à des succès véritablement remarquables dans les compositions littéraires , où l'imagination a la plus grande part , et je ne vois rien jusqu'ici dans ce qu'ils ont produit qui donne un démenti à cette assertion. Il ne me paraît pas impossible pourtant qu'ils arrivent à quelque grande et forte conception dans un genre quelconque; mais alors ce serait un coup de génie dû à quelque aveugle doué d'une capacité supérieure , qui , après avoir médité profondément sur sa condition, se serait fait en quelque sorte une langue à lui , une langue dans laquelle il pourrait cesser d'être pâle imitateur et commencer à devenir écrivain original. Quant à l'esprit, il n'est pas moins évident qu'il doit avoir chez les aveugles une tournure toute particulière. Plusieurs de ces rapports vifs et ingénieux qui supposent une connaissance en quelque sorte intime de la langue, un sentiment délicat de ses finesses , de ses secrets , doivent nécessairement leur échapper. Il n'est pas rare , en effet , que , soit dans la conversation, soit dans les lectures empruntées à nos auteurs comiques ou satiriques , certains traits ne produisent pas du tout sur eux l'effet qu'ils produisent sur nous. J'ai connu beaucoup d'aveugles dont l'entretien était solide et intéressant , surtout empreint de cette sagacité qui leur est propre , et au moyen de laquelle ils savent très-habilement pénétrer jusqu'au fond de l'ame de leur interlocuteur ; je n'en ai point rencontré qui pussent briller par ce que le monde appelle ordinairement de l'esprit. En général, ils doivent se contenter d'avoir du bon sens et de la raison , leur partage est encore assez beau.

Toutefois, il est un sens qui peut leur rendre une grande partie de ce qui leur manque d'un autre côté; ce sens dont je n'ai point encore parlé, bien qu'il tienne une place considérable dans la vie des aveugles , c'est l'ouïe; ordinairement, quand on s'occupe de cette classe d'êtres, les résultats auxquels ils parviennent par le moyen du toucher frappent au premier abord; ce sont les seuls visibles pour nous;

ils nous étonnent et nous émeuvent, et nous nous habituons naturellement à leur donner une importance à peu près exclusive. J'ai long-temps partagé l'erreur commune. C'est par une série d'observations attentives que j'ai reconnu l'importance de l'ouïe chez les aveugles, et que ce sens est pour eux ce que la vue est pour nous dans une foule de circonstances de la vie de relation.

On doit voir, par exemple, que tous les termes qui nous servent à préciser les caractères si variés de la figure humaine, ces mots *laideur*, *beauté*, *expression*, *physionomie*, *attraits*, *grâces*, *port*, *air*, et mille autres qui les modifient à l'infini, ne représentent absolument rien pour des aveugles; toutefois, il ne se peut que vivant parmi nous et s'appropriant notre langage, ils ne cherchent à attacher un sens à des expressions qui constituent la partie la plus usuelle de notre vocabulaire. Un instinct naturel doit d'ailleurs les porter à y chercher des équivalens : eh bien ! ces équivalens, c'est par l'ouïe qu'ils les obtiennent. La voix a pour eux une foule de nuances délicates qui nous échappent ; il m'a été confirmé par plusieurs aveugles qu'elle est la base du premier jugement qu'ils portent sur l'extérieur des personnes ; ils se sentent plus ou moins attirés vers elles, suivant le degré de charme et de douceur qu'ils remarquent dans leur organe. C'est là pour eux le fondement de la beauté. Ils apprécient, d'après la voix, l'âge, la taille et certaines difformités du corps, souvent avec une justesse que pourront seuls comprendre ceux qui ont fait une savante analyse de l'instrument vocal. Ils ne s'en tiennent point là encore, et étudient la voix précisément comme nous étudions la physionomie, pour y découvrir les qualités du cœur. « Une chose digne de remarque, dit M. Rodenbach (page 13), c'est l'adresse avec laquelle les aveugles sentent les rapports qui existent entre le son de voix et le caractère. Ceux qui sont instruits lisent pour ainsi dire dans l'ame avec une finesse et un talent que possèdent rarement les personnes douées du sens de la vue. »

Assurément, elle n'est point tout-à-fait chimérique cette correspondance qu'ils établissent entre les sons de la voix et les qualités ou les prédispositions de l'ame; elle donne lieu, il est vrai, à de nombreuses erreurs que les aveugles rectifient ensuite, comme nous rectifions nous-mêmes celles auxquelles nous entraînent les caractères et l'expression si trompeuse des traits; mais il y a là toutefois un fond de vérité incontestable. Des travaux ingénieux ont déjà réduit en art l'étude morale de la physionomie humaine, peut-être est-il réservé à quelque aveugle de nous en offrir d'analogues sur l'organe vocal. Il me semble que c'est parmi eux que doit naître cet autre Lavater.

Quelques-uns portent la mémoire des sons à un degré remarquable. C'est leur manière de reconnaître les personnes, c'est en les écoutant qu'ils se rappellent *les avoir vues*, suivant leur expression, à une époque déjà éloignée quelquefois. La voix leur sert encore ici tout-à-fait comme à nous la physionomie.

C'est par le tact qu'ils perçoivent les détails des objets divers; c'est par l'ouïe qu'ils en connaissent la plupart du temps l'ensemble. Ils donnent ainsi leur *coup d'œil* général sur les lieux où ils se trouvent; ils en calculent l'étendue; ils savent s'il y a des meubles, si on en a ôté, si on en a ajouté d'essentiels. Souvent j'en ai vu n'avoir besoin pour reconnaître que quelqu'un était dans l'appartement que de frapper du pied ou de jeter un cri léger à la porte. Leur oreille percevait la différence de la vibration de l'air contenu dans la chambre, suivant qu'elle était vide ou occupée. Il n'est pas rare non plus qu'ils reconnaissent les personnes à leur marche. Au surplus, nombre de clairvoyans doués d'une organisation supérieure, ou chez lesquels la nécessité a développé une grande finesse de l'ouïe, comprendront jusqu'à quel point elle peut être portée chez les aveugles.

Ils sont souvent avertis de l'approche d'un corps quelconque par une sorte de refoulement de l'air sur le visage

que nous éprouvons nous-mêmes dans l'obscurité : mais j'ai eu la preuve que l'ouïe est, ce qui paraîtra fort singulier, pour beaucoup dans les impressions de cette nature : un jeune aveugle me disait un jour que dans les promenades qu'on lui faisait faire hors de sa demeure, il s'apercevait sur-le-champ qu'il y avait devant lui un mur, une haie, une montagne, un obstacle enfin. « Quand je me trouve dans une vaste plaine, ajoutait-il en portant sa main à son oreille et en étendant le bras avec un geste très-expressif, il me semble que je suis à *perte d'ouïe*. » Cette expression si remarquable m'éclaira beaucoup sur l'importance de ce sens chez les aveugles. Un autre, qui se faisait remarquer par son adresse à se diriger seul au travers des rues les plus populeuses, me disait qu'un bruit subit et trop fort, le tambour, par exemple, lui faisait entièrement perdre sa route, et qu'il se trouvait quelquefois, quand le bruit avait cessé, au fond de l'allée de quelque maison, sans se douter comment il y était entré. Il expliquait ceci en me disant *qu'habituellement il s'écoutait marcher*. Je compris que, dans ce cas, ne pouvant plus s'écouter, à cause du bruit trop fort qui retentissait à ses oreilles, il se troublait, comme nous quand une trop vive lumière vient sur-le-champ frapper nos yeux.

Or, il y a une langue spéciale pour l'ouïe, une langue dont l'expression, quoique un peu vague, répond néanmoins à tous les sentimens de l'ame, suffit à toutes les idées principales de l'entendement. Que les aveugles soient susceptibles d'arriver à l'intelligence la plus complète de cette langue, qu'ils puissent en posséder toutes les ressources et la manier avec une habileté et un succès qu'ils n'obtiennent que rarement en se servant de la parole, faite, comme on l'a vu, sous l'influence du sens qu'ils ne possèdent pas, c'est ce qui résulte de tout ce que je viens de dire; et telle est aussi l'origine, mal aperçue jusqu'ici, du goût reconnu et des hautes dispositions naturelles que les aveugles manifestent presque tous pour la musique. On

comprend que rien ne leur manque ici, qu'aucun obstacle insurmontable ne vient arrêter leurs progrès ; bien au contraire, ils peuvent apporter à cette étude un organe stimulé par le besoin, sans cesse exercé, et pour ainsi dire affiné par un usage plus fréquent.

Ici, comme on voit, il se peut que les aveugles aient de l'imagination, du génie, de l'esprit. Il leur est donné d'arriver dans cette langue, qui est bien à eux, à l'expression de tous les sentimens; aussi remarque-t-on que tandis que leurs compositions écrites sont presque toujours dépourvues de chaleur et d'ame, ils en mettent suffisamment au contraire, soit dans l'exécution de morceaux adaptés aux divers instrumens, soit dans les essais de composition musicale dont ils deviennent capables dès qu'on leur a révélé les plus simples lois de l'harmonie. Là on peut les voir émus et passionnés; là, en un mot, on les retrouve semblables à tous.

Au surplus, comme on a peu compris jusqu'à présent ce qu'est réellement la musique pour les aveugles, on n'en a peut-être pas tiré tout le parti possible dans leur éducation ; on a trop négligé la partie philosophique de ce bel art; on n'a pas songé à approfondir avec eux cette relation nécessaire entre les combinaisons harmoniques et les sentimens de l'ame; on ne s'est pas assez attaché à leur montrer dans l'expression musicale un véritable langage. Je voudrais, pour ainsi dire, qu'on fit en leur enseignant la musique une sorte de rhétorique à leur usage, Je suis persuadé qu'ils arriveraient ainsi à des aperçus dont la finesse nous étonnerait, et que leur intelligence en serait singulièrement développée à d'autres égards : loin de là, on s'est presque toujours borné à en faire de habiles instrumentistes, et ils n'ont rempli de la sorte qu'une moitié de leur destination. Parvenus à un certain degré de force, des circonstances qui tiennent à leur position, les empêchent d'aller plus haut, d'arriver à la renommée, à la fortune. Il est de fait qu'on n'a pas vu encore parmi

les aveugles un artiste du premier ordre, tandis qu'on devrait pouvoir y compter peut-être plus d'un compositeur distingué.

Telles sont les principales remarques qui peuvent être faites sur le tact et l'ouïe chez les aveugles : tel est l'état de perfectionnement auquel la nécessité amène naturellement ces deux sens dans la triste condition qui nous occupe ; on se tromperait, au reste, si l'on croyait que l'art n'a plus rien à faire et qu'il ne puisse encore venir à l'aide de la nature. Trop préoccupées du louable désir de faire, par des procédés ingénieux, participer les aveugles à cette éducation commune qui doit les introduire dans la grande famille sociale, les personnes qui leur ont donné des soins bienveillans jusqu'ici n'ont guère songé qu'il y avait à leur communiquer d'abord une instruction spéciale, commandée par leur situation même et très-propre à faciliter le succès de l'autre. Je veux parler de cette sorte d'éducation des deux sens que possèdent les aveugles, qui leur apprendrait à en faire un usage plus étendu, plus sûr et plus varié.

Terminons quelques mots sur une question toujours mise au premier rang par les personnes qui ont jusqu'à présent écrit sur les aveugles : *La perte d'un sens tourne-t-elle au profit des autres ?* on va voir que ce point, si souvent discuté, méritait à peine quelques paroles. En effet, si l'on entend simplement par-là, comme les mots l'indiquent, que l'être vivant et intellectuel privé d'un sens cherche à tirer un parti d'autant meilleur de ceux qu'il possède; qu'il en exige, qu'il en obtient l'équivalent de tout ce qui lui a été refusé; que, par conséquent, ces sens *valent* plus pour lui et se perfectionnent davantage par un usage plus fréquent et plus varié, c'est assurément ce qu'on ne peut contester; mais il serait bien absurde d'en conclure que cet individu privé d'un sens est *supérieur* à ceux qui les possèdent tous. On n'a jamais pu ni voulu dire qu'un aveugle est *supérieur* à un clairvoyant,

mais bien que le tact ou l'ouïe peut devenir plus vif, plus délié, plus fécond en résultats, *supérieur* enfin à celui d'un clairvoyant. On voit quelques hommes que certains événemens ont privés de la main droite faire accomplir par la main gauche, à force de patience et d'industrie, un grand nombre d'actes auxquels elle était auparavant inhabile, souvent même des actes que les deux réunies n'exécutaient pas. Il est évident que, dans ce cas, l'aptitude supérieure de cette main n'a été acquise que parce que l'autre manquait. Je pourrai donc dire que chez cet homme la main gauche est supérieure à ce qu'elle est habituellement chez les autres, et que *la perte de la main droite a tourné chez lui à l'avantage de la main gauche* ; mais en induirai-je que cet homme avec un bras de moins *vaut plus pour lui et pour les autres* que ceux qui ont leurs deux bras, qu'il est supérieur à eux?... Je crois qu'il n'y a rien de plus à ajouter sur ce sujet.

P. A. DUFAU,

Instituteur à l'institut des jeunes aveugles,



SCÈNE DE LA VIE MILITAIRE.

Saint Pierre-le-Pêcheur.

ÉPISEDE DES CAMPAGNES DU MARÉCHAL COMTE LOBAU.

Je passai à Dresde la mémorable année de 1813. Le ciel voulut que je fusse témoin de toutes les calamités qui pesèrent sur cette malheureuse ville, depuis l'arrivée du maréchal Davoust, avec douze mille hommes, jusqu'à la capitulation du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Je suis né à Dresde même, et j'étais un jeune homme en 1813; mais ayant perdu mes parens de bonne heure, j'avais déjà voyagé et pratiqué la chirurgie pendant deux ans à Saint-Pétersbourg. Au bout de ce temps-là, ne pouvant ni m'acclimater sous le ciel moscovite, ni m'accoutumer aux mœurs et au caractère des habitans, je quittai la Russie au mois de septembre 1812, résolu de me fixer pour le reste de mes jours dans la capitale de la Saxe, la plus agréable sans contredit de toutes les cités allemandes, celle où me rappelaient d'ailleurs mes premières affections et mes souvenirs d'enfance, son doux climat, ses environs

pittoresques, son fleuve majestueux et son superbe pont de six arches, ses jardins et ses palais splendides, sa riche bibliothèque, enfin ses galeries de tableaux et de statues, la seule collection remarquable de l'Europe respectée par Napoléon, et qui a valu à Dresde le surnom bien mérité de Florence du Nord.

Dès le dernier mois d'hiver de 1813, je pressentis que ma ville natale allait devenir le centre où l'empereur des Français appuierait ses opérations militaires dans sa dernière lutte pour conserver la souveraineté de l'Europe; et l'événement ne justifia que trop tôt mes prévisions les plus tristes. La longue et glorieuse résistance des armées françaises prouva que Napoléon savait bien choisir ses positions. Par les forteresses de Torgau, de Wittemberg et de Magdebourg, il commandait le cours de l'Elbe et il pouvait à son gré avancer ou reculer sur l'un et sur l'autre bord du fleuve. La métropole saxonne, ville populeuse, bien approvisionnée par la fertilité des pays voisins, offrait d'abondantes ressources à ses soldats et des hôpitaux à ses blessés, tandis que les positions bien fortifiées de Pirna, Lilicastein, Koningstein, Stolpein, formaient aux environs un vaste camp retranché pour ses forces nombreuses, et d'où il pouvait facilement envoyer des détachemens contre Prague, Berlin et Breslau.

Mais je reviens à ce qui m'est personnel dans cette histoire : la conséquence immédiate des terribles combats livrés près de Bautzen, au mois de mai, fut l'arrivée à Dresde de 20,000 blessés, pour le pansement desquels je fus mis en réquisition, comme chirurgien, par les autorités françaises. Tous les hommes légèrement blessés ou atteints de maladies peu graves furent logés chez le bourgeois; la ville devint une immense infirmerie, et tous ces malades furent aussi bien soignés que pouvaient le permettre les ressources chaque jour décroissantes des habitans; mais les hôpitaux réguliers étaient encombrés par un si grand nombre de blessés, et la difficulté d'y pourvoir aux besoins de

tous était telle, que je ne saurais décrire le spectacle horrible qu'ils offrirent pendant tout le siège.

Les docteurs se plaignent assez volontiers de l'ingratitude de leurs malades; mais j'ai éprouvé que ce n'est pas le cas avec les soldats : on pourrait même s'étonner qu'ils soient si reconnaissans envers celui qui leur conserve une vie qu'on les voit exposer de nouveau le lendemain de leur guérison, avec la même insouciance. Un vieux sous-officier, entre autres, que le comte Lobau traitait plutôt en ami qu'en inférieur, ayant été rendu à la santé après un mois de souffrance, m'attribua exclusivement son rétablissement jusqu'à être injuste, je l'avoue, à l'égard de la nature et de son propre courage. Si on l'eût écouté, j'étais le dieu Esculape en personne. Si un de mes malades mourait, c'était, selon lui, qu'il le voulait absolument; enfin il m'appelait son père, titre qui paraissait plaisant à ses camarades, car certes il aurait pu être le mien; et le nom m'en resta parmi les braves de son régiment; aucun n'eût dit en parlant de moi : Voilà le docteur Wolmar! mais : Voilà le papa de Larive, ou *le papa* tout court.

Depuis mon retour de Saint-Pétersbourg, j'étais logé en hôtel garni; celui où je couchais tous les soirs, lorsque je n'étais pas de garde à l'hôpital, commandait de ses étages supérieurs la vue du pont de Dresde et les coteaux couverts de vignobles qui sont au-delà de l'Elbe. C'était une de ces antiques maisons à pignons si communes en Allemagne, et le toit contenait plusieurs mansardes, dont la plus haute était occupée par un vieillard indigent qui gagnait sa vie à pêcher dans le fleuve. Il avait une fille de dix-huit ans appelée Meta, dont le regard et les manières indiquaient un état d'idiotisme, mais que notre hôte employait par compassion au service de ses locataires. Le père et la fille n'étaient à Dresde que depuis quelques mois. On ne connaissait pas leur histoire; on soupçonnait et l'on disait généralement qu'ils avaient tenu autrefois un rang plus élevé dans le monde, mais que quelque infor-

tune soudaine et terrible avait troublé la raison de la jeune fille, en lui laissant tout juste assez d'intelligence pour s'acquitter de l'emploi peu difficile qu'elle exerçait dans la maison.

Il y avait autour de la pauvre Meta un mystère que toute ma sagacité médicale et ma connaissance de la physionomie humaine ne pouvaient percer. Je lui avais quelquefois adressé la parole lorsqu'elle m'apportait mon déjeuner, et pendant quelque temps, ses réponses puériles et le sourire insignifiant qui venait effleurer ses lèvres me confirmèrent, prévenu comme je l'étais, que c'était en effet une idiote. Elle était vêtue de la robe grossière et peu gracieuse des paysannes saxonnes; cependant je découvris bientôt que ses traits, sa tournure et ses manières n'étaient pas d'une paysanne. Sa taille, au-dessus de la moyenne, était svelte et élégante, autant que son costume commun permettait d'en deviner les proportions. Sa voix avait un accent pur et doux; sa figure était agréable et fine, lorsqu'elle n'en dénaturait pas l'expression par son sourire hébété. Il était visible, à son accent et aux mots de divers idiomes qu'elle mêlait dans ses réponses, que Meta n'était point née en Allemagne; enfin un observateur attentif ne pouvait s'empêcher de conclure qu'elle avait eu et qu'elle avait même encore une délicatesse qui n'appartenait pas à sa situation actuelle.

On reconnaissait bien moins les indices ou les vestiges d'un rang supérieur dans le vieillard dont Meta se disait la fille. Une casaque épaisse et large, en drap grossier, conforme à son métier de pêcheur, couvrait sa taille haute et robuste, en même temps que son visage était presque entièrement caché par sa chevelure blanche et sa barbe touffue que l'âge avait également blanchie. Il était muet, ou du moins les seuls sons qui sortaient de sa bouche ressemblaient au grognement sourd d'une bête farouche; il fut bientôt connu à Dresde sous le nom du vieux Pierre, le pêcheur muet. Les soldats français, avec leur gaieté or-

dinaire qui m'avait valu mon surnom de papa , lui accordèrent les honneurs de la canonisation , et ils l'appelaient toujours , quand ils passaient près de lui , SAINT PIERRE-LE-PÊCHEUR.

Le vieillard devint aussi un de mes malades , et je ne saurais le compter au nombre de ceux dont la reconnaissance est à citer. A peine s'il daigna me faire un geste de remerciement , à défaut de paroles , lorsqu'il fut en état d'aller jeter de nouveau sa ligne dans l'Elbe ; mais ce fut peut-être à cause de cela même que sa fille crut devoir me dédommager en acquittant la dette paternelle , car depuis ce temps-là elle eut plus d'attentions pour moi que pour aucun autre des hôtes de la maison. Son sourire cessa peu à peu d'être insignifiant ; lorsque je lui parlais , elle baissait les yeux ou me regardait d'un air rêveur , et un vermillon plus vif colorait son teint délicat. Je ne fus pas le seul à m'apercevoir de ce changement à mon égard , et un jour le sergent Larive , qui venait me saluer chaque fois qu'il était libre , se hasarda à me dire : « Mon papa , encore un miracle ! vous donnez , je erois , de l'esprit aux jeunes demoiselles , comme vous rendez la vie aux vieux soldats ! »

Je crus pouvoir enfin être plus heureux dans mes questions pour connaître les causes qui avaient fait tomber Meta et son père dans leur situation malheureuse ; mais vainement ma curiosité prit peu à peu le ton et l'accent d'un tendre intérêt ; vainement je l'interrogeai sur sa famille et le lieu de sa naissance ; au lieu de me répondre , elle fondait en larmes , couvrait son visage de ses mains et sortait de l'appartement. Insensiblement les grâces de cette fille inconnue , et qui , pour tout autre que moi , était une idiote , m'inspirèrent un sentiment romanesque dont le charme mystérieux fut pour moi une distraction consolante au milieu des pénibles et tristes fonctions que je ne discontinuai pas de remplir dans les hôpitaux pendant le terrible été et l'automne plus terrible encore de 1813 ;

les événemens du mémorable siège de Dresde sont trop récents et trop connus pour que je m'y arrête, et je passe immédiatement au dénouement critique de mon épisode.

Dans les premiers jours de novembre, les alliés avaient investi par des forces formidables les avenues de la ville; les troupes françaises, encore au nombre de 30,000 hommes, sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr et du comte Lobau, se trouvèrent renfermées dans l'enceinte des fortifications de Dresde, qui, depuis que les assiégeans avaient coupé toutes ses communications avec la campagne, se vit exposée à de dures privations, étant presque sans provisions, sans bois à brûler, sans médicamens.

Le soir du 5 novembre, sur les dix heures, je sortais du café avec un ami pour rentrer à l'hôtel. En passant devant le palais du comte Bruhl, occupé alors par le commandant en chef, mon attention fut attirée par un éclat inaccoutumé de lumières dans les salons et un mouvement bruyant dans le vestibule. Je vis justement près de la guérite mon brave sous-officier qui vint à moi et me dit à l'oreille :

« Mon papa, il est possible que j'aie encore besoin de vous demain.

— Que se passe-t-il donc ? lui demandai-je.

— Le maréchal, le comte Lobau et les autres grosses épauettes, viennent de tenir un grand conseil de guerre, et tout annonce que nous allons enfin prendre un peu l'air cette nuit; il m'en tarde, je vous jure, car votre belle ville commence à sentir un peu le renfermé pour un vieux trou-pier comme moi.

— Et tu supposes, mon vieux camarade, que l'ennemi pourrait bien vouloir troubler votre promenade, et que, chanceux comme tu l'es, il y a peut-être une balle pour toi dans les cartouches russes.

— J'y compte bien; mais n'êtes-vous pas là pour me faire une jambe neuve ou un bras neuf au besoin? Je retiens seulement mon numéro de lit dans votre salle, d'où il n'est jamais sorti ni boiteux ni manchot. Mais bon soir!

assez causé, voilà l'officier de ronde! » Et m'ayant donné la poignée de main d'adieu, le sergent rentra au corps-de-garde.

Un de mes confrères, que je rencontrai à quelques pas plus loin, m'apprit d'une manière plus positive qu'une sortie de 12,000 hommes aurait lieu probablement à une heure après minuit.

Lorsque je fus rentré chez moi, je ne sais quelle inquiétude vague vint se mêler dans mon esprit à la préoccupation de l'événement qui se préparait; c'était comme le pressentiment de quelque malheur personnel. Devais-je l'attribuer à l'intérêt que m'inspirait naturellement mon ami le sergent, et à ce qu'il m'avait dit des nouveaux périls qu'il allait courir? N'était-ce pas plutôt parce que Meta ne s'était pas trouvée là, comme à son ordinaire, pour me remettre mon bougeoir et me souhaiter une bonne nuit? Où était-elle! Quelle fausse honte m'avait empêché de le demander? Je ressentais donc pour Meta une passion plus sérieuse que je n'aurais voulu me l'avouer? Il me sembla que pour secouer toutes ces pensées confuses, il ne me faudrait pas moins de toute l'agitation du combat qui allait se livrer. Je résolus tout à coup de sortir de nouveau, et d'aller me poster à une distance prudente des fortifications, afin d'entendre de plus près le tumulte de cette nuit sanglante. « Et puis, me dis-je, quand je rentrerai, peut-être cette fois Meta sera revenue. »

J'avais déjà pris mon chapeau et mon manteau, lorsqu'aux approches de minuit j'entendis rouler un bruit sourd à travers le profond silence des rues désertes; c'était la marche de plusieurs pièces d'artillerie, avec leurs caissons, dont les roues étaient soigneusement entourées de paille, et qui se dirigeaient lentement vers le pont. Je descendis, et faisant un détour par des ruelles étroites, je gagnai, à la faveur de la nuit, le centre du pont, où une arche, que Davoust avait fait sauter depuis le printemps, était remplacée par de fortes planches de chêne, flanquées

de hautes palissades. Serrant mon manteau autour de mon corps, je me blottis dans un des angles du parapet, où j'attendis le passage de l'artillerie, comptant bien n'être pas aperçu, à cause de l'obscurité.

Tout à coup j'entendis le choc d'un corps lourd contre les palissades, et je distinguai des sons de voix qui parlaient de dessous le pont; les épaisses ténèbres d'une nuit orageuse de novembre et le sifflement d'un vent violent du nord-ouest m'empêchèrent de découvrir la cause de ces bruits étranges; mais lorsque l'artillerie, qui ne tarda pas à passer, eut défilé tout entière, je regardai et j'écoutai avec un redoublement d'attention du côté des palissades. Quelle fut ma surprise, je dirai même mon alarme, de voir une des planches de chêne se soulever lentement! Au même moment l'ouragan ayant dispersé les nuages, et la nouvelle lune venant à éclairer le pont, je vis sortir comme par une trappe la grande figure du pêcheur Pierre, le père de la pauvre Meta.

Aussitôt qu'il fut debout sur le pont, quelqu'un lui tendit une perche en bois ou une espèce de longue ligne que le vieux Pierre appuya sur le parapet, après avoir soigneusement remplacé la planche, et puis il se mit dans l'attitude du pêcheur qui jette l'hameçon à l'eau.

En ce moment je distinguai le pas mesuré et lourd d'un corps de troupes à l'extrémité du pont du côté de la ville, et les clartés de la lune se reflétèrent sur les armes de l'avant-garde française. Toujours enveloppé de mon manteau bleu, et perdu dans l'ombre épaisse de l'angle du parapet, je regardai défiler en silence le premier bataillon; malgré moi le cœur me battait; lorsque le premier rang atteignit les planches qui remplaçaient l'arche sautée, le vieillard commença à chanter dans son jargon de muet, tenant d'une main sa ligne et de l'autre son vieux chapeau, comme pour demander l'aumône. †

« Ah! voilà saint Pierre qui veut pêcher! s'écria un grenadier.

— Avec un temps comme celui-là, dit un autre qui ne croyait pas si bien dire en trouvant un bon mot, saint Pierre est sûr de pêcher en eau trouble.

— Bah! reprit un troisième, à la fois charitable et philosophe, chose commune chez le soldat français, il ne faut pas qu'il perde son temps; tiens, ajouta-t-il en jetant une pièce de monnaie dans le vieux feutre, voilà un hameçon auquel on est toujours sûr de faire mordre les poissons à deux pates. »

Cette libéralité eut des imitateurs; chaque rang jeta en passant son bon mot et son aumône au pêcheur muet, qui, chaque fois, remerciait avec son grognement sourd, plus semblable à la voix d'un loup qu'à celle d'un homme.

Enfin un officier général bien monté, que je reconnus aussitôt pour le comte Lobau, passa si près du vieux mendiant que je crus qu'il allait le renverser sous les pieds de son fier coursier, lorsqu'il s'arrêta. Enfonçant son chapeau sur sa tête, le comte Lobau se tourna tout à coup vers un aide-de-camp, et d'une voix rude et sévère s'écria : « Qu'est-ce que c'est que cet homme, et qu'est-ce qu'il fait là ? »

« — Mon général, répondit l'aide-de-camp, c'est un vieux drôle à qui j'ai souvent vu faire une grimace qui ne signifiait rien de bon, tout en recevant les aumônes du soldat. Faut-il le jeter à l'eau ? »

Je commençais à trembler pour le vieux pêcheur, malgré son air impassible, lorsque mon ami le sergent, sortant des rangs et présentant l'arme, s'adressa au comte Lobau et lui dit : « Pardon, excuse, mon général, ce n'est qu'un pauvre maniaque, un muet, très-connu à Dresde; on l'appelle saint Pierre le-Pêcheur.

« — Brave sergent! dis-je en moi-même, il pense à moi en intercédant ainsi à sa manière pour le père de Meta! »

Le comte Lobau et son état-major passèrent outre; le reste du bataillon défila après eux en bon ordre et fit moins d'attention au vieux pêcheur.

Le passage d'environ dix mille hommes d'infanterie, de mille chevaux et des deux cents canons ou caissons devait nécessairement durer long-temps. Enfin le dernier soldat de l'arrière-garde franchit le pont; le pas pesant des hommes et des chevaux alla mourir dans l'éloignement. Mon attention ne fut plus alors occupée que du vieux pêcheur; soudain laissant sa longue perche appuyée contre le parapet, il retira une cheville en bois servant à tenir la planche qu'il avait soulevée naguère; puis, s'agenouillant et baissant la tête sur cette ouverture, le muet, à ma surprise inexprimable, s'écria en bon russe :

« Katenka, Katenka! tout est-il prêt? » La lune brillait de tout son éclat.

« Oui! oui, grand-père! Il y a un poisson à chaque hamçon, répondit, sous le pont, une voix plus grêle dans le même langage. »

Se relevant alors en toute hâte¹, le vieillard ressaisit sa longue perche, qu'il plaça dans une position perpendiculaire; et au lieu de poissons, je vis au bout de cette ligne extraordinaire trois lanternes assez petites, mais jetant une vive lumière; elles étaient attachées à trois cordes de différentes longueurs, qui formèrent un plaire de trois clartés à égales distances les unes des autres. Appuyant l'extrémité inférieure de la perche sur le parapet, le vieillard resta debout et immobile, jusqu'à ce qu'il vit une brillante fusée s'élançer dans les airs, d'une hauteur située au-delà de l'Elbe. Cette réponse à ses signaux fut suivie de nombreuses pièces d'artifices, qui se succédèrent rapidement sur les montagnes de Meissen, remplissant l'atmosphère d'éblouissans éclairs et de gerbes de flamme, qui se réfléchirent en longs sillons lumineux sur les eaux agitées du fleuve.

Faisant un pas en avant à ce spectacle inattendu, je vis le vieillard agiter avec une sorte de délire sa longue perche au-dessus de sa tête, jusqu'à ce que les lanternes fussent éteintes dans cette rotation rapide. Il était à quelque

distance de l'espèce de trappe par laquelle il était monté sur le pont, et j'allais m'approcher curieusement de cette ouverture, lorsque j'en vis sortir soudain une autre figure; c'était celle d'une femme des cheveux de laquelle l'eau dégouttait sur les planches, et dont les vêtemens humides collés sur sa personne dessinaient les contours de la taille la plus élégante.

J'ai dit que la lune brillait par intervalles dans un espace du ciel dégagé de nuages; je reconnus tout de suite à sa clarté ma pauvre et mystérieuse Meta.....

« Au nom du ciel! m'écriai-je, Meta, que faites-vous ici? Par quel prodige.... » Mais sans souffrir que j'ajoutasse un mot de plus, sans me répondre d'abord elle-même, Meta posa une main sur mes lèvres, me saisit brusquement par le bras avec l'autre et m'entraîna rapidement à quelques pas sur le pont, du côté de la villè.

« Pour l'amour de Jésus! me dit-elle quand nous fûmes à l'angle de la première arche, fuyez, Wolmar, ou vous êtes perdu! voyez, voyez le vieillard qui replace la planche. Ah! mon ami, mon meilleur ami; s'il vous aperçoit, il est capable de vous tuer. »

Et Meta, tremblante de terreur autant que de froid, se laissa aller dans mes bras, en répétant: « Fuyez, mon ami, fuyez. »

Eût-elle été une étrangère pour moi, n'eussé-je pas senti en ce moment plus vivement que jamais l'amour qu'elle m'avait inspiré, je ne l'aurais pas abandonnée dans cet état déplorable. Je me dépouillai de mon manteau, et j'en enveloppai la pauvre fille, pendant que le vieillard, regardant encore les dernières fusées jetées par les assiégeans sur les montagnes, au-delà de Grossenhayn, s'écriait d'une voix tonnante:

« Les voilà! les voilà! onze mille de ces démons incarnés, de ces meurtriers incendiaires! Fondez sur eux, mes braves compatriotes, et pas de merci! Vengez-vous, vengez-nous, vengez les feux de Moscou-la-Sainte, le cruel

massacre de mon fils , des fils de mon fils , de ma femme et de mes deux filles ! Frappez , frappez , au nom du ciel et de Saint-André !

Le vieillard jeta alors par une dernière secousse les lanternes dans le fleuve ; puis se retournant du côté de la ville , il nous aperçut au moment où Meta , reprenant un peu de force et de courage , me disait encore de quitter le pont , et refusait l'appui de mon bras , de peur de retarder ma fuite. Le vieillard vint à nous , et d'un ton furieux , « Katenka ! dit-il , quel est cet homme ? qu'a-t-il vu ? que lui as-tu dit ? Malheureuse ! tu m'auras trahi , et nous serons fusillés demain. Heureusement je puis encore le prévenir , » continua-t-il en ajoutant à ces paroles de colère le grognement farouche de son rôle de muet. Sa menace fut presque aussitôt exécutée que prononcée ; il fit deux pas en arrière , saisit sa longue perche à deux mains , et avec une vigueur extraordinaire il m'en adressa un coup qui m'aurait certainement fracturé le crâne. Mais mon bon ange était là : aussi prompt que la pensée , Meta s'élança vers le vieillard , et par un choc brusque change la direction de l'arme terrible , qui se brisa sur le pavé , tandis que le vieux pêcheur , précipité par son impulsion violente , tomba lui-même à mes pieds , étourdi de sa chute et entraînant Meta avec lui.

Au même moment le canon retentissait dans le lointain ; un bruit de chevaux et d'équipages d'artillerie ébranlait l'autre extrémité du pont ; c'étaient les premiers fuyards des onze mille hommes du comte Lobau , qui avaient été repoussés sur le Drachenberg , ayant trouvé les Russes sur leurs gardes et maîtres de tous les défilés. Que pouvais-je faire en voyant étendue devant moi , à côté du vieillard , la malheureuse Meta qui venait de me sauver , presque sans vie elle-même , épuisée par ce dernier effort , après avoir été exposée dans un bateau à une nuit humide de novembre ? L'enveloppant de nouveau dans mon manteau , sans m'occuper du vieillard , je pris

mon fardeau précieux dans mes bras, et me mis à courir vers la ville.

Évitant toutes les sentinelles , en passant par les rues détournées qui m'étaient bien connues, j'arrivai à la maison d'une vieille tante qui, depuis mon enfance, m'avait montré dans l'occasion une bonté vraiment maternelle. Avertie par la servante de cette visite étrange, elle se leva et céda son lit à l'étrangère, dont nos soins firent cesser l'évanouissement; mais tant d'émotions lui laissèrent une fièvre nerveuse qui ne se calma que le troisième jour.

Quand je rentrai le matin à l'hôtel, j'affectai de dire que j'avais été de garde à l'hôpital; mon hôte me prit à part, et d'un air discret m'apprit la disparition de Meta. « On ne sait ce qu'elle est devenue; mais quant à son père, ajouta-t il, on a de ses nouvelles: c'était un espion; vous en seriez-vous douté? C'est lui qui avait prévenu les Russes; on l'a trouvé sur le pont si troublé qu'il s'est cru découvert et a parlé comme vous et moi, en louant Dieu et saint André de la victoire de ses compatriotes. Aussi son affaire ne sera pas longue, et avant vingt-quatre heures il aura son compte. »

L'hôte était bien instruit; le lendemain, le prétendu pêcheur, ayant refusé obstinément de répondre à l'interrogatoire qu'on lui fit subir, fut fusillé. En même temps parut une affiche qui, attribuant à la trahison le mauvais succès de la sortie du 5 novembre, promettait une récompense à qui dénoncerait un des complices de l'espion russe. Qu'on juge de mes inquiétudes relativement à Meta, à qui je n'appris que peu à peu la vérité; à Meta, victime naguère du fanatisme de l'unique parent qui lui restait, maintenant seule sur la terre, n'ayant plus d'autre protecteur que moi!

Après dix jours de transes mortelles, après avoir formé mille projets, abandonnés aussitôt comme impraticables, je me décidai à ne pas attendre une dénonciation qui m'exposerait moi-même aux soupçons et livrerait Meta aux

interprétations les plus fâcheuses. Je me confiai d'abord à mon ami le sergent, qui, cette fois, malgré son pressentiment, était revenu sain et sauf de la malheureuse sortie. Le brave Larive resta un moment pensif, et puis, retroussant sa moustache, me dit : « Pardieu ! mon papa, je voulais chercher quelque route de traverse pour tourner la position, mais je n'entends rien à la finesse, et je crois qu'il vaut mieux aller droit au but par le chemin de la franchise. Ne remettons pas la partie à demain : allons ensemble chez le général Lobau ; je vais vous raconter d'ici à son hôtel comment je compte l'aborder. »

Je suivis le sergent, et nous fûmes facilement admis.

Le comte Lobau était seul dans son cabinet, occupé à écrire ; il tournait le dos à la porte par laquelle nous entrâmes, et lorsqu'il leva la tête en nous entendant, je vis sa figure martial, un peu rude même, dans une glace : jamais elle ne m'avait paru si sévère. Je me tins derrière le sergent.

« Ah ! c'est toi, mon vieux camarade, lui dit le général ; je suis aise de te voir : qu'y a-t-il de nouveau ? »

— Rien de nouveau, mon général ; je viens seulement, sauf le respect que je vous dois, vous réclamer une ancienne dette.

— Ah ! je te comprends ; mais je ne l'ai pas oubliée, comme tu le verrais si je pouvais te montrer ce que j'écrivais lorsque tu es entré. Tu as affaire à un débiteur reconnaissant.

— En ce cas, mon général, continua Larive en s'effaçant devant moi, voilà votre créancier ! » Je fis un salut que le général me rendit, un peu surpris et ne sachant où le sergent voulait en venir.

« Monsieur m'est bien connu, dit-il, et surtout par les notes qui me sont arrivées de nos hôpitaux ; j'ignorais seulement que je lui eusse une obligation personnelle.

— Pardon, excuse, mon général, reprit Larive dont la hardiesse ne faisait que me rendre plus embarrassé ; mais

si j'osais je vous demanderais si vous savez ce qu'il y a là sous le cinquième bouton de ma capote ?

— Si je le sais , mon brave , répondit le comte Lobau ; certes , oui , c'est la cicatrice de la balle que tu reçus pour moi dans l'avant-dernière affaire : mais il se fabrique pour toi en ce moment une aune de ruban rouge dont tu auras bientôt le droit de mettre un petit bout à quelques pouces au-dessus.

— Pardon , excuse , mon général ; mais cette balle , si elle était restée là , il y a long-temps que je ne serais plus à même d'en recevoir une seconde à votre intention ; et plutôt à Dieu qu'elle me fût arrivée dans cette maudite sortie de l'autre nuit : mais , en attendant , voilà l'homme qui m'a tiré la première du corps , l'homme qui m'a sauvé la vie ! Or si , comme vous l'avez dit quelquefois , je sauvai la vôtre en cette circonstance , vous comprenez le ricochet ; eh bien ! si vous vouliez payer ma dette au docteur , nous serions quittes cette fois , et quant au ruban , je vous promets de le repêcher quelque part. »

Le comte Lobau se mit à rire. « Je te comprends , en effet , mon brave , répondit-il , et cette reconnaissance te fait honneur. Que puis-je faire pour le docteur ? Si la chose est possible , je te jure qu'il l'obtiendra. »

— A vous maintenant , mon papa , me dit Larive , à votre tour ; je n'ai plus rien à dire. » Et à ces mots il se retira , me laissant seul avec le général , comme s'il n'eût pas été entièrement dans la confiance. Encouragé moi-même par le sourire qui avait déridé le visage du comte Lobau , j'osai lui raconter ce que j'avais vu sur le pont , et le danger que j'y avais couru ; je cherchai à lui communiquer la persuasion où j'étais que Meta n'avait été que l'esclave d'une volonté tyrannique , la victime première d'un fanatisme qu'elle ne partageait pas , trop jeune , trop timide , trop douce pour haïr même les ennemis de son pays. « Enfin , général , dis-je pour conclure , telle est mon estime pour cette jeune fille , qu'en venant la dénon-

cer moi-même j'ai dû aller par honneur au-devant de toutes les conséquences de ma démarche : depuis hier elle est mon épouse devant Dieu.

— C'est assez, me dit le comte Lobau ; homme d'honneur, ami des Français comme vous vous êtes montré depuis le commencement du siège, vous n'auriez pu, quelque romanesque que me paraisse cette passion allemande, épouser une espionne qui comploterait encore contre nous : je me charge de cette affaire ; que votre femme reste encore quelque temps sans se montrer, on ne la tourmentera pas. »

Je fus au couble du bonheur. Ayant remercié le général et pris congé de lui, j'allai rejoindre Larive qui m'attendait dans le vestibule ; à mon air riant il devina que tout était arrangé. Je l'embrassai comme mon meilleur ami, et courus apprendre à Méta le résultat de ma démarche téméraire..... Le général tint parole ; on ne parla bientôt plus des complices de l'espion russe, et quand la ville fut évacuée, je déclarai mon mariage.

Je ne terminerai pas sans dire qu'avant le départ des troupes françaises, j'eus le plaisir de voir le ruban rouge sur l'uniforme de mon ami le sergent. Quant à moi, si le lecteur veut bien s'intéresser à ma fortune, je lui apprendrai que depuis dix-huit ans je n'ai pas eu à me repentir d'avoir pris pour épouse la petite-fille d'un *espion*.

V. KENNEDY.



MOEURS DU DÉSERT.

LA RANÇON D'UNE VIERGE.

DEUXIÈME PARTIE (1).

Il n'y eut bientôt derrière nous que des déserts et en avant que des déserts. La solitude s'éveilla, s'élargit, parut dans sa grandeur. Une ligne pâle dessina l'horizon et donna du relief à ses limites. La plage se creusait sous les pas. Le pied de nos montures enfonçait dans les mamelons mouvans de cette plaine à perte de vue. Partout une molle et tremblante arène! Au gris-bleu du ciel se mêlèrent peu à peu des nuances plus décisives, des bouffées de jour, des éclats de lumière. Les étoiles s'évanouirent : le rideau des ombres s'éclipsa comme arraché par une main puissante. De larges reflets colorés inondèrent l'étendue; les brumes se teignirent d'or, et dans la ligne où

(1) Voir page 32.

plongeaient nos regards, une tache de flammes se montra sous les vapeurs d'une fournaise. Alors se dégageant comme l'éclair du bassinet d'une carabine, les rayons du soleil ricochèrent sur les ondulations du sable, et firent diverger à travers les blondes falaises de cette mer éblouissante l'ombre épanouie en arcades de quelques maigres palmiers.

Deux fois en quelques minutes le soleil retomba sur la terre; car l'air était calme et le moment favorable: la caravane plongeait avec ardeur dans les sinuosités sablonneuses, et l'on remontait au galop le versant occidental des collines. Ce fut enfin du sein d'une colonnade en décombres, qui s'élevait charbonnée de poussière et placquée contre un horizon de feu, que l'orbe éclatant prit décidément son vol dans l'espace. Il parut comme le Saint-Sacrement sur un tabernacle. Au sifflement du chef nubien, on fit halte, et tandis que les soldats idolâtres et les dévots mamelucks inclinés vers l'orient, formulaient de leurs lèvres la prière avec ce silence qui impose, je pus jeter un regard circulaire sur l'immense uniformité des environs. L'étendue et le sol rivalisaient d'éclat; çà et là une gazelle effrayée fuyait avec des élans prodigieux, ou sur le sommet de la dune la plus proche un buffle massif nous examinait stupidement. Les ruines m'intéressaient; mais il fallait partir. Nous devions laisser l'hypogée qui me préoccupait à notre droite; et tout ce que je pus faire, pour la satisfaction de ma vive curiosité, fut de m'élever dix minutes sur les arçons. Je vis parmi les anfractuosités des roches et les entassements confus de pierres, sillonnées d'exhalaisons lumineuses, de colossales statues assises les mains sur les genoux, des cariatides courbées sous de puissantes dalles et prêtes à rompre sous le poids; puis, élançées dans les airs, de mélancoliques aiguilles de granit dominant cette ville sans nom, où il n'y a plus de vivans. Combien de grandes choses mortes, mais aussi combien de misérables! et sur le tout, sans doute, l'hiéro-

glyphe railleur dont on croit retrouver la clef tous les ans; style lapidaire que personne ne sait lire.

On chemina presque tout le jour sous le disque perpendiculaire du soleil qui clouait nos ombres à nos pieds. Les cailloutages crayeux et pâles de ces sablonnières sans terme réverbéraient une chaleur suffocante. Nous étions à la lettre sur le foyer d'un miroir ardent. L'atmosphère semblait de gaz. Le découragement qui naît de la fatigue se devenait dans notre silence. Les mamelucks mornes interrogeaient avec langueur ces grèves incendiées. Plus d'un hésita. Les dromadaires eux-mêmes paraissaient n'avancer qu'à regret. Je sentais l'énergie morale s'éteindre en moi par degrés. La vie m'échappait. Le bruit monotone, le lassant carillon des grelots de nos montures, me livraient à une somnolence perfide; mes paupières s'abattirent plus d'une fois. C'est un supplice dont on ne se fait pas l'idée, que ces rêves distraits par le réveil, que ces songes interrompus par des réalités: estimées sur la mesure des souffrances, les heures sont infinies comme l'horizon. Déjà je ne résistais plus que machinalement à cette ivresse de sommeil et de feu; mes yeux brûlés étaient le centre d'un cercle de flamme, des fascinations fiévreuses déployaient dans mon cerveau les plus bizarres fantasmagories, lorsque les chants de nos soldats, détonant de concert comme un orage au milieu de la reprise des cymbales et du galop plus hâté des dromadaires, triomphèrent heureusement de ce vertige et m'apprirent que les chameaux présentaient enfin le voisinage d'une source. Les fatigues furent oubliées, la joie brilla dans toutes les contenance. La caravane reprit sa marche triomphale, sa régularité militaire; et après avoir gravi des monticules, labouré des plateaux, descendu des ravins, nous aperçûmes la bienheureuse source qui bouillonnait dans un bois de tamarins, de bananiers, de platanes, sous une confusion de rochers d'où s'élançaient de la base au sommet des touffes de roseaux, des lotus bleus et des tiges blanchâtres de coloquintes.

Par une rencontre inespérée, qui d'ailleurs faillit nous être périlleuse, notre cortège se fortifia sur ce lieu d'une petite troupe de Chaghéiens. Ils s'étaient embusqués pour tomber sur la caravane; car ils avaient aperçu de loin qu'elle se composait de mamelucks de la garde d'Ismaël. Le chef des Nubiens fut le premier qui les signala. Il n'y eut qu'un instant d'hésitation. La fille de Malek-Zibarra gagna les devans et se fit connaître. En conséquence, les carabines furent rejetées en bandoulière, les lances redressées; on fraternisa. Les esclaves se hâtèrent de soulager les chameaux, d'organiser des tentes sous la protection des bananiers, dans un ordre indiqué par la coutume: et, en qualité de commandant militaire, j'éparpillai sur divers points des sentinelles qu'on relevait de quart d'heure en quart d'heure.

En prenant notre repas sous l'ombre, nous apprîmes de ces nouveaux compagnons que le terme de notre voyage se trouvait à quelques heures de là. Malek-Zibarra s'était fait suivre de ses peuplades armées; il recrutait en ce moment autour de lui les Maleks des tribus environnantes qui se coalisaient pour la défense universelle. La stratégie perfectionnée des mamelucks exigeait cette concentration. Il campait dans un village peu distant. Un congrès devait s'y tenir, où l'on pouvait s'attendre à des résolutions extrêmes. Les ressentimens agglomérés pouvaient retarder l'accomplissement des hautes pensées du pacha. Ajourner, c'était tout perdre. Fanni, gagnée au fils de Mehemet-Ali par la noblesse de ses procédés, ne voulut pas se permettre un trop long retard. Quand, au déclin du jour, le soleil ne traversa plus l'atmosphère que par des rayons obliques, lorsque les brumes de la rosée, concentrées sous la couche sablonneuse des grèves, s'interposèrent librement comme un mur d'ambre entre le ciel et nous, elle me pressa d'ordonner à la caravane le chant du départ. Ce signal, et l'espoir d'en finir bientôt avec le désert, furent accueillis avec des acclamations retentissantes.

Toute la nuit ou fatigua la solitude, et le lendemain, aux premières fusées du crépuscule, verdoya devant nous le mur de gazon qui formait le rempart avancé du camp de Malek-Zibarra.

Un Chaghéien fut détaché en parlementaire : nous fîmes halte. Il revint après avoir stipulé les conditions hospitalières de notre bienvenue. Fanni n'avait pas voulu quitter la caravane ; elle se regardait comme notre otage. Sa présence était effectivement notre seule garantie. Il est juste de le dire : à la férocité la plus implacable envers leurs ennemis , ces hordes de l'Abyssinie joignent souvent un respect héroïque pour les actes de confiance qui flattent l'orgueil africain ; mais le mieux était de ne pas s'y fier. Après tout, nos carabines auraient été funestes pour ces hommes presque nus , et la plupart mal équipés. Leur intrépidité seule rend le premier choc dangereux : ils se battent avec acharnement , sans ordre , sans prudence ; mais ils sont à la merci des moindres terreurs paniques. Aussi les mamelucks , fiers d'être de la garde d'Ismaël , quoique incertains peut-être sur l'issue de l'aventure , se gardèrent de laisser paraître aucun doute , et s'occupèrent surtout de faire , par leur tenue brillante , honneur à leur général , honte à leurs adversaires.

L'importance de son rang parmi les chefs de tribus retenait Malek-Zibarra sur l'emplacement où nous devions nous rendre. Il ne voulait pas qu'il fût dit que sa dignité eût été sacrifiée à la légère par une déférence à des émissaires d'Ismaël. De notre côté, il était essentiel de se borner à la restitution pure et simple de Fanni, et de rester, jusqu'à nouvel ordre, sur la limite d'une générosité sans caractère politique. C'est ce qui eut lieu de part et d'autre.

On arma les pistolets, on chargea les carabines ; je parcourus les rangs , je prescrivis l'attention et le silence. La solennité de ces préparatifs fit étinceler sur tous les fronts la résolution du courage. A la principale entrée de

la bourgade nous fûmes reçus par des fantassins, demi nus dans leur blouse qui ne cache pas le genou, fiers de leur nombre et de leurs lances démesurées. Là, des esclaves du pays débarrassèrent les chameaux des présens d'Ismaël, et par mes ordres notre caravaue dressa ses tentes en dehors des fortifications : les Nubiens restèrent près des bagages. Un détachement de cavaliers du Kordoufan, le sabre nu, se mit à la tête de notre compagnie de mamelucks, et nous pénétrâmes sur quatre de front, au grand galop, entre la double file de fantassins qui s'échelonnait dans la rue. Les lances, horizontalement renversées, formaient, de droite et de gauche, une balustrade qu'essayait de ployer, pour voir tout à son aise, une foule turbulente d'hommes, de femmes et d'enfans. Nous fûmes accueillis par une salve d'exclamations sauvages, de battemens de mains, de défis et de cris confus. On crut d'abord que nous étions prisonniers. Malgré la richesse de l'oasis et de sa végétation si délicieuse, par le contraste du désert, l'aspect de ce peuple et de ses demeures est des plus tristes. La bourgade s'enfonce dans une vallée; les regards s'étendent à perte de vue sur des huttes rondes, en briques, en pierres calcaires, rouges ou jaunâtres, dominées de toits coniques en chaume, égayées d'arbres magnifiques. Puis dans les éclaircies, au loin, sous des montagnes à pic, pelées à la cime, fendues par des ravins, se déroulent des prairies vertes où paissent librement des cauales et s'élèvent çà et là quelques lourds édifices. Par leur masse et leur délabrement, ces ruines, vestiges du christianisme qui a passé par là et que l'on a chassé, paraissent être à la fois le domaine des lézards et des chefs de tribus. Rien de caractéristique dans les hommes, que leur stature colossale et leur presque nudité; quant aux femmes, le luxe extravagant des bijoux fait ressortir l'indigence de leur parure : à leurs jambes, de riches bracelets; à leur poitrine, des lignes de colliers; à leurs cheveux, des rangs de perles; à chaque doigt, des bagues en

profusion et des boucles massives aux oreilles ; pour tout vêtement , une pièce de coton blanche ou bleue tourne autour du corps et retombe sur l'épaule gauche. Les enfans sont nus. L'insouciance et la prodigalité du bandit se lisent dans ce faste et dans cette misère. Je me tins sur mes gardes et hâtai le pas de la troupe pour ôter à cette horde la fantaisie de nous assaillir. En revoyant la fille de leur chef, ils poussèrent des rugissemens de joie, et, malgré les coups de lance ou de cravache d'hippopotame, quelques femmes se glissèrent intrépidement jusque sous les pieds des mamelucks. Il y eut un moment où l'enthousiasme alla jusqu'à la révolte, et le rétablissement de l'ordre jusqu'au meurtre. Le sang coula ; des soldats furent étouffés dans la presse, des femmes tuées à coups de sabre ; on écrasa des enfans, et déjà même les pierres se croisaient avec furie au-dessus de nos têtes, quand un large flot de cavaliers, précédés d'une masse de fuyards, dont notre intrépidité divisa le courant, balaya tout l'espace qui nous séparait du centre de la ville, et nous aperçûmes, au milieu d'un cercle de palmiers, l'immense rotonde du grand conseil.

Cet aspect ne manquait pas d'une certaine élégance : en guise de toit , de larges bandes d'étoffes , alternativement blanches et bleues, venaient se croiser diamétralement de tous les points de la circonférence sur un pilier qui soulevait dans les airs le centre de la rotonde. Un croissant doré décorait le faite du cône où venaient se presser et mourir en pointes effilées les sommets de longs triangles dont la base élargie se tendait sur des troncs de bananiers. Au panache de cet arbre on avait substitué des plumes d'antruches. Chaque intervalle de cette colonnade pittoresque était masqué jusqu'à terre par une espèce de store avec cette éternelle symétrie du bleu et du blanc, couleurs favorites du pays. Les frôlemens continus qui faisaient trembler cette cloison légère, le bruit sourd mal renfermé dans la vaste enceinte , le nombre

prodigieux d'esclaves noirs immobiles, et la main sur l'ataghan de leur ceinturon, indiquaient suffisamment l'assemblée des Maleks et le sanctuaire des délibérations.

Pendant les inévitables lenteurs du cérémonial, j'eus le loisir d'observer qu'au-delà des palmiers dont nous avions franchi la première avenue, s'étendait peu à peu un cordon circulaire de fantassins, dont l'attitude était grave et les lances pressées entre elles ainsi que les épis dans un champ de blé. Les mamelucks, dont j'interrogeai la contenance, avaient tous le sourire du dédain sur le visage, et leurs mains caressaient la ciselure du pommeau de leurs armes à feu. Il me parut cependant que ces précautions étaient prises dans notre intérêt, et pour servir de barrière à la foule dont les têtes confuses bouillonnaient au-delà comme les vagues du Nil entre les roseaux d'une cataracte. Après tout, ce n'était pas la seule fois qu'avec un petit nombre d'Égyptiens, dans une crise analogue, j'avais passé sur le ventre à de semblables ramas dont le courage stupide est toujours sans effet, puisqu'ils ne sont pas encore assez civilisés pour se servir de la poudre. Et, pour tout dire, les Nubiens restés près de nos bagages avaient reçu l'ordre précis de nous seconder vigoureusement au moindre signal, en cas de trahison et de pièges.

Enfin dix nègres, commandés par un robuste Chaghéien, vinrent chercher la fille de Malek-Zibarra. Elle ne voulut point quitter mon bras lorsqu'elle descendit de sa chamelle. Après avoir remis la bride de mon cheval entre les mains d'un esclave, je pénétraï dans l'enceinte, dont un fantassin souleva devant nous les deux rideaux avec le fer de sa lance.

Le coup d'œil offrait un mélange extraordinaire de richesse sauvage et de majesté patriarcale. Malek-Zibarra, dans tout le luxe du costume arabe, les jambes croisées sur des coussins cramoisis, occupait la place d'honneur au milieu d'un demi-cercle en estrade de maleks ses égaux,

non moins magnifiques, et accroupis également à la turque. Derrière chacun des maleks se tenaient des groupes de nègres, et dans chacun de ces groupes l'esclave principal portait sur son épaule nue le sabre de son maître, renfermé dans le fourreau d'onagre à garniture d'argent, symbole des droits de la délibération où la raison doit présider et non la force. A leurs pieds, au-dessous de l'estrade, des noirs agenouillés, entre des plateaux de cristal et le réservoir des pipes à sculptures d'ébène, coupaient du tabac ou mélangeaient des breuvages. Le reste de l'enceinte, à partir du pilier central, était coupé par une barrière; et des deux côtés de l'avenue que je parcourus d'abord avec la fille de Malek-Zibarra pour m'avancer vers l'assemblée, des spectateurs nombreux et pressés en lignes parallèles se tenaient sur leurs talons, avec un silence respectueux.

Chacun des maleks s'empressa de réprimer de son mieux l'inévitable instinct de la curiosité par une attitude pleine d'insouciance et de morgue. Je pus lire sur ces fronts basanés l'impatience qui se déconcerte et la colère qui se concentre. A l'aspect de sa fille, Malek-Zibarra éprouva un tressaillement. Je vis une larme se perdre dans sa barbe grisonnante. Fanni fit un mouvement pour se précipiter vers lui. Le Chaghécien qui nous guidait la retint à distance. Elle étendit les mains et s'agenouilla.

« D'où venez-vous ainsi faite, jeune fille? s'écria Malek-Zibarra d'une voix tonnante. Est-ce chez les ennemis de votre nation que vous devez aller déposer la parure de vos compagnes? Qui vous a permis de rester dans le camp d'Ismaël? Deviez-vous être loin de moi lorsque l'ange maudit déshonorait le front d'un père, en blessant avec l'éperon de la peur les flancs du cheval qui voulait fuir? Et quand mon honneur est flétri, qu'avez-vous fait du vôtre? »

Fanni se releva fièrement; elle tira l'ataghan caché dans son sein.

« Ce que j'en ai fait, mon père? J'ai teint trois fois cette
 » arme du sang mameluck. Les trois cadavres de soldats
 » tués par une femme sont étendus sur la grève du Nil.
 » L'acier ne m'a pas menti. Voyez sa rouille! »

Un murmure circula dans l'assemblée.

« Et comment se fait-il que vous reveniez ici sous la
 » protection de ceux dont vous avez tué les frères? Ne
 » mentez pas, jeune fille. Il y a des yeux qui sondent les
 » âmes, des juges pour frapper l'enfant qui trompe.

« — Mon âme n'a point de voile, et je ne crains ni ne
 » trompe. Si le fils de l'Égyptien, aux pieds duquel la force
 » m'a traînée, eût posé sur moi sa main sacrilège, je ne
 » serais pas venue chercher des juges; je me serais jugée
 » moi-même.

« — Fanni, le crime appartient à la violence. Là où il
 » n'y a pas complicité, l'honneur se réfugie dans l'indigna-
 » tion. C'est quelque chose d'être pure auprès du ciel et
 » d'être vierge devant Dieu.

« — Je le suis devant Dieu et devant les hommes.

« — C'est donc un miracle, ma fille, dont il faut remer-
 » cier le ciel, puisqu'il a fait tout à coup descendre le res-
 » pect pour un faible enfant dans l'âme de notre plus
 » cruel ennemi.

« — C'est qu'il n'est pas notre ennemi, reprit la jeune
 » fille avec chaleur; c'est que s'il tient l'épée avec force,
 » il la promène à regret sur des frères; c'est que pour son
 » esprit jaloux d'une gloire plus grande mille fois que
 » celle des combats, le triomphe n'est qu'un moyen de
 » féconder généreusement dans ces déserts les germes de
 » la paix et des arts si chéris du reste de la terre.

« — Que nous parles-tu des arts et de la paix, jeune fille?
 » reprit impétueusement un malek presque sexagénaire.
 » Qu'as-tu, depuis le berceau, jamais vu du reste de la
 » terre, sinon des trafiquans ou des soldats? Les premiers
 » sont de vils Juifs d'Europe, accourant ici se conduire com-
 » me de misérables larrons sans courage, en troquant les

» bénéfices de l'usure, si familière à leur secte, contre nos
» trésors acquis par la bravoure. Les autres sont des scé-
» lérats gorgés d'or chez eux, qui, lorsque nous sommes
» à la poursuite des esclaves dans les gorges des monta-
» gnes, viennent en nombre et d'un pas furtif voler insolem-
» ment nos fils pour les asservir. Ils s'appellent des mar-
» chands et ils trompent. Ils se disent des braves et ils se
» servent d'une arme à feu; arme de lâche qui protège la
» peur et tue d'un coup invisible l'ennemi qui les défie.
» Ce sont des voleurs et des assassins. Il faut les extermi-
» ner. Dieu est pour nous. La paix qu'ils apportent est
» un guet apens: les arts qu'ils nous vantent sont une
» supercherie. Ils peuvent séduire des femmes: des hom-
» mes les méprisent. »

Un cri général d'approbation salua ce discours du vieil-
lard.

« Il n'y a ni séduction ni supercherie, reprit Fanni-
» Qui ose douter lorsque je parle et que Malek-Zibarra
» me croit? Quand les cheveux blancs recouvrent une
» tête folle, la raison s'exprime dans les jeunes voix. Je
» ne suis ici sur les genoux que devant mon père. Si des
» Juifs vous ont volé par ruse, vous aviez volé par violen-
» ce. Si l'on emmène vos enfans en esclavage, c'est que
» vous allez aussi à la chasse des hommes. Comme vous
» ferez on fera. Ismaël me l'a dit. Ma mère était d'un
» climat dont vous ne savez rien, quoique vous ayez vécu.
» Souvent aux fraîches nuits du désert, lorsque je gran-
» dissais, aimante et curieuse, elle m'a dit, en pleurant
» d'être captive, des chants magiques, des choses d'un
» autre monde, la liberté des mœurs paisibles, le travail
» qui a ses prodiges, les mers soumises à l'homme, et res-
» serrant les liens fraternels entre des pays séparés de
» toute la distance du soleil qui paraît au soleil qui dis-
» paraît. Vous n'êtes pas ce que vous croyez être. L'ange
» qui éclaire les esprits n'a pas eu le loisir de détacher
» pour vous un des rayons de sa lumineuse couronne.

» Votre industrie est grossière ; le nécessaire lui manque,
 » et la preuve, on vient de me la donner à l'instant même
 » Car vos armes sont moins puissantes que les armes des
 » peuples voisins. Ce malek était sur le point de m'assurer
 » qu'on doit choisir les nôtres pour se mesurer avec
 » nous ! C'est aussi sans doute ce que doit dire la gazelle
 » des alentours quand on la chasse avec la lance. Encore
 » n'est-elle pas, je crois, la créature privilégiée du ciel :
 » l'intelligence lui est refusée ; et à voir vos visages, on
 » vous prendrait pour des hommes. »

Un des chefs étendit la main.

« Est-ce pour écouter complaisamment une femme in-
 » sulter à nos coutumes sacrées que Malek-Zibarra nous a
 » convoqués près de lui ? N'est-il pas temps de venger le
 » sang qui fume encore et de mettre fin à cette lutte in-
 » sensée de l'inexpérience contre la sagesse, de l'enfant qui
 » ne sait rien avec le vieillard qui sait tout ? »

Malek-Zibarra tourna sur celui qui venait de parler un regard sauvage.

« Je n'ai pas plus attendu votre secours pour commencer
 » la guerre que vos conseils pour sortir de la crise où votre
 » abandon m'a laissé. Cet échec n'est pas à ma honte, mais
 » à la vôtre. Seul, j'ai retenu dix jours entiers l'armée
 » d'Ismaël, et lorsque je devais attendre au moins, pour
 » prix de mes efforts dans cette lutte inégale, que vous
 » arriveriez à mon secours de toutes parts à la tête de vos
 » troupes, vous semblez n'être venus que pour délibérer
 » et disputer le commandement. En ce moment il ne faut
 » à mon armée que moi pour général. On fera le choix du
 » plus habile lorsque vous présenterez comme titre à la
 » préférence autant de braves qu'il en est venu se joindre
 » à moi quand je l'ai désiré. Tous sont présents ; mais, grâce
 » à votre manque d'énergie, je ne vois qu'une seule chose
 » à discuter dans votre intérêt : c'est la vraisemblance des
 » paroles de ma fille et les conditions que vous peut offrir
 » Ismaël.

» — Zibarra, reprit avec vivacité celui que cette repartie
 » amère semblait concerner plus directement, tu défends
 » ta conduite qu'on ne blâme pas pour trouver un prétexte
 » de séparer tes intérêts des nôtres, et ton premier pas vers
 » l'Égyptien est dans celui que tu fais contre nous. La
 » ruse se fait jour. Ta fille suit sans doute des inspirations
 » secrètes, et dès-lors la franchise est de nous avouer sans
 » détour qu'elle arrive à l'instant d'une mission auprès du
 » pacha. »

» — Je ne crains personne, dit Malek-Zibarra, en por-
 » tant la main à son poignard.

» — Nous sommes dans l'enceinte où l'on délibère, s'écria
 » le vieillard; l'hospitalité est notre droit. Ici celui qui
 » verserait une goutte de sang attirerait sur son front la
 » colère des peuples et la proscription du ciel. »

Malek-Zibarra baissa ses regards étincelans; mais un
 sourire sinistre passa comme un éclair sur sa bouche.

« Eh bien! reprit avec plus de force le malek menacé,
 » puisqu'il est question ici du commandement en chef et
 » non de savoir quels postes nous devons assigner à nos
 » braves; puisqu'au lieu d'un vaste plan de défense, dont
 » nous espérons convenir, il ne s'agit tout au plus que de
 » créer un maître dans cette assemblée d'égaux, Zibarra
 » peut être satisfait; nos tribus attendent des ordres; les
 » troupes sont prêtes; chacun de nous peut les amener
 » sur ce lieu où se pèseront les droits, où se compteront
 » les suffrages. Il s'agit seulement de quelques heures pour
 » que nos titres soient en présence. Dès-lors on ne pourra
 » contester à notre indépendance la faculté d'élire entre
 » tous le plus digne, c'est-à-dire le moins suspect.

» — Et que ferez-vous, déjà divisés comme vous l'êtes,
 » reprit la fille de Malek-Zibarra, contre l'artillerie d'Eu-
 » rope qu'Ismaël traîne à sa suite? Oh! la noble bravoure
 » que celle qui s'obstine dans son impuissance et livre
 » stupidement des peuples entiers à l'extermination,
 » pour sauver l'honneur du brigandage! Je sais que les

» haines, que le temps n'éteint pas, s'éveillent dans les
 » tribus à la voix des maleks. Le signal en est donné. Vos
 » masses unies pourraient résister encore; désunies, et elles
 » le sont; toutes passeront au vainqueur qui s'avance, soit
 » par la loi du fer, soit par l'esprit de vengeance qui pré-
 » pare en secret ses désertions. Écrasés en détail ou traî-
 » tres l'un à l'autre, voilà notre avenir. Bravez-le!»

La colère de l'assemblée à ce discours faillit éclater avec une violence inouïe. Tous se récrièrent à la fois. L'orateur sexagénaire arrêta pour un moment cette explosion en prenant avec solennité la parole.

« Malek-Zibarra, sommes-nous à la merci d'un enfant
 » dans une assemblée où les plus graves tremblent de pro-
 » poser leur avis? Que dans le mystère de sa demeure,
 » pendant les charmes de la paix, le chef qui n'a pas à
 » prendre des résolutions d'homme se délasse à des chants
 » de jeune fille et lui fasse redire les traditions arabes
 » dont il s'est donné la tâche d'embellir une excellente
 » mémoire, rien de mieux. Ici, ces voix frêles sont ban-
 » nies, ces timidités sont malvenues. On ne médit du com-
 » bat qu'à l'oreille des lâches, et c'est la raison qui seule
 » peut venir désarmer la bravoure. Dis à cette belle enfant
 » de se taire, car tes discours trouveront sans doute plus
 » d'échos dans nos poitrines que ses discours. Le temps est
 » un don précieux, et celui qui le perd en doit compte.

» — C'est vous, reprit Malek-Zibarra, qui avez désiré
 » ce qui se passe, et je ne m'y suis pas trompé. Votre dé-
 » fiance m'entourait. Il y a, je le sens, au fond de certai-
 » nes consciences, des ressentimens qui ne me pardonneront
 » pas leur hésitation quand je n'hésitais pas. J'ai com-
 » battu le premier: on voudrait ternir la gloire d'une har-
 » die résistance à laquelle j'ai seul part. Quelques-uns de
 » vous ont demandé que le peuple fût présent, qu'on s'ex-
 » pliquât devant lui: il nous écoute. Ses chefs de familles
 » sont devant vous. C'était pour invoquer des lumières,
 » pour que la sainteté de nos efforts fût éclatante comme

» notre droit. Que me parle-t-on de mystère maintenant ?
 » On avait besoin de tous les bras , on s'est empressé de
 » parler à tous les cœurs. Eh bien ! ma fille a été franche ;
 » sa jeunesse l'excuse ; la jeunesse est un crime qui s'expie
 » tous les jours. Qu'avez-vous à vous plaindre ? De ne pou-
 » voir lui répondre ! Essayez-le ; cela doit vous être facile ;
 » vous avez tant vécu ! Vos cheveux prouvent votre sa-
 » gesse. Un enfant vous fâche ? Calmez-vous. Je verrai ce
 » que je pourrai dire lorsqu'on me suspectera moins de
 » dicter ses paroles.

» Une défaite vous a laissé des scrupules , répondit froi-
 » dement le plus impétueux des maleks. Votre résolution
 » s'en est troublée. Dans le désastre on est superstitieux.
 » Tout ce qui recule l'instant de revenir à la charge sem-
 » ble une inspiration du ciel. En revoyant les lances des
 » tribus , à l'éclat militaire d'une multitude amoureuse
 » de batailles , votre énergie renaitra. Nous devons agir.
 » Demain , au lever du soleil , votre camp sera la terreur
 » d'Ismaël. Adieu ; comptez sur nous , et vous compterez
 » mieux sur vous-même. »

Pendant cette allocution dédaigneuse , sur un geste im-
 perceptible de Malek-Zibarra , un nègre s'était penché
 vers son maître. Après avoir recueilli quelques paroles ,
 il sortit. Tous les maleks s'étaient levés , la conférence
 allait se rompre.

« Est-ce là ce que les tribus attendent ? s'écria le vieil-
 » lard avec amertume. Quand vous avez mis le pied dans
 » cette enceinte, leurs prières sont redescendues en béné-
 » diction, comme la rosée des nuits ; et cependant les ri-
 » des de la colère vont écrire sur vos fronts les vains débats
 » dans lesquels vous avez usé votre courage. Les peuples
 » ne croiront plus en vous. Cet Ismaël , qu'on dit si dan-
 » gereux , vaincra mieux avec vos haines qu'avec ses armes.
 » L'insolent mameluck tiendra sa conquête de nos mains.
 » Ce n'est pas tout : la liberté des tribus périra. Les liens
 » de la confiance une fois brisés entre les Chaghéiens et

» les maleks, ils regretteront, croyez-moi, de s'être choisi
 » tant de chefs habiles à disputer, au lieu d'un seul capa-
 » ble d'agir. Ne seront-ils pas conduits en effet, si vous
 » abdiquez vos devoirs, à suivre les bannières d'un aven-
 » turier plus résolu, ou à jeter lâchement les armes, parce
 » que vous n'aurez passu même stipuler fièrement les con-
 » ditions de la paix ?

» — Tu as dit vrai, reprit Zibarra, dont le maintien
 » était devenu plus grave : il y aurait pour les tribus in-
 » dignées une excuse dans la révolte, si le pouvoir qui
 » nous est remis par le vœu des familles ne tournait qu'au
 » détriment des peuples. J'entrevois cette extrémité naî-
 » tre du sein de nos violences. Il faut opter sans retard
 » entre la paix et la guerre : c'est la loi du moment. Hé-
 » siter, c'est trahir. Ces querelles me lassent ; l'intérêt
 » des tribus a parlé. Le brave qui punirait sur nos têtes
 » l'abandon de ce puissant intérêt, et donnerait à tous les
 » courages la force de l'ensemble, serait alors grand à
 » leurs yeux ; il le serait à juste titre : on l'absoudrait de
 » tout le sang versé pour le salut du territoire ; nos pe-
 » tits-fils vanteraient son nom. Sa mission toute puissante
 » de vengeur tournerait bientôt, sans doute, contre nos
 » libertés, et l'idolâtrie de la reconnaissance achèverait
 » l'œuvre de sa hardiesse. Mais les grandes pensées justi-
 » fient l'usurpation ; l'instinct des masses y consent. Le
 » sauveur des peuples en est l'orgueil et le maître ; son
 » droit est dans l'énergie. N'est-il pas vrai, maleks, que le
 » choix est entre la vie et la liberté ? qu'il faut ou nous
 » unir ou nous attendre à voir sortir de nos rangs l'homme
 » que les circonstances appellent ? Eh bien ! fort d'avoir
 » mis sous ses pieds notre autorité qui s'affaiblit dans la
 » discorde, il pourrait alors traiter ou combattre, tandis
 » que l'anarchie de nos volontés neutralise toute action
 » rapide. Ta parole, vieillard, a porté sa lumière, tu as
 » bien et sagement dit. C'est donc à nous de faire à l'ins-

» tant même ce que feraient peut-être plus dangereusement les tribus exaspérées. »

Un retentissement presque universel de bravos salua la conclusion de ce discours. Une conjecture étrange traversa mon esprit ; elle y jeta vivement une clarté douteuse sur la forme équivoque des considérations que Malek-Zibarra venait de faire valoir. C'était comme la justification préalable d'un coup d'état. Un des maleks, celui dont l'ironie avait plus d'une fois effleuré l'orgueil de Fanni, laissa glisser un regard incertain sur le regard intrépide de son adversaire. L'assemblée entière, avec une confiance profonde, se remit sur les coussins, et le plus grave silence remplaça bientôt le tumulte.

Le nègre, précédemment sorti, rentra et vint toucher l'épaule de son maître.

Alors Malek-Zibarra frappa dans ses mains.

Soudain, aux piliers de cette vaste rotonde, les nombreux rideaux tremblèrent ; les toiles blanches et bleues furent en un clin d'œil arrachées. Malek-Zibarra, le front radieux, l'œil étincelant, saisit un sabre des mains de son esclave. Par les intervalles des bananiers, qui laissaient voir une forêt de lances, des nègres, munis de larges coutelas, se ruèrent comme un seul flot sur l'assemblée stupéfaite, égorgeant sans pitié comme sans distinction les maleks, d'abord sans défense. Alors des cris de trahison retentirent ; les maleks firent volte-face ; la frénésie trouva des armes : l'amour de la vie eut ses prodiges. Fanni, d'abord étonnée, se jeta devant son père, contre lequel bon nombre de chefs exaspérés tournèrent avec acharnement leur fureur. La jeune lionne avait flairé le sang, elle se retrouvait tout entière. L'Africaine se montra. En même temps, une éclatante musique de cymbales et des cris confus, désordonnés, à fendre le ciel, retentirent à la fois au-dehors. Le nom de Malek-Zibarra fut proclamé par plusieurs milliers de voix. A l'extérieur, les clameurs de l'enthousiasme se mêlèrent aux rugissements du massacre

qui bouillonnait sous mes yeux. L'armée formait un rideau de fer entre le crime et la joie. Bientôt ce ne fut dans l'espace, de plus en plus resserré, qu'une effroyable mêlée; qu'une bruyante orgie de sabres qui se frappaient avec des éclairs; d'exclamations féroces, interrompues à coups de poignards; de cadavres roulant sous les pieds; de combattans qui se heurtaient corps à corps dans l'arène; de sang qui jaillissait aux visages; de hoquets éteints par le fer; de lâches demandant pitié; de cris, d'insultes et de rires sauvages; tandis que les rayons du soleil, conviés tout à coup à la fête, divergeaient librement entre les arbres; se jouant avec l'or de leur reflet sur les magnificences pittoresques et militaires du dehors; sur les toiles volantes, livrées partout au souffle de l'air; sur ces groupes qui m'environnaient, hâves, effrayans, convulsifs, pâles d'épouvante, ivres de colère, inondés du sang qui coulait partout; luttant des pieds, des mains, des dents; rampans comme des reptiles pour conserver la vie, ou ne pensant à se débattre contre la force que pour ne pas expirer sans vengeance.

J'avais été, dès les premiers éclats de la bagarre, protégé par dix Africains vigoureux contre les efforts inouis de ceux qui devaient infailliblement succomber dans une lutte si monstrueuse. Je puis rendre justice à leur courage : ils me firent douter de la puissance du nombre devant l'énergie du désespoir, et j'aurais eu regret, pour ma propre défense, d'avoir à faire cause commune avec leurs assassins. Enfin Malek-Zibarra, défiguré par le sang qui le souillait, riant d'un rire de tigre, posa son pied triomphant sur la tête fracassée du malek dont les sarcasmes indiscrets avaient provoqué cette boucherie. Pêle-mêle, au milieu des nègres éventrés, les cadavres des malheureux Chaghéiens palpitaient encore. Méconnaissables d'ailleurs, et tailladés en tous les sens de blessures profondes, deux des leurs survivaient seuls. Agenouillés, tremblans, ils n'avaient pas la force d'implorer la miséri-

corde des bourreaux. J'obtins leur vie. On apporta des cordes pour les garrotter; et, d'après l'ordre du maître, le damas des esclaves sépara des troncs les têtes des morts, que l'on plaça méthodiquement les unes sur les autres, à la manière des boulets dans un de nos parcs d'artillerie. Je n'exagère pas : nous avions du sang jusqu'à la cheville.

Quoique rassasié de meurtres, Malek-Zibarra ne perdit pas de vue les résultats de sa résolution soudaine. Plusieurs officiers de sa suite s'élançèrent à cheval, et furent assurément propager dans les tribus environnantes le récit falsifié de cette iniquité magnifique. Les mensonges ne coûtent pas aux eriminels, et la faiblesse a doublement tort quand elle succombe. J'appris depuis d'un kordoufan, que je vis au Caire, les détails minutieux d'un prétendu complot, qui n'avait jamais existé que dans la nécessité politique de consacrer une infamie par une imposture; hommage que la force rend à la justice, en s'avalissant jusqu'à se déguiser.

Quoi qu'il en soit, après quelques minutes données aux conséquences probables de cette entreprise, aussitôt exécutée que conçue, Malek-Zibarra se tournant vers moi, après avoir souri à sa fille, me dit, avec la dignité d'un roi qui parle à l'envoyé d'un roi :

« Retournez vers Ismaël; mon peuple et moi nous secon-
» derons ses nobles desseins. Qu'il commande! Je veux être
» son ami, son imitateur, son bras dans ces contrées.
» L'humanité a besoin de repos. Dites-lui ce que vous
» avez vu; je veux ce qu'il veut. Ces têtes traverseront
» les déserts à la lance de vos cavaliers. Je lui demande
» son estime. Il m'a rendu ma fille vierge, je lui renvoie
» ses ennemis morts : nous sommes quittes. »

RAYMOND BRUCKER.

FEUILLES D'AUTOMNE.

Feuilles d'automne! Que ce titre serait heureux pour les dernières poésies d'un vieillard, pour ces pensées assujéties au mètre et à la prosodie, qu'il laisse tomber une à une autour de sa fosse avec les dernières fleurs et les dernières feuilles des arbres qu'il y a plantés! Telles devaient être les inspirations de cet homme du Galèse que nous a raconté Virgile. La Fontaine aurait pu l'attacher à ces vers délicieux où il se demande tristement *s'il a passé le temps d'aimer?* Il exprime bien la double puissance d'une organisation tendre et passionnée, mais vaincue par la nature, cet élan d'une âme qui vit toujours au milieu des ruines d'un corps qui tombe! Je m'imagine souvent, et j'y ai peut-être quelque intérêt, qu'il reste des étincelles ardentes sous la cendre des vieux volcans, et que les souvenirs du poète demi séculaire qui a beaucoup aimé, peuvent encore éveiller une muse. Il doit être doux alors de lui dire : *Dormez-vous?* comme le sultan des *Mille et une Nuits*, et de se bercer à son gré dans des chants d'amour et de jeunesse. Les feuilles d'automne, je sais ce que c'est, et j'en entends rarement bruire une sous le souffle d'un vent froid sans me rappeler combien de fois un bruit pareil m'a trompé en m'annonçant fausement le murmure d'une robe ou le frôlement d'un schall abandonné à l'air. Je ne puis les rouler sous mes pieds sans me rappeler d'autres pieds qui les faisaient crier près de moi, ou qui les écartaient avec soin à chaque pas,

pour ne pas trahir le mystère de nos promenades discrètes. Ces pieds-là ne se meuvent plus; ces feuilles d'automne ne sont plus les mêmes, et cependant les vieilles souches qui les ont portées vont reverdir bientôt. Il n'y a que l'homme qui n'ait qu'un printemps; mais le poète est capable d'en avoir deux!

Il fallait, Victor, laisser ces féuilles d'automne à vos vieux amis! Vous avez pris assez à la postérité pour ménager un peu cette génération qui s'efface, et qui aimait votre gloire, dont elle ne jouira pas long-temps. Il faut des couronnes plus fraîches à vos vingt-neufans, déjà comblés de tant de succès, encore pleins de tant d'espérance. Est-ce la rose, le chêne ou le laurier? Choisissez et prenez.

Ce titre postiche et fortuit n'exprime en rien d'ailleurs le caractère général du nouveau recueil de Victor Hugo; et comment pourrait-on exprimer ce qu'il y a d'immense, de divers et d'universel dans la profusion de ces idées du poète, qui s'adressent à toutes les sympathies du genre humain, et qui n'effleurent jamais le cœur sans le faire vibrer tout entier? C'est que c'est ici la pensée intime d'un homme, qui dit bien plus de choses à la pensée de tous les hommes que l'inspiration factice des événemens ne lui en aurait jamais suggéré; c'est que c'est l'émotion du philosophe absorbé dans la contemplation de la nature, la rêverie du sage qui médite au coin du foyer, le retentissement de quelque songe de féerie et de merveilles, qui lui est survenu dans les hautes régions où son génie familier l'emporte, à travers le silence des nuits; c'est que ce n'est plus le chantre des fêtes et des solennités, qui marche à la suite des héros, ou qui fait résonner sa harpe sous la voûte des palais, mais la voix d'un ami, d'un amant, d'un époux, d'un père (et c'est là qu'est tout le poète), qui épanche ses idées en effusions passionnées, mais naïves et faciles, plus attentif au sentiment qui les fait naître qu'à l'expression qui les décore, et toutefois heureux de relever des charmes de la parole et des prestiges de l'art

les pures affections qui font son bonheur sur la terre. Oh! ce doit être un enchantement qui passe tous les enchantemens, celui d'illustrer ce qu'on admire, celui d'embellir encore ce qu'on aime, celui de déployer dans quelque beau cadre d'or le peu de fleurs qui émaillent de loin en loin les rudes chemins de la vie! Et c'est ce qu'a fait Victor en nous ouvrant cette nouvelle mine de poésie, qu'il épuise en passant. Vous ne l'y verrez plus, couché à l'abri de la tente des pachas, errant avec le klephte du désert sur les flancs de la montagne, fumant de la poudre et du sang des batailles, au milieu des escadrons, ou remuant d'une main téméraire le bronze encore bouillant de la colonne. Vous l'y verrez dans l'intérieur d'un ménage riant, pressé d'un cercle d'artistes et de poètes, qui l'embrassent comme une riche ceinture, et livré, comme nous, aux simples penchans d'une ame simple. Vous l'y avez attendu, peut-être, à son retour des mondes qu'il vient de parcourir. — Et moi aussi.

Suivez donc Victor Hugo sur le tertre verdoyant, circulaire, arrondi, d'où l'on voit, en sortant de Blois, la maison de son père,

. . . . Bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers.

Prenez place au coin de l'âtre, à côté du voyageur *qui mêle la poudre de trois mondes aux cendres du feu du poète*; écoutez le poète, soit qu'il échange des paroles solennelles contre de tendres paroles avec l'ange familier que Dieu lui a donné sous une forme de femme, soit qu'il appelle les enfans autour de lui, à l'imitation du père des chrétiens, *tenant leur tête blonde dans ses mains*; car *ces mots sacrés, qu'une muse dit tout bas*, ne s'effacent pas au bruit des rires et des ébats des enfans.....

. . . . Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
 L'orientale d'or plus riche épanouit
 Ses fleurs peintes et eiselées;
 La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
 L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
 Le groupe des strophes ailées.

Accoutumez-vous surtout à le trouver souvent ainsi ; car c'est ainsi que s'écoule sa vie secrète, et que son ame se repose des fatigues de l'immensité dans les fêtes gracieuses du foyer. Il y a tant de délicieuse sympathie en la simple candeur de l'enfant et la candeur sublime du génie :

Il est si beau l'enfant , avec son doux sourire ,
 Sa douce bonne foi , sa voix qui veut tout dire ,
 Ses pleurs vite apaisés ,
 Laissant errer sa vue étonnée et ravie ,
 Offrant de toutes parts sa jeune ame à la vie
 Et sa bouche aux baisers.

Et si quelqu'un s'avisait par hasard , comme le sot grammairien du satirique, que cette dernière rime pourrait être plus exacte , qu'il aille le dire à La Mesnardière ou à Richelet , à Restaut ou à Wailly , mais qu'il ne me le dise point. Je n'ai jamais eu la force de critiquer ce que j'admire.

Le prix serait difficile à décerner entre tant de compositions rivales , qui font passer l'esprit d'admiration en admiration. Je crois que le plus grand nombre des lecteurs sera en faveur de la *Prière pour tous* , dithyrambe évangélique où s'épanchent , dans une poésie miraculeuse, toutes les idées bienveillantes qui ont fait tressaillir le cœur de l'homme , depuis qu'il a palpité une fois au sentiment de la pitié. A ceux-là qui s'occupent spécialement de l'art et des formes les plus imposantes qu'ait revêtues

la parole, il faut citer cette ode à notre grand statuaire David, où la poésie répand à poignées sur ses triples rimes les trésors de l'harmonie, sans coûter un effort à la pensée. Il faut leur citer ce chant incomparable à Lamartine, où la métaphore inépuisable se déroule aussi ample et aussi majestueuse que l'océan, théâtre de cette naumachie doublement victorieuse dont les juges n'auront que des palmes à donner. La gloire doit être belle ainsi; et si la gloire est belle quand on l'obtient entre tous, que doit-elle être, grand Dieu, quand on la partage avec un ami?

Ce que j'ai dit jusqu'ici de ce livre équivaut peut-être à une analyse. J'ai dû faire comprendre qu'il différait des *Odes* et des *Orientales* par un caractère d'individualité qui lui prêtera, aux yeux de certains lecteurs dans le nombre desquels je me range, un vif intérêt de plus. Ici c'est l'impression personnelle qui anime la lyre, et l'impression d'un homme de génie est de toutes les révélations celle dont je suis le plus avide. Que m'importent ses jugemens sur ces faits misérables de l'histoire des peuples, gloires vaines, popularités fugitives, révolutions inutiles, qui ne sont pas dignes de détourner le sage de la contemplation d'une fourmi! Jamais le mouvement de ces populations insensées, qui se précipitent les unes sur les autres en se disputant de sottes chimères dont elles ne savent que faire quand elles les ont saisies, n'occupera mon cœur d'une rêverie aussi solennelle que la confusion harmonieuse et brillante des milliards d'atomes qui dansent dans le rayon du soleil dont je suis éclairé. Là tout revit à la fois de ce qui occupe, depuis le commencement, les vastes domaines de l'espace et du temps, débris des mondes passés, éléments des mondes à venir, puissance d'agrégation et d'amour, affinités éternelles de la matière, fécondation toujours vivante des êtres sous l'influence de la lumière qui les échauffe et les remue, prolongement emblématique du feu matériel qui m'avertit incessamment

que le feu divin de la création n'est pas éteint. Ce sont là des méditations dignes de l'homme, et dont aucune ame élevée ne descendra sans dégoût aux ignobles et vains débats de la place publique. Est-ce un peuple qui se révolte? Est-ce une ruche qui est en colère? Lequel est tombé sur les parois du palais, du trône des empereurs ou du nid de l'hirondelle? Belle question pour le passant oisif, qui ne sait où prendre ailleurs sa pensée! Le domaine du poète n'est pas placé à un si bas étage dans notre Babel sociale, ou bien je le vois près de redescendre aux écuries de Pindare. Sa place, à lui, est au sommet de la tour, et il montera plus haut s'il a des ailes, et il mêlera sa voix avec celle d'Orphée et de Pythagore, à l'harmonie perpétuelle des astres de l'infini! — Que dis-je! Ce poète même n'est pas le poète! La création sensible n'est que le pâle et froid vêtement de l'ame sublime des mondes. Les soleils ne sont que des étincelles qui s'éteignent aux limbes de son sanctuaire, et meurent sans savoir qu'ils ont vécu. — Tous les mondes, tous les soleils, toute la création pour une pensée, et toutes les pensées de l'homme avec tout le reste pour un sentiment! La poésie du vulgaire, ce n'est pas cela peut-être, mais la poésie du poète, la voilà!

Aussi n'avais je pas détaché sans ravissement de la préface de Victor Hugo, morceau de verve dans la prose, qui ferait, comme toute sa prose, envie à la poésie d'un autre, ces larges et magnifiques périodes à la manière de Bossuet, qui seraient plus longues à admirer qu'à transcrire : « (L'auteur) n'attendra jamais qu'on lui rappelle » qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier ; » qu'il a presque aimé la Vendée avant la France; que si » son père a été un des premiers volontaires de la grande » république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite » à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme M^{me} de » Bonchamp et M^{me} de La Rochejaquelin. Il n'insultera » pas la race tombée, parce qu'il est un de ceux qui ont

» eu foi en elle , et que chacun, pour sa part et selon son
 » importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la
 » France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes. . . .
 » c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de
 » Bourbon avec précaution, gravité et respect, mainte-
 » nant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur la tête
 » que des cheveux blancs. »

C'était là de la politique généreuse dans une ame indépendante, qui a donné tant de gages à la patrie et à la liberté. J'aurais donc fait grâce, pour ma part, à Victor Hugo, moi qui ne lui ferais pas grâce volontiers du moindre de ses vers, de cet épilogue haineux et colère où il traîne l'Europe monarchique de gémonies en gémonies. Poète, que vous font les rois, à vous devant qui les rois et les peuples eux-mêmes ne sont qu'un accident passager de la forme sociale, illusion d'un rêve de la nuit, qui se dissout au matin? N'est-ce pas une belle occasion à consumer son génie que la lutte de deux pouvoirs fantastiques, dont l'un n'existe plus, et dont l'autre n'existera jamais? Laissez mourir le tison presque éteint qui ne vit que de votre souffle, et Méléagre est mort. Autrement vous excitez dans mon cœur cet instinct vivace d'affection aux causes perdues que tous les nobles cœurs conservent sans le savoir, et qui faisait pleurer un homme simple dont je comprends l'émotion, sur ce pauvre Holopherne ,

Si méchamment mis à mort par Judith.

Le débat de l'avenir et du passé est une question à deux faces opposées, qui s'agite entre des convictions également consciencieuses et puissantes, et où la poésie n'a rien à voir, elle dont le caractère distinctif est de s'adresser aux sentimens les plus universels de l'homme, et qui perd le plus essentiel de ses privilèges quand elle ne sait pas tirer

du clavier de la multitude un accord unanime qui lui répond comme un écho. C'est encore une chose fort difficile à décider que de savoir dans quelle hypothèse politique les intérêts des peuples ont été jusqu'ici le mieux garantis, et ce n'est pas la poésie qui la décidera : c'est l'expérience. Le génie de notre grand lyrique s'embarrasse lui-même dans le vague de ce doute profond et dans l'incertitude de cette solution en suspens, quand il jette au milieu de l'énumération des misères de l'espèce *Naples qui mange et dort*, comme si c'était un grand mal pour l'homme attelé au char de la civilisation que de manger et de dormir. J'avoue que je ne devine pas ce que les philosophes peuvent promettre de mieux à la société.

Ceci n'est pas une critique, et cette critique, si c'en était une, s'appliquerait moins qu'à tout autre au livre admirable de Victor Hugo, dans lequel il n'y a heureusement pas trente vers du même genre d'actualité. Qu'il se tranquillise donc sur les vaines récriminations des partis et sur les absurdes caprices de la popularité; car ce n'est ni du stuartiste, ni du libéral, ni du républicain, ni du cavalier, que la postérité s'occupera, quand elle recueillera ces *Feuilles d'automne* pour lui en composer une couronne immortelle, ou pour les suspendre en guirlandes à son laurier toujours vert. Elle ne verra en lui que le poète, peu à peu dépouillé par la sagesse des siècles de son inutile bagage d'opinion, et vivant seulement pour elle des seules qualités qui fassent vivre à jamais une légitime renommée, l'imagination et le sentiment.

Quant à nous, qui avons annoncé des premiers l'essor de cette gloire naissante quand elle ne faisait encore qu'essayer ses ailes, il nous est doux d'en voir tomber d'avance un faible reflet sur notre chère patrie, dont la noble cité eut le bonheur de lui prêter un berceau. Je ne sais ce que vaut l'éclat des réputations littéraires, et je n'ai jamais été curieux de le savoir; mais je doute qu'il ait rien d'aussi délicieux pour le génie favorisé qu'il enveloppe de

sa lumière que pour un cœur affectionné qui peut s'associer de loin aux succès fraternels , et les saluer , avec la foule , de ses acclamations et de sa joie. J'ai goûté déjà plus d'une fois cette orgueilleuse volupté, et je m'y complais, comme un avare à la vue des trésors accumulés pour ses vieux jours , moi qui ai vu grandir sous mes yeux et presque sur mon sein ces jeunes talens de notre âge, nés pour l'enchantement des âges à venir , Victor Hugo et Lamartine ; moi qui les ai vus s'élever de la terre, le front radieux et les bras enlacés , comme Castor et Pollux, et qui les ai suivis jusqu'au ciel des poètes, d'un humble regard auquel ils ne dédaignaient pas de répondre quelquefois ! Qu'on me pardonne de me réjouir encore un jour dans cette pensée ; car les jours deviennent rares à mon espérance, et *les Feuilles d'automne* m'avertissent que je ne verrai peut-être plus celles du printemps.

CH. NODIER.



A UNE SOEUR EN POÉSIE.

A M^{ME} ÉMILE DE GIRARDIN.

(DELPHINE GAY).

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'aurore,
Comme un aigle, qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieus, et dore
 Les neiges de leurs fronts;
Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés, qu'il admire et qu'il fuit,
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrens, abîmes,
 Foudres, tempête et bruit!

Mesurons-les de loin, dit-il; mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,

S'il pénétre au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute
 Dans leurs vallons secrets,
 Il y trouve, ravi, des solitudes vertes,
 Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
 Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
 A l'hospitalité,

Des sources sous le hêtre, ainsi que dans la plaine,
 De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bords,
 De l'ombre, des rayons, des brises, dont l'haleine
 Plie à peines les joncs,
 Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées
 Et des lacs étoilés des feux du firmament
 Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées,
 Se bercent doucement;

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
 De murmures du soir qui montent des hameaux,
 De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
 Aux sons des chalumeaux;
 Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses,
 Ah! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais!
 La nature a caché ses grâces les plus douces
 Sous les plus hauts sommets.

Ainsi ces noms qu'au ciel la renommée élève
 De leur éclat lointain semblent nous consumer.
 Jalouse de ses dons, la gloire leur enlève
 Tout ce qui laisse aimer!
 Ainsi quand je te vis, jeune et belle victime
 Qu'un génie éclatant choisit pour ton malheur,
 Je cherchai sur ton front le rayon qui t'anime
 Et je fermai mon cœur;

Mais un jour, c'était l'heure où le soin du ménage
 Retient la jeune fille à son foyer pieux,

Où l'on n'a pas encor composé son visage
Pour l'œil des envieux ,
J'entraï comme un ami qui vient avec l'aurore
Solliciter sans bruit la porte d'un ami,
Qui l'entr'ouvre , et du seuil que son pied touche encore
Demande : A-t-il dormi ?

Les meubles dispersés dans la salle nocturne ,
La lampe qui fumait oubliée au soleil ,
Étalaient ce désordre , emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des chants, souvenirs d'une fête ,
Des livres échappés à des doigts assoupis ,
Et des feuilles de fleurs qui couronnaient ta tête ,
Y jonchaient les tapis.

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les longs plis qu'à ton sein le nœud pressait encor ,
Et tes cheveux cendrés jusques à ta ceinture
Roulaient leurs ondes d'or ;
Ton visage était pâle, une sombre pensée
De ton front incliné lentement s'effaçait ,
Et dans ta froide main , ta main entrelacée
Sur tes genoux glissait.

Aux bords de tes yeux bleus tremblaient deux larmes pures ;
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'étancher
Deux perles de la nuit que des feuilles obscures
Empêchent de sécher !
Sur tes lèvres collé , ton doigt disait : Silence !
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau ,
Et ton pied suspendu le berçait en cadence
Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche ; et dans ton œil troublé ,

Dans ton sein virginal tout le cœur d'une mère
 D'avance avait parlé;
 Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte,
 Et quand un seul soupir trahissait le réveil,
 Tu chantaï au berceau l'amoureuse complainte,
 Qui le force au sommeil!

Ah! qu'un autre te voie, enfant de l'harmonie,
 Trouvant que sur les cœurs un empire est trop peu,
 Lancer d'un seul regard l'amour et le génie,
 La lumière et le feu!

Qu'il t'écoute chanter comme un autre respire,
 Comme le vent murmure en s'exhalant des bois,
 Harpe! écho de nos chœurs! et dont chaque vent tire
 Une seconde voix!

Pour moi, quand la mémoire évoque ton image,
 Je te vois, l'œil éteint par la veille et les pleurs,
 Sans couronne et sans lyre, et penchant ton visage
 Sur un lit de douleurs!

Je t'entends murmurer ces simples mots de l'ame
 Que la douleur enseigne à ce qui sait sentir!
 Et ces chants enfantins que la plus humble femme
 Fait le mieux ressentir.

Et je dis en moi-même : Oh! périsse sa lyre!
 De la gloire à son cœur le calice est amer!
 Le génie est une ame : on l'oublie, on l'admire;
 Elle saurait aimer!

L'étoile de la gloire, astre de sombre augure,
 Semblable à l'insensé qui secoue un flambeau,
 Éblouissant nos jours, les pousse à l'aventure
 Vers un brillant tombeau.

L'étoile de la femme est la pâle lumière
 Qui se cache le jour dans l'azur étoilé,

Monde mystérieux que seule à la paupière
La nuit a révélé;
Sur le front qui l'admire elle luit en silence,
Elle illumine à peine un point du firmament;
Et de ses doux rayons l'amoureuse influence
N'enivre qu'un amant.

ALPHONSE DE LAMARTINE.



ALBUM.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LA POLITIQUE, ET DE LA
POLITIQUE SUR LES FEMMES.

Le gouvernement constitutionnel est-il enfin solidement établi en France? Nous aimons à le croire, nous, génération nouvelle, qui depuis seize ans entendons dire que hors de là il n'y a plus de bonheur politique pour les peuples; mais nous connaissons quelques personnes qui en désespèrent, et qui, pour nous consoler, prétendent que c'est à cette forme de gouvernement que nous devons attribuer le triste changement de notre ancien caractère national, qui nous avait valu la réputation du peuple le plus gai, le plus sociable, le plus aimable de l'Europe. Est-il besoin de dire que ce sont surtout les femmes qui prétendent cela? Que leur répondre, lorsque nous voyons les Anglais eux-mêmes (1) attribuer bien moins à leurs brouillards qu'au système représentatif leur spleen, leur tempérament mélancolique, leur morosité, tous leurs défauts peut-être?

(1) *New Monthly Magazine* de novembre, article sur la *Société moderne*.

— La société moderne a passé en Angleterre, comme en France, par diverses phases. En Angleterre aussi, il fut un temps où c'étaient les femmes qui distribuaient les palmes que le souverain accordait à la valeur, vertu première de cette époque; les sourires de la royauté et de la beauté, les honneurs du prince et l'écharpe rose d'une maîtresse récompensaient le même exploit. Vint une autre époque où la courtoisie devint une carrière; le monarque décernait encore les titres, et les femmes traitaient avec indulgence ceux qui les obtenaient. Aussi long-temps que le pouvoir du roi fut le premier dans l'état, ses antichambres se remplirent d'hommes de talent et d'ambitieux qui cultivaient les grâces les plus recherchées à la cour; mais à mesure que le système représentatif se développa, les sources de la faveur royale se tarirent graduellement : une plus riche palme fut offerte dans une arène qui demandait d'autres mérites, mais qui excitait une émulation plus sérieuse. A mesure que les détails des affaires publiques, et par conséquent les travaux de la vie parlementaire, se développèrent, il devint impossible de réunir la profession d'homme politique avec ces grâces et ces assiduités par lesquelles les femmes s'étaient accoutumées à se voir séduites. Les hommes, continuellement occupés de leurs intérêts, perdirent cette politesse qui naît du loisir. « L'époque de la politesse des Romains est la même que celle de l'établissement du pouvoir arbitraire, dit Montesquieu; le gouvernement absolu produit l'oisiveté et l'oisiveté produit la politesse. » En même temps, l'orateur ou l'homme politique sentant sa supériorité ailleurs se dégoûta de lutter dans le salon avec un fat ordinaire, qui fréquemment finissait par être son rival heureux. Une sorte de séparation s'établit donc peu à peu entre ces hommes qui se vouaient aux poursuites sérieuses et ces femmes dont la vie était exclusivement vouée au plaisir. « Dans une nation, dit encore Montesquieu, où tout homme à sa manière prendrait part à l'administration de l'état,

les femmes ne devraient guère vivre avec les hommes. » Nous ne saurions souscrire à cette doctrine comme à une nécessité; mais nous devons admettre comme un fait que les hommes que Montesquieu avait en vue ne sont pas ceux dont le temps se passe avec les femmes. Que sont ceux-ci? Qui sont les hommes à *la mode*, sinon les hommes les plus frivoles et surtout les plus élégans par la coupe de leurs habits? Et pour plaire à ces hommes, que fait une femme? leur parle-t-elle littérature ou patriotisme? elle arrange artistement ses cheveux, s'habille avec goût, soigne sa tournure et cherche la conversation la plus frivole. Dans les *Lettres de Sophie à Mirabeau*, nous voyons l'esprit de Sophie s'élever à la hauteur de celui de son amant; l'énergie de son ame, les beautés de son style passent dans l'ame de Sophie, dans le style de Sophie. Supposez la plus grande intimité qui puisse exister entre une femme à la mode et un homme à la mode, est-il possible pour la première d'acquérir une seule idée nouvelle? Réciproquement, les jeunes gens qui entrent dans le monde et s'y voient plus admirés pour leurs grâces physiques que pour les qualités de leur esprit négligent les unes pour les autres. Un bon tailleur eût été plus utile que le maître de philosophie à M. Jourdain pour plaire à la marquise.

Cependant il y eut toujours en France, car il faut être juste même pour l'ancien régime, des salons où les femmes donnaient une tout autre direction à l'esprit de société. Depuis la célèbre M^{me} de Longueville, dont le plus élégant cavalier de la fronde disait :

Pour obtenir son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

jusqu'à la jeunesse de M^{me} de Coigny, les grandes dames de Paris et les dames de château se distinguèrent autant par leur esprit et leurs talens que par les grâces de leur personne. Avons-nous besoin de citer M^{me} de Sévigné

M^{me} de Tencin, M^{me} du Châtelet, etc., etc. ? Sous le point de vue politique, M^{me} de Staël avait-elle tort de dire qu'avant la révolution, les conversations de salons tenaient lieu de la liberté de la presse ? Sous l'empire enfin, quelle puissance fut l'esprit de M^{me} de Staël elle-même, qui mérita l'ostracisme par *ses bons mots* !

Si donc la fièvre politique que donne le gouvernement représentatif persistait, et passait dans notre *société* comme un de ses élémens de vie, quel rôle réserverons-nous aux femmes ? les abandonnerons-nous, comme les Anglais, aux occupations domestiques dans la vie bourgeoise, les livrerons-nous aux petits soins des dandys et des fats dans le grand monde ? Si nous étions à un point d'arrêt, à une de ces époques de transition où l'on peut modifier les mœurs, les coutumes et les modes comme les lois, ne serait-il pas temps de fixer le rôle des femmes ? Quelle part leur accorderons-nous, et alors quelle sera l'influence des femmes sur notre politique ou celle de la politique sur les femmes ? Questions oiseuses peut-être, parce qu'elles ne sauraient se régler d'avance, questions qui entreront cependant sous une forme ou sous une autre dans le cadre d'une suite d'ESQUISSES SUR PARIS ET SES MŒURS, dont la *Revue de Paris* est à même d'annoncer à ses abonnés un premier essai pour une de ses prochaines livraisons.

N. M. M.

DERNIÈRE SÉRIE DES CONTES DE MON HÔTE (1).

Les deux nouveaux romans de Walter Scott paraissent depuis quelques jours à Édinbourg et à Londres ; la réimpression de l'original et la traduction paraîtront presque en même temps que cet article à Paris. C'est la veille même de la publication de *Robert de Paris* et du *Châ-*

(1) *Robert de Paris* et le *Château périlleux* en anglais, chez Baudry, rue du Coq, et en français, chez Ch. Gosselin, rue Saint-Germain, des-Prés.

teau périlleux que, par le titre commun des deux ouvrages et par une préface écrite avec son mélange accoutumé de malice et de bonhomie, le romancier s'est avisé de ressusciter son éditeur fictif, le bon Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain, auquel nous devons les *Puritains*, la *Prison d'Édimbourg*, et les autres contes de mon hôte. Ce digne personnage, en faisant encore un dernier adieu au public, se plaint d'un ton aigre-doux des trahisons de la presse périodique à son égard, et proteste au nom de ses libraires contre la publication anticipée de certains fragmens livrés aux journaux sans leur agrément. La *Revue de Paris* reçoit humblement sa part de ces récriminations, ayant donné aussi par anticipation à ses lecteurs un chapitre tout entier du *Comte Robert* ; mais qu'il nous soit permis de dire au bon Jedediah que la *Revue* a été indiscreète en toute sûreté de conscience, n'ayant fait que profiter de l'infidélité d'autrui sans abuser des secrets qui lui étaient confiés directement à elle. Par suite du même privilège, nous pouvons encore (grâces en soient rendues à un illustre Écossais que Jedediah connaît bien) parler aujourd'hui des *Contes de mon hôte* avant que plus de trois personnes les aient lus en France.

Nous ne prétendons pas cependant donner une analyse détaillée, aujourd'hui du moins, des deux nouveaux *chefs-d'œuvre*. Ce serait ingratitude de notre part, lorsque notre jugement ne saurait être aussi favorable que nous l'aurions désiré.

L'extrait de *Robert de Paris*, déjà traduit pour la *Revue*, a fait connaître les principaux personnages de la cour d'Alexis Comnène à Constantinople, où se passe presque toute l'action. C'est d'abord l'empereur lui-même, prince faible, hypocrite et défiant ; l'impératrice Irène, esprit commun et médiocre ; leur gendre, le César Nicéphore Brienne, corrompu, faux et perfide, vrai Grec du Bas-Empire ; et la princesse Anne l'historienne, dont le pédantisme gâte un peu l'esprit et les grâces, variété de la

prude et de la femme auteur sous son aspect le moins favorable, un de ces has-bleus si odieux à Byron, qui fut successivement leur idole et leur *bête noire*. Viennent ensuite les intrigans subalternes de cette cour bysantine, le philosophe, le parasite, et tous les types presque méconnaissables des diverses professions de la Grèce antique. Pour mieux faire ressortir cette dégénération, le romancier oppose aux Grecs amollis une garde d'hommes du Nord avec l'impreinte rude mais saillante de leur caractère sauvage, puis cette chevalerie européenne si poétique, si élégante dans ses folies et même dans ses vices. Ce sont les croisés qui arrivent en Asie : Codefroy de Bouillon, Bohemond, Tancredè, tous les héros de la *Jérusalem*, et Scott lui-même si familier, si trivial quelquefois dans la vérité de ses portraits, et dans la franchise de son dialogue, n'a pu s'empêcher de laisser tomber aussi sur ces noms quelques-uns des reflets du poème du Tasse. Lui aussi il a voulu avoir une Clorinde, ou du moins une Gildippe parmi les personnages imaginaires de sa chevalerie errante. C'est Brenhilda, la compagne valeureuse et fidèle du comte Robert de Paris. Mais ce comte Robert, quel est-il, pour donner son nom à l'ouvrage ? Est-ce encore, comme presque tous les héros en titre de Walter Scott, le personnage le plus pâle du roman ? Non ; c'est un fanfaron, un vantard, un arrogant ; car avant tout, il est *Français* pour Walter Scott ; mais Robert est d'une bravoure à toute épreuve, et il sort de tous ses périls, de toutes ses aventures à son honneur. Devenu captif par trahison, transporté pendant son sommeil dans une chambre où un tigre menace de le dévorer comme un autre Daniel dans la fosse aux lions, où un orang-outang menace de l'étrangler et un geôlier de le poignarder, c'est lui qui assomme le tigre, poignarde le geôlier et blesse l'orang-outang, qui devient son ami, sans doute un peu par l'effet de la sympathie naturelle que l'esprit anglais prétend exister entre un singe et un Français. C'est Robert de Paris, en un mot, qui est le vrai paladin

presque le Renaud du roman. Quant à l'orang-outang, Sylvain, son rôle est aussi fort extraordinaire. S'il se laisse vaincre par un chevalier, il étrangle tout de bon un philosophe!

Et les Écossais, sont-ils tout-à-fait oubliés dans ce roman? A peu près; mais au fond, le héros de prédilection de Walter Scott est un Anglo-Saxon qui, sous des formes rudes, cache toutes les vertus, et qui, j'en demande pardon pour le romancier au noble sang des Comnène, est bien près de rendre la prude fille de l'empereur infidèle à sa vertu de princesse porphirogénète.

Voilà bien, je crois, à peu près tout le *personnel* de *Robert de Paris*; mais j'ai réservé pour le dernier le personnage mélodramatique, cet Oursel, ou Ruselius, naguère chef redoutable et prétendant à l'empire, qui passe pour mort, mais qu'Alexis tient enfermé dans un noir cachot, où, cruel à demi, il lui persuade qu'il est aveugle, au moyen d'une opération cruelle qu'il lui a fait pratiquer aux paupières. Le malheureux Oursel s'occupe depuis trois ans à gratter avec ses ongles les pierres de l'espèce de tombeau où il a été descendu vivant. Il est altéré d'air et de lumière; il n'a eu, depuis la perte de sa liberté, aucune communication avec les hommes, car c'est le fameux orang-outang qu'on a dressé à lui porter sa ration tous les deux jours. Sa tête est presque égarée lorsqu'une nécessité politique fait qu'Alexis a justement besoin d'opposer cette espèce de fantôme à des conspirateurs, et lui révèle qu'il n'est pas aveugle et qu'il peut encore revoir le soleil. Oursel croit faire un rêve ou être tenté par un démon, lorsqu'il se trouve dans un bon lit et puis transporté sur une terrasse d'où il peut apercevoir et le ciel, et le Bosphore, et Bysance, etc. Les impressions de ce captif dans toutes les vicissitudes des derniers jours de son malheur fournissent, comme on le devine, des scènes fort pathétiques à sir Walter Scott.

Mais quoiqu'on trouve encore çà et là des passages dignes

de ses plus heureux efforts; quoique des effets nouveaux naissent pour lui d'un sujet nouveau, il y a dans *Robert de Paris* un peu trop de ces longueurs, de ces remplissages qui déparent même quelques-unes de ses plus admirées productions. C'est toujours Walter Scott; Dieu nous garde, avant les ouvrages d'un autre genre qu'il est allé méditer en Italie, de lui appliquer le mot de Gilblas à l'archevêque de Grenade; mais n'accuse-t-il pas lui-même l'épuisement prochain de son imagination, naguère si féconde, en allant emprunter des héros nouveaux à l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon! L'idée d'un orang-outang, héros du roman n'est du reste pas neuve.

Le Château périlleux est un ouvrage plus simplement conçu que *Robert de Paris*; c'est d'ailleurs un sujet écossais. Ce château périlleux est celui de Douglas... Mais qu'il nous soit permis de réserver pour un autre *Album* ce qui nous reste à dire de la dernière série des *Contes de mon hôte*.

A.

UNE VISITE AU CIMETIÈRE. — FRAGMENT.

— Dona Marie fut enterrée au cimetière Saint-André d'Alcazar, près de cette mosquée où naguère sa beauté, sa grâce, faisaient l'envie des plus heureuses. Hier, fraîche et jolie comme une fleur dans la mousse des bois, hier elle passait en fiant près de ces tombes, et maintenant la voilà qui dort au milieu d'elles.

Autrefois les morts restaient dans la ville qui les avait vus naître; on ne les en chassait pas comme aujourd'hui; en sorte que souvent le cimetière avoisinait un lieu de fête, une salle de spectacle, une promenade.

Je voudrais que de la grande allée des Tuileries on pût apercevoir les tombeaux du Père-la-Chaise. A ces jeunes femmes si folles, si futiles, si vaines, si évaporées, on dirait: Regardez là bas ces pierres, elles vous attendent, vous n'y serez plus si fières.

Dans le caveau où depuis trois siècles on apporte, à mesure qu'ils tombent, les corps de ses ancêtres, on a descendu le cercueil de dona Marie. Il eût bien mieux valu la porter dans cette terre de Xérès de la Fruntera, heureux pays où s'écoula son enfance, où elle était si heureuse à quinze ans!

Marie eût voulu être en terre à Xérès. On dit que notre ame erre sans cesse autour de notre demeure dernière; et la sienne eût voulu ne jamais quitter ce beau pays.

Qui donc aurait dit alors que cette jeune enfant mourrait dans les tourmens sous la main du bourreau; que, si jeune,... à vingt-deux ans, son cercueil serait dans le caveau des morts!

Moins belle, Marie n'eût pas attiré les regards d'un roi; son nom n'eût pas été prononcé au milieu des superstitieuses cérémonies de l'exorcismes; elle vivrait heureuse dans son frais salon pavé de marbre, au milieu des fleurs, doucement étendue sur ses coussins de soie.

« Elle est morte? dit le roi.—Morte, répondit le chambellan. —C'est peut-être de honte, songea le roi. Puis s'adressant au chambellan: « Où l'ont-ils enterrée? demanda-t-il avec vivacité. — Au cimetière de Saint-André d'Alcazar. — C'est bien, dit Charles; laissez-moi. »

Et quand le chambellan fut sorti, le roi, serrant sa tête entre ses deux mains, demeura long-temps plongé dans la réflexion, si toutefois l'on peut appliquer le mot de réflexion aux pensées en désordre d'un malade délirant et presque furieux. Tout à coup, sortant de cette rêverie. « Peut-être ne suis-je empêché, dit-il, que par les regards d'une femme; la crainte qu'ils m'inspirent? Et après s'être long-temps promené à grands pas dans sa chambre royale: « Les morts, dit-il, ne regardent pas. »

Une heure du matin. Tout dormait dans la grande et bruyante cité de Madrid; seulement, dans la nuit noire, l'on entendait la voix monotone des confrères de l'inquisition, qui, une lanterne à la main, vêtus d'un long sac

gris, avec une tête de mort et deux os blancs brodés en sautoir sur le dos et la poitrine, se promenaient lentement le long des rues, en criant d'une voix sépulcrale : « Gens mariés, qui pas ne dormez, priez Dieu pour les trépassés. »

Du côté du grand faubourg, non loin du cimetière Saint-André, les confrères firent rencontre d'un cavalier enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau. « Qui va là ? » cria le sergent des confrères. — Officier de monseigneur le roi. — En quelle part ? — Illustrissime et royal palais de l'Escurial. — En quelle cause ? — Le bon plaisir de Sa Majesté. — Le mot de la ronde ? — Que votre règne nous arrive. — Passez. Dieu vous garde.

Ce cavalier ainsi enveloppé dans son manteau, c'était Charles, c'était le roi qui, s'étant échappé de son palais pendant la nuit, se rendait au cimetière de Saint-André d'Alcazar.

Voyant qu'une lampe brûlait encore à la fenêtre du portier, il frappa à la porte. D'abord il n'y eut pas de réponse. Il frappa long-temps; car il avait résolu d'entrer, le roi.

« Qui va là ? — Ouvrez la porte. — On n'ouvre plus à cette heure, dit le portier ; » et il ferma sa fenêtre.

Alors Sa Majesté ramassa une pierre et la jeta dans la fenêtre. Le portier furieux accourut suivi de son chien. « Mort-de-Dieu, dit le roi, l'on a bien de la peine à te faire sortir de ton repaire. Tiens, voilà pour ton carreau cassé, » ajouta-t-il en mettant une pièce d'or dans la main du gardien. Notre homme, s'imaginant qu'on lui payait seulement la valeur de sa vitre brisée, voulait continuer à parler haut. Mais lorsqu'approchant sa lanterne, il vit briller de l'or, la terre ne fut pas assez basse pour y faire tomber son bonnet de laine.

« — Puis-je entrer ? demanda le roi. — Entrez ! dit le portier ; et pourquoi faire à cette heure ? » Puis, voulant témoigner sa bonne humeur par une plaisanterie, il ajouta

« Chez nous, tout le monde est couché. — Je pars demain, mon brave; je quitte Madrid, cette belle capitale, dit le roi, et je voudrais, avant mon voyage, remplir un religieux devoir. Ne pourrais-tu pas me conduire jusqu'à la porte du caveau où repose la famille de San-Remy? » Mettant la main à sa poche, Charles en avait retiré deux piastres, qu'il avait fait tomber dans le bonnet du gardien. Le pauvre diable étonné, stupéfait, regardait sa majesté, et se regardait lui-même avec un air qui semblait dire : Mais n'est-ce point un rêve; et suis-je bien éveillé? « Hélas! mon maître, cria-t-il, n'est-ce que cela? Allez à l'autre bout du cimetière? Je passerais ma vie dans la fosse aux pendus, pour la moitié du prix qu'il a plu à votre excellence de mettre dans mon bonnet. »

En parlant ainsi, le vieux gardien conduisait le roi vers le caveau des San-Remy qui était à l'extrémité du cimetière.

Arrivés près du caveau : « Nous y voilà, dit-il à son compagnon. » Charles s'arrêta immobile; son cœur battit violemment, et ses regards enflammés étaient fixés sur le monument mortuaire qu'il cherchait à découvrir dans les ténèbres; et tandis que le portier levait barres et verrous, qu'il tournait serrures et cadenas pour ouvrir la porte : « Eh bien! dit-il en avançant la lanterne et tournant la tête d'un air effrayé. — Qu'est-ce donc? demanda sa majesté. — Ne voyez-vous pas ce fantôme rouge qui se glisse le long des tombeaux là-bas? — Ouvrez donc, dit le monarque impatienté. Il poussa la porte du monument; et montrant un marteau et des pinces qui étaient cachés sous son manteau : « Il faut déclouer ce cercueil. »

Le portier, croyant avoir malentendu, regarda son compagnon. « Il faut déclouer, ce cercueil, répéta le roi. — Seigneur cavalier, vous me donneriez autant d'or que vous m'en avez déjà donné, je n'y consentirais pas. Ouvrir un cercueil! Jésus Maria. »

Charles porta la main à la poche de son pourpoint, et

deux fois en retira deux poignées d'or qu'il fit tomber à terre sans autre précaution.

Le portier, ramassant les pièces d'or répandues à terre : « Il n'y a rien à vous refuser, monseigneur ; votre excellence me ferait ouvrir les portes de l'enfer si j'en avais la clef. Donnez-moi ces tenailles. » Il s'était mis en besogne d'arracher les clous pour séparer les ais du cercueil : « Si en me réveillant, dit-il, j'en trouve seulement la moitié, je suis plus riche que le roi. »

Charles, qui voyait l'ouvrage fort avancé, dit au portier : « Tu crois donc rêver, mon brave ? ou bien as-tu peur que je te reprenne ton salaire ? Eh bien ! emporte avec toi cet or, va t'enfermer, te barricader dans ta loge ; ou bien sors du cimetière, sors de Madrid ; fuis où tu voudras, et laisse moi seul. »

Le portier regarda le roi d'un air qui semblait dire : Si j'osais, je le ferais. « Allons, dit Charles, va-t-en. — Que j'enlève ce dernier clou. » En parlant ainsi, le portier avait arraché la planche qui fermait le cercueil ; et tenant à la main son bonnet rempli d'or, il fuyait à travers les sentiers du cimetière.

Avec la lame de son poignard, Charles fendit le linceul qui enveloppait dona Marie.

La pâleur de la mort n'avait pas défiguré cette tête charmante. On eût dit que la pudeur de se voir ainsi nue, exposée aux regards d'un homme, avait abaissé sur ses joues les longs cils de ses paupières ; on eût pu croire que la vie animait encore ces belles formes, tant elles avaient conservé la pureté de leurs contours ! Ceux qui l'avaient ensevelie avaient étendu sur sa poitrine ses mains croisées, comme si elle eût voulu se cacher.

A cette vue, Charles se rappela ce moment heureux où dona Marie s'était placée près de lui en son palais : elle était ainsi dans la couche royale.

Le roi tire de sa couche funèbre ce corps qu'il va profaner. Ce corps de femme ne répondit pas à ses efforts

par de tendres étreintes; ces bras nus ne s'élançèrent pas autour du cou de l'amant : ils tombaient, la mort ayant relâché les liens qui les attachaient. La tête aussi tombait en arrière, les pieds traînaient sans se lever pour sortir du cercueil et éviter les pointes de fer dont les bords étaient hérissés.

REGNIER-DESTOUBET (1).

—

— THÉÂTRE-ITALIEN. DÉBUTS DE M^{me} RAIMBAUX. — M^{me} Raimbaux est la fille de M. et M^{me} Gavaudan. Il a fallu cependant des circonstances impérieuses pour la faire monter elle-même sur la scène. Presque tous les cœurs battaient dans la salle comme le sien lorsque Isabella est débarquée sur le rivage d'Alger; mais la timidité du début s'est bientôt dissipée. Les applaudissemens unanimes des dilettanti ont achevé de rendre à la nouvelle prima dona la juste confiance qu'il est bien permis d'avoir quand on est jolie, fraîche, gracieuse comme elle, quand on a surtout une voix si pure, si belle, et qu'on la conduit avec tant de goût. Le succès ne s'est pas démenti. C'est une heureuse acquisition pour le Théâtre-Italien, quoique M^{me} Malibran ait enfin reparu jendi dans *la Prova*. Nous reparlerons de M^{me} Raimbaux.

— L'Opéra-Comique a fait aussi une heureuse conquête sur les amateurs de concerts en recevant M^{me} Martinet.

— *Robert of Paris* et *the Castle dangerous*, réimprimés à Paris, en un seul volume in-8^o, feront partie de la collection des romans anglais du libraire Baudry, rue du Coq, et ne coûteront que cinq francs. Ce volume n'en est pas moins conforme aux autres par la beauté du papier et la netteté de l'impression, qui se distingue, sous ce double

(1) Extrait d'un roman intitulé *Charles II*, qui doit paraître chez Dumont, libraire, au Palais-Royal, n^o 88.

rapport , des caractères généralement un peu trop fins des éditions *compactes*.

On trouve aussi chez M. Baudry tous les almanachs anglais de 1832 , le *Keepsake* , le *Literary Souvenir* , etc. , ainsi que les almanachs-paysages, le *Picturesque annual*, le *Landscape annual* et le *Continental annual*.

— Peu de mots anglais se sont aussi vite naturalisés français que celui de *keepsake*, synonyme de souvenir , pour désigner ces jolis recueils de vers et de prose qui font quelque peu tort depuis deux ou trois ans à ce pauvre *Almanach des Muses*, car l'*Almanach des Muses* a survécu aussi bien que l'académie française à la révolution de juillet. Un nouveau titre de *keepsake* sera cette année LE TALISMAN; nous avons déjà pu admirer les gravures du *Talisman* , et quant à la partie littéraire , elle se compose de morceaux très-variés dont feront partie les vers de M. de Lamartine que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs , avec l'espoir d'en recevoir dans quelque temps de M. Lamartine lui-même.

— *Le Lorgnon*, que par erreur nous avons attribué à M^{me} Gay, paraîtra cette semaine. C'est, nous assure-t-on, une critique fine et spirituelle de tous les livres fantastiques *éblouissans de style*, et en même temps une *esquisse* de mœurs, où tous les salons élégans sont passés en revue; l'auteur n'a pas gardé l'anonyme pour cacher un nom inconnu , car on attribue ce volume en prose à une dame qui occupe un rang distingué parmi les poètes de l'époque.

— Parmi les soirées musicales qui ont déjà signalé le commencement de l'hiver , le concert de M. Hiller mérite d'être cité. On y a entendu M^{me} Rainboux et M. Stephen.

la Chambre des Communes ,

PAR UN MEMBRE SEPT FOIS RÉÉLU.

Si, n'étant pas membre de la chambre des communes, vous avez de temps en temps assisté aux débats d'une séance; — si, de la galerie ou des places plus commodes au-dessous, vous avez porté un regard curieux dans cette salle étroite et sombre, avec son auditoire inoccupé, chuchotant et inattentif; — bien plus, si vous avez entendu les meilleurs orateurs et les plus habiles dialecticiens que possède l'assemblée, mais dans des momens où rien ne les excitait à un mouvement extraordinaire d'éloquence; — si enfin vous avez *essayé* d'écouter la tourbe commune et mêlée de disconreurs, il y a dix à parier contre un que vous vous êtes fait une très-faible opinion des talens et de la science politique de la chambre représentative. Cependant, supposons que le hasard, des intérêts à défendre, ou l'argent vous rendissent un de ses membres: il y a cent à parier contre un qu'avant un mois de session vous trouveriez que votre appréciation de la sagesse collective de l'assemblée aurait changé considérablement et dans un sens favorable. Canning avait coutume de dire que le goût de la chambre des communes était bien supérieur à celui du membre qui passait pour

en avoir le plus parmi ses collègues. Certes il existe une perspicacité, un tact, et à la longue une rectitude de jugement très-remarquable dans les opinions de la chambre : comme un goût correct est sa qualité dominante, c'est aussi celle qui est la plus indispensable pour s'y faire estimer. C'est malheureux peut-être, mais c'est vrai. Le ton de la chambre est, avant tout, celui du *gentleman* (de *l'homme bien élevé*) avec son mérite et ses défauts. La chambre se montre très-indulgente pour l'inexpérience et très-indignée de la présomption. Le bon maintien, la tenue, une élocution chaste, la grâce de l'expression, ont là plus de poids que dans aucune autre assemblée publique d'Angleterre (la chambre des lords exceptée) : les égards y sont plus constamment accordés au caractère, même sans talent, qu'au talent sans caractère.

Vous entendez souvent des personnes hors la chambre vous dire : « M. un tel ne saurait avoir beaucoup de crédit au parlement. il déclame trop. » Or, on a tort de supposer que la chambre est ennemie de la déclamation. Dans une séance nombreuse et agitée, la déclamation réussit incomparablement mieux que le raisonnement ; c'est seulement dans une séance où assistent peu de membres, et où s'agite une question administrative, que le goût correct dont nous parlions se révolte instantanément contre une espèce d'ornement inutile ou contre toute emphase hors de propos.

« Souvenez-vous, disait un ancien membre des communes très-distingué à un jeune homme qui promettait, souvenez-vous de la définition que voici du caractère de la chambre : c'est une assemblée d'hommes qui ont beaucoup vu et peu lu. Adressez-vous à eux non comme à de profonds penseurs, non comme à des observateurs subtils, non comme à d'ingénieux théoriciens, non comme à d'ardens politiques, mais comme à des hommes du monde, » et c'est là une des grandes raisons qui font que les succès parlementaires sont le fruit du temps. Pour plaire à des

hommes du monde, il vous faut être homme du monde vous-même, et le jeune politique, tout frais émoulu de l'université ou de ses voyages, a besoin de vivre quelques années encore pour le devenir. De fortes études donnent tout autre espèce de connaissances; l'expérience seule peut donner la connaissance du monde.

On répète trop souvent en dehors de la chambre: « Un grand savoir est sûr du succès! » Un grand savoir exige l'art le plus fin et le plus rare dans celui qui le possède. Il n'est rien que la chambre pardonne si peu qu'un étalage de supériorité au-dessus de ce que demande la circonstance; il n'est rien qu'elle méprise plus que des vérités neuves et raffinées: elle a de l'antipathie contre la philosophie; elle aime un hardi lieu commun adroitement amené, ces élégans *truisms* (vérités triviales) qu'un homme d'une vaste instruction serait trop porté à dédaigner. On vous pardonne bien plus aisément de tomber au-dessous que de vous élever au-dessus de l'intelligence de la chambre. Un jour que la tragédienne M^s Sidons déclamait avec le plus de chaleur un des plus beaux passages de Milton à un auditoire ravi, un laquais se met à bâiller, en disant: « Cette vieille femme aura-t-elle bientôt fini! » La même sensation, presque les mêmes mots du laquais s'adressent à l'orateur qui s'est une fois annoncé comme trop grand pour les détails ordinaires. La perfection de ce que *doit être théoriquement*, dans une occasion importante, le discours d'un homme d'état se trouve dans celui que prononça sir James Mackintosh, lors de la seconde lecture du *bill de réforme*: — clair, travaillé, grave, mais sans effet. Quelques discours pareils éclairciraient les rangs de la chambre plus efficacement que le choléra.

Le ton favori de l'éloquence parlementaire est essentiellement le ton de la conversation. La chambre aime beaucoup ce qui est improvisé, et a en aversion ce qui est préparé. C'est ici cependant un sentiment d'écolier »

et une préférence de ce qui est vif et piquant aux dépens de ce qui est profond et plus législatif. L'instruction recueillie péniblement, classée d'une manière lucide, et présentée sous une forme logique, ne saurait s'exprimer avec la facilité d'une repartie personnelle; mais elle prouve bien davantage en faveur des talens de l'orateur, elle est infiniment plus honorable pour le caractère d'une assemblée délibérante, et surtout elle est infiniment plus utile au pays. — Il existe une grande prévention en faveur de l'homme qui n'expose pas seulement sa propre opinion, mais encore celle de quelque classe particulière. Ainsi, lorsque Hunt entra à la chambre « représentant de la classe non représentée, » on était très-empressé de l'entendre comme l'orateur, l'interprète direct de la populace (*mob*). Avec une meilleure éducation et un peu plus d'habileté, il aurait pu, à cause de cela même, obtenir un rang très-remarquable dans la chambre. Mais Hunt est la fadeur personnifiée; il n'y eut jamais de bavard plus misérable. Toutefois, grâce à son habitude de faire rire, grâce à son habitude de ranimer une discussion grave et sèche par un conte puéril à propos du *Times*, ou de sa jeunesse, ou de la servante de sa femme, ou de sa promenade en voiture sur le pont de Londres, on regarde ses discours comme une espèce de distraction, et ce qu'on méprise comme bouffonnerie est bien venu comme moyen de variété.

Une des choses les plus remarquables qui excitent la surprise d'un nouveau membre est la grande différence entre une réputation dans la chambre et une réputation au-dehors. Tels individus sont écoutés très-attentivement et très-respectueusement par leurs collègues, qui restent mal appréciés, obscurs même dans le pays. Un nouveau membre est surpris des complimens prodigués à M. Baring, du respect accordé à M. Wynne, des éloges donnés à M. Atwood: il serait bien plus surpris s'il entendait ces orateurs pour la première fois et avant d'être imbu lui-

même de l'esprit de la chambre. Mais ce n'est pas un discours isolé, c'est le caractère général de plusieurs discours qui obtiennent à ces membres cette attention soutenue ; ce sont la science des détails, une véritable finesse de réplique, un tact particulier ou une expression particulière de sincérité ; ce sont toutes ces choses souvent éprouvées qui créent insensiblement une réputation que le public ne saurait comprendre, parce qu'il ne juge un membre de la chambre que par quelques discours souvent mal débités, et conséquemment mal rendus par les journaux. L'exemple le plus remarquable de cette différence entre la considération au sein du parlement et la réputation dans le pays nous est offert par sir Robert Peel. Sans contredit personne ne tient comme lui la chambre à sa disposition. Il se lève — chacun se tait. Il commence en s'adressant, selon l'usage, au président : « Mr Speaker, » et dès sa première phrase vous vous apercevez que vous accordez votre attention à un maître. Dans le fait, il est difficile d'imaginer un dialecticien aussi consommé, aussi accompli. Son éloquence est claire et distincte ; son accent de persuasion, d'aveu candide ou de récrimination sérieuse, aurait un effet surprenant même sur la scène. Sa méthode de réplique, l'art avec lequel il s'insinue dans les parties faibles de l'argumentation de ses adversaires, son talent d'opposer les détails à un principe et un principe aux détails, sa coutume d'exposer une vérité sur laquelle il affecte d'appuyer ses arguments, et puis déduire de cette vérité même les sophismes les plus ingénieux et les mieux déguisés, voilà certes la perfection de l'adresse parlementaire, et qui ne saurait avoir été acquise hors du parlement. Sir Robert Peel est du petit nombre de ces orateurs du parlement qui ont beaucoup travaillé. La plus grande partie de tout ce que vous admirez en lui, sinon tout, est le résultat de la pratique et de l'étude. Son débit, ses intonations, son sourire, son geste, sont aussi soigneusement préparés que ceux

d'aucun comédien en France, où le jeu de l'acteur est une science aussi bien qu'un art. Il n'est jamais théâtral et toujours dramatique. Ce que Young est à la scène, sir Robert Peel l'est au parlement.

Peu de membres de la chambre des communes s'occupent activement de l'art de l'orateur parlementaire. Le fait est que, un peu par l'effet du ton de conversation qui domine dans les débats, un peu par la crainte du ridicule, et un peu aussi parce que la plupart ne parviennent à être élus que lorsqu'ils sont trop vieux pour étudier, les représentans de la Grande-Bretagne se contentent généralement d'exprimer leurs opinions de la manière la plus simple selon eux, et qui est souvent la plus vulgaire. Ils parlent plutôt pour leurs commettans que pour la gloire; et puis quel obstacle au progrès de l'orateur est le don si commun de la facilité de parler? Des personnes d'un certain rang dans le monde, d'un certain âge, et d'une certaine connaissance de leur sujet sont rarement embarrassées pour trouver des mots. C'est ainsi que chaque membre de la chambre parle facilement, et voilà pourquoi il en est tant qui s'inquiètent peu de posséder d'autre mérite que la facilité de la parole. Ils trouvent qu'ils expriment leur opinion sans embarras, et croient qu'elle ne saurait être mieux exprimée.

On se plaint chaque jour de l'infidélité des journaux qui rendent compte des séances; et certes il existe une différence très-grande entre les discours, tels qu'ils ont été prononcés, et les discours tels que vous les lisez. Mais sur le tout c'est généralement la faute de l'orateur plutôt que celle du sténographe journaliste, car il est bien peu de voix qui parviennent distinctement aux bancs de la galerie. Il faut une certaine lenteur de débit, une prononciation très-claire, la longue habitude de graduer ses intonations pour porter le son dans les recoins les plus éloignés d'une salle très-mal construite pour les auditeurs: aussi ce sont presque toujours les plus anciens orateurs qui parlent le

plus distinctement. Les jeunes membres, quelque forte et musicale que soit leur voix naturelle, sont rarement bien entendus dans les galeries. Qui n'a pas remarqué l'intonation aigre particulière aux anciens membres, et les saccades par lesquelles ils terminent une phrase? Ce défaut, très-contraire à l'harmonie, peut choquer l'oreille de ceux qui sont proches, mais il sauve de l'inconvénient plus grand de ne plus être entendu à distance. La plupart des jeunes orateurs laissent tomber leur voix au bout d'une période; le sténographe recueille les premiers mots, mais il ne saurait saisir les derniers (1).

Quelques membres sont célèbres comme orateurs : il est une ambition plus humble, celle de ceux qui se distinguent comme *cheerers* (applaudisseurs, encourageant les autres de la voix, criant : Bravo, très-bien, etc.). Il y avait un de ces dignes personnages dans les deux dernières sessions, dont les bravos avaient quelque chose d'ineffable. C'était un tory, et sa maison avait, je crois, souffert des attaques d'un attroupement dans la dernière élection. Sa ranenne aristocratique, privée du don de s'exprimer par la parole, se dédommageait par l'explosion la plus prolongée, la plus sonore, la plus inopportune : vous reconnaissiez le *bill des maçons* dans chacun de ses bravos.

C'est dans l'opposition qu'on applaudit : une majorité ministérielle est singulièrement froide. Tel discours qui aurait fait tonner d'indignation le parti déchu va paisiblement mourir dans les oreilles du parti au pouvoir. D'ailleurs sur les bancs ministériels chacun regarde son voisin comme un rival auprès des ministres ; nul orateur n'est donc charmé d'un effort d'éloquence fait à ses dépens. Un parti dans l'opposition est du moins exempt de ces petites jalousies et rivalités individuelles. On se fait plus aisé-

(1) Il faut avouer qu'aux époques d'irritation et de luttes violentes entre les partis, les sténographes ont le tort de ne pas reproduire toujours fidèlement les discours du parti moins populaire.

ment un nom sur les bancs de la gauche que sur ceux de la droite.

« Je me contenterais, disait Fox, de l'approbation (*cheer*) d'un collègue irlandais. » Certainement il y a dans l'approbation irlandaise une généreuse chaleur, un désintéressement cordial et une franchise entraînante qui la distinguent facilement de l'approbation froide, demi étouffée et à demi-voix d'un Anglais. L'Irlandais est aussi plus sensible au mérite et plus indulgent pour les fautes d'un jeune membre. Que l'orateur vierge (comme on appelle celui qui prononce son premier discours) compte ceux qui viennent en souriant lui tendre la main, en lui disant quelque chose d'aimable sur son début : on peut parier qu'il trouvera deux Irlandais contre un Anglais. Nous avons souvent remarqué, surtout depuis quelques années, combien les applaudissemens sont plus bruyans, — combien l'enthousiasme est plus chaleureux, — combien les sentimens sont plus généreux, — combien le langage semble plus franc, dans les séances du lundi, jour où sont communément discutées les questions relatives à l'Irlande, et où la chambre est presque désertée par les membres anglais. Par le fait l'Irlandais met son cœur à tout ce qui l'occupe, et aujourd'hui que l'intelligence s'acquiert aisément, l'énergie pour exécuter devient une qualité plus rare que l'esprit pour proposer. « De notre temps, disait le grand Frédéric, l'ignorance fait plus de mal que le vice. » De notre temps, à nous, c'est bien moins l'ignorance qu'il faut accuser que l'indifférence.

On ne voit guère les littérateurs réussir à la chambre, et la raison en est, entre autres, qu'ils sont généralement trop les délicats : ceux qui ont étudié les finesses du langage toute leur vie n'aiment pas à se jeter dans les témérités de l'improvisation au risque d'une phrase inachevée, — d'une confusion grammaticale, — et d'un mot impropre qui échappent souvent aux plus habiles orateurs parlementaires. Une autre cause nuit à leur succès : c'est qu'ils

sont trop subtils dans leurs argumens. Un orateur expérimenté qui désire s'attirer l'approbation d'usage dans un passage particulier exploite volontairement pour l'obtenir quelque lieu commun populaire qu'il méprise au fond du cœur. Il est rare que l'homme de lettres, philosophique, délicat et contemplatif, descende à ces artifices; il est rare que vous l'entendiez tour à tour flétrir « les trafiquans de bourgs-pourris, » et gémir de « la perte de nos saintes institutions. » Mais ce sont là de petits obstacles que surmonte un peu de résolution et de versatilité. Il en est d'autres dont le plus dangereux est la susceptibilité trop grande de l'homme de lettres lorsqu'il échoue. « N'est-ce pas là un beau discours? disait un membre à Charles Fox, en parlant du début du lord D. . . . actuel. — Oui, répondit Fox; mais avant de juger l'orateur il faut que je le voie échouer. »

Les hommes de lettres sont plus facilement dégoûtés que d'autres d'une carrière qui est semée de tant de pierres d'achoppement; l'un l'abandonne par désespoir, l'autre par dédain; un troisième est étouffé par un éclat de rire, et un quatrième est frappé de mutisme parce qu'on a révélé une de ses bévues sous la forme d'un compliment. Les hommes de lettres ont encore un grand ennemi dans leur réputation déjà faite.—On attend toujours beaucoup de leur premier discours. Or, quiconque sait ce que c'est que parler en public conviendra que de tous les talens c'est celui qui réclame le plus d'études et le plus de pratique. A peu d'exceptions près, peu d'orateurs long-temps distingués ont été tels en débutant. Les littérateurs n'ont guère eu l'occasion de s'exercer à la parole, lorsqu'ils sont élus membres de la chambre; les mille et un secrets de l'art oratoire sont ignorés d'eux; ils font un premier discours qui eût été excellent dans la bouche d'un membre inconnu, mais qui, soit défiance, soit défaut de débit, est considéré comme un échec pour eux; et cet échec, qui devrait peut-être exciter leur énergie, ne sert qu'à les

désespérer. On entend dire souvent : « Les hommes trouvent leur niveau à la chambre. » L'observation n'est pas juste ; l'intelligence n'y trouve pas toujours sa place ; mais l'art de la parole y classe les hommes. Ce n'est pas la même chose.

Cependant , après tout , quoiqu'un homme de talent puisse échouer plus d'une fois de suite , s'il a de la persévérance *il est sûr* à la fin de réussir. Ces exemples sont nombreux. Un fait heureux exposé avec bonheur, — une vue élevée , — un noble sentiment , — même une expression heureuse, effaceront tout à coup une suite d'échecs et entraîneront l'attention de la chambre ; et avec des hommes d'un rare mérite et d'un courage déterminé, une occasion perdue se retrouve toujours. Le malheur est que le génie et la persévérance ne sont pas fréquemment réunis dans le même homme.

Une observation qui est encourageante, et qui sert aussi à caractériser la chambre des communes , c'est qu'un bon discours fait une réputation , un mauvais ne suffit pas pour la faire perdre. Il faut au moins six chutes pour faire oublier l'impression d'un succès. Les plus mauvais discours, sous le rapport du goût , du tact et du bon sens, qui aient été prononcés , sont certains discours de Brougham.

De tous les hommes de lettres, celui qui a le plus complètement triomphé de tous les obstacles c'est M. Macaulay. Avec sa grande réputation — entrant à la chambre d'une manière signalée , comme le champion choisi d'un parti, on attendait tant de lui que rien ne lui a été pardonné. Ses premiers discours furent , il est vrai , *applaudis* et vantés sur le moment , mais ils furent critiqués le lendemain. Les uns les traitaient d'*essais*, les autres de *déclamations*. Tantôt ce n'étaient que des phrases et tantôt ils sentaient trop le travail. Ce n'a été que dans les derniers mois, et par ses discours sur la réforme, que M. Macaulay a définitivement conquis le rang élevé que méri-

taient son brillant talent, — son savoir profond et varié, — la haute portée de son esprit, — ses vues nobles et généreuses, et la vigoureuse expression de son bon sens. Mais M. Macaulay était mieux qu'un homme de lettres, — il était un orateur expérimenté avant d'être élu au parlement (1).

Ce qui distingue les hommes qui sont à la fois écrivains et orateurs, ce qui nuit en même temps à l'effet qu'ils produisent, c'est, chose étrange pour qui ignore le ton habituel de la chambre, un choix trop élégant d'expression. Cette qualité ou ce défaut donne à la *masse* de la chambre le prétexte, avidement saisi, de les accuser de pédantisme et de préparation. C'est ce qui arriva au lord-avocat Jeffrey. Son premier discours fut estimé le produit d'un mois entier de travail et de ratures; ceux qui connaissent cet écrivain distingué savent qu'il ne saurait jamais donner un temps pareil à aucun discours. Il est homme à improviser un morceau d'éloquence avec cette pureté de langage et cet arrangement logique des idées que la copie raturée peut seule produire chez des talens inférieurs. Cet échec a été bien réparé.

Je pourrais parler longuement de M. Shiel (orateur irlandais); il a en lui de quoi devenir un grand orateur et un membre utile, mais sa manière actuelle va très-peu à la chambre. C'est une déclamation véhémement, passionnée, jamais élégante. L'homme qui a composé le discours prononcé ou non prononcé à Penenden-Heath a tous les élémens d'une éloquence réelle: qu'il se corrige lui-même.

De toutes les espèces d'éloquence, l'éloquence conciliante est à la longue la plus heureuse. Au milieu de l'irritation des partis, l'orateur violent est accueilli avec

(1) C'est de M. de Macaulay qu'est l'article sur Samuel Johnson et ses contemporains, que nous avons inséré dans la deuxième livraison de novembre. *N. du D.*

enthousiasme pour le moment ; mais l'épithète « politique » ne s'applique qu'à l'éloquence *modérée*. La chambre n'oublie jamais long-temps qu'elle est une assemblée d'hommes bien élevés ; la courtoisie vous met dans le cercle public, comme elle ferait dans un cercle privé. Si Brougham avait été le chef de la chambre des communes , au lieu de lord Althorpe, le bill de réforme serait resté six semaines de plus dans la commission. Certes , à chaque séance on aurait entendu de beaucoup plus belles phrases , des invectives excellentes , d'accablantes ironies ; les réformistes seraient allés se coucher de meilleure humeur , et les journaux du matin auraient été remplis d'éloges sur les attaques irrésistibles de M. Brougham. Mais lorsque le bill serait retourné à la commission , les anti-réformistes seraient accourus avec de nouveaux amendemens , de nouvelles répliques , de nouveaux discours , de nouveaux délais. Un grand orateur les eût aisément poussés à une opposition taquine. Ils furent réduits à une opposition réservée par un homme de sens calme et modéré : c'est ce qu'on a de la peine à comprendre au dehors de la chambre , mais c'est ce que comprend très-bien tout membre qui a vieilli dans les travaux législatifs.

Lord Castlereagh possédait au plus haut degré cet esprit conciliateur , cette rhétorique de la modération. C'était par là qu'en dépit de ses faux raisonnemens et de son incorrection de langage , dont lord Byron s'est tant moqué , il gouvernait la chambre , et qu'il était , de l'aveu de tous , un des chefs les plus adroits et les plus distingués qu'on pût citer dans les annales parlementaires. Ce talent de conduire la chambre est un de ceux que le public ne saurait apprécier , parce qu'il ne juge ses représentans que par les signes extérieurs et visibles du bon sens , du savoir et de l'éloquence. L'art subtil et presque imperceptible de concilier les intérêts d'un parti n'est bien compris que de ceux là même qui en subissent l'influence ; c'est rarement le partage d'un grand orateur. L'éloquence , si

précieuse pour l'attaque, est souvent dangereuse pour la défense ; dans l'opposition, le talent consiste à exposer votre adversaire ; du côté du pouvoir, le danger est de vous exposer vous-même.

La vie d'un membre exact de la chambre des communes n'est pas un lit de roses. Il est difficile, au premier coup d'œil, d'imaginer une existence plus pénible. A trois heures et demie, il prend place sur des bancs déserts et froids ; viennent les pétitions, suivent les longs discours hors de saison : peut-être la question est-elle poursuivie dans le cercle étroit de quelques détails, où elle est mise aux abois, mordue, mâchonnée pendant trois ou quatre heures, et s'échappe enfin pour être encore poursuivie de même à la prochaine occasion.—A sept heures, peut-être notre sénateur assidu s'échappe pour aller dans l'étage au dessus, se restaurer avec une tranche de bœuf froid et un verre d'eau-de-vie ; mais demi-heure après, il est de nouveau sur son banc jusqu'à deux, quelquefois jusqu'à trois heures du matin ; et peut-être cet homme laborieux ne parle jamais lui-même, n'a aucun intérêt particulier aux questions discutées, et n'a point d'ambition à satisfaire : peut-être, hors de la chapelle Saint-Étienne est-il attendu par tous les plaisirs et toutes les jouissances de la vie, une société agréable, la musique, les livres, le bon vin, l'amour, tout ce que peut donner la richesse, tout ce que la jeunesse désire. Qui lui a donc fait préférer l'objet de son choix ? Dieu seul le sait. Et cependant plus une occupation est pénible au commencement, plus elle devient séduisante à la fin. Les affaires absorbent plus les hommes que les plaisirs. De toutes les études, celle qui conduit à l'art de parler en public est généralement la plus tyrannique, la plus exclusive. Aux universités, les membres d'un club oratoire ne s'occupent guère que du club ; au théâtre, les comédiens ne parlent que du théâtre et des comédiens. Il en est de même au parlement. Qu'une société de membres de la chambre se réunisse à un dîner, de

quoi s'entretiennent-ils ? « De cette discussion intéressante , de M. Stanley , de sir Charles Wetherell , des raffineries de sucre et de cet éternel bill de réforme. » C'est ce qui rend la société des membres de la chambre fort peu gaie pour le monde frivole , et insipide pour les femmes en particulier. Quoique ambitieuses en général , les dames ne sympathisent pas long-temps avec l'ambition parlementaire de leurs honorables époux , et il y a ici une différence marquée entre la femme française et la femme anglaise. Les avantages que donnent les distinctions sociales en France sont plus séduisants que ceux qu'on en recueille en Angleterre : cependant en France les femmes estiment bien plus les honneurs politiques que les honneurs du salon.

Puisque nous avons cité la France ; disons que c'est surtout dans les assemblées nationales que se manifeste la différence du caractère des deux nations. Les Français , appelés depuis peu à des pensées graves , se complaisent dans les vérités larges et générales : l'attention des Anglais , toujours ramenée par leur dette nationale et leurs taxes énormes à des intérêts matériels , préfère s'attacher aux minuties de l'arithmétique et aux petites utilités de détail. M^{me} de Staël a remarqué qu'une des causes des excès de la révolution française fut l'admission des étrangers dans les assemblées délibérantes. Les orateurs avides de produire de l'effet sacrifièrent les vérités aux mots. Tout ce qu'il y avait de plus violent devint bientôt ce qui produisait le plus d'effet , et alors les orateurs sacrifièrent des hommes au lieu de vérités. Ce terrible résultat de la vanité n'aurait pu exister en Angleterre ; le peuple anglais a l'œil fixé sur les débats des communes par l'intermédiaire de ses *représentans* , les sténographes ; et il n'y a pas un orateur sur dix qui , lorsqu'il parle , songe qu'il existe des sténographes. Il est curieux de voir combien il est rare que l'orateur se tourne du côté des galeries. Le colonel Sibthorpe et M. Hunt nous semblent être à peu près les

seules personnes qui s'inquiètent beaucoup si les journaux rendent bien ou mal le lendemain matin leur éloquence et leurs belles paroles.

La chambre des communes, qui représente si mal les *opinions*, n'aurait pas duré si long-temps si elle n'avait si bien représenté le *caractère* du peuple anglais; c'est ce qui en a fait, à certaines époques, une si *admirable* assemblée (épithète que nous empruntons à lord John Russel, qui se serait trompé s'il avait trop généralisé.) Heureux le jour où ces *opinions* et ce *caractère* se refléteront dans les conseils de la nation. Peut-être, lorsque ce temps arrivera, et que les difficultés de notre système financier n'enchaîneront plus le génie d'un peuple sage et profond, les plus nobles vérités de la morale humaine obtiendront l'accueil qui leur est aujourd'hui refusé. Des hommes d'état peuvent s'élever qui exciteront d'abord l'impatience, mais qui finiront par captiver les cœurs de leur auditoire; la science de la législation succédera alors à l'art de la discussion, et ce qui est aujourd'hui accordé au talent le sera alors à la vertu.

Et quel effort produira la réforme, — la réforme tant retardée, pour être plus certaine que jamais, — quel effet produira-t-elle sur le caractère de la chambre des communes? Quelles seront les *manières* du parlement de 1835? Ses traits principaux, sous ce rapport, resteront toujours les mêmes, aussi long-temps du moins que l'Angleterre restera elle-même grande et florissante. Comme le dit M. Edouard Bulwer, pour répondre à ceux qui prétendent que le peuple choisirait ses représentans dans les classes inférieures: « Le peuple romain, remarque Machiavel, obtint le droit d'élire des plébéiens, et il élut des patriciens; et c'est, ajoute M. Bulwer, ce qui arrivera toujours tant que les hommes respecteront ceux qui sont beaucoup plus élevés qu'eux, et jalouseront ceux qui ne sont qu'un peu au-dessus. » La chambre des communes sera une assemblée d'hommes bien nés et bien élevés,

tant que le commerce anglais parcourra le monde, tant que subsisteront les arts, les sciences et les grandes fortunes de l'Angleterre. La monarchie anglaise deviendrait une république qu'il en serait de même; la chambre des communes conserverait toujours la même courtoisie, la même pureté de goût, les mêmes manières aristocratiques, mais non les mêmes principes aristocratiques. Le peuple choisira ses représentans parmi les classes riches et les classes élevées, mais il forcera ces représentans d'exprimer des opinions populaires. Le peuple demandera que ses oracles soient entendus; mais pour leur donner plus de solennité et une voix plus imposante, il laissera ces oracles, comme ceux de Dodone, descendre des plus *hauts* arbres.

(*New Monthly Magazine.*)



Paris.

LES TUILERIES.

J'ai vu un temps où il était de bon ton d'être savant ; c'était à la même époque où l'on se faisait honneur d'avoir un cousin député. Alors nul ne pouvait se présenter décemment dans le monde littéraire, s'il n'avait employé une heure ou deux de sa veillée à parcourir une table alphabétique, à recueillir quelques dates, à s'assurer pour le moins d'une généalogie, à se fourrer dans la tête tout juste ce qu'il fallait de vieux noms et de faits anciens pour défrayer l'article du lendemain ; au moyen de quoi on se donnait, en sortant du Vaudeville, un petit air de bénédictin, et le feuilleton jouait l'in-folio à s'y méprendre. Alors on écrivait des chroniques, on chantait des ballades et des virelais, on rimait des rondeaux ; on dessinait, on imprimait, on parlait gothique. Il y eut comme une irruption du monde contemporain dans le moyen âge ; les avocats eux-mêmes furent obligés d'apprendre l'histoire. La mode essaya de redevenir damoiselle, et l'art se fit

paladin. Les contredanses eurent besoin de commentaire. On imita le vermoulu dans les meubles, l'enfumé dans les tableaux, le moisi dans les livres; ce fut un bon temps pour les bouquinistes, les revendeurs et les chasubliers.

Et pourquoi tout ce luxe d'érudition, tout cet étalage de recherches? Parce que la fortune avait replacé sur le trône une dynastie descendant en ligne directe de Hugues Capet, comptant neuf siècles d'ancienneté et trente-deux générations de rois, portant unies sur son écusson les armes de France et de Navarre, et signant hardiment ses actes « Louis ou Charles, par la grâce de Dieu, » dont mal lui prit, me dit-on. C'était encore parce qu'un grand écrivain, précurseur éloquent de cette restauration, avait rajeuni dans son style brillant les titres de la vieille monarchie et les souvenirs de notre antique honneur. La chose en vint au point que la science moderne, celle qui appartient incontestablement à notre époque, qui se soucie peu des traditions et des légendes; la science positive, sèche, aride, prosaïque, impitoyable, que nous appelons la politique, se vit forcée de refaire un peu ses études, et de remonter dans le passé pour y chercher des motifs de haine contre le présent.

Or nous ne sommes plus en ce temps, Dieu merci! Autrement nous n'aurions pu écrire en tête de ce chapitre *les Tuileries*, sans retracter l'obligation de raconter que l'emplacement de la demeure royale appartenait autrefois à Nicolas de Neuville; que François Ier en fit l'acquisition pour sa mère, laquelle le donna ensuite, pour en jouir leur vie durant, à Jean Tircelin et à Julie du Trot, sa femme, deux noms qui auraient fait, il y a deux ans, la fortune d'un morceau historique. Il aurait fallu dire après cela comment Catherine de Médicis, qui regrettait son mari tout comme une bonne femme, fit bâtir un beau palais en ce lieu pour quitter l'hôtel des Tournelles, où Henri II avait été tué; comment elle chargea de cette

construction Philbert Delorme (notez bien que je n'écrirais pas Philibert), abbé de saint Serge et de Saint Éloy. Puis les additions faites au plan primitif sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, lorsque le Louvre vint étendre son grand bras jusqu'au pavillon de la rivière; les changemens opérés par Louis XIV dans l'ordonnance du château; la noble création que fit sortir Lenôtre d'un terrain inégal, marécageux, encombré de capricieux agrémens; enfin les nombreux embellissemens qu'y laissa l'Empire, avec cette puissance de ressources et cette liberté d'exécution qui n'étaient pas contrariées par les chicanes d'un budget. Et ce ne serait pas tout; il y aurait à dérouler encore toute la suite des faits qui se sont passés dans cette enceinte, longue histoire, qu'un écrivain moderne à conduite en deux volumes jusqu'à l'installation du consulat, et à laquelle il faudrait ajouter un supplément de cinq ou six révolutions, sans le courant.

On entretient aujourd'hui le public à moins de frais. Depuis qu'obéissant à la forte voix de l'émeute, des mains empressées, des marteaux officiels, on fait disparaître les derniers vestiges de parenté entre la royauté citoyenne et la royauté déchue; depuis que le blason de la nouvelle monarchie, déconcertant tout le savoir de l'art héraldique, ne rappelle plus qu'une origine d'hier, l'ignorance du passé est une sorte de courtoisie, et il y a de la coquetterie dans l'anachronisme. Pour ma part, si je m'étais trouvé ce matin un petit mouvement d'ambition, j'imprimerais sans hésiter que c'est l'architecte des Tuileries qui a donné son nom au passage Delorme.

Sans faire un tel effort d'esprit, restons dans le présent. Aussi bien voici une grande affaire qui se termine, un dénouement qui s'opère, un long mystère qui s'éclaircit, un gros scandale encore qui avorte. Ces palissades déjà vieilles, qui entouraient depuis plus d'un an le château de leur ceinture irrégulière, viennent de tomber avec plus de hâte qu'on aurait pu l'attendre. L'ouvrage téné-

breux est à découvert. L'œil se promène librement sur cette conspiration de la pelle et de la pioche qui semblait, derrière un rideau de planches, menacer nos aises et nos franchises. Chacun peut apprécier l'usurpation consommée sur la promenade du Parisien et les appréhensions dont on l'a troublé tant de fois rendent le dommage plus petit : voilà l'inconvénient du bruit fait à l'avance. L'indignation est usée quand le mal se révèle. Il n'est plus question de remparts, de batteries, de bastions, de contrescarpes, de pont-levis. C'est à deux lieues de Paris qu'il faut aller chercher des fortifications, s'il y en a. Au lieu de tout cet appareil qui devait annoncer la crainte et assurer la défense, nous voyons deux portions de terrain bien réellement prises sur la terrasse qui longeait le château et encadrait de ce côté le jardin, retranchées du domaine public, attribuées exclusivement aux jouissances de la royauté. Ces deux morceaux de terre s'étendent en carré long, de chaque côté du pavillon central jusqu'au commencement des pavillons angulaires. Chacun de ces empiétements peut avoir cent vingt pieds de longueur sur une largeur de cinquante toises, le tout mesuré au pas du curieux. Tel est le corps du délit, la prise de possession matérielle. Maintenant, pour ce qui est de la défiance où l'on pourrait trouver le tort moral, il est bien vrai qu'il y a fossé, fossé creux de sept pieds, garni d'un mur à pic, vers la base duquel descend un gazon en pente douce, planté de jeunes lilas qui grandiront et formeront une charmille, entouré en outre d'une grille à hauteur d'appui. Considéré comme protection, cet ouvrage ne serait guère plus sûr qu'un serment de fidélité exigé des fonctionnaires; car les deux jardins sont de plain-pied avec la façade du grand pavillon, qu'on ne paraît pas vouloir nous disputer. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette disposition des lieux réservés ne présente aucun rapport avec les autres parties du jardin : elle a tout-à-fait l'air d'une mesure de caprice dans un régime

légal et régulier. Disons encore qu'à ce fossé d'agrément viennent aboutir deux vrais fossés, deux profondeurs à se casser le cou, au pied des deux pavillons de Flore et de Marsan; mais ces excavations paraissent destinées à faire pénétrer la lumière dans les cuisines, et le siècle doit approuver que les cuisines s'éclairent.

Voilà, dans toute sa vérité, l'ouvrage de l'architecte qui a voulu mettre son nom après ceux de Delorme, de Ducerceau, de d'Obray et de Levau. On craignait pire, et je ne voudrais point jurer que quelques remords heureux n'a pas arrêté l'exécution des premiers projets : mais enfin c'est là tout. Une fantaisie de roi qui se satisfait par quelques toises de terre, distribuées en plates-bandes, semées de fleurs et garnies de grilles, en vérité, ce n'est pas trop. On pourrait bien disputer sur le droit; mais une fois entré dans cette voie, où s'arrêterait-on? Il vaut donc mieux faire là-dessus comme les gardiens patentés du domaine public, ne rien dire.

Et puis, nous nous plaignons à le déclarer, on a respecté avec un soin paternel nos habitudes, nos besoins, notre routine. Nous avons une terrasse, on nous refait notre terrasse; il ne s'est agi que de la reculer. Elle sera élevée, comme autrefois, de deux marches au-dessus de l'allée, bordée de ces statues qui nous étaient familières, dont les bonnes de nos enfans ne pouvaient se passer pour se cacher un instant et reparaitre en disant : « La voilà ! » A l'angle des deux jardins fermés, nous trouverons encore notre Vénus accroupie, et ce gladiateur ou rémouleur dont la tête sert de temps immémorial à modeler les bustes de Démosthènes. Il nous fallait une allée devant la terrasse, souvenir de l'ancienne rue que la monarchie absolue nous a prise; on nous rend notre allée, toujours un peu plus loin, aux dépens, il est vrai, de ces compartimens gracieux que le crayon de Lenôtre avait tracés; les uns ont entièrement disparu, les autres sont cruellement rognés : mais enfin nous irons droit notre

chemin d'une grille à l'autre , pourvu que nous ayons soin de ne pas tomber dans les deux petits bassins qui s'avancent librement dans la route. Quant à la déviation qu'il faudra faire pour gagner les grilles d'entrée et rejoindre la ligne de circulation , ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. On a du temps à perdre maintenant.

A présent que les parts sont faites , prenons la nôtre. Au roi , à sa famille , à sa maison , les bâtimens noircis , héritage de la couronne, et portant sur une colonne brisée l'empreinte commémorative des journées de juillet , le moignon de galerie qui s'arrête devant la rue de Rohan, essai des temps modernes, dont la vieille galerie du Louvre semble narguer l'impuissance ; la cour encore , pourvu qu'on ne prenne pas l'habitude de la fermer trop souvent ; enfin, puisque la chose est faite, les deux bouts de jardin conquis à la sourdine , faible indemnité des réductions que la majesté du trône a subies. A nous le reste, le passage sous le pavillon de l'horloge , le sol qui s'étend devant ce pavillon et dont j'ai besoin absolument pour régler ma montre ; les terrasses , les parterres , les allées , les bassins , les massifs , les bosquets , moyennant certaines conditions de costume et de bonne tenue. Contentons-nous de cela ; et si nous ne voulons en rien perdre ne faisons pas de révolutions nouvelles, n'allons pas encore une fois nous proclamer souverains.

Partout où les hommes s'assemblent et se montrent les uns aux autres, il s'établit des mœurs, des habitudes, des prétentions et des critiques. Tout cela se trouve dans le jardin des Tuileries comme dans le monde, et l'observation en plein vent n'est pas sans plaisir. D'abord l'entrée est libre ; on n'a compte à rendre à personne de son nom, de sa qualité, de son opinion, de son dessin ; pas de salut à faire, pas de rôle à jouer. Si vous n'avez ni chieu, ni croix d'honneur, ni paquet, le factionnaire ne vous regarde même pas. Il ne s'agit que d'être vêtu suivant la façon qu'on est convenue d'appeler décente. Une veste élé-

gante, une casquette de fine étoffe, sont des motifs d'exclusion. Le pourpoint doit avoir des basques, le couvre-chef un bord circulaire et une forme élevée. M. Chodruc-Duclos serait admis sans difficulté, s'il n'était pas, lui, resté fidèle au Palais-Royal. Et tel est l'empire de la consigne, tant a de force la tradition de l'obéissance, qu'aux jours de la victoire populaire, alors qu'il n'y avait plus ni gouverneur, ni surveillans, ni adjudans, ni gendarmes, ni roi, l'invasion du costume prohibé ne dura que tout juste le temps nécessaire pour la conquête. La garnison seule pouvait paraître de contrebande.

La population des Tuileries varie naturellement selon les heures de la journée, les saisons et l'état de la température. Le matin, ce ne sont que des gens de passage, affairés; bientôt la lecture des journaux amène des groupes tranquilles, sérieux et sédentaires. Vers midi commence la vie joyeuse, le mouvement d'oisiveté, l'agitation riante du loisir, par l'arrivée des enfans. Les mères viennent ensuite; puis tout le monde, j'entends tous ceux qui ne sont pas enfermés dans un bureau, penchés sur une table, attendant la pratique dans un comptoir. Ces derniers ont leur jour de cohue, de fatigue, de toilette ambitieuse, de luxe inusité, le dimanche, où toutes les industries, toutes les professions, tous les métiers, descendant à longs flots de leurs retraites, avides de respirer un peu d'air, et vont s'étouffer pêle-mêle dans la grande allée, depuis l'impudent Méléagre jusqu'au chaste et décent Cadmus.

Mais il faut remarquer une merveilleuse intelligence dans la distribution que se sont faite des diverses parties du jardin les différentes colonies qui viennent s'y établir; car toutes n'y arrivent pas avec les mêmes désirs, les mêmes besoins, les mêmes caprices. Sur la terrasse du bord de l'eau, par exemple, en ce lieu où la vue est si belle, l'air si pur, le terrain ferme, l'espace si commode, les rayons du soleil si directs

dans les belles journées d'hiver, vous êtes sûr de ne trouver presque personne. Aussi l'aristocratie l'a-t-elle choisie pour ses rencontres, la politique grave et sérieuse pour ses entretiens. Je ne m'étonne pas qu'on y ait placé une conspiration de bonne compagnie. Le massif planté au bas de cette terrasse est tout-à-fait désert; à peine y voit-on de temps en temps un étudiant qui apprend en huit jours son cours d'une année, un acteur qui menace les marronniers de sa tirade, un chansonnier qui cherche de l'esprit dans le dictionnaire des rimes; car c'est un asile délicieux pour la méditation. Mais n'allez pas croire, sur la foi de certains conteurs, que cette solitude soit favorable aux amours, qu'on y cherche un abri contre les regards jaloux, qu'il s'y fasse de tendres épanchemens, des aveux, des promesses, des sermens et des querelles. Fadaïses d'un autre âge, rêveries anacréontiques qui amusent encore la province! Le monde, avec son grand jour, son bruit tumultueux et ses yeux distraits, est bien plus sûr pour le mystère que l'ombre et la retraite. La société tout entière se prête volontiers à devenir complice des choses qu'on n'affecte pas de lui cacher.

Lorsque vous avez descendu le croissant doucement incliné qui termine la terrasse du bord de l'eau, vous voyez en face de vous, de l'autre côté du bassin octogone, un espalier vivant, qui semble tapisser le mur. Là s'est conservée la religion du soleil. Une foule de vieillards, d'enfans et même de jeunes hommes, car les jeunes hommes ont maintenant des rhumatismes, viennent épier le moment où l'astre bienfaisant, perçant les nuages qui le couvrent à peu près la moitié de l'année, se laissera voir, se fera sentir à ses adorateurs. Là une généreuse prévoyance a multiplié les bancs, et il y a place encore pour la spéculation des chaises. Depuis long-temps cet endroit a reçu le doux nom de *Petite Provence*. Tout est pur, innocent, tempéré comme la convalescence,

dans cette orangerie des humains, qu'un monticule protège contre les vents du nord. On y cause, on y lit, on y joue; à peine si l'on s'y regarde. Vous y trouverez encore quelquefois une jeune femme, dans les premières illusions du mariage, essayant son devoir de mère, et voilant d'un tissu léger cette nouvelle espérance de bonheur, trompeuse aussi peut-être, qu'elle presse tendrement contre son sein nourricier. Honte à qui viendrait troubler d'un sourire indiscret cette pudique immodestie de l'allaitement!

Au détour du mur commence la circulation mondaine, irrévocablement fixée par l'usage dans la grande allée qui borde la terrasse des Feuillans, ou sous les arbres les plus voisins, suivant la température qui règne. Pour qui ne connaîtrait pas les habitudes parisiennes, ce serait un spectacle singulier, une énigme obscure que cette nuée de promeneurs, attachés l'un à l'autre par le bras, parcourant rapidement cinquante fois le même espace, se retournant au même point, comme s'il s'agissait d'une tâche à remplir pour la journée, d'une peine à subir pour avoir manqué la garde ou pour tout autre délit municipal. Et pourtant, dans ce mouvement confus et machinal, s'agitent bien des passions, bien des vanités. Il existe à Paris une certaine société qui fait des Tuileries son monde, son théâtre. Vous la verrez rarement ailleurs; vous la trouverez toujours là. C'est pour elle qu'on nettoie les allées, qu'on élague les arbres, qu'on apporte ou qu'on déplace les orangers. C'est vers les Tuileries que se dirige toute sa pensée, toute son ambition. Il y a des rivalités qui ne se rencontrent jamais qu'aux Tuileries. C'est pour les Tuileries que, dans quelques familles, on fait effort de dépense, assaut d'invention en toilette; c'est là qu'on doit étaler la robe nouvelle, déployer le manteau avec tout son lustre de jeunesse, risquer le début d'un chapeau. Là il se forme des réputations, des sobriquets, des moqueries, des chroniques scandaleuses.

Les habitués de cette réunion ont leurs beautés célèbres, que l'on traite comme dans les salons, dont on s'approche pour les admirer, et qu'on va déchirer plus loin. Chaque jour, à heure fixe, les mêmes fatuités viennent s'y dessiner, les mêmes préteutions y faire la grimace. On y expose même des filles à marier. Tous ces gens-là se connaissent et se désignent l'un à l'autre, si ce n'est par leurs noms, au moins par leurs ridicules et leurs défaits. J'appellerais volontiers ce monde à part la *Petite Province*.

Mais ce qui fait, pour moi du moins, le véritable attrait de ces lieux, ce sont les enfans, je veux dire ceux qui ne comptent pas encore dix années, dont les membres ont tout leur potelé et toute leur mollesse. dont la carnation est si fraîche, les mouvemens si souples et si gracieux, les cheveux si moelleux et si beaux lorsqu'ils roulent en boucles soyeuses autour d'une figure animée par le jeu. Quel charme dans leur gaieté, dans l'innocente ivresse qui fait étinceler leurs yeux, dans ce sang pur et vif qui vient colorer leurs joues ! Quelle gentillesse dans leurs petites mutineries, dans leurs chagrins passagers, dans cette jolie moue qui leur appartient, et que les femmes mêmes ne peuvent imiter ! Il y a vraiment de quoi se laisser prendre au mariage. Et combien est touchante la coquetterie maternelle qui s'exerce sur ces délicieuses créatures ! J'entends la coquetterie de bon goût, celle qui sert à faire valoir leurs naturelles beautés, et non pas l'imbécille vanité qui les étouffe sous des déguisemens bizarres. De grâce, mesdames, point d'uniformes, de schakos, d'épaulettes, de harnois militaires à ces garçons ronds delets qui veulent se rouler dans la poussière, livrer leur chevelure aux vents, respirer la vie par tout leur corps. Que leur cou soit nu, leurs jambes libres ; que leur coiffure puisse tomber sans dommage, car elle doit tomber. J'ai vu assez de grands enfans en gardes nationaux ; dispensez les petits du ridicule. N'enlaidissez pas à plaisir

ces marmots dont le rire, les exercices, les cris en plein air, peuvent en ce moment raviver une âme flétrie. Il m'est arrivé de conduire ici même, au milieu de leurs groupes joyeux, un philosophe chagrin, morose, misanthrope, un homme d'état (vous savez ce que c'est), qui n'avait pas eu sa part dans la dernière distribution des emplois. La vue de ces enfans dérida un instant son front; le sourire elleura ses lèvres; mais il s'écria tout à coup : « Quel dommage que tout cela soit destiné à devenir des hommes ! »

Nous voici revenus près du château, et avec un peu de hardiesse nous pouvons traverser ce marais de boue, d'argile et de plâtre, ajouté encore pour quelque temps aux nouvelles limites de l'usufruit royal. Nous passons, sans nous arrêter, sous la voûte qui conduit à la cour. Aussi bien, qu'y aurait-il là maintenant à regarder? La porte vitrée est close, l'escalier est vide. Pas de gardes à l'intérieur, plus de ces brillans uniformes, devant lesquels s'extasiait la foule la veille du jour où elle les poursuivit à coups de pierre. La chapelle est fermée aussi, fermée le dimanche : les beaux jours de la chapelle sont passés. Il faut avoir le courage d'une femme pour oser ici prier Dieu. Nous sommes dans la cour, elle est libre, on s'y promène. A cette heure, le tambour ne s'y fait pas entendre; on n'y voit pas marcher, en tête des bataillons réguliers, quelques centaines d'honnêtes citoyens, marchands, médecins, hommes d'affaires, commis, artisans, penseurs peut-être, qui viennent, mal-alignés et le pas incertain, se mouvoir au gré d'un commandement qu'ils ne comprennent pas. Monsieur le maréchal commandant en chef a fini sa matinée.

Mais ne saurons-nous rien du château, de ceux qui l'occupent, de sa distribution actuelle, de la part d'habitation attribuée à chaque personne? Non. Interrogez là-dessus les hanteurs de palais, les visiteurs de princes, les familiers de courtisans, les amis intimes des valets de

piéd ; ces gens-là vous diront ce qui a été et ce qui est ; car ils ont vu l'un et l'autre, et vous ne pouvez douter de leurs préférences. Pour moi, tout ce que je puis vous fournir, c'est un relevé exact indiquant l'entrée et la sortie des différens hôtes qui ont logé dans ce palais depuis trente années. Il m'a été communiqué par le plus vieux des concierges ; car les concierges ont aussi le privilège de l'immovibilité. Un premier président de cour royale, venant complimenter le roi nouveau, est sûr au moins de trouver sous le guichet une figure de connaissance.

Or voici ce document rédigé en style d'aubergiste :

1° Napoléon Bonaparte, premier consul de la république, puis empereur des Français, entré le 19 février 1800, venant du Luxembourg ; sorti le 30 mars 1814, allant à l'île d'Elbe ;

2° Louis XVIII, roi de France et de Navarre, entré le 3 mai 1814, venant d'Angleterre ; sorti le 19 mars 1815, allant en Belgique ;

3° Napoléon, qualifié comme dessus, entré le 20 mars 1815, venant de l'île d'Elbe, sorti le 3 juillet 1815, allant à l'île Sainte-Hélène ;

4° Louis XVIII, déjà nommé, entré le 8 juillet 1815 venant de Belgique, mort dans l'établissement le 16 septembre 1824 ;

5° Charles X, roi de France et de Navarre, entré le 16 septembre 1824, venant du pavillon Marsan, sorti le 29 juillet 1830, allant en Écosse ;

6° Le peuple de Paris, société anonyme pour l'insurrection, entré le 29 juillet 1830, venant de la rue, sorti le 9 août suivant, allant à ses affaires ;

7° Louis-Philippe, roi des Français, entré le 9 août 1830, venant du Palais Royal ;.....

On m'a dit encore qu'il existait un registre particulier de l'état civil pour les familles qui séjournent dans cette hôtellerie. Je n'ai pu en feuilleter les pages ; mais j'ai su que depuis la fondation des Tuileries il y était né seule-

ment deux enfans destinés au trône, qui ont tété en quelque sorte la royauté dans leur maillot. Que sont-ils devenus? je l'ignore, mais il me semble les avoir vus dernièrement ensemble quelque part, côte à côte, se donnant la main, unis par une même destinée, liés d'une fraternité nouvelle et bizarre... Ah! maintenant je m'en souviens; c'étaient dans une loi de bannissement.

A présent, il ne s'agit plus que de sortir; sortons par où les rois entrent, par l'arc de triomphe, et nous jetterons en passant un coup d'œil sur ce monument où grelotte, dans sa guérite de pierre ouverte aux quatre vents, un cavalier de la garde nationale, portant le costume polonais, éclatant témoignage de nos généreuses sympathies. Voilà les bas-reliefs qui rappellent les victoires de 1805 scellés de nouveau sur toutes les faces; le Trocadéro est au rebut: et cependant je lis, dans un livre publié il y a peu d'années, que ces bas-reliefs ont été déplacés en 1815 pour ne reparaître jamais. *Jamais! toujours!* ce sont deux mots pour lesquels nos imprimeurs ne devraient pas trouver de caractères dans leurs casses. Mais afin d'épargner aux écrivains de pareilles méprises, ne pourrions-nous pas renoncer désormais à élever des monumens pour les renommées, pour les affections contemporaines? Voyez, dans le seul horizon du lieu où nous nous sommes arrêtés, combien de pierres qui attendent inutilement la pierre voisine, que de piédestaux sans statue! La porte de l'Étoile, l'emplacement destiné à Louis XV, l'expiation promise à Louis XVI. Et si vous vouliez vous détourner un peu, je vous ferais chercher, en face du palais des députés, le marbre consacré à Louis XVIII, à l'auteur de la Charte. En bonne justice, il faudrait, sur cette base toute prête, faire monter M. Bérard. Mais qui se chargerait aujourd'hui de trouver M. Bérard? Tout cela vous prouve que, dans ce siècle de politique mobile, les événemens et les grands hommes du jour ne peuvent être ni sculptés ni fondus. C'est dépense, talent, pierre et bronze en pure

perte. Et s'il est absolument nécessaire d'occuper nos artistes, ce que je n'empêche assurément, livrons à leurs ingénieuses mains des matières de courte durée, demandons-leur des ouvrages légers, fragiles, éphémères, comme nos enthousiasmes, nos sermens et nos constitutions!

A. BAZIN.



Maître Gornélins.

Comme celui qui conte , ainsi comme une histoire ,
Que les fees jadis les enfansoos volaient ;
Et , de nuit , aux maisons secrètes , devalaient
Par une cheninée.

(DE LA FRESNAYE-VAUQUELIN.)

§ Ier.

SCÈNES D'ÉGLISE AU QUINZIÈME SIÈCLE.

En 1479, le jour de la Toussaint, au moment où cette histoire commença, les vêpres étaient dites à la cathédrale de Tours, et l'archevêque, Hélie de Bourdeilles, se levait de son siège pour donner lui-même la bénédiction aux fidèles.

Le sermon ayant duré long-temps, la nuit était venue pendant l'office, et l'obscurité la plus profonde régnait alors dans certaines parties de cette belle église, dont les deux tours n'étaient pas encore achevées. Cependant bon nombre de cierges brûlaient en l'honneur des saints sur les porte-cires triangulaires destinés à recevoir ces pieuses offrandes, dont aucun concile n'a su nous expliquer le mérite; les luminaires de chaque autel et tous les candélabres du chœur étaient allumés: mais ces masses de

lumière, inégalement semées à travers la forêt de piliers et d'arcades qui soutient les trois nefs de la cathédrale, en éclairaient à peine l'immense vaisseau. En projetant les fortes ombres des colonnes ou les légères découpures des ornemens sur les hautes et longues galeries de l'édifice, ces clartés vacillantes y produisaient mille fantaisies, et faisaient vigoureusement ressortir les ténèbres dans lesquelles étaient ensevelis les arceaux élevés, les cintres, les voussures, et surtout les chapelles latérales déjà si noires en plein jour. La foule offrait des effets non moins pittoresques. Certaines figures se dessinaient si vaguement dans le clair-obscur qu'on pouvait les prendre pour des fantômes; tandis que plusieurs autres, frappées en plein par des lueurs éparses, attiraient l'attention comme les têtes principales d'un tableau. Puis, les statues semblaient animées, et les hommes pétrifiés; çà et là, des yeux brillaient dans le creux des piliers, la pierre jetait des regards; les marbres parlaient; les voûtes répétaient des soupirs; enfin l'édifice entier paraissait doué de vie.

L'existence des peuples n'a pas de scènes plus solennelles ni de momens plus majestueux. A l'homme en masse, il faut toujours du mouvement pour faire œuvre de poésie; mais à ces heures de religieuses pensées, quand les richesses humaines sont mariées aux grandeurs célestes, il y a d'incroyables sublimités dans le silence, de la terreur ou de l'espoir dans le repos, de l'éloquence dans les genoux pliés et dans les mains jointes. Le concert de sentimens qui résume la force des âmes en un même élan produit alors un inexplicable phénomène de spiritualité. La mystique exaltation de tous les fidèles assemblés réagit probablement sur chacun d'eux, et le plus faible est porté peut être sur les flots de cet océan d'amour et de foi. Puissance tout électrique, la prière arrache ainsi notre nature à elle-même en la concentrant; et cette involontaire union de toutes les volontés, également prosternées à terre, également élevées aux cieux, contient

sans doute le secret des magiques influences que possèdent le chant des prêtres et les mélodies de l'orgue, les parfums et les pompes de l'autel, les voix de la foule et ses contemplations silencieuses.

Aussi ne devons-nous pas être étonnés de voir au moyen âge tant d'amours commencées à l'église après de longues extases, amours souvent dénouées peu saintement, mais dont les femmes finissaient comme toujours, par faire pénitence. Le sentiment religieux avait alors certaines affinités avec l'amour; il en était ou le principe ou la fin: alors l'amour était encore une religion; il avait encore son beau fanatisme, ses superstitions naïves, ses dévouemens sublimes qui sympathisaient avec ceux du christianisme, et si leurs mystères concordaient si complaisamment, les mœurs de l'époque peuvent assez bien expliquer cette singulière alliance.

D'abord la société ne se trouvait guère en présence que devant les autels. Seigneurs et vassaux, hommes et femmes n'étaient égaux que là; là seulement, les amans savaient se voir et correspondre. Puis, les fêtes ecclésiastiques composaient presque tout le spectacle du temps; et l'âme d'une femme était alors plus vivement remuée au milieu des cathédrales qu'elle ne l'est aujourd'hui dans un bal ou à l'Opéra: or, presque toutes les fortes émotions ramènent les femmes à l'amour. Enfin, à force de se mêler à la vie et de la saisir dans tous ses actes, la religion s'était rendue également complice et des vertus et des vices. La religion avait passé dans la science, dans la politique, dans l'éloquence, dans les crimes, sur les trônes et dans la peau du pauvre; elle était tout.

Ces observations demi-savantes justifieront peut-être la vérité de cette historiette, dont certains détails pourraient effaroucher la morale perfectionnée de notre siècle, un peu *collet-monté*, comme chacun sait.

Au moment où le chant des prêtres vint à cesser, quand les dernières notes de l'orgue se mêlèrent aux vi-

brations de l'*amen* sorti de la forte poitrine des chantres, et pendant qu'un léger murmure retentissait encore sous les voûtes lointaines, au moment où toute cette assemblée attendait dans le recueillement la bienfaisante parole du prélat, un bourgeois, pressé de rentrer en son logis, ou craignant pour sa bourse le tumulte de la sortie, se recira doucement, au risque d'être réputé mauvais catholique.

Aussitôt, un gentilhomme tapi contre un des énormes piliers qui environnent le chœur, où il était resté comme perdu dans l'ombre, s'empessa de venir prendre la place abandonnée par le prudent Tourangeau; mais en y arrivant, il se cacha promptement le visage dans les plumes qui ornaient son haut bonnet gris, et s'agenouilla sur la chaise avec un air de contrition auquel un inquisiteur aurait pu croire.

Après l'avoir assez attentivement regardé, ses voisins parurent le reconnaître, et se remirent à prier en laissant échapper certain geste indéfinissable, par lequel ils exprimèrent une même pensée, pensée caustique, railleuse; c'était comme une médisance muette. Deux vieilles femmes hochèrent même la tête en se jetant un mutuel coup d'œil, et ce coup d'œil voyait dans l'avenir.

La chaise dont le jeune homme s'était emparé se trouvait près d'une chapelle pratiquée entre deux piliers, et fermée par une grille de fer.

Le chapitre louait, moyennant d'assez fortes redevances, à certaines familles seigneuriales ou même à de riches bourgeois, le droit d'assister aux offices, exclusivement eux et leurs gens, dans les chapelles latérales, situées le long de deux petites nefs qui tournent autour de la cathédrale. Cette simonie se pratique encore aujourd'hui. Une femme avait alors sa chapelle à l'église, comme de nos jours elle prend une loge aux Italiens. Les locataires de ces places privilégiées ayant en outre la charge d'entretenir l'autel qui leur était concédé, chacun mettait son amour-propre

à décorer somptueusement le sien, vanité dont l'église s'accommodait assez bien.

Or, dans cette chapelle et près de la grille, une jeune dame était agenouillée sur un beau carreau de velours rouge à glands d'or, précisément auprès de la place précédemment occupée par le bourgeois. Une lampe d'argent vermeil suspendue à la voûte de la chapelle, devant un autel magnifiquement orné, jetait sa pâle lumière sur le livre d'Heures que tenait la dame; et ce livre trembla violemment dans ses mains quand le jeune homme vint près d'elle.

— *Amen*.....

A ces répons, chanté d'une voix douce, mais cruellement agitée, et qui heureusement se confondit dans la clameur générale, elle ajouta vivement et à voix basse :

— Vous me perdez!....

Cette parole fut dite avec un accent d'innocence auquel devait obéir un homme délicat; elle allait au cœur et le perçait; mais l'inconnu, saïs doute emporté par un de ces paroxysmes de passion qui étouffent la conscience, resta sur sa chaise et releva légèrement la tête, pour jeter un coup d'œil dans la chapelle.

— Il dort!.... répondit-il d'une voix si bien assourdie que cette réponse dut être entendue par la jeune femme comme un son par l'écho.

Elle pâlit; et son regard furtif, quittant pour un moment le vélin du livre, se dirigea sur un vieillard que le jeune homme avait regardé.

Quelle terrible complicité ne se trouvait-il pas dans cette œillade!....

Lorsque la jeune femme eut examiné ce vieillard, elle respira fortement et leva son beau front orné d'une pierre précieuse vers un tableau où la Vierge était peinte; ce simple mouvement, son attitude, son regard mouillé, di-

saient toute sa vie avec une impudente naïveté. Perverse, elle eût été dissimulée.

Le personnage qui faisait tant de peur aux deux amans était un petit vieillard, bossu , presque chauve, de physionomie farouche, ayant une large barbe d'un blanc sale et taillée en éventail. La croix de Saint-Michel brillait sur sa poitrine. Ses mains, rudes, fortes, sillonnées de poils gris, et que, d'abord, il avait sans doute jointes, s'étaient légèrement désunies pendant le sommeil auquel il se laissait si imprudemment aller. Sa main droite semblait prête à tomber sur sa dague, dont la garde formait une espèce de grosse coquille en fer sculpté. Par la manière dont il avait rangé son arme, le pommeau se trouvait sous sa main; et si, par malheur, elle venait à toucher le fer, nul doute qu'il ne s'éveillât aussitôt, et ne jetât un regard sur sa femme. Or il y avait sur ses lèvres sardoniques, et dans son menton pointu capricieusement relevé, les signes caractéristiques d'un malicieux esprit, d'une sagacité froidement cruelle qui devait lui permettre de tout deviner, parce qu'il savait tout supposer. Son front jaune était plissé comme celui des hommes habitués à ne rien croire, à tout peser; et qui, semblables aux avarés faisant trébucher leurs pièces d'or, cherchent le sens et la valeur exacte des actions humaines. Il avait une charpente osseuse et solide, il était nerveux, paraissait très-irritable; bref, vous eussiez dit un ogre manqué.

Donc au réveil de ce terrible seigneur, un inévitable danger attendait nécessairement la jeune dame; car mari jaloux, il ne manquerait pas de reconnaître la différence qui existait entre le vieux bourgeois, dont il n'avait pas pris ombrage, et le nouveau venu, courtisan jeune svelte, élégant.

— *Libera nos à malo !.....* dit-elle en essayant de faire comprendre ses craintes au cruel jeune homme.

Celui-ci leva la tête vers elle et la regarda. Il avait des pleurs dans les yeux; pleurs d'amour, ou de désespoir. A

cette vue la dame tressaillit , elle se perdit. Tous deux résistaient sans doute depuis long-temps, et ne pouvaient peut-être plus résister à un amour grandi de jour en jour par d'invincibles obstacles , couvé par la terreur, fortifié par la jeunesse.

La dame était médiocrement belle, mais son teint pâle accusait de secrètes souffrances qui la rendaient intéressante, rien qu'à la voir. Au reste, elle avait les formes distinguées, et les plus beaux cheveux du monde. Gardée par un tigre, elle risquait peut-être sa vie en disant un mot , en se laissant presser la main , en accueillant un regard. Si jamais amour n'avait été plus profondément enseveli dans deux cœurs , plus délicieusement savouré , jamais aussi passion ne devait être si périlleuse. Il était facile de deviner que, pour ces deux êtres , il y avait dans l'air , dans les sons, dans le bruit des pas, dans les dalles, dans les choses les plus indifférentes aux autres hommes , des qualités sensibles, des propriétés particulières qu'ils devinaient ; et peut être l'amour leur faisait-il trouver des truchemens fidèles jusque dans les mains glacées du vieux prêtre auquel ils allaient dire leurs péchés ou dont ils recevaient une hostie en approchant de la sainte table ; amour profond, amour entaillé dans l'ame comme, dans le corps , une cicatrice qu'il faut garder pendant toute la vie.

Quand ces deux jeunes gens se regardèrent , la femme sembla dire à son amant :

— Périçons, mais aimons-nous !...

Et le cavalier parut lui répondre :

— Nous nous aimerons, et ne périrons pas !...

Alors, par un mouvement de tête plein de mélancolie, elle lui montra une vieille duègne et deux pages. La duègne dormait. Les deux pages étaient jeunes, et paraissaient assez insoucians de ce qui pouvait arriver de bien ou de mal à leur maître.

— Ne vous effrayez pas à la sortie, et laissez-vous faire...

A peine le gentilhomme eut-il dit ces paroles à voix basse que la main du vieux seigneur coula sur le pommeau de son épée. En sentant la froideur du fer, le vieillard s'éveilla soudain; ses yeux jaunes se fixèrent aussitôt sur sa femme; et, par un privilège assez rarement accordé même aux hommes de génie, il retrouva son intelligence aussi nette et ses idées aussi lucides que s'il n'avait pas somméillé.

Si le jeune cavalier donnait un œil à sa maîtresse, de l'autre il guignait le mari; alors il se leva lestement, et s'effaça derrière le pilier au moment où la main du vieillard voulut se mouvoir; puis il disparut, léger comme un oiseau. Ayant promptement baissé les yeux, la dame feignit de lire, et tâcha de paraître calme; mais elle ne pouvait empêcher son visage de rougir et son cœur de battre avec une violence inusitée. Le vieux seigneur entendit le bruit des pulsations profondes et sonores qui retentissaient dans la chapelle, remarqua l'incarnat extraordinaire répandu sur les joues, sur le front, sur les paupières de sa femme; et alors, il regarda prudemment autour de lui, mais, ne voyant personne dont il dût se défier :

— A quoi pensez-vous donc, ma mie?... lui dit-il.

— L'odeur de l'encens me fait mal... répondit-elle.

— Il est donc mauvais d'aujourd'hui!... répliqua le seigneur.

Malgré cette observation, le rusé vieillard feignit de croire à cette défaite; et, soupçonnant quelque trahison secrète, il résolut de veiller encore plus attentivement sur son trésor.

La bénédiction était donnée. Sans attendre la fin du *secula seculorum*, la foule se précipitait comme un torrent vers les portes de l'église. Le seigneur attendit prudemment, suivant son habitude, que l'empressement gé-

néral fût calmé ; puis il sortit en faisant marcher devant lui la duègne et le plus jeune page qui portait un fallot. Il donna le bras à sa femme, et l'autre page les suivit.

Au moment où le vieux seigneur allait atteindre la porte latérale ouverte dans la partie orientale du cloître, et par laquelle il avait coutume de sortir, un flot de monde se détacha de la foule qui obstruait le grand portail. En refluant avec impatience vers la petite nef où se trouvait la famille, cette masse compacte l'empêcha de retourner sur ses pas. Alors, le seigneur et sa femme furent poussés au dehors par la puissante pression de cette multitude. Le mari tâcha de passer le premier en tirant fortement sa dame par le bras ; mais, en ce moment, il fut entraîné vigoureusement dans la rue, et sa femme lui fut arrachée par le bras d'un étranger.

Le terrible bossu comprit soudain qu'il était tombé dans une embûche préparée de longue main. Se repentant d'avoir dormi si long-temps, il rassembla toute sa force ; d'une main, ressaisit sa femme par la manche de sa robe ; et, de l'autre, essaya de se cramponner à la porte. Mais l'ardeur de l'amour l'emporta sur la rage de la jalousie ; et le jeune gentilhomme, prenant sa maîtresse par la taille, l'enleva si rapidement et avec une telle force de désespoir, que l'étoffe de soie et d'or, le brocard et les baleines se déchirèrent bruyamment. La manche resta seule au mari. Un rugissement de lion couvrit aussitôt les cris poussés par la multitude, et l'on entendit bientôt une voix terrible hurlant ces mots :

— A moi, Poitiers !... Au portail, les gens du comte de Saint-Vallier !... Au secours... Ici !

Et le comte Aymar de Poitiers, sire de Saint-Vallier, tenta de tirer son épée et de se faire faire place ; mais il se vit environné, pressé par trente ou quarante gentilshommes qu'il était dangereux de blesser ; et parmi lesquels plusieurs, de haut rang, lui répondirent par des quolibets en l'entraînant avec eux.

Le ravisseur avait emmené la comtesse, avec la rapidité de l'éclair, dans une chapelle ouverte où il l'assit derrière un confessionnal, sur un banc de bois. A la lueur des cierges qui brûlaient devant l'image du saint auquel cette chapelle était dédiée, ils se regardèrent un moment en silence, en se pressant les mains, étonnés l'un et l'autre de leur audace; et la comtesse n'eut pas le cruel courage de reprocher au jeune homme la hardiesse à laquelle ils devaient ce périlleux, ce premier instant de bonheur.

— Voulez-vous fuir avec moi dans les états voisins? lui dit vivement le gentilhomme. J'ai près d'ici deux gendets d'Angleterre capables de faire trente lieues d'une seule traite.

— Hé! s'écria-t-elle doucement, il n'y a d'asile en aucun lieu du monde pour une fille du roi Louis!...

— C'est vrai!... répondit le jeune homme stupéfait de n'avoir pas prévu cette difficulté de son entreprise.

— Pourquoi donc m'avez-vous arrachée à mon mari?... demanda-t-elle avec une sorte de terreur.

— Hélas!... reprit le cavalier, je n'ai pas compté sur le trouble où je suis en me trouvant près de vous, en vous entendant me parler, en recueillant vos regards!.... J'ai conçu deux ou trois plans; eh bien! maintenant, tout me semble accompli puisque je vous vois...

— Mais je suis perdue... dit la comtesse.

— Nous sommes sauvés!.... répliqua le gentilhomme avec toute l'ardeur de l'amour. Écoutez-moi!....

— Ceci me coûtera la vie!.... reprit-elle en laissant couler les larmes qui roulaient dans ses yeux. Le comte me tuera ce soir peut-être!.. Allez chez le roi! racontez-lui les tourmens que depuis cinq ans sa fille a endurés.... Il m'aimait bien quand j'étais petite, et il m'appelait en riant *Marie-pleine-de-grâce*, parce que j'étais laide!... Ah! s'il savait à quel homme il m'a donnée, il se mettrait dans une terrible colère.... Si je n'ai pas osé me plaindre, c'est par pitié pour le comte!... Mais comment ma voix

serait-elle parvenue jusqu'au roi !.. Mon confesseur lui-même est un espion de Saint-Vallier.—Si je me suis prêtée à ce coupable enlèvement, c'est dans l'espoir de vous avoir pour défenseur ; mais puis-je me fier à....

— Oh ! dit-elle en pâlisant et s'interrompant , voici le page !..

La pauvre comtesse se fit comme un voile avec ses mains pour se cacher la figure.

— Ne craignez rien !..... reprit le jeune seigneur, il est gagné ! Vous pouvez vous servir de lui en toute assurance, il m'appartient..... Et quand le comte viendra vous chercher , il nous préviendra de son arrivée.

Il y a dans ce confessionnal, ajouta-t-il à voix basse, un chanoine de mes amis ; il sera censé vous avoir retirée de la bagarre et mise sous sa protection dans cette chapelle. — Ainsi, tout est prévu pour tromper Saint-Vallier.....

A ces mots, les larmes de la comtesse se séchèrent ; mais une expression de tristesse vint rembrunir son front par degrés.

— On ne le trompe pas ! dit-elle. Ce soir, il saura tout !... Prévenez ses coups..... — Allez au Plessis, voyez le roi , dites-lui que...

Elle hésita ; mais quelque souvenir lui ayant donné le courage d'avouer les secrets du mariage :

— Eh bien ! oui , reprit-elle ; dites-lui que pour se rendre maître de moi, le comte me fait saigner aux deux bras et m'épuise..... dites qu'il m'a traînée par les cheveux... dites que je suis prisonnière... dites que...

Son cœur se gouffla, les sanglots expirèrent de son gosier, quelques larmes tombèrent de ses yeux ; et, dans son agitation, elle se laissa baiser les mains par le jeune homme auquel il échappait des mots sans suite.

— Personne ne peut parler au roi..... Pauvre petite !... . J'ai beau être le neveu du grand-maître des arbalétriers, je n'entrerai pas ce soir au Plessis !..... Ma chère dame... ma belle souveraine. — Mon Dieu, a-t-elle souffert !.....

Marie, laissez-moi dire deux mots!... ou nous sommes perdus!..

— Que devenir?.. s'écria-t-elle.

Puis, apercevant à la noire muraille un tableau de la Vierge, sur lequel tombait la lueur de la lampe :

— Sainte mère de Dieu, conseillez-nous!... dit-elle.

— Ce soir, reprit le jeune seigneur, je serai chez vous!..

— Et comment?.. demanda-t-elle naïvement.

Ils étaient dans un si grand péril, que leurs plus douces paroles semblaient dénuées d'amour.

— Ce soir, reprit le gentilhomme, je vais aller m'offrir en qualité d'apprenti à maître Cornélius, l'argentier du roi; j'ai su me procurer une lettre de recommandation qui me fera recevoir. Son logis est voisin du vôtre. Une fois sous le toit de ce vieux ladre, à l'aide d'une échelle de soie, je saurai trouver le chemin...

— Oh! dit-elle pétrifiée d'horreur, si vous m'aimez, n'allez pas chez maître Cornélius!...

— Ah! s'écria-t-il en la serrant contre son cœur avec toute la force que l'on se sent à son âge, vous m'aimez!..

— Oui, dit-elle N'êtes-vous pas mon espérance? Vous êtes gentilhomme, je vous confie mon honneur!

— D'ailleurs, reprit-elle en le regardant avec dignité, je suis trop malheureuse pour que vous trahissiez ma foi. Mais à quoi bon tout ceci?... Allez, laissez-moi mourir plutôt que d'entrer chez Cornélius! Ne savez-vous pas que tous ses apprentis...

— Ont été pendus!..... reprit en riant le gentilhomme; mais croyez-vous que ses trésors me tentent?..

— Oh! n'y allez pas, vous y seriez victime de quelque sorcellerie!..

— Je ne saurais trop payer le bonheur de vous servir! répondit-il en lui lançant un regard de feu qui lui fit baisser les yeux.

— Et mon mari?... dit-elle.

— Voici qui l'endormira!... reprit le jeune homme, en tirant de sa ceinture un petit flacon.

— Pas pour toujours?... demanda la comtesse en tremblant.

Pour toute réponse, le gentilhomme fit un geste d'horreur.

— Je l'aurais déjà délié en combat singulier, s'il n'était pas si vicieux!... ajouta-t-il; mais Dieu me garde jamais de vous en défaire en lui donnant le boucon...

— Pardon!... dit la comtesse en rougissant, je suis cruellement punie de mes péchés. Dans un moment de désespoir, j'ai voulu tuer le comte!... Ma douleur est grande de n'avoir point encore pu me confesser de cette mauvaise pensée; mais j'ai eu peur que mon idée ne lui fût découverte et qu'il ne s'en vengeât..

— Je vous fais honte!... reprit-elle, offensée du silence que gardait le jeune homme. J'ai mérité ce blâme.

Elle brisa le flacon en le jetant à terre avec une soudaine violence.

— Ne venez pas!... s'écria-t-elle, le comte a le sommeil léger. Mon devoir est d'attendre secours du ciel, ainsi ferai-je!...

Elle voulut sortir.

— Ah! s'écria le gentilhomme, ordonnez, je le tuerai, madame!... Vous me verrez ce soir.

— J'ai été sage de dissiper cette drogue!... répliqua-t-elle d'une voix éteinte par le plaisir de se voir si ardemment aimée. La peur de réveiller mon mari nous sauvera de nous-mêmes.

— Je vous fiance ma vie!... dit le jeune homme en lui serrant la main.

— Si le roi le veut, le pape saura casser mon mariage; et, alors, nous serons unis!... reprit-elle en lui lançant un regard plein de délicieuses espérances. En ce moment, le page accourut.

— Voici monseigneur! cria-t-il.

Aussitôt le gentilhomme, étonné du peu de temps pen-

dant lequel il était resté près de sa maîtresse, et de la célérité du comte, prit un baiser que sa maîtresse ne sut pas refuser, et lui dit :

— A ce soir!...

Puis, il s'esquiva de la chapelle; et, à la faveur de l'obscurité, gagna le grand portail en s'évadant de pilier en pilier dans la longue trace d'ombre que chaque grosse colonne projetait à travers l'église.

Un vieux chanoine sortit tout à coup du confessionnal, vint se mettre auprès de la comtesse, et ferma doucement la grille devant laquelle le page se promena gravement avec une assurance de meurtrier.

De vives clartés annoncèrent le comte. Accompagné de quelques amis et de gens qui portaient des torches, il tenait à la main son épée nue, et ses yeux sombres semblaient percer les ténèbres profondes et visiter les coins les plus noirs de la cathédrale.

— Monseigneur, madame est là!... lui dit le page en allant au-devant de lui.

Le sire de Saint Vallier trouva sa femme agenouillée aux pieds de l'autel, et le chanoine debout disait son bréviaire. A ce spectacle, il secoua vivement la grille, comme pour donner pâture à sa rage.

— Que voulez-vous, une épée nue à la main dans l'église?... demanda le chanoine.

— Mon père, monsieur est mon mari!... répondit la comtesse.

Alors le prêtre tira la clef de sa manche et ouvrit la chapelle. Le comte jeta presque malgré lui des regards autour du confessionnal, y entra; puis, il se mit à écouter le silence de la cathédrale.

— Monsieur, lui dit sa femme, vous devez des remerciemens à ce vénérable chanoine qui m'a retirée ici...

Le sire de Saint-Vallier, pâlisant de colère, n'osant

regarder ses amis, qui étaient venus là plutôt pour rire de lui que pour l'assister, repartit brièvement :

— Merci Dieu!... mon père, je trouverai moyen de vous récompenser !

Il prit sa femme par le bras ; puis, sans la laisser achever sa révérence au chanoine, il fit un signe à ses gens, et sortit de l'église sans dire un mot à ceux qui l'avaient accompagné. Son silence avait quelque chose de farouche.

Impatient d'être au logis, et préoccupé des moyens de découvrir la vérité, il marchait à travers les rues tortueuses qui, à cette époque, séparaient la cathédrale du portail de la chancellerie, où s'élevait le bel hôtel alors récemment bâti par le chancelier Juvénal des Ursins, sur l'emplacement d'une ancienne fortification que Charles VII avait donnée à ce fidèle serviteur, en récompense de ses glorieux labeurs.

Là commençait une rue, nommée depuis lors de la Scéellerie, en mémoire des sceaux qui y furent long-temps. Elle joignait le vieux Tours au bourg de Châteauneuf, où se trouvait la célèbre abbaye de Saint-Martin, dont tant de rois furent chanoines. Depuis cent ans, et après de longues discussions, ce bourg avait été réuni à la ville. Beaucoup de rues adjacentes à la Scéellerie, et qui forment aujourd'hui le centre du Tours moderne, étaient déjà construites ; mais les plus beaux hôtels, et notamment celui du trésorier Xancoings, maison qui subsiste encore dans la rue du Commerce, étaient situés dans la commune de Châteauneuf.

Ce fut par-là que les porte-flambeaux du sire de Saint-Vallier le guidèrent vers la partie du bourg qui avoisinait la Loire. Il suivait machinalement ses gens, lançant de temps à autre un coup d'œil sombre à sa femme et au page, en tâchant de surprendre entre eux un regard d'intelligence qui jetât quelque lumière sur le singulier événement dont il était stupéfait et désespéré.

Enfin il arriva dans la rue du Mûrier, où son logis était situé. Lorsque tout le cortège fut entré, que la lourde porte fut fermée, un profond silence régna dans cette petite rue étroite, où logeaient alors quelques seigneurs; ce nouveau quartier de la ville étant le plus rapproché du Plessis, séjour habituel du roi.

La dernière maison de cette rue était aussi la dernière de la ville, et appartenait à maître Cornélius Hoogworst, vieux négociant brabançon, auquel le roi Louis XI accordait toute sa confiance pour les transactions financières que sa politique astucieuse l'obligeait à faire au dehors du royaume. Par des raisons toutes favorables à la tyrannie qu'il exerçait sur sa femme, le comte de Saint-Vallier s'était établi dans un hôtel contigu au logis de ce maître Cornélius; et la topographie des lieux expliquera les bénéfices que cette situation pouvait offrir à un jaloux.

En effet, la maison du comte, nommée *l'hôtel de Poitiers*, avait un jardin bordé par le mur et le fossé qui servaient d'enceinte à l'ancien bourg de Châteauneuf, et près desquels passait la levée récemment construite par Louis XI entre Tours et le Plessis; or, de ce côté, des chiens défendaient l'accès du logis. Puis, une grande cour le séparant, à gauche, des maisons voisines, alors, il n'avait de contact qu'avec le logis de maître Cornélius, auquel il se trouvait adossé par son flanc droit. Ainsi la maison du défiant et rusé seigneur, isolée de trois côtés, ne pouvait être nuitamment envahie que par les habitans de la maison brabançonne, dont les combles et les chaîneaux de pierre se mariaient à ceux de l'hôtel de Poitiers.

Sur la rue, toutes les fenêtres de la façade, étroites et découpées dans la pierre, étaient, suivant l'usage de ce temps, garnies de barreaux en fer; et la porte, basse et voûtée comme les portes de nos vieilles prisons, avait une solidité à toute épreuve. Un banc de pierre, qui servait de montoir, se trouvait près du porche.

En voyant le profil du logis occupé par maître Cornélius, il était facile de croire que les deux maisons avaient été bâties par le même architecte et destinées à des tyrans. Toutes deux, d'aspect sinistre, ressemblaient à de petites forteresses, et pouvaient être long-temps défendues avec avantage contre une populace furieuse. Les angles en étaient protégés par des tourelles semblables à celles que les amateurs d'antiquités remarquent dans certaines villes où le marteau des démolisseurs n'a pas encore passé. Les baies, ayant peu de largeur, permettaient de donner une force de résistance prodigieuse aux volets ferrés et aux portes. Les émeutes et les guerres civiles, si fréquentes en ces temps de discordes, justifiaient toutes ces précautions.

Lorsque six heures sonnèrent au clocher de l'abbaye Saint-Martin, le gentilhomme amoureux de la comtesse passa devant l'hôtel de Poitiers, et s'y arrêta pendant un moment. Il entendit dans la salle basse le bruit que faisaient les gens du comte en soupant; et, après avoir jeté un regard sur la chambre où il présumait que devait être sa dame, il alla vers la porte du logis voisin.

Partout sur son chemin le jeune seigneur avait entendu les accens joyeux des repas faits, dans les maisons de la ville, en l'honneur de la fête. Les fenêtres, mal jointes, laissaient toutes passer des rayons de lumière; les cheminées fumaient; et les bonnes odeurs des rôtisseries pénétraient dans la rue. L'office achevé, la ville entière se rigolait, et poussait des murmures que l'imagination comprend mieux que la parole ne les peint; mais là, régnait un profond silence. Il y avait dans ces deux logis deux passions qui ne se réjouissent jamais. Au-delà les campagnes se taisaient; et là, sous l'ombre des clochers de l'abbaye Saint-Martin, ces deux maisons, muettes aussi, séparées des autres, et situées dans le bout le plus tortueux de la rue, ressemblaient à une léproserie. Le logis qui leur faisait face, appartenant à des criminels

d'état, était sous un séquestre. Un jeune homme devait être facilement impressionné par ce subit contraste.

Aussi, sur le point de se lancer dans une entreprise horriblement hasardeuse, le gentilhomme resta pensif devant la maison du Lombard, en se rappelant tous les contes dont maître Cornélius était le sujet, et qui avaient causé le singulier effroi de la comtesse. A cette époque, un homme de guerre, et même un amoureux, tout tremblait au mot de magie; car alors il se rencontrait peu d'imaginations incrédules pour les faits bizarres, ou froides aux récits merveilleux..... L'histoire de maître Cornélius Hoogworst expliquera complètement la sécurité que le Lombard inspirait au sire de Saint-Vallier, la terreur de la comtesse, et l'hésitation de son anant.

§ II.

LE TORÇONNIER.

Cornélius Hoogworst, l'un des plus riches commerçans de Gand, s'étant attiré l'inimitié de Charles, duc de Bourgogne, avait trouvé asile et protection à la cour de Louis XI. Le roi, concevant tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme lié avec les principales maisons de Flandre, de Venise et du Levant, avait anobli, naturalisé, et même flatté maître Cornélius, ce qui arrivait rarement à Louis XI. Le monarque plaisait, d'ailleurs, au Flamand, autant que le Flamand plaisait au monarque. Tous deux rusés, défiants, avares; également politiques, également instruits; supérieurs tous deux à leur époque, ils se comprenaient à merveille; quittaient et reprenaient avec une même facilité l'un, sa conscience; l'autre, sa dévotion; ils aimaient

la même Vierge ; l'un par conviction , l'autre par flatterie ; enfin , s'il fallait en croire les propos jaloux d'Olivier le Daim et de Tristan , le roi allait se divertir dans la maison du Lombard , mais comme se divertissait Louis XI. L'histoire a pris soin de nous transmettre les goûts licencieux de ce monarque , auquel la débauche ne déplaisait pas ; et le vieux Brabançon trouvait sans doute joie et profit à se prêter aux capricieux plaisirs de son royal client.

Cornélius habitait la ville de Tours depuis neuf ans ; et , pendant ces neuf années , il s'était passé chez lui des événemens extraordinaires qui l'avaient rendu l'objet de l'exécution générale. En arrivant , il dépensa dans sa maison des sommes assez considérables pour y mettre ses trésors en sûreté. Les inventions que les serruriers de la ville exécutèrent secrètement pour lui , les précautions bizarres qu'il avait prises pour les amener dans son logis de manière à s'assurer forcément de leur discrétion , furent pendant long-temps le sujet de mille contes merveilleux qui charmèrent les veillées de Touraine. Les singuliers artifices du vieillard le faisaient supposer possesseur de richesses orientales. Aussi les narrateurs de ce pays , la patrie du conte en France , bâtissaient des chambres d'or et de pierreries chez le Flamand , et ne manquaient pas d'attribuer à des pactes magiques la source de cette immense fortune.

Maitre Cornélius avait amené jadis avec lui deux valets flamands , une vieille femme , plus un jeune apprenti de figure douce et prévenante. Ce jeune homme lui servait de secrétaire , de caissier , de factotum et de courrier.

Dans la première année de son établissement à Tours , un vol considérable eut lieu chez lui. Les enquêtes judiciaires prouvèrent que le crime avait été commis par un habitant de la maison. Là-dessus , le vieil avare fit mettre en prison ses deux valets et son commis.

Le jeune homme était faible , et périt dans les souffran-

ces de la question tout en protestant de son innocence.

Les deux valets avouèrent le crime pour éviter les tortures ; mais quand le juge leur demanda où étaient les sommes volées, ils gardèrent le silence, furent réappliqués à la question , jugés , condamnés et pendus. En allant à l'échafaud , ils persistèrent à se dire innocens suivant l'habitude de tous les pendus.

La ville de Tours s'entretint long-temps de cette singulière affaire ; mais comme c'étaient des Flamands, l'intérêt que ces malheureux et le jeune commis avaient excité s'évanouit promptement ; car les guerres et les séditions de ce temps-là fournissaient des émotions perpétuelles , et le drame du jour faisait pâlir celui de la veille.

Plus chagrin de la perte énorme qu'il avait éprouvée que de la mort de ses trois domestiques, maître Cornélius resta seul avec la vieille Flamande qui était sa sœur. Il obtint du roi la faveur de se servir des courriers de l'état pour ses affaires particulières, mit ses mules chez un mulétier du voisinage, et vécut, dès ce moment, dans la plus profonde solitude, ne voyant guère que le roi, faisant son commerce par le canal des juifs, habiles calculateurs, qui le servaient fidèlement, afin d'obtenir sa toute-puissante protection.

Cependant, quelque temps après cette aventure, le roi procura lui-même à son vieux *torçonnier* (1) (Louis XI appelait ainsi familièrement maître Cornélius) un jeune orphelin, auquel il portait beaucoup d'intérêt. Le pauvre enfant s'adonna soigneusement aux affaires du Lombard, sut lui plaire , et gagna ses bonnes grâces. Mais , pendant une nuit d'hiver, les diamans déposés entre les mains de

(1) *Torçonnier*. Ce vieux mot signifiait sous le règne de saint Louis un usurier , un collecteur d'impôts , un homme qui vous pressure par des moyens violens. L'épithète *tortionnaire*, restée au palais, explique assez bien le mot *torçonnier* , qui se trouve souvent écrit ainsi : *tortionneur*.

Cornélius par le roi d'Angleterre, pour la sûreté d'une somme de cent mille écus, ayant été volés, les soupçons tombèrent sur l'orphelin. Louis XI se montra d'autant plus sévère pour lui qu'il avait répondu de sa fidélité. Aussi le malheureux fut-il pendu, après une interrogation assez sommairement faite par le grand prévôt.

Personne n'osait aller apprendre l'art de la banque et le change chez maître Cornélius. Cependant, deux jeunes gens de la ville, Tourangeaux pleins d'honneur et désireux de fortune, y entrèrent successivement. Des vols considérables coïncidèrent avec l'admission des deux jeunes gens dans la maison du torçonnier; et les circonstances dont ces crimes furent accompagnés, la manière dont ils furent exécutés, prouvaient si clairement que les auteurs avaient des intelligences secrètes avec les habitans du logis, qu'il était impossible de ne pas en accuser les nouveau-venus. Le Flamand, étant devenu de plus en plus soupçonneux et vindicatif, déféra sur-le-champ la connaissance de ce fait à Louis XI, qui chargea son grand prévôt de ces affaires, et chaque procès fut promptement instruit et terminé.

Le patriotisme des Tourangeaux donna secrètement tort à la promptitude de Tristan. Coupables ou non, les deux jeunes gens passèrent pour des victimes, et Cornélius pour un bourreau. Les deux familles en deuil étaient estimées; leurs plaintes furent écoutées; et, de conjectures en conjectures, elles parvinrent à faire croire à l'innocence de tous ceux que l'argentier du roi avait envoyés à la potence.

Les uns prétendaient que le cruel avare, imitant le roi, essayait de mettre la terreur et les gibets entre le monde et lui; qu'il n'avait jamais été volé; que ces tristes exécutions étaient le résultat d'un froid calcul, et qu'il voulait être sans crainte pour ses trésors. Le premier effet de ces rumeurs populaires fut d'isoler Cornélius. Les Tourangeaux le traitèrent comme un pestiféré; l'appelèrent *le tortionnaire*; nommèrent son logis la *Malcmaison*; et,

quand même le Lombard aurait pu trouver des étrangers assez hardis pour entrer chez lui, tous les habitans de la ville les en eussent empêchés par leurs dire.

L'opinion la plus favorable à maître Cornélius était celle des gens qui le regardaient comme un homme funeste. Il inspirait aux uns une terreur instinctive; aux autres, ce respect profond que l'on porte à un pouvoir sans bornes ou à l'argent; pour plusieurs personnes, il avait tout l'attrait du mystère. Son genre de vie, sa physionomie, et la faveur du roi, justifiaient tous les contes dont il était devenu le sujet. Cornélius voyageait assez souvent en pays étrangers, depuis la mort de son persécuteur le duc de Bourgogne; or, pendant son absence le roi faisait garder le logis du banquier par des hommes de sa compagnie écossaise. Cette royale sollicitude faisait présumer aux courtisans que le vieillard avait légué sa fortune à Louis XI.

Comme il sortait très-peu, les seigneurs de la cour lui rendaient de fréquentes visites; il leur prêtait assez libéralement de l'argent; mais il était fantasque; à certains jours, il ne leur aurait pas donné un sou parisis; le lendemain, il vous offrait des sommes immenses, moyennant toutefois un bon intérêt et de grandes sûretés.

Du reste, il était bon catholique, allait régulièrement aux offices, mais il venait à Saint-Martin de très-bonne heure; et comme il y avait acheté une chapelle à perpétuité, là comme ailleurs il était séparé des autres chrétiens. Enfin un proverbe populaire de cette époque, et qui subsista long-temps à Tours, était cette phrase:—Vous avez passé devant le Lombard, il vous arrivera malheur.

Vous avez passé devant le Lombard!... expliquait les maux soudains, les tristesses involontaires et les mauvaises chances de fortune. Même à la cour, on attribuait à Cornélius cette fatale influence que les superstitions italienne, espagnole et asiatique ont nommée le *mauvais œil*. Sans le pouvoir terrible de Louis XI qui s'était étendu comme

un manteau sur cette maison, à la moindre occasion, le peuple, eût démoli la *Malemaison* de la rue du Mûrier... Et c'était pourtant chez Cornélius que les premiers mûriers plantés à Tours avaient été mis en terre; alors les Tourangeaux le regardèrent comme un bon génie. Comptez donc sur la faveur populaire!...

Quelques seigneurs ayant rencontré maître Cornélius hors de France furent surpris de sa bonne humeur. A Tours, il était toujours sombre et rêveur: mais il y revenait toujours. Une inexplicable puissance le ramenait à sa noire maison de la rue du Mûrier. Semblable au colimaçon, dont la vie est si fortement unie à celle de sa coquille, il avouait au roi qu'il ne se trouvait bien que sous les pierres vermiculées et sous les verrous de sa petite bastille, tout en sachant que, Louis XI mort, ce lieu serait pour lui le plus dangereux de la terre.

— Le diable s'amuse aux dépens de notre compère le torçonnier!..... dit Louis XI à son barbier, quelques jours avant la fête de la Toussaint. Il se plaint encore d'avoir été volé..... Mais il ne peut plus pendre personne, à moins qu'il ne se pendre lui-même... Ce vieux truand n'est-il pas venu me demander si je n'avais pas emporté hier par mégarde une chaîne de rubis qu'il voulait me vendre?..... — Pasques Dieu!..... je ne vole pas ce que je puis prendre... lui ai-je dit.

— Et il a eu peur?... fit le barbier.

— Les avarès n'ont peur que d'une seule chose, répondit le roi!... et mon compère le torçonnier sait bien que je ne le déponillerais pas...

— Cependant le vieux malandrin vous surfait!..... reprit le barbier.

— Tu voudrais bien que ce fût vrai... hein? dit le roi en jetant un malicieux regard au barbier.

— Ventre Mahom!... sire, la succession serait belle à partager entre vous et le diable!...

— Assez!... fit le roi, ne me donne pas de mauvaises

idées. Mon compère est un homme plus fidèle que tous ceux dont j'ai fait la fortune ; parce qu'il ne me doit rien , peut-être !...

Or donc , depuis deux ans maître Cornélius vivait seul avec sa vieille sœur qui passait pour sorcière. Un tailleur du voisinage prétendait l'avoir souvent vue pendant la nuit attendant sur les toits l'heure d'aller au sabbat. Ce fait semblait d'autant plus extraordinaire que le vieil avare enfermait sa sœur dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer.

En vieillissant , Cornélius , toujours volé , toujours prêt à être dupé par les hommes , les avait pris en haine sauf le roi , qu'il estimait beaucoup. Alors , il était tombé dans une excessive misanthropie ; et , comme chez la plupart des avares , sa passion pour l'or , l'assimilation de ce métal avec sa substance avait été de plus en plus intime et croissait d'intensité par l'âge. Sa sœur elle-même excitait ses soupçons ; et cependant , elle était peut-être plus avare et plus économe que son frère , qu'elle surpassait en inventions de ladroterie. Aussi leur existence avait-elle quelque chose de problématique et de mystérieux. La vieille femme prenait si rarement du pain chez le boulanger , elle apparaissait si peu au marché que les observateurs les moins crédules avaient fini par attribuer à ces deux êtres bizarres la connaissance de quelque secret de vie. Ceux qui se mêlaient d'alchimie disaient que maître Cornélius savait faire de l'or. Les savans prétendaient qu'il avait trouvé la panacée universelle. C'était un être chimérique pour beaucoup de campagnards auxquels les gens de la ville en parlaient ; et plusieurs venaient voir la façade de son hôtel par curiosité.

Assis sur le banc du logis qui faisait face à celui de maître Cornélius , le gentilhomme regardait tour à tour l'hôtel de Poitiers et la Malemaison. La lune en bordait toutes les saillies de sa lueur , colorant par des mélanges d'ombre et de lumière les creux de la sculpture , et les

caprices de cette lueur blanche prêtaient une physionomie sinistre à ces deux édifices. Il semblait que la nature elle-même se prêtât aux superstitions qui planaient sur cette demeure.

Le jeune homme se rappela successivement toutes les traditions qui rendaient Cornélius un personnage tout à la fois curieux et redoutable : et, quoique décidé par la violence de son amour à entrer dans cette maison, à y demeurer le temps nécessaire pour l'accomplissement de ses projets, il hésitait à risquer cette dernière démarche, tout en sachant qu'il allait la faire. Mais qui, dans les crises de sa vie, n'aime pas à écouter les pressentimens, et à se balancer sur les abîmes de l'avenir ? En amant digne d'aimer, le jeune homme craignait, chose étrange, de mourir sans avoir été reçu à merci d'amour par la comtesse.

Cette délibération secrète était si cruellement intéressante qu'il ne sentait pas le froid sifflant dans ses jambes et dans les saillies des maisons. En entrant chez Cornélius il devait se dépouiller de son nom, de même qu'il avait quitté ses beaux vêtemens de noble. Il lui était interdit, en cas de malheur, de réclamer les privilèges de sa naissance ou la protection de ses amis, à moins de perdre sans retour la comtesse de Saint-Vallier ; car, en soupçonnant la visite nocturne d'un amant, ce vieux seigneur était capable de la faire périr à petit feu dans une cage de fer, de la tuer tous les jours au fond de quelque château fort. En regardant les vêtemens misérables sous lesquels il s'était déguisé, le gentilhomme eut honte de lui-même : à voir sa ceinture de cuir noir, ses gros souliers, ses chausses drapées, son haut-de-chausse de tiretaine et son juste-au-corps de laine grise, il ressemblait au clerc du plus pauvre sergent de justice. Pour un noble du quinzième siècle c'était déjà la mort que de jouer le rôle d'un bourgeois sans sou ni maille, et de renoncer aux privilèges du rang.

Mais grimper sur le toit de l'hôtel où pleurait sa maî-

tresse; descendre par la cheminée ou courir sur les galeries; et, de gouttière en gouttière, parvenir jusqu'à la fenêtre de sa chambre; risquer sa vie pour être près d'elle sur un coussin de soie, devant un bon feu, pendant le sommeil d'un sinistre mari, dont les ronflemens redoubleraient leur joie; défier le ciel et la terre en se donnant le plus audacieux de tous les baisers... ne pas dire une parole qui ne pût être suivie de la mort, ou, tout au moins, d'un sanglant combat... ces voluptueuses images et les romanesques dangers de cette entreprise décidèrent le jeune homme. Plus léger devait être le prix de ses soins, et ne pût-il que baiser encore une fois la main de la comtesse, il se résolut à tout tenter, poussé par l'esprit chevaleresque et passionné de cette époque. Puis, il ne supposa pas que la comtesse osât lui refuser le plus doux plaisir de l'amour au milieu de dangers si mortels. Cette aventure était trop périlleuse, trop impossible pour n'être pas tentée.

En ce moment, toutes les cloches de la ville sonnèrent l'heure du couvre-feu, loi tombée en désuétude, mais dont la forme subsistait dans les provinces, où tout s'abolit si lentement. Si les lumières ne s'éteignirent pas, les chefs de quartier firent tendre les chaînes des rues. Beaucoup de portes se fermèrent; les pas de quelques bourgeois atardés, marchant en troupe avec leurs valets armés jusqu'aux dents et portant des falots, retentirent dans le lointain; puis, bientôt, la ville, en quelque sorte garrottée, parut s'endormir, et ne craignit plus les attaques des malfaiteurs que par les toits. A cette époque, les combles des maisons étaient une voie très-fréquentée pendant la nuit. Les rues avaient si peu de largeur, même à Paris, que les voleurs sautaient d'un bord à l'autre. Ce périlleux métier servit long-temps de divertissement au roi Charles IX dans sa jeunesse, s'il faut en croire les mémoires du temps.

Ne voulant pas se présenter trop tard à maître Corné-

lius, le gentilhomme allait quitter sa place pour heurter à la porte de la Malemaison, lorsqu'en la regardant, son attention fut excitée par une sorte de vision que les écrivains du temps eussent appelée *cornue*. Il se frotta les yeux comme pour s'éclaircir la vue, et mille sentimens divers passèrent dans son ame, à cet aspect.

De chaque côté de cette porte il y avait une figure encadrée entre les deux barreaux d'une espèce de meurtrière. Il avait pris d'abord ces deux visages pour des masques grotesques sculptés dans la pierre. Ils étaient ridés, anguleux, contournés, saillans, immobiles, de couleur tannée, c'est-à-dire bruns; mais le froid et la lueur de la lune lui permirent de distinguer le léger nuage blanc que la respiration faisait sortir des deux nez violâtres; puis il finit par voir dans chaque figure creuse, sous l'ombre des sourcils, deux yeux d'un bleu faïence, qui jetaient un feu clair, et ressemblaient à ceux d'un loup couché dans la feuillée et qui croit entendre les cris d'une mente. La lueur inquiète de ces yeux était dirigée sur lui si fixement qu'après l'avoir reçue pendant le moment où il examina ce singulier spectacle, il se trouva comme un oiseau surpris par des chiens à l'arrêt. Il se fit dans son ame un mouvement fébrile, mais promptement réprimé. Ces deux visages, tendus et soupçonneux, étaient sans doute ceux de Cornélius et de sa sœur. Alors le gentilhomme feignit de regarder où il était, de chercher à distinguer un logis indiqué sur une carte qu'il tira de sa poche, essayant de la lire aux clartés de la lune, puis, il alla droit à la porte du torçonnier, et y frappa trois coups qui retentirent au dedans de la maison, comme si c'eût été l'entrée d'une cave.

Une faible lumière passa sous le porche; et, par une petite grille extrêmement forte, un œil vint à briller.

— Qui va là ?...

— Un ami envoyé par Oosterlinck de Bruges...

— Que demandez-vous ?...

— A entrer...

— Votre nom ?

— Philippe Goulenoire.

— Avez-vous des lettres de créance ?

— Les voici !

— Passez-les par le tronc...

— Où est-il ?...

— A gauche.

Philippe Goulenoire jeta la lettre par la fente d'un tronc en fer au-dessus de laquelle se trouvait une meurtrière.

— Diable ! pensa-t-il, on voit que le roi est venu ici..

Il y a tout autant de précautions qu'au Plessis !

Il attendit environ un quart d'heure dans la rue ; et ce laps de temps écoulé, il entendit Cornélius qui disait à sa sœur :

— Ferme les chausse-trappes de la porte.

Un cliquetis de chaînes et de fer retentit sous le portail ; puis Philippe entendit les verrous aller, les serrures groader ; enfin une petite porte basse, garnie de fer, s'ouvrit de manière à décrire l'angle le plus aigu par lequel un homme mince pût passer ; et Philippe, au risque de déchirer ses vêtemens, se glissa plutôt qu'il n'entra dans la Malemaison. Une vieille fille édentée, à visage de rebec, dont les sourcils ressemblaient à deux anses de chaudron, qui n'aurait pas pu mettre une noisette entre son nez et son menton crochu ; fille pâle et hâve, creusée des tempes, et qui semblait être composée d'os et de nerfs, le guida silencieusement dans une salle basse, tandis que Cornélius le suivait prudemment par derrière.

— Asseyez-vous là, dit-elle en lui montrant un escabeau à trois pieds, placé au coin d'une grande cheminée en pierre sculptée, mais dont l'âtre, propre et peu noire, n'avait pas de feu. De l'autre côté de cette cheminée était une table de noyer, à pieds contournés, sur laquelle se trouvait un œuf dans une assiette et dix ou douze petites mouillettes dures et sèches, coupées avec une stu-

dicuse parcimonie. Deux escabelles, sur l'une desquelles s'assit la vieille, annonçaient que les avares étaient en train de souper. Cornélius alla pousser deux volets de fer pour fermer sans doute les *judas* par lesquels il avait regardé si long-temps dans la rue, et vint reprendre sa place.

Alors le prétendu Philippe Goulenoire vit le frère et la sœur tremper dans cet œuf, à tour de rôle, avec gravité, mais avec la même précision que les soldats mettent à plonger en temps égaux la cuiller dans la gamelle, leurs mouillettes respectives, qu'ils teignaient à peine, afin de combiner la durée de l'œuf avec le nombre des mouillettes. Ce manège se faisait en silence; et, tout en mangeant, Cornélius examinait le faux novice avec autant de sollicitude et de perspicacité que s'il eût pesé de vieux besans.

Philippe, sentant un manteau de glace tomber sur ses épaules, était tenté de regarder autour de lui; mais avec toute l'astuce que donne une entreprise amoureuse, il se garda bien de jeter un coup d'œil, même furtif, sur les murs; car il comprit que si Cornélius le surprenait, il ne garderait pas un curieux en son logis. Donc, il se contentait de tenir modestement son regard tantôt sur l'œuf, tantôt sur la vieille fille; et, parfois, il contemplait son futur maître.

L'argentier de Louis XI ressemblait assez à ce monarque; il en avait même pris certains gestes, comme il arrive assez souvent aux gens qui vivent ensemble dans une sorte d'intimité. Les sourcils épais du Flamand lui couvraient presque les yeux; mais, en les relevant un peu il lançait un regard lucide, pénétrant et plein de puissance, le regard des hommes habitués au silence, et auxquels le phénomène de la concentration des forces intérieures est devenu familier. Ses lèvres minces, à rides verticales, lui donnaient un air de finesse incroyable. La partie inférieure du visage avait de vagues ressemblan-

ces avec le museau des renards ; mais le front haut, bombé, tout plissé, semblait révéler de grandes et de belles qualités, une noblesse d'ame dont l'expérience avait modéré l'essor, et que les cruels enseignemens de la vie refoulaient sans doute dans les replis les plus cachés de cet être singulier. Ce n'était certes pas un avare ordinaire, et sa passion cachait sans doute de profondes jouissances, de secrètes conceptions.

— A quel taux se font les sequins de Venise ? demanda-t-il brusquement à son futur apprenti.

— Trois quarts à Bruges ; un, à Gand.

— Quel est le fret sur l'Escaut ?

— Trois sous parisis.

— Il n'y a rien de nouveau à Gand ?

— Le frère de Liéven-d'Herde est ruiné.

— Ah ! . . .

Sur ce mot, le vieillard se couvrit les genoux avec un pan de sa dalmatique, espèce de robe en velours noir, ouverte par devant, à grandes manches et sans collet, dont la somptneuse étoffe était toute miroitée. Ce reste du magnifique costume qu'il portait jadis comme président du tribunal des *Parchons*, fonctions qui lui avaient valu l'inimitié du duc de Bourgogne, n'était plus aujourd'hui qu'un haillon.

Philippe n'avait plus froid ; il suait dans son harnais, tremblant d'avoir à subir d'autres questions. Jusque-là, les instructions sommaires qu'un juif, auquel il avait sauvé la vie, venait de lui donner la veille, suffisaient, grâce à sa mémoire et à la parfaite connaissance que le juif possédait des manières et des habitudes de Cornélius ; mais le gentilhomme qui, dans le premier feu de la conception, n'avait douté de rien, commençait à entrevoir toutes les difficultés de son entreprise. La gravité solennelle, le sang-froid du terrible Flamand, agissaient sur lui ; puis, il se sentait sous les verrous, et voyait toutes les cordes du grand-prévôt aux ordres de maître Cornélius. . . .

— Avez-vous soupé?... demanda l'argentier d'un ton qui signifiait : Ne soupez pas!

Cependant, malgré l'accent de son frère, la vieille fille tressaillit, elle regarda ce jeune commensal, comme pour jauger la capacité de cet estomac qu'il lui faudrait satisfaire; et dit alors avec un faux sourire:

— Vous n'avez pas volé votre nom, car vous avez des cheveux et des moustaches plus noirs que la queue du diable.....

— J'ai soupé!... répondit-il.

— Eh bien! reprit l'avare, vous reviendrez me voir demain... Il y a long-temps que je suis habitué à me passer d'un apprentif, et la nuit me portera conseil.....

— Eh! par saint Bavon, monsieur, je suis Flamand; je ne connais personne ici; les chaînes sont tendues; je vais être mis en prison; mais... cependant, ajouta-t-il effrayé de la vivacité qu'il mettait dans ses paroles, si cela vous convient, je vais.....

Le juron influença singulièrement le vieux Flamand.

— Allons, allons, par saint Bavon, vous coucherez ici.....

— Mais... dit la sœur effrayée.....

— Tais-toi... répliqua Cornélius. Par sa lettre, Oosterlinck me répond de ce jeune homme.

— N'avons-nous pas, lui dit-il à l'oreille en se penchant vers sa sœur, cent mille livres à Oosterlinck?... C'est une caution cela!.....

— Et s'il te vole les bijoux de Bavière!... Tiens, il ressemble micux à un voleur qu'à un Flamand....

— Chut!..... fit le vicillard en prêtant l'oreille. Et les deux avares écoutèrent.

Insensiblement, et un moment après le *chut*, le bruit produit par les pas de quelques hommes retentit dans la lointain, de l'autre côté des fossés de la ville.

— C'est la ronde du Plessis!... dit la sœur.

— Allons, donne-moi la clef de la chambre aux apprentis..... reprit Cornélius.

La vieille fille fit un geste pour prendre la lampe.

— Vas-tu nous laisser seuls sans lumière?... cria Cornélius d'un son de voix intelligent. Tu ne sais pas encore à ton âge te passer d'y voir... Est-ce donc si difficile de prendre cette clef?...

La vieille comprit le sens caché sous ces paroles, et sortit.

En regardant cette singulière créature au moment où elle gagnait la porte, Philippe Goulenoire put dérober à son maître le coup d'œil qu'il jeta furtivement sur cette salle. Elle était lambrissée en chêne à hauteur d'appui, et les murs tapissés d'un cuir jaune orné d'arabesques noirs; mais ce qui le frappa le plus fut un pistolet à mèche, garni de son long poignard à détente. Cette arme nouvelle et terrible se trouvait près de Cornélius.

— Comment comptez-vous gagner votre vie?... lui demanda le torçonnier.

— J'ai peu d'argent, répondit Goulenoire; mais je connais de bonnes rubriques, et si vous voulez seulement me donner un sou sur chaque marc que je vous ferai gagner, je serai content.

— Un sou!..... un sou!..... répéta l'avare, mais c'est beaucoup!...

Là-dessus la vieille sibylle rentra.

— Viens!... dit Cornélius à Philippe.

Ils sortirent sous le porche et montèrent une vis en pierre, dont la cage ronde se trouvait à côté de la salle basse, dans une haute tourelle.

Au premier étage, le jeune homme s'arrêta.

— Nenni!... dit Cornélius. Diable!... c'est ici le gîte où le roi prend ses ébats.

Enfin, au sommet de la tour où la vis avait été construite, sous un toit pointu, le logement de l'apprenti, petite chambre ronde, tout en pierre, froide, sans ornement, avait été pratiquée par l'architecte. La tour occupait le milieu de la façade qui donnait sur la cour; et, comme toutes

les cours de province, elle était étroite, sombre, et au fond l'on apercevait, à travers des arcades grillées, un jardin chétif, où il n'y avait que des arbres.

Le gentilhomme remarqua tout par les jours de la vis, à la lueur de la lune qui, heureusement, jetait une assez vive lumière.

Un grabat, une escabelle, une cruche et un bahut disjoint, composaient l'ameublement de cette espèce de loge. Elle ne recevait de jour que par de petites baies carrées, disposées de distance en distance autour du cordon extérieur de la tour, et qui formaient sans doute des ornemens, suivant le caractère de cette gracieuse architecture.

— Voilà votre logis, il est simple, il est solide. Il y a tout ce qu'il faut pour dormir. — Bon soir! n'en sortez pas comme les autres...

Ayant dit, Cornélius, après avoir lancé sur son apprenti un dernier regard, empreint de mille pensées, ferma la porte à double tour, en emporta la clef, et descendit, laissant le gentilhomme aussi sot qu'un fondeur de cloches qui ne trouve rien en son moule.

Seul, sans lumière, assis sur une escabelle, et dans ce petit grenier, d'où ses quatre prédécesseurs n'étaient sortis que pour aller à l'échafaud, le gentilhomme se vit comme une bête fauve prise dans un sac. Il sauta sur l'escabeau, se dressa de toute sa hauteur pour atteindre aux petites ouvertures supérieures, d'où tombait un jour blanchâtre; il y atteignit; il aperçut la Loire, les beaux coteaux de Saint Cyr, et les sombres merveilles du Plessis, où brillaient deux ou trois lumières dans les enfoncemens de quelques croisées; puis, au loin, s'étendaient les belles campagnes de la Touraine, les nappes argentées du fleuve. Les moindres accidens de la nature, avaient une grâce inconnue; les vitraux, les eaux, le faite des maisons, re-luisaient comme des pierreries aux clartés tremblantes de la lune qui déployait tous ses prestiges.....

L'ame du jeune seigneur ne put se défendre d'une émotion douce et triste... Si c'était un adieu!...

Il resta là, savourant déjà les terribles émotions que son aventure lui avait promises, et se livrant à toutes les craintes du prisonnier quand il conserve une lueur d'espérance. Sa maîtresse s'embellissait à chaque difficulté. Ce n'était plus une femme pour lui, mais un être surnaturel entrevu à travers les brasiers du désir.

Un faible cri qu'il crut avoir été jeté dans l'hôtel de Poitiers le rendit à lui-même et à sa véritable situation.

En se remettant sur son grabat pour réfléchir à cette affaire, il entendit de légers frissonnemens qui retentissaient dans la vis; il écouta fort attentivement, et alors ces mots :

— Il se couche.... prononcés par la vieille, parvinrent à son oreille. Un hasard, ignoré de l'architecte, faisait que le moindre bruit se répercutait dans la chambre de l'apprenti, de sorte que le faux Goulenoire ne perdit pas un seul des mouvemens de l'avare et de sa sœur qui l'espionnaient. Il se déshabilla, se coucha, feignit de dormir, et employa le temps pendant lequel ses deux hôtes restèrent sur les marches de l'escalier à chercher les moyens d'aller de sa prison dans l'hôtel de Poitiers.

Vers dix heures, Cornélius et sa sœur, persuadés que leur apprenti dormait, se retirèrent chez eux. Le gentilhomme étudia soigneusement les bruits sourds et lointains que firent les deux Flamands, et crut reconnaître la situation de leurs logemens. Ils devaient occuper tout le second étage. Or cet étage, comme dans toutes les maisons de cette époque, était pris sur le toit, d'où les fenêtres s'élevaient très-ornées et correspondaient avec celles de l'édifice. La toiture était bordée par une espèce de balustrade sculptée qui cachait les chéneaux destinés à conduire les eaux pluviales, que des gouttières fantastiquement disposées en gueules de crocodile rejetaient sur la rue. Le gentilhomme ayant étudié cette topographie aussi soigneusement que

L'eût fait un chat, comptait trouver un passage de la tour au toit, et pouvoir aller chez M^{me} de Saint-Vallier par les chéneaux en s'aidant d'une gouttière ; mais il ignorait que les jours de sa tourelle fussent si petits ; il était impossible d'y passer. Il résolut donc de sortir sur les toits de la maison par la fenêtre de la vis qui éclairait le palier du second étage. Pour accomplir ce hardi projet, il fallait sortir de sa chambre, et Cornélius en avait pris la clef. Le jeune seigneur s'était armé, par précaution, d'un de ces poignards avec lesquels on donnait jadis le coup de grâce dans les duels à mort quand l'adversaire vous suppliait de l'achever. Cette arme horrible avait un côté de la lame affilé comme celle d'un rasoir, et l'autre dentelé comme une scie, mais dentelé en sens inverse à celui qu'il suivait en entrant dans le corps. Le gentilhomme résolut donc de se servir du poignard pour scier le bois de la porte autour de la serrure. Mais, heureusement pour lui, la gâche de la serrure était fixée en dedans par quatre grosses vis. Alors, à l'aide du poignard, il put dévisser, non sans de grandes peines, la gâche qui le retenait prisonnier. Ayant fait, il posa soigneusement les vis sur le bahut ; et, vers minuit, il se trouva libre. Aussitôt, il descendit sans souliers pour reconnaître les localités.

Ce ne fut pas sans un étonnement profond qu'il vit, toute grande ouverte, la porte d'un corridor par lequel on entrait dans plusieurs chambres, et au bout duquel il y avait une fenêtre donnant sur l'espèce de vallée formée par les toits de l'hôtel de Poitiers et de la Malemaison qui se réunissaient là.

Rien ne pourrait expliquer sa joie, si ce n'est le vœu qu'il fit aussitôt à la sainte Vierge de fonder à Tours une messe en son honneur à la célèbre paroisse de l'Escrignolles.

Après avoir examiné les hautes et larges cheminées de l'hôtel de Poitiers, il revint sur ses pas pour prendre son poignard. Alors il ne vit pas sans un frisson mortel une lumière qui éclaira vivement l'escalier ; puis Cornélius lui-

même en dalmatique, tenant sa lampe, les yeux ouverts et regardant au fond du corridor, à l'entrée duquel il se montra comme un spectre.

— Ouvrir la fenêtre et sauter sur les toits, il m'entendra!... se dit le gentilhomme. Et le terrible Cornélius avançait toujours.... Il avançait comme l'heure de la mort pour le criminel.....

Dans cette extrémité, Goulenoire, servi par l'amour, retrouva toute sa présence d'esprit. Il se jeta dans l'embrasure d'une porte, s'y serra vers le coin et attendit l'avare au passage. Quand le torçonnier qui tenait sa lampe en avant se trouva juste dans le rumb du vent que le gentilhomme pouvait produire en soufflant, il éteignit la lumière. Cornélius grommela de vagues paroles et un juron en hollandais; mais il retourna sur ses pas: alors, le gentilhomme courut à la fenêtre, l'ouvrit doucement et sauta sur le toit. Une fois en liberté sous le ciel dont il respira l'azur, il se sentit défaillir tant il était heureux, ou peut-être par suite de l'excessive agitation dans laquelle l'avait mis le danger ou la hardiesse de l'entreprise. Il s'accota sur un chêneau, tressaillant d'aise et se disant:

— Par quelle cheminée devallerai-je chez elle?

Il les regardait toutes. Enfin, avec un instinct donné par l'amour, il alla les tâter pour voir celle où il y avait eu du feu; puis, quand il se fut décidé, le hardi gentilhomme enfonça son poignard dans le joint de deux pierres, y accrocha son échelle, la jeta par la bouche de la cheminée, et se hasarda, sans trembler, sur la foi de sa bonne lame, à descendre chez sa maîtresse, ignorant si Saint-Vallier serait éveillé ou endormi, mais bien décidé à serrer la comtesse dans ses bras, dût-il en coûter la vie à deux hommes.....

Il posa bien doucement les pieds sur des cendres chaudes; puis, en se baissant un peu, l'heureux amant vit la comtesse assise dans un fauteuil, éclairée par une lampe, et qui, pâle de bonheur, toute palpitante, lui montra du

doigt Saint-Vallier couché dans un lit à dix pas d'elle....
Oh quel baiser brûlant et silencieux!.. Il n'eut d'écho que dans leurs cœurs.

§ III.

LE VOL DES JOYAUX DU DUC DE BAVIÈRE.

Le lendemain sur les neuf heures du matin, au moment où Louis XI sortit de sa chapelle, après avoir entendu la messe, il trouva maître Cornélius sur son passage.

— Bonne chance, mon compère!... dit-il sommairement en redressant son bonnet.

— Sire, je paierais volontiers mille écus d'or pour obtenir de vous un moment d'audience, vu que j'ai trouvé le voleur de la chaîne de rubis et de tous les bijoux de.....

— Voyons cela?... dit Louis XI en sortant dans la cour du Plessis, suivi de son argentier, de Coctier, son médecin, d'Olivier-le-Daim, et du capitaine de sa garde écossaise. Conte-moi ton affaire. Nous aurons donc encore un pendu de ta façon? Holà! Tristan?

Le grand-prévôt, qui se promenait de long en large dans la cour, vint à pas lents, comme un chien qui marche et se carre dans sa fidélité.

Le groupe s'arrêta sous un arbre. Le roi s'étant assis sur un banc, les courtisans décrivirent un cercle devant lui, et Cornélius reprit :

— Sire, un prétendu Flamand m'a si bien entortillé...

— Il doit être bien rusé!... dit Louis XI en hochant la tête.

— Oh! oui, fit l'argentier. Mais je ne sais s'il ne vous engluerait pas vous-même? Comment pouvais-je me défier d'un pauvre hère qui m'était recommandé par Oosterlinck, un homme à qui j'ai cent mille livres; aussi, je gagerais que le scing du juif est contrefait. Bref, sire, ce

matin, je me suis trouvé dénué de ces joyaux que vous avez admirés, tant ils étaient beaux. Ils m'ont été emblés, sire!... Emblés les joyaux de l'électeur de Bavière! les truands ne respectent rien; ils vous voleront votre royaume, si vous n'y prenez garde!..... Aussitôt je suis monté dans la chambre où était cet apprenti qui, certes, est passé maître en volerie... Cette fois, nous ne manquerons pas de preuves. Il a devissé la serrure; mais quand il est revenu, comme il n'y avait plus de lune, il n'a pas su retrouver toutes les vis! Aussi, heureusement, en entrant, j'en ai senti une sous mon pied. Il dormait, le truand, il était fatigué!... Figurez-vous, messieurs, qu'il est descendu dans mon cabinet par la cheminée. Demain, ce soir plutôt, je la ferai griller. On apprend toujours quelque chose avec les voleurs.... Il a sur lui une échelle de soie, et ses vêtements portent les traces du chemin qu'il a fait sur les toits et dans la cheminée... Il comptait rester chez moi, me ruiner!... le hardi compère! Où a-t-il été mettre les joyaux?... Les gens de campagne l'ont vu de bonne heure revenant chez moi, par les toits.... Il avait des complices qui l'attendaient sur la levée que vous avez construite. Ah! sire, vous êtes le complice des voleurs; ils viennent en bateaux; et, crac, ils emportent tout, sans laisser de traces; mais nous tenons le chef, un hardi coquin, un gaillard qui ferait honneur à la mère d'un gentilhomme. Ah! ce sera un beau fruit de potence, et avec un petit bout de question, nous saurons tout, cela est intéressant à la gloire de votre règne. Il ne devrait point y avoir de voleurs sous un aussi grand roi!

Le roi n'écoutait plus depuis long-temps. Il était tombé dans une de ces méditations sombres qui devinrent si fréquentes pendant les derniers jours de sa vie. Un profond silence régna.

— Cela te regarde, mon compère... dit-il enfin à Tristan; va grabeler cette affaire.

Il se leva, fit quelques pas en avant, et ses courtisans le laissèrent seul.

Enfin, en apercevant Cornélius qui, monté sur sa mule, s'en allait en compagnie du grand-prévôt :

— Et les mille écus?... lui dit-il.

— Ah ! sire, vous êtes un trop grand roi!... Il n'y a pas de somme qui puisse payer votre justice....

Louis XI sourit; et les courtisans envièrent le franc-parler et les privilèges du vieil argentier, qui disparut promptement dans l'avenue de mûriers plantée entre Tours et le Plessis.

DE BALZAC.

(*La suite page 276.*)

ALBUM.

Nous publions aujourd'hui le premier article d'une série de tableaux, d'esquisses, de portraits, etc., etc., dont l'idée première était naturellement comprise dans le titre même de la *Revue de Paris*. L'Album doit par la suite servir de plus en plus à compléter ce cadre, soit comme chronique des salons et des théâtres, soit par la critique des ouvrages littéraires, où viendront se réfléchir les opinions et les sentimens de la société contemporaine.

— Deux événemens ont passé presque sans bruit dans le cours des deux premières semaines de décembre, qui auraient, en d'autres temps, suscité d'orageux scandales dans l'enceinte des assemblées législatives comme au dehors. La chambre des députés a déclaré qu'on pouvait sans violer aucune loi se parer d'un titre nobiliaire. Ne sommes-nous plus le plus vaniteux des peuples? avons-nous appris sans émotion que nous pouvions tous désormais nous traiter de comtes et de marquis, comme les Espagnols se traitent de *don*? Cette noblesse générale conférée à tous n'est-elle pas un plus cruel affront pour nos gentilshommes titrés que ne le fut l'abolition de leurs titres, au 14 juillet 1790, qui décida la grande émigration? Eh bien! personne ne s'est réjoui, personne ne s'est affligé.

Ce symptôme ne dit-il pas assez avec quelle indifférence nous allons voir bientôt la pairie signer l'abdication de son privilège héréditaire? quel est donc le grand fléau qui nous menace pour nous rendre ainsi l'égalité, chose si facile et si naturelle?

— La chambre des députés a rétabli le divorce. Le rétablissement du divorce est une liberté de plus; mais on peut expliquer par le bon ton naturel de notre civilisation que la nouvelle loi ait été accueillie avec un calme si décent. Reste à savoir combien d'époux se félicitent tout bas de la possibilité de briser un lien odieux. C'est au moraliste à suivre maintenant dans la *Gazette des Tribunaux* les procès en divorce qui vont protester contre la loi de M. Bonald, et justifier l'urgence de celle qui la remplace enfin dans notre Code.

— Le plus paresseux des rédacteurs du *Figaro*, puisque c'est ainsi que M. de Latouche s'est désigné lui-même, va reprendre la direction de ce malin journal. Quelques-uns de nos Cottins s'en réjouiront comme d'une chance d'immortalité. Heureusement pour la *Revue de Paris*, M. de Latouche restera un de ses collaborateurs fidèles. Nous recevrons bientôt de lui un article intitulé *le Cœur du Poète*.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — La représentation au bénéfice de Monrose offrait aux spectateurs le double attrait d'une pièce nouvelle et d'une comédie de notre vieux Molière, dont les deux principaux rôles étaient remplis par M. Baptiste aîné et M. Baptiste cadet, retirés l'un et l'autre du théâtre depuis quelques années. La pièce nouvelle n'a pas été constamment applaudie. Le parterre d'une représentation à bénéfice est plus difficile que celui des jours ordinaires; et ce droit, que « chacun achète à la porte en entrant, » est exercé souvent par lui avec une rigueur

proportionnée au prix des billets. C'est ce qu'a éprouvé M. Mennechet, auteur de la *Fuite de Law*, qui a dû doublement regretter que la royauté eût perdu entre autres privilèges, depuis la révolution, celui de protéger de sa présence une comédie faible contre les sifflets. On s'attendait à une idée originale avec un héros tel que Law, soit que l'auteur eût voulu montrer l'homme tel que Montesquieu nous le peint, toujours l'esprit occupé de projets, toujours la tête remplie de calculs et de valeurs numériques ou représentatives, soit qu'il eût préféré mettre en scène les effets de son système. Il s'est contenté de prétendre nous attendrir sur sa catastrophe, en lui prêtant une bonne pensée au moment de sa chute, et en le représentant malheureux et proscrit. Au lieu d'amuser notre curiosité par l'imprévu des expédiens financiers de Law, M. Mennechet a voulu exciter notre sympathie par le lieu commun des dangers qui poursuivent un fugitif. Ce désappointement des imaginations prévenues a refroidi le public, et affaibli l'impression de quelques scènes d'ailleurs assez dramatiques.

Heureusement que le bénéficiaire avait pris ses mesures pour que les spectateurs fussent dédommagés. Un jour qu'un roi d'Espagne voyait rire un homme à gorge déployée, il paria que cet homme lisait le roman de Cervantes, et le roi gagna son pari. Si quelqu'un vous dit avoir ri aujourd'hui au théâtre, vous pouvez de même parier à coup sûr qu'on jouait quelque pièce de notre divin Poquelin. Mais vive surtout *le Malade imaginaire* ! Depuis long-temps on n'avait ri d'aussi bon cœur au Théâtre Français. M. Baptiste aîné jouait M. Purgon, M. Baptiste cadet jouait M. Argant ; c'était la nature prise sur le fait. Que les vieux amateurs étaient fiers de pouvoir nous dire : Quel acteur avez-vous aujourd'hui pour remplacer les nôtres ? Et les vieux amateurs avaient raison. Il fallait voir quelle gaieté franche au parterre, aux galeries et aux loges ! Le proverbe était devenu vrai : le parterre riait

comme un roi, le roi riait comme le parterre. Nous consentons à revoir la nouvelle pièce de M. Mennechet, s'il veut bien la terminer encore par *le Malade imaginaire*.

ODÉON ET PORTE SAINT-MARTIN. — RICHARD D'ARLINGTON. —

On a dit du roman, tel que Walter Scott l'a conçu, que c'était le drame dans sa plus grande extension. Nos auteurs dramatiques transportent à leur tour le roman tout entier sur la scène. Ainsi un volume des chroniques de la Canongate n'est que le prologue de *Richard d'Arlington*; c'est la naissance du héros : sa mère accouche dans la coulisse ; la chose est sérieuse ; je ne sais pourquoi le parterre a ri, si ce n'est de l'idée que le jour n'est pas loin où l'actrice accouchera tout de bon *coram populo*, comme la chose eut lieu dans certaine pièce chinoise, s'il en faut croire le savant de Guignes. Entre le prologue et la pièce le nouveau-né a grandi, il a vingt-cinq ans, et sans doute nous le verrons *barbon* au dernier acte, au grand scandale de nos Boileaux, si les auteurs avaient eu besoin de nous dérouler plus de trois années de sa vie ; mais trois années leur ont suffi pour nous développer leur plan. C'est un tableau de *l'ambitieux politique*, destiné à servir de pendant à celui du *Joueur*. Comme dans le *Joueur*, on trouve sans doute dans *Richard d'Arlington* des effets de mélodrame, des invraisemblances et des artifices de composition un peu vulgaires ; mais il est des scènes, des actes entiers où l'on voit qu'un maître a gravé son empreinte. Dans son ensemble, *Richard d'Arlington* est même remarquable comme œuvre littéraire, et il en coûte de respecter l'anonyme des auteurs.

La mise en scène de *Richard d'Arlington* est aussi fort remarquable. Le second acte offre un curieux spectacle d'une élection anglaise, et le troisième une séance de la chambre des communes dans la fameuse chapelle de Saint-Étienne : ce sont des dioramas à personnages vivans.

Frédéric Lemaitre remplit le principal rôle : cet acteur est le mélodrame personnifié, avec son énergie et son affectation, tour à tour vrai et passionné, trivial et maniéré. M^{lle} Noblet se fait applaudir par des inspirations très-pathétiques ; il ne manque qu'un peu de musique à sa voix.

Pendant que l'Odéon joue le mélodrame à la Porte Saint-Martin, la Porte Saint-Martin joue la comédie ou le drame à l'Odéon. Cette double émigration s'explique par la réunion des deux entreprises sous un même directeur.

— L'article de M. Kennedy, intitulé *Saint Pierre-le-Pêcheur*, inséré dans ce volume, est fondé sur une anecdote allemande, dont le célèbre Hoffman avait déjà tiré parti dans ses contes. C'est un événement ramené du monde fantastique dans le monde réel, par le moyen d'un nouveau cadre, de nouveaux détails et de deux personnages nouveaux, le sergent et le narrateur.

— Le bibliophile P.-L. Jacob, après avoir écrit pour notre instruction et nos menus plaisirs, s'adresse aujourd'hui à la jeunesse dans ses *Contes aux petits enfans*, formant deux gros volumes in-12 avec vignettes, que va publier le libraire Louis Janet, rue Saint Jacques, n^o 54. Cet ouvrage destiné aux étrennes est, dit-on, plus important et plus grave que son titre semblerait le faire soupçonner ; tous les âges y trouveront une érudition amusante, et les lecteurs des *Soirées de Walter Scott* et du *Divorce* ne dédaigneront pas d'écouter les récits historiques du vieux conteur.

— M. Cadiot vient de faire paraître de nouvelles livraisons de son *Histoire chronologique de France, depuis la Convocation des Notables jusqu'en 1828*, continuée jus-

qu'en 1830. Ce livre formera un ouvrage complet sur l'histoire de la révolution, de l'empire et de la restauration.

— *Le Manuscrit vert*, de M. Drouineau, paraîtra mercredi chez Ch. Gosselin.

— *Le Talisman* a paru chez Levavasseur, au Palais-Royal.

— H. Fournier, libraire, rue de Seine, est devenu l'éditeur-propriétaire de l'ouvrage intitulé *Éducation familière* : c'est un des meilleurs livres qu'on puisse offrir à la jeunesse.

— M. Moutardier a publié le roman de M^{me} Waldor, intitulé *l'Écuyer Dauberon, ou l'Oratoire de Bon Secours*, un vol. in-8°, orné de vignettes.

— MM. Treuttel et Wurtz ont mis en vente les *Archives des Découvertes et des Inventions nouvelles*, faites en 1830, un vol. in-8°, ouvrage précieux pour la science, et *l'Almanach des Dames*, qui intéressera davantage les lecteurs frivoles.

— M. Paul Foucher a fait paraître chez M. Lemesle, éditeur, un volume de *Saynètes*, espèces de petits drames qui ne sont pas des proverbes, espèces de proverbes qui ne sont pas des drames, comme l'auteur les définit lui-même. Cet ouvrage a droit à une mention plus détaillée.

— M. Panckoucke, qui est à la fois libraire, imprimeur, homme de lettres et artiste, publie son *Voyage aux Hébrides*, dont nous rendrons compte.

— Il est des titres d'ouvrages qui embarrasseraient Sterne lui-même : tel est celui des *Papillotes, scènes de tête, de*

cœur et d'épigastre (1 vol. in-8°, prix : 7 fr., chez H. Souverain, éditeur, et M^{me} veuve Béchet). L'auteur s'adresse-t-il aux dames, aux politiques, aux âmes sensibles, aux hommes sensuels ? Ouvrez le livre : ni ordre, ni plan ; le volume commence par la toilette d'une femme à la mode, et finit par celle d'un condamné ! c'est assez vous dire que l'auteur a voulu être bizarre ailleurs que dans son titre. Il a réussi. Il y a des émotions dans cette œuvre quelquefois extravagante, quelquefois ingénieuse. L'auteur dit qu'il n'est ni classique, ni romantique, ni saint-simonien, mais qu'il s'appelle *Jean-Louis*. Est-ce un pseudonyme ou un nom véritable ? Nous penchons pour la première supposition, en voyant que dans son portrait en pied, il se cache malicieusement le visage derrière un journal littéraire ou politique.



Biographie Musicale.

BEETHOVEN.

Ludwig Von Beethoven était fils d'un ténoriste au service de l'électeur de Cologne, et naquit à Bonn en 1772 (1). Comme la plupart des grands compositeurs, il donna dès l'enfance des gages précoces de son talent. On le voyait quitter ses camarades et le jeu lorsqu'il entendait son père préluder sur le piano-forté. Sa plus grande récréation était d'être placé sur ses genoux et de laisser guider ses petites mains sur le clavier pour produire un accompagnement. Il répétait ensuite, seul, les mêmes notes avec une telle exactitude qu'à peine fut-il âgé de cinq ans, on crut nécessaire de lui donner des leçons régulières et suivies ; son père se chargea d'abord de cette tâche, mais tels furent les progrès de l'enfant qu'il eut bientôt besoin d'un maître plus habile. L'organiste de la cour, Von der Eden, était le meilleur joueur de *clavier* qu'il y eût à Bonn : le père de Beethoven n'était pas assez riche pour s'adresser

(1) On a dit qu'il était le fils naturel de Frédéric II.

à lui ; mais Von der Eden, en ayant entendu parler, offrit quelque temps après ses leçons gratuitement au jeune Beethoven : malheureusement il était si occupé par ses fonctions à la chapelle électorale qu'il remplît assez inexactement sa promesse. Néanmoins les progrès de l'élève continuèrent, et il était cité à Bonn comme un petit prodige. L'électeur fut curieux de vérifier si tout ce qu'on en rapportait à la cour était conforme à la vérité. Frappé de surprise, il exigea que Von der Eden lui donnât tous les jours une leçon à ses frais, et, en peu de temps, l'enfant, justifiant l'intérêt qu'il lui avait inspiré, joua dans les appartemens de son altesse et dans la chapelle.

En 1782, Von der Eden étant mort fut remplacé comme organiste de la cour par Christian Gottlob Neeffe, à qui l'électeur ordonna de cultiver avec un soin particulier le talent du jeune Beethoven. Neeffe était un homme excellent : il prit son élève en affection. Les compositions de Neeffe n'attestent certes pas l'éclat ni la force d'un grand génie ; elles n'auraient jamais pu contribuer à une révolution dans l'art, ni avoir la moindre influence sur les progrès du goût. Mais on y remarque incontestablement de la science, du talent et de la sensibilité ; aussi était-il peut-être plus propre à son emploi qu'un homme d'un mérite supérieur. Neeffe dirigea parfaitement son élève en lui faisant étudier d'abord les œuvres de Sébastien Bach et en l'accoutumant à vaincre, par une excellente méthode, les grandes difficultés inséparables de leur exécution. Beethoven, à l'âge de onze ans, jouait le recueil des fugues et des préludes de Bach dans les clefs majeure et mineure, intitulé *das wohltemperirte klavier* (le clavier bien d'accord) ; quand on sait ce qu'il en coûte à des artistes exercés pour jouer ces fugues de manière à être entendus en public, on peut se faire une idée de ce que promettait à onze ans un enfant qui les exécutait avec l'admiration générale (1).

(1) Voici une anecdote dont nous ne prétendons pas garantir l'authen-

Le premier essai de composition de Beethoven avait eu lieu à l'âge de neuf ans ; mais comme Von der Eden ne lui avait rien appris des règles, on peut naturellement supposer qu'il ne pouvait encore rien produire de correct. Cependant les connaisseurs osèrent lui prédire un brillant avenir, et la prédiction s'est accomplie. Vers la même époque, neuf variations sur une marche, trois sonates et quelques airs de sa composition, furent imprimés à Mannheim, et ces essais font encore honneur à Beethoven. Comme il avait déjà surpassé de beaucoup ses maîtres, sur le piano-forté, et qu'il montrait de grandes dispositions pour l'orgue, l'électeur le désigna comme successeur de Neefe, et l'envoya à Vienne à ses frais pour se perfectionner dans l'art de la composition sous Haydn. Mozart venait de mourir. Un vif attachement unit le maître et l'élève : Bach fut étudié de nouveau, et Beethoven apprit pour la première fois à le comprendre. Avec ses propres œuvres, Haydn fit connaître à Beethoven celles de Handel et de Mozart ; il eut formé bientôt son goût si pur et si élégant. Mais ce cours d'études fut interrompu par le voyage d'Haydn à Londres en 1795, et le jeune musicien fut confié depuis lors aux instructions du savant contrepointiste Albrechtsberger. Beethoven avait appris dans sa ville natale

l'écrit, mais qui peut servir de pendant à celle qu'on raconte de la captivité de Pelisson : — Beethoven n'avait, dit-on, que dix ans lorsqu'il remarqua une énorme araignée qui s'était établie dans une des encoignures de la chambre où il étudiait son piano-forté. Aussitôt que le jeune pianiste posait les doigts sur le clavier, l'araignée quittait sa toile, s'approchait et paraissait écouter avec délices. Beethoven conçut pour ce singulier auditeur une amitié d'enfant et d'artiste ; il lui apportait lui-même des mouches, et recommandait à tout le monde de la respecter. Malheureusement une servante mal-apprise, ou qui préférait la propreté à la musique, balaya la toile et écrasa l'insecte amateur. Beethoven en fut inconsolable, et pendant plusieurs jours il ne put toucher son piano sans lever vers la muraille ses yeux baignés de larmes.

les élémens du latin, de l'italien et du français : il se perfectionna dans la connaissance de ces langues et y ajouta celle de l'anglais. Sa récréation était la lecture de l'histoire, qu'il aima toujours beaucoup, et telle était sa mémoire qu'il retenait non-seulement le détail des événemens mais encore les formes de la narration⁽¹⁾.

En 1801, Beethoven perdit son protecteur, et avec lui l'esprit d'un établissement à Bonn. Livré à ses propres ressources, il trouva des profits assez considérables dans la vente de ces compositions pour n'être pas inquiet de l'avenir, et se dispenser même de donner des leçons : fortement sollicité par des amis, il se laissait aller à les aider de ses conseils, mais c'était par pure amitié, sans la moindre rétribution ; Beethoven accepta à cette époque un engagement qui l'obligeait à résider à Vienne avec une noble famille ; mais quelques difficultés imprévues firent bientôt rompre un arrangement très-peu convenable à un homme aussi indépendant, aussi peu courtisan que lui, et qui vivait à part dans les abstractions de la musique. Revenu libre, il pensa souvent à aller en Angleterre, où son vieux camarade Dragonetti était déjà, et où ses compositions étaient encore plus estimées qu'en Allemagne ; les vives sollicitations qu'il reçut pour aller se fixer à Londres auraient exercé sans doute une grande influence sur son esprit, lorsque l'arrivée de ses deux frères, avec qui il se promettait une vie heureuse, et qui vinrent s'établir en Autriche, le décida à y rester lui-même. Il était d'ailleurs douteux que la vie à bon compte de Vienne et la société de cette capitale pussent être avantageusement échangées contre les offres plus splendides de l'Angleterre, où tout est si dispendieux. Il resta donc à Vienne composant et jouant dans les concerts publics et particuliers.

Quoique l'exécution de Beethoven ne fut pas toujours

(1) Il était grand admirateur des romans de Walter Scott.

assez délicate, et parut même quelquefois embarrassée, il obtint une plus grande réputation à Vienne, comme artiste exécutant, que comme compositeur. Dans son improvisation, la difficulté semblait être pour lui de faire exécuter à ses doigts les conceptions de son imagination. La fougue ardente de ses idées dépassait tellement la rapidité de ses mains, qu'il en résultait par intervalles l'effet d'une exécution étranglée. Sa méthode de varier un thème rappelait les improvisations analogues de Mozart. Outre le patronage de la princesse Lobkowitz et de l'archiduc Rodolphe, qui lui accorda une pension viagère, à condition qu'il ne quitterait jamais l'Autriche pour un pays étranger; outre les sommes que lui valait, chez les marchands de musique, la vente de ses œuvres, il reçut des présens considérables pour prix de quelques dédicaces. La dernière impératrice de Russie, après avoir entendu la symphonie de *la Bataille de Vittoria*, pendant le congrès, lui envoya deux cents ducats comme témoignage de sa satisfaction. Le bruit qui courut à l'étranger que Beethoven se trouvait quelquefois dans des embarras d'argent était complètement erroné; il avait assez pour l'aisance la plus douce d'une vie d'artiste, et au-dessus de toute inquiétude de fortune, et dans une situation bien différente de celle de Mozart. Il est vrai qu'il eut sa part des amertumes de la vie, car il était amant malheureux, et pour comble de disgrâce il devint sourd...; accident qui finit par le séquestrer presque entièrement de la société, en bornant ses relations à quelques amis assez intimes pour qu'il pût lire dans leur physionomie ce qu'ils voulaient lui dire. Ce malheur ramena nécessairement l'artiste à la composition; le forté-piano fut mis de côté; il commença à ne plus vivre que pour lui-même et pour son art, méditant dans sa solitude les projets les plus originaux et les plus hardis. On l'entendait rarement se plaindre de sa situation isolée. La surdité de Beethoven ne fut point une maladie soudaine, ni l'effet, comme on l'a prétendu, d'un accident, mais un affaissement graduel de l'ouïe, qui pro-

venait probablement de la sensibilité excessive de l'organe. Il s'en aperçut en atteignant l'âge d'homme; mais cette défectuosité était encore légère : elle ne fit que s'accroître, et enfin devint malheureusement assez intense pour qu'il ne fût plus possible de communiquer avec lui par d'autre moyen que l'écriture, car le cornet lui faisait mal et était d'ailleurs devenu insuffisant. Tout ce qu'on tenta pour découvrir la source de cette maladie, la plus cruelle de toutes pour un musicien, fut inutile, aussi bien que les remèdes qu'on y voulut appliquer. Il ne resta plus à Beethoven que son talent pour la composition; talent dont il ne perdit rien. Mais ce fut un grand inconvénient pour son exécution sur le piano, qui parut de plus en plus embarrassée. Sa voix fut aussi affectée sympathiquement : elle n'avait jamais été très-agréable dans le chant avant cette surdité fatale, mais elle était du moins bien accentuée dans le discours..., et elle devint par la suite assez rauque.

Un observateur de la physionomie humaine devinait à la première vue que Beethoven était un être extraordinaire. Dans le mouvement et l'expression de ses lèvres, dans l'éclat de ses yeux, dans l'ample convexité de son front (vrai siège de l'invention poétique), on trouvait les signes infaillibles de son génie. Son visage, lorsqu'il conversait familièrement avec ses amis, avait le caractère de la bonté la plus parfaite; son sourire était la cordialité même.

On a dit que Beethoven était impoli et rude dans ses manières, ce qui n'est pas vrai. Il n'était, certes, pas un *fashionable* selon les types de Paris, de Londres et de Vienne. Comme plusieurs autres grands artistes, il était *original (eccentric)*, mais il n'était pas mal élevé. Mozart n'avait pas été plus ardent que lui à soutenir la musique allemande contre la rivalité de la musique italienne. Toujours soigné dans ses habits et sa personne, ne donnant dans les extrêmes d'aucune mode ancienne ou nouvelle, il entretenait aussi la plus grande propreté dans sa maison, quoique les habitans de Vienne se plaignissent que

son ameublement n'était pas distribué avec l'ordre qui convient à une maison *comme il faut*. Ceux qui se permettaient ces objections ne connaissaient pas Beethoven, ou ignoraient ce qui *convenait* à l'ameublement du musicien, et lorsqu'ils cherchaient un sofa, ils pouvaient bien ne pas trouver une symphonie. Chaque printemps Beethoven se rendait à la campagne pour composer en plein air, car il était de cette famille poétique d'Horace :

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.

Il ne revenait à la ville que dans la dernière partie de l'automne, et ces continuelles allées et venues l'obligeaient nécessairement à rester long-temps dans un lieu avant de pouvoir mettre ses papiers en ordre. Qui oserait penser à un riche ameublement dans le ménage d'un garçon nomade; et surtout artiste, comme Beethoven? Quelque grand que fût le génie du compositeur, il était surpassé par la bonté de son cœur, sa loyauté, sa générosité, sa modestie et sa franchise. Une de ses qualités les plus estimables était son attachement pour sa famille : il fit tout ce qu'il put pour la fortune des deux frères qui le suivirent en Autriche. Lorsque l'un d'eux, qui avait une fonction publique, mourut, il prit son fils chez lui, n'épargna aucune dépense pour lui procurer une bonne éducation, et lui sacrifia même sa liberté et sa tranquillité.

La constitution de Beethoven, dans sa jeunesse, était robuste; mais dans les dernières années de sa vie elle s'altéra par les chagrins d'un amour malheureux et l'infirmité qui l'exilait en quelque sorte, lui artiste, du monde des sons! Pendant les six derniers mois, il reçut les soins assidus d'un médecin qui parvint à alléger ses souffrances, ne pouvant le rendre à la santé. Sa maladie se termina par une hydropisie qui lui causait des tourmens affreux. Beethoven les supporta avec un courage et une constance que soutenaient les témoignages de sympathie qui lui

arrivaient de toutes parts. L'opération chirurgicale qu'il lui fallut subir augmenta la violence de ses maux. Cependant ses sensations s'affaiblirent et sa mort ressembla à un sommeil. Cet événement eut lieu le 26 mars 1827. Beethoven était âgé de 56 ans. Ses funérailles se firent avec tous les honneurs dignes de son beau génie. Un long cortège de musiciens l'accompagna jusqu'au lieu de son dernier repos, dans un des cimetières situés aux environs de Vienne. Le chant funèbre était arrangé d'après sa marche célèbre, qu'il avait composée *sur la mort d'un héros* (1). Une couronne de laurier fut déposée sur son cercueil par Hummel, dont on pourra deviner quelle était l'émotion lorsqu'on saura qu'il avait été un ancien ami du défunt, mais séparé de lui par une de ces mésintelligences qui troublent quelquefois les plus sincères affections, et n'ayant eu que le temps de se réconcilier avec lui pour pouvoir remplir ses fonctions d'ami dans cette triste cérémonie.

Peu de temps avant la mort de Beethoven, l'abbé Stadler s'était engagé dans une controverse avec Gottfried Weber, frère du célèbre compositeur, relativement à l'authenticité de quelques-uns des passages du *Requiem* de Mozart. La lettre suivante prouve quel auxiliaire puissant vint au secours de l'opinion du vénérable abbé; mais nous la cite-

(1) La partition de cette symphonie avait pour titre unique ce mot *Napoléon*. Elle avait été commencée sous le consulat; il y travaillait encore un matin lorsque entre son élève F. Ries, un journal à la main, et qui lui annonce que Bonaparte vient de se proclamer empereur. Beethoven, qui rêvait un héros républicain, et qui était amoureux de la gloire consulaire, resta un instant stupéfait, puis il s'écria : « Allons, c'est un ambitieux comme tous les autres ! » et il substitua à son titre ces mots italiens : *Symphonia eroica per festeggiure il sovenire di un gran' uomo*, voulant dire qu'au lieu d'un chant de victoire il allait faire un chant de deuil, parce que pour lui son Napoléon était mort. De là provient tout ce qu'il y a de mélancolie et de désespoir dans cette marche guerrière.

rons surtout pour faire connaître les sentimens de Beethoven sur celui dont le nom est seul au-dessus du sien.

« Très-respecté et cher Monsieur ,

» Vous avez bien agi , et rendu service , aussi bien que justice , à M^{me} Mozart , par votre excellent et piquant opuscule , pour lequel je suis persuadé que le compositeur et l'amateur vous ont une égale obligation , ainsi que tous ceux qui s'intéressent à l'art musical. Comment M. Gottfried Weber , qui a , me dit-on , écrit sur la composition , peut-il attribuer un passage comme le suivant à Mozart ?

. Lorsque c'est ce même Mozart qui a positivement écrit cet autre.

M. G. Weber , par sa surprenante connaissance de l'harmonie et de la mélodie , nous rappelle les vieux compositeurs de l'Allemagne : Herkel , Rümeyer , Kalkbrenner le père , André , etc. , etc. *Requiescant in pace.*

» Quant à moi en particulier , mon cher ami , je vous remercie très-sincèrement du plaisir que m'a fait votre ouvrage , m'étant toujours compté au nombre des plus ardens admirateurs de Mozart , et sentant que je l'admirerai de même jusqu'à mon dernier soupir.

» BEETHOVEN. »

Il a été justement observé par un ingénieux critique allemand que , par le nom de musique , considérée comme un art indépendant , nous ne devons entendre que la musique instrumentale , qui , libre des entraves du vers , et pure de tout alliage ou de toute aide étrangère , peut seule exprimer *le propre* de l'art. Une grande partie de l'originalité et de la beauté de la musique moderne doit s'attribuer à l'heureux emploi des instrumens ; les idées des compositeurs marchent du même pas que l'habileté des exécutans ; et le caractère des compositions instrumentales sert à mesurer les progrès du goût musical d'une époque.

La voix humaine est, après tout, circonscrite; ses moyens ne sauraient faire avancer l'art; mais, dans les instrumens perfectionnés par la mécanique et la science, on trouve un levier capable de remuer le monde. Tous les perfectionnemens de la musique moderne, même ceux de l'organe humain, sa flexibilité plus remarquable, son intonation plus juste, peuvent se rattacher à l'influence de la composition et de l'exécution instrumentales; mais d'abord, dans cette branche de la musique, la symphonie doit être mise au premier rang. Le nom seul de Beethoven réveille dans l'ame une foule de réminiscences exquisés de ses symphonies, qui prouvent que là sont les plus beaux titres de sa gloire.

Sous ce compositeur et Mozart, l'*adagio* atteinnt un caractère vocal et sentimental qui lui manquait certainement dans les premières symphonies de Haydn, — compositions remarquables, il est vrai, par la chaleur, l'imagination et la grâce, mais n'étant pas de nature à placer l'auteur au niveau des deux autres. Haydn ne peut prétendre à former avec eux un illustre triumvirat que par ses douze symphonies pour *Salomon* et par sa *Passion*, série de mesures lentes, dans lesquelles il rivalise avec le goût poétique de Mozart. Le style instrumental demande des qualités particulières, et n'admet pas de médiocrité. Mozart fut le premier à perfectionner le modèle de la symphonie; mais son génie, tout passion et grâce voluptueuse, quoique divin, est ému de trop de sympathies humaines, et sa musique, qui, suivant l'expression d'un poète, « gémit comme un Dieu souffrant, » laissa beaucoup à faire au génie de Beethoven, que nous ne saurions mieux personifier qu'en le comparant à cette figure calme, forte du sentiment de sa puissance, qui distingue les divinités de la sculpture antique.

C'est la grande gloire de Beethoven, venu après Mozart, le musicien qui a le plus parlé à la sensibilité, d'avoir, par des moyens tout-à-fait *neufs*, atteinnt le même but, et

ému tout aussi profondément ses auditeurs. Mozart ne voulait pas que son plan se révélât tout entier de prime-abord, et ne provoquât ni curiosité ni examen. Les symphonies de Beethoven, quoique difficiles à comprendre à une première audition, sont réellement remarquables par leur simplicité, aussi bien que par la rudesse et le grand effet de leur instrumentation. C'était le *style* qui embarrassait les musiciens, dont la plupart ont une peur nerveuse de compromettre leur goût lorsqu'ils entendent quelque chose de nouveau. Si Mozart, grâce à l'inépuisable abondance de ses idées, excite un ravissement plus continu, les mélodies de Beethoven sont peut-être plus émouvantes, par l'effet d'un artifice exquis de simplicité, et parce que l'attention est moins occupée de l'artiste. Nous concevons cet amateur qui avouait que, lorsqu'un concert commençait par une symphonie de Beethoven, il devenait insensible à toute autre impression pour le reste de la soirée.

On trouve souvent dans Beethoven une association de sons qui rappelle les scènes champêtres; car ce n'est pas seulement dans sa symphonie pastorale que nous croyons entendre la riche monotonie du chant du coucou, la simple note de la caille, et, pour nous servir de l'expression du *Vieux marin* (1), « ce murmure, semblable à celui d'un ruisseau qui, caché sous les feuilles, dans le mois de juin, endort, pendant toute la nuit, les arbres de la forêt, par un chant de sommeil. » Beethoven trouvait facilement l'élévation de ses idées dans la campagne, et il cherchait des matériaux pour son art dans le silence et la profondeur des bois et des grottes, le jour et la nuit, pendant l'orage et sous l'éclat du soleil, plutôt eomme un homme livré à l'influence infernale que pour s'inspirer de la solennité de la nature et de celle de ses propres pensées. Il

(1) Poème bizarre de Coleridge qui n'a jamais été traduit en français, et dont on peut lire l'analyse dans le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse* (N. du T.)

aimait encore à peindre les émotions que nous causent les funérailles d'un héros, et il errait volontiers, seul, le soir, à l'ombre des cloîtres d'une cathédrale. La gravité, l'énergie, le sublime, caractérisent les symphonies de Beethoven.

Les recueils de musique pour piano-forté, qu'un grand compositeur lègue à la postérité, ne doivent pas être considérés comme de simples répertoires d'amusemens frivoles. Les recueils de Mozart, de Beethoven et de Weber nous découvrent constamment des germes d'idées qui ont paru avec tout leur développement dans d'autres ouvrages. *Ex pede Herculem*. Si le compositeur peut entretenir l'intérêt de son auditoire par une suite de nobles pensées sur le piano-forté, ou avec un quatuor d'instrumens, il prouve son bonheur d'invention, et ne produit que plus d'effet lorsqu'il dispose d'un orchestre.

On connaît l'éloquente apostrophe d'Hoffmann à Beethoven. Tout musicien doit partager son enthousiasme; mais il a tort de citer la facilité de jouer sa musique pour le piano-forté. C'est tout le contraire, les doigts les plus exercés ne suffisent pas toujours à son exécution.

Une sympathie de talent rendait Beethoven idolâtre de Handel: ce désir de fixer l'auditeur par quelque pensée frappante, ce qu'Haydn, parlant de Handel, appelait son coup de foudre, se retrouve dans les symphonies de l'un comme dans les *oratorios* de l'autre. Le génie de Mozart, au contraire, moins étonnant, mais toujours dans une voie plus large de sentiment, ressemble davantage à celui de Bach. *Le Mont des Oliviers*, malgré les belles choses qu'il contient, malgré son admirable introduction instrumentale, et le sublime chœur d'*alleluia*, est sur le tout un peu monotone. Un siècle de perfectionnement instrumental comme celui-ci n'est pas favorable au développement de cette simple grandeur, qui est le trait proéminent du style d'*oratorio*. Plus la musique dépend de l'accompagnement, plus elle est exposée aux

variations du goût, que la découverte de nouveaux instrumens modifie sans cesse.

Le genre de l'*oratorio* fut peu avantageux à Beethoven, il a trouvé une plus vaste carrière dans la composition de deux messes qui contiennent quelques-unes des combinaisons harmoniques les plus profondes, quoique produites à l'époque de sa vie où il était complètement sourd. Par quel procédé extraordinaire de l'imagination put-il donc juger de l'union de sons que non-seulement il ne pouvait entendre, mais encore qu'il ne pouvait avoir jamais entendu ?

L'opéra de *Fidelio* et le ballet de *Prométhée* forment tout le répertoire de Beethoven, comme compositeur dramatique. A en juger par quelques détails exécutés dans les concerts, on comprend que la représentation de *Fidelio* ait excité l'enthousiasme; mais la réputation de Beethoven ne repose pas sur cette partie de ses œuvres.

Quand on entend parler des infortunes d'un auteur célèbre, le premier mouvement est de s'écrier : « Qu'en aurait point produit cet homme de génie si sa vie eût été plus paisible et plus facile ? » Mais il est très-probable, relativement à Mozart et à Beethoven, que la pauvreté de l'un, en le forçant à composer, et la surdité de l'autre, en l'excluant de toute communication avec le monde extérieur, et en le contraignant à être original, tournèrent à l'avantage de la postérité. L'isolement, le silence, qui entourent l'artiste pauvre, le laissent en liberté dans les domaines de l'imagination. Au milieu d'une nature muette pour lui, le musicien sourd entendait des mélodies plus délicieuses qu'aucune de celles qui ravissent une ouïe délicate. Les méditations solitaires de Mozart et de Beethoven, leurs rêves de gloire, auraient été, dans toute autre situation, trop souvent interrompus par les distractions du monde : l'adversité respecta leur vie d'artiste.

Il nous reste à parler de Beethoven comme pianiste : chaque fois qu'il était appelé à improviser sur le piano-

forté, il était sûr de laisser bien loin derrière lui tous ceux qui l'avaient précédé au clavier. Son imagination fertile et sa fougue naturelle produisaient des prodiges. Dans sa fureur poétique il trouvait les combinaisons les plus compliquées, il exécutait des passages dont la difficulté l'eût effrayé peut-être s'il eût été de sang-froid. Ce n'était pas seulement la surprise qu'il excitait chez les auditeurs : ils étaient transportés par l'étrangeté et la beauté de ses inspirations capricieuses. Le style de quelques-unes de ses productions pour le piano-forté peut donner une idée de son improvisation. Les difficultés le stimulaient, et il aimait ceux qui osaient les braver. Il prit en grande affection Ferdinand Ries, son élève, parce que ce jeune homme attaqua un jour une cadence extraordinaire en public et s'en tira à son honneur. Cependant Beethoven avait les mains trop petites pour un pianiste, et une exécution qu'on trouvait inférieure à celle de quelques maîtres ; mais l'amour de l'art triomphait chez lui de cette conformation défavorable. Depuis que la musique n'est plus associée aux calculs mathématiques, mais au sentiment poétique, les vies des grands artistes ont fourni à l'histoire de la nature humaine quelques chapitres qui ne font pas moins d'honneur à la musique qu'à l'humanité ; de ce nombre sera la vie de Beethoven.

J. ALOYS SCHLOSSER (1).

(1) Extrait de la biographie allemande de Beethoven, publiée à Prague sous le titre de : *Eine Biographie desselben, verbunden mit Urtheilen über sein werke*, etc. Par J. Aloys Schlosser.

(*Foreign Quarterly Review.*)



VOYAGES.

Constantinople en 1830.

[Pendant le séjour que M. Michaud, de l'Académie française, auteur de l'*Histoire des Croisades*, vient de faire en Orient, il avait adressé un assez grand nombre de lettres à ses amis d'Europe. Empressés d'offrir à ses lecteurs tout ce qui peut piquer leur curiosité, la *Revue de Paris* s'est procuré une partie de cette correspondance pour la publier avec l'agrément du voyageur. Nous espérons que le premier extrait que contient notre livraison d'aujourd'hui sera prochainement suivi d'un second.]

(N. du D.)

Péra, 28 septembre 1830.

Notre civilisation, mon cher ami, est bien usée; pour trouver du nouveau, il faut venir au pays des barbares. Me voilà enfin chez les Turcs, où j'ai de quoi satisfaire ma curiosité; j'étudie de mon mieux les mœurs de ce peu.

ple, si différent du nôtre, et les physionomies originales des Osmanlis ; je passe une grande partie de mes journées à parcourir la ville, à faire des visites ; j'en apprend plus dans une promenade, dans une conversation que dans beaucoup de gros livres. Je vous montrerai quelques-unes des figures que je vois tous les jours ; je veux les faire parler devant vous, afin que vous ayez une idée du peuple de Stamboul, qui a quelquefois envie de devenir un peuple civilisé. Vous verrez que les Turcs tiennent encore à la barbarie pour beaucoup de choses ; mais cette barbarie n'a rien de sauvage et de grossier ; souvent même, elle a plus de finesse et de bon sens que notre civilisation avancée.

J'ai fait hier une visite à un kodja, professeur ture qui demeure dans le quartier de la *Solimandeh*. Ibrahim-Effendi (c'est son nom) est un homme d'une cinquantaine d'années. Il montre dans sa physionomie une douceur pleine de dignité ; le front élevé, le nez aquilin, un teint pâle m'ont rappelé les Turcs que j'avais vus dans l'Anatolie. Il passe pour avoir plus de philosophie que la plupart des ulémas, ce qui ne l'empêche pas d'être très-attaché à la religion du prophète, et même à beaucoup de préjugé de sa nation. J'en ai été fort bien accueilli, car il aime les Français. Un fils qu'il m'a présenté, et qui paraît avoir dix à douze ans, nous a servi le café et la pipe. Cet usage d'être servi par les enfans de la maison est assez commun dans les familles turques qui n'ont pas un grand nombre de serviteurs. En me présentant son fils, le kodja m'a dit qu'il avait le projet de l'envoyer à Paris pour faire ses études. « C'est là, ajoutait-il, qu'on peut acquérir de véritables lumières. » Mais il hésitait encore dans l'exécution de son dessein, d'abord parce que la mère de l'enfant ne pouvait se résoudre à s'en séparer ; ensuite parce qu'il avait quelque scrupule de faire élever son fils chez les chrétiens. Je n'avais rien à dire sur les craintes d'une mère ; quand au second motif

de son hésitation, je lui ai dit qu'il y avait à Paris un collège ou une école pour les jeunes musulmans, où ils sont élevés dans leur religion. Je n'ai pu le rassurer complètement. Une autre chose qui l'inquiétait pour son fils, c'est ce qu'on lui avait dit de notre jeunesse, impatiente du présent et dédaigneuse du passé. « La vérité, lui dis-je alors, c'est que nous avons en France une jeunesse qui ne veut plus l'être, et nous pouvons nous appliquer ce mot d'un ancien : *L'année a perdu chez nous son printemps*. On a cru que les lumières trouvées dans les livres étaient une dispense d'âge pour la raison, et qu'avec les doctrines nouvelles, on pouvait, sans passer par les épreuves de la vie, arriver tout à coup aux jours de l'expérience et de la maturité. Ce sont là les illusions naturelles d'une nation et d'un siècle éclairé; mais vous n'aviez rien à craindre de tout cela pour votre jeunesse et pour votre pays. » Ma réponse n'a pu dissiper toutes ses craintes. L'idée d'une jeunesse *dédaigneuse du passé* jetait quelque trouble dans son esprit. Il croyait voir dans ce dédain de nos jeunes gens une disposition à mépriser les leçons du pouvoir paternel. Pour se faire une idée des inquiétudes du bon kodja, il faut savoir jusqu'à quel point les Turcs portent le respect pour ceux dont ils ont reçu le jour. Le souverain absolu de la Turquie n'est pas plus respecté dans son empire que le père de famille ne l'est dans sa maison. L'inquiétude paternelle du professeur turc s'accroissait encore par le souvenir d'un vieux père qu'il avait perdu récemment. Il m'a parlé les larmes aux yeux, de cette perte douloureuse. « Ah! que n'est-il » encore dans ce monde, s'est-il écrié; il serait la lumière » de ma vie, le flambeau de mes actions; il serait pour » moi comme la fontaine d'où découlent les grâces et les » bienfaits. S'il était pauvre, il mangerait mon pain, et » ma demeure serait la sienne; s'il était infirme et mala- » de, je le servirais comme son esclave. » Il prononçait ces paroles touchantes du ton le plus pénétré; il regardait

en même temps son fils , auquel il voulait inspirer ses propres sentimens.

J'ai demandé au kodja ce qu'on enseignait dans les écoles turques : « D'abord le Coran , et cette partie de l'éducation est très-soignée ; car le Coran est chez nous la religion , la loi et même la société tout entière. — Qu'enseigne-t-on après le Coran ! — Un peu de logique , de physique , et même de l'astrologie. Il y a une ignorance , a-t-il ajouté , qui s'apprend comme la science elle-même , et cette ignorance apprise est quelquefois plus encouragée que les lumières véritables. — Les langues d'Orient n'entrent-elles pas pour beaucoup dans le système de votre éducation ? — Il n'y a point chez nous d'étudiant ou de *softa* qui ne consacre plusieurs années de sa jeunesse à l'étude de l'arabe et du persan. — C'est fort bien , lui répondis-je ; mais l'arabe est la langue des patriarches , des pasteurs et des poètes , et non celle de la législation et de la politique. Vous pourrez parler le persan avec les anges du paradis , mais non avec nos savaus européens. Les langues orientales , formées dans les temps primitifs du monde , ne sauraient exprimer les progrès d'une civilisation que l'Orient n'a jamais connue. Elles portent d'ailleurs toutes vos pensées vers l'Asie , et vous avouez vous-même que vous avez besoin de chercher ailleurs des lumières et des modèles. » Le professeur turc m'écoutait d'un air distrait et rêveur. En détournant ses pensées de la terre classique de l'islamisme , il croyait abjurer sa religion et sa patrie. Sa raison adoptait les réformes empruntées à l'Europe ; mais il avait quelque peine à les arranger avec les doctrines venues de la Mecque , et surtout avec la mémoire de son père enseveli à Scutari. Il lui semblait que ce père , si chéri et si regretté , souffrait dans sa tombe , et qu'il se plaignait de son fils aux deux anges du sépulcre. Il se rappelait en même temps l'exemple de plusieurs musulmans élevés en France , en Italie et en Angleterre. Presque tous avaient été proscrits à leur retour , et leur

vie avait été remplie de grandes calamités. « Je vois bien, lui dis-je, que vous n'enverrez pas votre fils à Paris. — Je ne renonce pas à mon dessein; mais j'y réfléchirai, et ce que le destin aura décidé pour mon fils s'accomplira. — Je devine quel sera l'arrêt du destin, et quelles seront vos réflexions. Vous penserez que votre fils pourra revenir chez vous avec quelques lumières de plus, mais aussi avec quelques croyances de moins. Cette considération suffit bien sans doute pour faire hésiter, et vous resterez entre la Mecque et Paris sans prendre une détermination. » L'honnête kodja ne m'a pas répondu, et la conversation est demeurée là.

Le Turc que vous venez d'entendre parler passe pour un des amis de la réforme. Il est au nombre de ceux qui applaudissent le plus à la révolution du sultan Mahmoud. Voilà les Turcs tels qu'ils sont aujourd'hui, placés sans cesse entre les idées de l'Europe et les souvenirs de l'Asie, entre l'espérance d'acquérir nos lumières et le danger de perdre leurs habitudes. Je vous parle ici des préjugés des honnêtes gens; mais si je vous parlais de ceux du peuple ce serait bien autre chose. La crainte de se mettre en butte aux opinions populaires retient les plus éclairés. Le gouvernement lui-même ne se croit pas assez fort pour braver les répugnances nationales. Il y a quelques mois que le sultan voulait envoyer à Paris un certain nombre de jeunes Turcs. On avait demandé une frégate à l'ambassadeur de France; la frégate avait été accordée; tout était prêt; mais on a hésité, on a réfléchi, on a craint, et personne n'est parti. Tel est encore l'empire de la superstition et de l'ignorance. Nous voyons tous les jours dans le monde physique les ténèbres de la nuit se retirer, à l'heure marquée, devant la lumière du soleil. Il n'en est pas de même dans les sociétés humaines, où il n'y a point d'heure marquée pour l'arrivée du jour, où la nuit des préjugés replie lentement ses voiles, et ne se dissipe qu'à force d'épreuves, de secousses et de malheurs.

Que résultera-t-il de ces contradictions, de ces incertitudes qu'on remarque dans les sentimens et le caractère d'un peuple qui veut tout à la fois être nouveau et ancien ? On pourrait croire quelquefois que les Turcs s'éloignent de la barbarie : mais s'approchent-ils de la civilisation ? Le temps nous l'apprendra. Je me rappelle avoir vu dans le *Paradis perdu* de Milton un tableau des premiers momens de la création qui ressemble assez à l'état actuel des Ottomans. Le poète nous montre les êtres sortant par degré du néant, la terre s'essayant à produire des plantes inconnues, les animaux à moitié formés. C'est ainsi qu'on trouve partout chez les Turcs les images imparfaites d'une création commencée : un monde nouveau semble apparaître ; mais le chaos est encore là, toujours prêt à ressaisir son empire. Voilà bien des comparaisons, mon cher ami, pour vous dire la même chose ; mais n'oubliez pas que je suis sur la terre classique du style figuré, et que j'habite un pays où la raison elle-même ne va jamais droit ni à un fait, ni à un principe, ni à une idée.

En quittant le professeur turc, j'ai dirigé mes pas vers le Fanar ; je voulais voir le patriarche grec. J'ai traversé un quartier fort triste et fort solitaire, autrefois très-brillant et très-peuplé ; je suis entré dans un assez beau palais, dont les avenues étaient désertes. Des *papas*, qui occupaient l'antichambre et qui font l'office de serviteurs, m'ont introduit dans l'appartement du patriarche. Je me suis trouvé au milieu de dix ou douze évêques grecs assemblés en synode. Sa sainteté (c'est le titre qu'on lui donne) m'a fait asseoir à côté d'elle sur un sofa. Le patriarche est un homme d'esprit ; il a beaucoup voyagé, et sa mémoire s'est enrichie de tout ce qu'il a vu. Il a publié un ouvrage historique et géographique sur le mont Sinaï. On a de lui une assez bonne carte de l'île de Chypre. Il vient de donner au public une description, en grec moderne, de la ville et des antiquités de Constantinople. Avant d'entrer en conversation, il m'a fallu faire comme chez les Turcs,

prendre le café et fumer le chibouc. Le prélat grec s'exprime en français avec beaucoup de facilité. Il m'a d'abord demandé des nouvelles de M. de Châteaubriand, qu'il a connu à Alexandrie lorsque notre illustre voyageur revenait de Jérusalem. Sa sainteté a cru devoir me parler et se féliciter avec moi de la conquête d'Alger. C'est aujourd'hui l'événement qui fait le plus d'honneur à la France dans toutes les contrées d'Orient. Depuis l'expédition des Français en Égypte, rien n'a remué plus vivement l'esprit des Grecs, des Arabes et des Turcs. L'entretien est tombé ensuite sur la révolution de Paris qui a détrôné Charles X. Le patriarche ne concevait pas trop la chute d'une monarchie après une aussi grande victoire. Il s'étonnait qu'un prince qui avait fait trembler l'Afrique pour un coup d'éventail n'eût pas réussi à venger dans sa capitale d'autres injures, et qu'une ancienne monarchie eût succombé en quelques heures comme un homme qui meurt dans un duel.

Depuis quelque temps il nous arrive chaque jour, par la poste, deux ou trois révolutions, tantôt c'est en Belgique, tantôt en Pologne, tantôt en Allemagne et en Italie. On croirait que le monde va finir et qu'il marche violemment à sa fin. Toutes ces révolutions excitent ici une grande curiosité. Le patriarche m'a fait là-dessus beaucoup de questions qui exprimaient plus que de l'étonnement. « Il y a quelques jours, me disait sa sainteté, que nous admirions l'Europe telle qu'elle était, et voilà qu'on veut en faire une nouvelle. Les sceptres de vos rois, dont nous attendions nos destinées, sont devenus des jouets d'enfans; et votre civilisation, que nous prenions pour modèle, ne nous offre plus que l'aspect d'un tremblement de terre. » Au milieu du désordre général, le prélat déplorait surtout le sort de la France et celui du fils de saint Louis. Ce qui confondait toutes ses idées, c'est que Charles X fût tombé du trône comme un ennemi de la liberté, lui que la Grèce appelait son libérateur, et

qui venait de renverser la tyrannie des pirates africains. Le patriarche ne savait que ce qui s'est passé en Orient; il ne comprenait point nos querelles sur les élections et sur la liberté de la presse; il ne savait rien ni sur le centre gauche, ni sur le centre droit, ni sur la congrégation, ni sur le comité directeur; ni sur le ministère du 8 août, ni sur les deux cent vingt-et-un. J'ai tourné et retourné la révolution nouvelle dans tous les sens afin de lui en faire au moins comprendre quelque chose; mais tout ce que j'ai voulu éclaircir est resté pour lui une énigme. C'est comme si je lui avais parlé de l'origine des vents ou de la lumière du mont Thabor.

Au reste, ne pas comprendre, c'est quelquefois juger. La France du mois de juillet dernier n'est pas jugée autrement chez les étrangers. Dans l'éloignement on ne voit que les grandes choses, et c'est pour les petites bien souvent qu'on ébraule les sociétés. Il n'est pas bien sûr, d'ailleurs, que ceux qui ont fait votre dernière révolution aient compris eux-mêmes tout ce qu'ils faisaient; comment voulez-vous qu'on le comprenne au dehors? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne se doute pas ici de ce qui a mis tout à coup l'Europe en mouvement; et les partis qu'on voit de loin s'agiter, sans qu'on sache trop pourquoi, nous paraissent, passez-moi cette comparaison familière, comme des gens qui danseraient sans les violons.

Je n'ai point osé demander au patriarche des nouvelles de la Grèce. Je sais qu'il se trouve à cet égard dans une situation très embarrassante. Le gouvernement et les fidèles de la Morée ne reconnaissent point son autorité, et ne correspondent point avec lui, même pour les affaires spirituelles. De son côté, il s'applaudit de n'avoir point de rapports avec un pays qui doit être plus que jamais odieux à la Porte. Sa suprématie, reconnue parmi des peuples qui ont secoué le joug des Turcs, entraînerait pour lui une responsabilité pleine de périls. La fin tragique d'un de ses derniers prédécesseurs doit être toujours

présente à son esprit. Dans son entretien , il ne m'a pas laissé ignorer qu'il est surveillé de près par les disciples du prophète. Chez nous on met le plus grand prix à publier ses opinions, ici à les cacher.

L'objet principal de ma visite était d'obtenir du patriarche quelques éclaircissemens sur l'ancienne Constantinople. Je l'ai mis sur ce chapitre, et après avoir parlé des ruines qu'entassent de toutes parts les révolutions présentes, nous avons parlé de celles qu'ont faites les révolutions d'autrefois. J'avais été introduit auprès de lui par un libraire, qui m'avait recommandé par-dessus toutes choses de ne point parler à sa *très-haute sainteté* du livre qu'elle vient de publier sur Bysance. Le libraire pensait avec raison peut être qu'il pouvait y avoir quelque danger pour le patriarche à se déclarer comme auteur d'un gros livre sur la ville de Stamboul ; car les Turcs n'aiment pas qu'on parle de ce qu'il y a de curieux dans leur pays, et cacheraient volontiers aux étrangers tout ce que leurs cités renferment d'anciennes ruines. J'ai donc suivi fidèlement l'avis de mon introducteur ; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ma réserve était au moins fort inutile. J'ai questionné le savant prélat sur l'emplacement des palais de Blaquernes et de Bucoleon, et sur les murailles et les tours de l'ancienne Bysance. Il a répondu à mes questions ; et comme je lui opposais quelques doutes, que je lui citais d'autres témoignages que le sien, il m'a répété plusieurs fois qu'il avait fait un livre sur Constantinople, et qu'il connaissait mieux que personne la ville impériale. J'ai reconnu à ces mots que le prélat ne se souciait guère de garder l'incognito, et de rester caché sous le voile de l'anonyme. Je l'ai complimenté, quoique un peu tard, sur son livre, que j'avais acheté la veille. J'étais bien aise de trouver la vanité d'auteur dans ce quartier du Fanar, qui avait été autrefois le quartier de toutes les vanités. Je dois, au reste, vous dire que j'ai peu profité de l'ouvrage du patriarche ; quoique ce livre soit digne d'éloges, il n'apprend

que peu de chose à ceux qui ont lu les savantes recherches de Pierre Giles, de Ducange et de Cantemir, ainsi que les relations de Pierre Grelot, de l'abbé Sevin, et surtout du voyageur anglais Delaway.

J'ai pris congé du patriarche. Comme j'avais le projet de visiter la bibliothèque des Grecs à Jérusalem, j'ai demandé à sa sainteté une lettre pour l'évêque métropolitain de la ville sainte. Il m'a promis de me l'envoyer, et m'a accompagné jusqu'à la porte, en me recommandant d'aller voir, dans mes courses, son ancien diocèse du mont Sinaï. Après ma visite au patriarche, je suis entré, avec mon guide, chez quelques habitans notables du Fanar. Ils sont, en général, plus affables et plus polis que les Grecs qui habitent les autres quartiers de la capitale. J'ai retrouvé surtout dans la princesse Mo....., à laquelle j'ai été présenté, cet esprit d'aménité, cette grâce dans les manières, qui distinguaient autrefois les premières familles grecques de Constantinople. Elle a éprouvé dans ces derniers temps toutes sortes de malheurs, et les a supportés avec un courage héroïque. Son mari est exilé depuis dix ans; elle a perdu la plus grande partie de sa fortune. A force de prudence et de fermeté, elle a survécu au règne de la persécution, et s'est fait respecter des Turcs. Ses enfans ont reçu sous ses yeux et par ses soins l'éducation la plus parfaite. Je la comparerais volontiers, si je ne craignais d'être accusé de faire de la poésie, à la mère des Alcyons, qui élève sa famille en présence de la tempête. Il y a quelques mois que le plus jeune de ses fils, à peine âgé de douze ans, partit pour Vienne en Autriche, tout seul et sans rien dire à personne. Il arriva chez M. le prince de Metternich, qui fut très-surpris de voir voyager ainsi un jeune enfant. Il l'accueillit avec une grande bonté. « Si vous désirez quelque chose, lui dit-il, vous n'avez qu'à me le demander. — Que peut demander, répondit le jeune voyageur, un fils dont le père est exilé ? » A ces mots, M. de Metternich l'embrassa, et lui promit de solliciter le rap-

pel de son père auprès de la Porte. La princesse Mo racontait cet exemple de piété filiale avec l'orgueil naïf d'une mère. Cette femme intéressante a pu regretter quelquefois l'ancienne splendeur de sa famille; mais n'y a-t-il pas plus de gloire à nous offrir le modèle des vertus domestiques qu'à être saluée princesse des Moldaves ou des Valaques?

En parcourant les rues du Fanar, j'ai trouvé sur tous les visages un air de tristesse, une préoccupation inquiète. Les grandes familles sont dispersées; les plus belles maisons restent sans habitans. Naguère la jalousie et l'ambition troublaient sans cesse la population choisie du Fanar. Maintenant il n'y reste que le deuil, la misère et la crainte. J'ai demandé ce qu'étaient devenues ces riches bibliothèques qu'avaient rassemblées quelques amateurs distingués, et ces rénnions savantes où l'on se plaisait à parler la langue d'Homère et de Platon. Pour toute réponse on m'a montré deux presses mal entretenues où s'impriment des circulaires, et une école pour les petits enfans. Tout ce que j'ai vu dans ce quartier si fameux, qui offrit long-temps aux étrangers une image de l'ancienne Bysance, m'a laissé de bien tristes pensées. De toutes les grandeurs du Fanar il ne reste véritablement que le patriarche grec; encore le successeur de Photius m'a-t-il apparu comme ces débris des vieux monumens qu'on vient visiter à Constantinople, comme cette *colonne brûlée* que j'avais vue la veille, entourée de misérables échoppes et parmi les décombres d'un incendie.

Voilà, mon cher ami, bien des visites dans un jour: je n'en fais pas autant à Paris dans une semaine. Tant de choses me passent sous les yeux, que je n'ai guère le temps de les juger, encore moins de mettre de l'ordre dans mon récit. Il faudra vous contenter de mes impressions, et de mes surprises exprimées à la hâte. J'ai visité beaucoup d'autres personnages que je vous ferai connaître. Vous me dites dans vos lettres que vous m'avez suivi sur la carte,

et que vous êtes comme un de mes compagnons de voyage ; il faut donc que vous m'accompagniez partout où il me plaira d'aller , et que je vous présente à toutes mes connaissances de ce pays-ci. Dans une autre lettre, je vous conduirai chez un colonel de la garde impériale et chez un des premiers magistrats de l'empire , le mollah d'Eyoub.

Péra , le 30 novembre 1830.

J'ai fait ce matin une visite au mollah d'Eyoub. Le village ou faubourg d'Eyoub est situé à l'extrémité de la Corne-d'Or, au pied d'une colline riante et près de l'embouchure du Barbisses. Ce village renferme les tombeaux de plusieurs princes et princesses de la famille d'Othman , de plusieurs visirs et ministres de la Porte. Un silence religieux règne dans les rues , bordées à droite et à gauche de turbés ou chapelles sépulcrales. On n'y entend que le bruit du ciseau qui travaille les pierres tumulaires , et la voix de quelques pauvres femmes turques qui vivent de la charité qu'inspire la vue des sépulcres. C'est dans Eyoub, dans cette ville des morts , que les sultans , à leur avènement au trône, reçoivent le sabre impérial. Quel spectacle que celui d'une grandeur qui s'élève, d'un règne qui commence, dans le lieu même où tout succombe et tout finit ! Un contraste aussi imposant aurait pu donner aux princes d'utiles leçons ; pourquoi faut-il qu'il n'ait jamais frappé que l'imagination des voyageurs, et qu'il soit devenu un lieu commun pour les poètes, sans avoir jamais occupé la pensée des sultans ? On nous a montré dans une rue d'Eyoub le mausolée que la sultane, sœur de Mahmoud, a fait bâtir pour elle à côté de la chapelle sépulcrale de son époux , mort il y a quelques années. La chronique de Stamboul raconte plusieurs aventures galantes dont cette princesse est l'héroïne, et qui sembleraient annoncer qu'elle ne songe pas encore à rejoindre son mari dans sa dernière demeure. Nous avons vu quelques chansons amoureuses qu'on lui attribue , et dans lesquelles elle adopte franchement la

maxime d'Horace et des poètes érotiques, qui nous disent que la vie est courte, et qu'il faut la passer gaiement. Nous nous sommes arrêtés devant un turbé récemment construit. Une inscription invite les passans à prier Dieu pour l'ame de Seïda-Effendi. Seïda fut un des ministres les plus vertueux de la Porte. On croit généralement qu'il mourut empoisonné pour avoir dit la vérité au grand-seigneur, et lui avoir conseillé la modération envers les Grecs et les Arméniens catholiques. Que Dieu fasse paix, dans une autre vie, aux amis de la modération et de la vérité, toujours si persécutés dans ce monde ! J'étais préoccupé de ces tristes pensées lorsque nous sommes arrivés chez le mollah d'Eyoub. Comme le mollah est un des hauts justiciers de la capitale, nous avons trouvé à sa porte un grand nombre de plaideurs ayant des procès à faire juger. Lorsque nous sommes entrés chez lui, il était assis au coin de son sofa, entouré de beaucoup de papiers. Je ne savais trop quel titre me donner pour me présenter à un mollah. J'aurais bien pris celui d'académicien ; mais qu'est-ce qu'un académicien pour les Osmanlis, qui n'ont point d'académie ? J'imaginai de me donner pour un uléma, et le titre d'uléma parisien a fait merveille. Nous avons été sur-le-champ à notre aise, et nous avons causé dès l'abord avec un abandon qui ressemblait presque à de l'intimité. Le mollah a des manières élégantes et polies ; son esprit n'est pas brillant ; mais il s'allie à une raison solide : c'est un bon sens perfectionné. Si on me demandait ce qu'est un *homme comme il faut* chez les Turcs, je citerais le mollah d'Eyoub.

Nous avons parlé des révolutions en général ; car c'est un sujet qui ne s'épuise jamais, et qui revient toujours à l'esprit, en quelque pays que l'on soit. La conversation s'est d'abord portée sur le danger qu'il y a de se mêler de la politique. Je lui ai dit que j'avais été condamné à mort dans la première révolution française. La chose lui a paru toute simple. Il en est de la politique comme de la guerre :

pour l'une et pour l'autre on doit savoir mourir. « Pour vivre tranquille dans ce monde, ajoutait-il, il faut se confier à la puissance de Dieu, et se tenir bien éloigné des puissances humaines. Le sultan Mustapha avait coutume de dire: Heureux celui qui ne me connaît pas et que je ne connais pas. — Ces paroles sont si vraies, lui ai-je répondu, qu'un de nos monarques les plus populaires, Henri IV, a dit à peu près la même chose. » Le mollah d'Eyoub s'occupe depuis quelque temps du dénombrement de Constantinople, ordonné par le grand-seigneur. Ce travail est fort avancé; mais il n'a pu nous dire quelle était la population de la capitale. Au reste, ce dénombrement doit être très-incomplet, attendu qu'on ne compte pas les femmes, et qu'on ne peut pénétrer dans l'intérieur des maisons. Ajoutez à cela qu'on n'a point de registres pour les naissances et les décès. Les calculs les plus probables portent la population de Constantinople à quatre cent mille âmes.

Le sultan Mahmoud ne fait rien d'important sans consulter les principaux ulémas. On les consulte même pour des livres de tactique militaire qu'on traduit du français. Le mollah, en nous parlant d'un ouvrage qu'on vient de traduire, nous a demandé notre avis sur la signification du mot *aide-de-camp*, qui n'a point d'équivalent dans la langue turque. Il est question depuis quelque temps de donner une nouvelle organisation à la police; un conseil a été nommé pour cela, et les premiers magistrats de la capitale y sont appelés. Le mollah, qui est de ce conseil, m'a demandé si nous avions en français de bons livres sur la police des grandes cités. Je ne connaissais que le Traité du marquis d'Argenson, qu'on ne lit même plus aujourd'hui. C'est ici qu'on peut voir combien les Turcs sont peu avancés; car le mollah d'Eyoub regardait comme une merveille la décision qu'on a prise de donner un numéro à chaque maison, un nom à chaque rue de Constantinople. Encore tout cela n'est il que sur le papier: on recule de-

vant l'exécution, on n'ose mettre la main à l'œuvre, dans la crainte d'un mécontentement populaire. Tout en nous parlant de ce projet et de l'hésitation du gouvernement, le mollah roulait dans ses mains une tabatière en terre cuite, où se trouvaient quelques figures en bas-relief. Il me l'a montrée, en me priant de lui donner l'explication des figures. C'était la fable du *Conseil des rats*, de La Fontaine. La physionomie grave du mollah s'est déridée lorsqu'il a reconnu les principaux personnages de la *gent trotte-menu*, assis à la manière des Turcs, et dans l'attitude de gens qui délibèrent. Je lui'ai expliqué de mon mieux, aidé par mon spirituel interprète, la représentation un peu grotesque qu'il avait sous les yeux. « Ce Conseil que vous voyez, lui dis-je, a décidé qu'on attacherait un grelot à *Rodilard*, à l'*Alexandre des chats*; la résolution est unanime, mais personne ne se présente pour l'exécution.

L'un dit : « Je n'y vais point; je ne suis pas si sot; »

L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que, sans rien faire, On se quitta.

Ce conseil des rats ressemble parfaitement au conseil dont le mollah d'Eyoub faisait partie. Le mollah souriait lui-même de la ressemblance et de la leçon; mais il n'en craignait pas moins d'éveiller les passions du peuple, et pour justifier ses craintes, il nous a cité un apologue orientale dont voici le sens :

« Un jour le cousin se présenta devant Salomon, et se » plaignit du vent du nord qui lui faisait de grands dom- » mages. Salomon écouta les plaintes du cousin, et lui » dit : Si le vent du nord t'a fait quelque dommage il sera » puni; mais je ne dois pas le condamner sans l'entendre : » je vais le faire venir devant moi. A ces mots le cousin, » tout effrayé, répliqua : O grand Salomon, que Dieu me » préserve de la présence du vent du nord; car s'il vient » ici, je ne pourrai plus faire entendre ma voix ni rester » devant votre tribunal. » Nous autres magistrats, ajouta le mollah, nous sommes le cousin de cet apologue, et

le vent du nord représente la multitude, dont il faut surtout éviter la présence dans les affaires politiques. » La comparaison nous a paru fort ingénieuse et pleine de justesse. J'ai promis au mollah de faire connaître en France son apologue du *Cousin*, à condition qu'il parlerait aux ulémas du *Conseil des rats* de notre bon La Fontaine. La conversation, qui a roulé quelque temps sur ce sujet, paraissait beaucoup l'intéresser, lorsqu'on est venu le chercher pour aller à la mosquée. Voyant que je me disposais à sortir, il m'a invité à rester encore, et nous a dit du ton le plus poli : « S'instruire, n'est-ce pas prier ? » Comme nous prenions congé de lui, il nous a reconduits jusqu'à la porte, ce que les Turcs font rarement pour les chrétiens.

On croit généralement en Europe que les Turcs ne sont pas polis : on se trompe. Il est vrai que ceux que j'ai vus sont des gens bien élevés, et qu'on ne doit pas juger toute la nation par ce qu'on peut appeler la bonne compagnie. Mais ce qui me fait croire que les habitudes de la politesse sont plus répandues qu'on ne le pense généralement, c'est que les Osmanlis ont plusieurs ouvrages fort estimés sur les déférences et les égards que les hommes se doivent entre eux dans leurs rapports habituels. En parcourant le catalogue de la bibliothèque du sérail et celui de plusieurs autres bibliothèques de la capitale, j'ai remarqué les titres suivans : *Explication de la civilité*, *Balance de la civilité*, *le Jardin odorant de la civilité*, *la Beauté de la civilité*. On a fait un abrégé de ces livres, à l'usage de la jeunesse turque. J'ai su que dans les écoles de Constantinople on enseigne la civilité en même temps que la philosophie et la morale. Les gens instruits, parmi les Turcs, sont persuadés que la politesse dans les discours et dans les manières est l'expression, ou tout au moins l'image de la bonté, et que le sentiment des convenances est une partie de la vertu. Les Turcs bien élevés sont, en général, très-polis; et pour paraître avec les avanta-

ges que leur donne l'éducation, il ne leur manque qu'une société comme la nôtre, où l'envie de plaire et les qualités aimables de l'esprit seraient encouragées et perfectionnées par la présence et le concours des deux sexes.

En sortant du village d'Eyoub, nous sommes entrés dans un café placé à la pointe de la Corne-d'Or. Ce café est le rendez-vous des hommes graves, tels que les derviches, les imans et les ulémas. Dans le cours de ma vie, trois choses m'avaient toujours paru difficiles : la première, lettre, la première visite, le premier mot de la conversation. Ces difficultés, grâce à mon interprète, sont aujourd'hui diminuées de moitié pour moi, et je m'étonne de la facilité que j'ai d'ouvrir une conversation avec des hommes aussi peu communicatifs que les Turcs. Nous nous étions assis, dans le café, à côté d'un vieillard à longue barbe, au teint animé, à l'œil vif. Nous avons d'abord échangé quelques paroles ; puis la conversation s'est établie, et nous nous sommes mis à parler de la prédestination. Notre interlocuteur, qui était supérieur d'un couvent de derviches, nous a paru, dès les premiers mots qu'il nous a dits, très-grand partisan de la doctrine du fatalisme. Il l'a soutenue avec nous par des sentences et surtout par des anecdotes, qu'il racontait longuement. Je lui opposais des doutes, je me retranchais dans mon ignorance des volontés de Dieu et des lois par lesquelles la Providence régit ce bas-monde. « Nous savons si peu de choses dans cette vie, lui disais-je, que je n'ose rien affirmer ; » et, lui montrant les cimetières que nous avions devant nous, sur la colline de Saint-Dimitri, j'ajoutai : « Ces pierres sépulcrales, que nous voyons là-haut, en savent peut être plus que nous. » Cette manière de raisonner a paru embarrasser notre derviche, et soit qu'il fût blessé de mon scepticisme, soit qu'il ne trouvât d'abord rien à me répondre, il a gardé le silence pendant quelques minutes ; puis il est revenu à la charge, et s'est mis à nous raconter une histoire qui venait à l'appui de sa doctrine : Un musulman avait une

femme malade et en danger de mort. Comme cette femme avait des biens considérables, il s'occupa des moyens de recueillir sa succession, et sortit pour consulter les hommes de la loi. En sortant de chez lui, il fait une chute; il est reconduit dans sa maison, blessé grièvement; il meurt peu de jours après. Sa femme, au contraire, revint à la santé, et c'est elle qui disposa des biens de son mari. Le supérieur des derviches termina son histoire par cette moralité : *Quand la flèche de la fatalité est lancée, le bouclier de la prudence ne saurait nous en préserver.*

Je n'ai pas besoin de vous faire observer que dans la discussion les Turcs emploient rarement le syllogisme, bien qu'ils connaissent la logique d'Aristote. Ils se contentent de citer un fait historique, un apologue, quelques passages d'un moraliste ou d'un poète. Pour achever notre conviction, et pour répondre aux doutes que je lui avais exprimés en lui montrant le cimetière de Saint-Dimitri, notre vieux derviche a fini par nous réciter une épitaphe en vers turcs ! En voici la traduction littérale : « Ma demeure est le sommet des montagnes. Plus ne m'occupe de ce qui se passe dans la plaine. J'ai bu le sorbet du destin. Plus n'ai besoin du secours de Lokman. » Pour entendre cette épitaphe, il faut savoir que *Lokman* est ici le nom d'un médecin, et que le *sommet des montagnes* désigne un cimetière. Les Turcs aiment à se faire enterrer sur les hauteurs, et choisissent toujours pour leur sépulture un lieu apparent. J'ai demandé à ce grand partisan du fatalisme s'il appliquait sa doctrine aux événemens politiques. Il m'a répondu que Dieu avait tout écrit d'avance dans le livre des destinées. Nous en sommes restés là. Le derviche que j'entendais parler ainsi me présentait un contraste frappant avec le mollah d'Eyoub. L'un était rempli de crainte et de prévoyance; l'autre montrait une aveugle sécurité. L'opinion du premier est celle d'un homme d'état, qui croit toujours devoir prendre des précautions avec l'avenir. L'opinion du second est celle d'un religieux

qui s'est retiré du monde, et qui s'abandonne à la volonté de Dieu ou du destin. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, dans la nation, la politique du magistrat est celle du petit nombre, et que la grande majorité des Osmanlis pensent comme le cénobite.

L'histoire nous apprend que le fatalisme dominait dans les esprits aux siècles héroïques de la Grèce; c'est une disposition qu'on remarque chez tous les peuples barbares, surtout chez les peuples qui commencent. Cette doctrine peut être bonne dans les jours heureux, dans les temps de progrès et de victoire, parce qu'elle ajoute à l'enthousiasme des peuples et qu'elle les fait marcher plus vite. Mais, dans les temps de décadence, l'enthousiasme n'est plus bon à rien; il nuit même plus qu'il ne sert; la confiance extrême dans le destin empêche qu'on ne fasse ce qu'il faut faire, elle dérobe aux yeux d'un peuple les maux qu'il pourrait éviter, et la doctrine de la prédestination n'est plus alors qu'un dernier oreiller où les empires s'endorment du sommeil éternel.

Nous avons pris un caïque pour traverser le port; les rameurs étaient deux Turcs qui nous ont paru être du parti de l'opposition. Comme on démolit la caserne des bombardiers, bâtie près du havre, nous leur avons adressé quelques questions. « La mode aujourd'hui, a dit l'un » d'eux, est de tout changer; les pierres ont aussi leur » révolution. » La passion du sultan est de faire démolir les édifices publics, pour les réédifier sur un plan nouveau. Cette passion fort dispendieuse d'ailleurs, n'est pas faite pour plaire aux Turcs, qui ne sentent pas même la nécessité de réparer une maison qui peut les écraser sous ses ruines. Pendant que nous parlions ainsi de la démolition des casernes, nous avons vu passer près de nous un caïque rempli de femmes qui chantaient et qui paraissaient dans un état d'ivresse. « Ce sont des femmes turques, nous dit un de nos rameurs, qui viennent des montagnes (rendez-vous des débauchés dans les environs de la capi-

tales). On voit maintenant tous les jours de pareils scandales ; on n'aurait pas souffert cela autrefois ; rien de semblable n'arrivait dans le temps où un mari *pouvait tuer sa femme infidèle.* » Ce sont ici les expressions littérales de nos deux rameurs turcs. Ils ajoutèrent à ce qu'ils venaient de dire qu'on ne pouvait pas s'attendre à autre chose quand les mauvais exemples venaient de ceux-là même qui devaient empêcher le mal. En parlant de la sorte, ils regardaient le sérail, et se regardaient l'un l'autre avec un sourire amer où se peignait leur mécontentement.

Nous sommes revenus à Péra, et vers les quatre heures du soir nous avons été diner chez le colonel Namik-Bey, dont le régiment occupe la grande caserne de Scutari ; le colonel a un kiosque, ou maison de plaisance, au-dessous du grand champ des Morts : c'est là que nous nous sommes rendus. On nous a fait entrer dans un belvédère donnant sur le Bosphore ; la vue y est ravissante ; le jardin que nous avons traversé est presque sans culture, et n'offre que l'aspect d'un lieu stérile et sauvage. L'appartement dans lequel nous sommes entrés est très-simple ; point de glaces, point de tapisseries, quelques nattes, un sofa circulaire, voilà tout l'ameublement. Le couvert était déjà mis pour le diner ; c'était une petite table ronde, haute d'un pied et demi ; des serviettes brodées en or, de longues cuillers de bois, un vase de terre rempli d'eau. On avait servi d'avance la salade, des raisins et des cornichons. Je commençai par là à me faire une idée de la manière de vivre des Turcs ; ils n'ont point de grandes tables comme nous, ils n'ont pas même de salles à manger ; on ne sait pas en Turquie ce que c'est que nos repas de société, nos dîners d'invitation. Les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, mangent presque toujours seuls ; à certaines solennités seulement, les gens de la cour sont traités par le grand-visir et les ministres du divan ; on dresse alors vingt ou trente petites tables rondes dans un vaste appartement ou gale-

rie, et chacune de ces petites tables reçoit trois ou quatre convives. Cette espèce de banquet de cérémonie peut offrir la perspective d'un grand salon de nos restaurateurs, où chacun dîne séparément, avec la différence que chez les Turcs on est assis ou couché sur des sofas, et que le silence religieux de la mosquée règne dans leurs festins.

Namik-Bey n'étant point encore arrivé, nous l'avons attendu quelques minutes : c'était de sa part une recherche de politesse ; les usages défendent aux musulmans de se lever devant des chrétiens. En arrivant après nous, il se trouvait naturellement debout pour nous recevoir ; il nous a exprimé en fort bon français et de la manière la plus gracieuse le plaisir qu'il avait de nous revoir et de passer quelques heures avec nous. Le colonel Namik-Bey est un homme de vingt-huit à trente ans, d'une tournure agréable, d'un air fort distingué ; il avait le petit uniforme, une veste et un pantalon, avec la plaque de diamant, marque de son grade. Ses serviteurs ne sont pas nombreux ; il n'avait dans son kiosque qu'un cuisinier grec et un renégat arménien qui lui sert de valet de chambre. Il n'est point marié ; on voulait lui faire épouser une fille riche, il a mieux aimé acheter deux esclaves. Les femmes qu'on achète sont moins difficiles à gouverner que celles qu'on épouse ! Je vous prie de croire que cette observation est du colonel. Après les premiers complimens, on s'est mis à table ; nous n'étions que trois, un musulman et deux chrétiens. Il n'y avait que le colonel qui bût du vin ; il avait placé la bouteille à ses pieds sur le parquet, et se versait lui-même la liqueur défendue, tandis que ses gens nous versaient de l'eau. On ne servait qu'un plat à la fois ; d'abord est venue la soupe au riz, servie dans un grand vase de faïence, où chacun de nous puisait avec sa longue cuiller de bois ; au potage a succédé un plat de viande bouillie, puis du mouton coupé en petits morceaux, des plats de légumes, des plats sucrés, enfin le pilaw, le dernier plat d'un dîner turc. Le colonel riait un peu de ma maladresse à me servir de mes

doigts au lieu de fourchettes; pendant le dîner, nous n'avons point été silencieux, selon l'usage du pays; nous avons parlé de la dernière revue de Scutari. Le jour de cette revue, Namik-Bey avait eu la police du camp, et veillait au maintien de l'ordre. Beaucoup de harems étaient venus à Scutari ce jour-là; il avait donné pour instruction aux officiers et aux soldats d'en agir avec plus de modération et de réserve qu'à l'ordinaire. Il leur avait recommandé surtout de ne point s'occuper des réglemens sur les costumes, et de n'être pas sévères avec les dames pour leur *iachmak* (leur voile) et leur *feredjé* (manteau). Dans cette journée, qui était comme une fête donnée aux Francs, on avait suspendu les lois rigoureuses qui tiennent toujours les deux sexes séparés; un musulman ou un chrétien pouvait se trouver à côté d'une ou de plusieurs dames turques sans qu'on y prît garde; on pouvait même leur parler sans courir le risque de la prison ou de la bastonnade; on ne devait punir que ceux qui troubleraient l'ordre de la fête. Cette tolérance de la police militaire pourrait paraître toute simple à Paris, mais on doit la regarder ici comme une innovation extraordinaire dans les usages et les mœurs des Turcs. Le colonel ajoutait qu'il avait vu plusieurs de ses officiers montant en arath avec des femmes, et qu'il les avait laissé faire, chose qu'on eût regardée en d'autres temps comme un scandale inouï, et qu'on eût peut-être punie de mort. Il faut bien croire que tout cela se passait avec la permission du sultan, car sa hauteesse se trouvait en personne à la grande revue de Scutari.

Namik-Bey a fait partie de l'ambassade envoyée à Pétersbourg l'année dernière; il se plaît à raconter ce qu'il a vu en Russie, et ses souvenirs annoncent qu'il a voyagé avec fruit. C'est une grande chose que cette ambassade, au moins dans l'esprit et à la cour du sultan; car le chef de cette mission solennelle a été nommé à son retour capitain-pacha; tous ceux qui l'accompagnaient ont obtenu des emplois distingués. Namik-Bey doit à son voyage chez les

Moscovites l'honneur de commander un des plus beaux régimens de la garde. Comme la langue française est la langue de la diplomatie européenne, on avait choisi tous ceux qui savaient un peu de français; ils sont revenus éincréveillés d'avoir vu notre langue répandue en Russie dans toutes les classes de la société. On peut dire que cette ambassade ottomane a véritablement porté bonheur à la langue de Racine et de Fénelon; comme tous ceux qui la parlaient s'en sont bien trouvés, beaucoup de jeunes gens de Stamboul se sont mis à l'apprendre. Je demandais au colonel combien il comptait de ses compatriotes qui sussent le français, il m'a répondu : Cinq cents! Je crois entre nous qu'il y a ici de l'exagération. Pour trouver cinq cents amateurs de la langue française à Stamboul, il faudrait au moins comprendre dans ce nombre tous ces *fashionables* turcs qui nous abordent quelquefois dans les rues, en nous disant : *Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous?* Ils ne savent que ces mots-là, et lorsqu'on veut entrer en conversation avec eux, ils vous répondent : *Masch allah, baka-loum*. Quoi qu'il en soit néanmoins, on peut affirmer que la connaissance de notre langue fait chaque jour des progrès parmi les jeunes effendis qui se destinent aux affaires. Si la Sublime-Porte envoyait maintenant une autre ambassade en Europe, elle trouverait encore plus de Turcs parlant bien le français qu'elle n'en a trouvé pour l'ambassade de Pétersbourg.

Lorsque nous sommes sortis de table, le renégat arménien qui nous servait pendant le dîner nous a versé de l'eau sur les mains, en nous présentant une serviette brodée d'or; puis sont venus la pipe et le café, par lesquels tout commence et tout finit dans ce pays-ci. Un des voisins de Namik-Bey est venu fumer avec nous le chibouc; on appellerait cela chez les Francs *passer la soirée*. La présence du nouveau-venu a ranimé la conversation, qui commençait à languir. On a parlé des progrès de la civilisation en Turquie; tout le monde est convenu que ces progrès allaient

fort lentement, et que la civilisation était loin de se répandre d'une manière uniforme et générale. « Il nous manque une chose, disait Namik-Bey, c'est que nous autres Turcs, nous ne sentons pas assez le besoin de vivre ensemble et de nous communiquer nos idées ; nous avons d'ailleurs trop peu de rapports avec les étrangers qui pourraient nous instruire. Comment pourra s'éclairer un peuple qui s'endort dans ses propres foyers, chez lequel chacun vit dans l'isolement, et qui reste lui-même isolé au milieu des autres peuples? » Ces réflexions nous semblaient fort judicieuses, et chacun de nous y ajoutait ses propres idées. « La première chose à faire pour les Turcs, c'est d'apprendre qu'ils sont ignorans, et jamais ils ne le sauront s'ils ne voyagent hors de leur pays. La mesure du beau et du vrai pour eux est dans ce qu'ils voient tous les jours : aussi ont-ils une grande disposition à se moquer de ce qu'ils n'ont jamais vu. Comment emprunteraient-ils aux étrangers des institutions qu'ils ignorent ou qu'ils dédaignent et des lumières qu'ils croient avoir? Tels sont d'ailleurs tous les peuples de l'Orient qui restent chez eux, et que les préjugés, plus forts que l'envie de s'instruire, empêchent de voyager. » Ainsi parlait le voisin du colonel que la Porte a chargé de plusieurs missions diplomatiques, et qui a beaucoup voyagé en Asie. En nous parlant des préventions réciproques des nations et des antipathies que fait naître entre elles la différence des mœurs, il a raconté une anecdote qui nous a beaucoup amusés. Je veux vous faire assister à notre conversation, en vous répétant son propre récit. « J'avais été » envoyé, nous a-t-il dit, auprès du pacha de Bagdad ; à » notre première audience, le pacha et sa cour se mirent à » rire en nous regardant, et de notre côté nous nous prî- » mes à rire aussi. Nous restâmes ainsi pendant quelque » temps en présence les uns des autres sans pouvoir deviner » pourquoi nous rions ; il se trouva que ceux de Bagdad » n'avaient pu voir sans rire l'énorme ampleur de nos tur- » bans, et que les députés de Stamboul n'avaient pu garder

» leur sérieux en voyant le pacha et tous ses courtisans
» avec une barbe peinte en rose. » Nous conclûmes de ce récit que nos habitudes font sur nous le même effet que les verres de couleur qui nous empêchent de voir les objets tels qu'ils sont ; les hommes , même chez les peuples éclairés, ne peuvent échapper à l'empire des coutumes et des préjugés, et si on ôtait de notre esprit tout ce que l'habitude y a mis, il n'y resterait presque rien. Que de sang a coulé dans le monde pour des choses indifférentes en elles-mêmes, lorsque ces choses se liaient aux habitudes populaires ! Ne voit-on pas encore des hommes s'égorger entre eux , parce que l'un porte un turban et l'autre un chapeau ? Nemik-Bey nous a dit à ce sujet que la Porte venait d'ouvrir une négociation avec les révoltés de l'Albanie, et que les plus ardens offraient de déposer les armes, si on n'exigeait point d'eux qu'ils changeassent leur costume. Ils l'engageaient à se soumettre à la discipline européenne ; mais ils avaient juré de se faire tuer tous, jusqu'au dernier , pour défendre leur *fustanelle*, espèce d'habillement particulier à leur pays.

Nos philosophes turcs ont parlé assez long-temps sur ce chapitre. Nos sages de Paris n'auraient pas mieux raisonné. Il fallait, disaient-ils, punir cette bizarre obstination, cet aveugle attachement à des usages surannés. Pour moi qui suis venu en Orient pour voir ce qui nous reste des anciens, je n'étais pas de leur avis, et j'avoue que je penchais au fond du cœur pour la révolte des Albanais. Vous saurez que les Albanais de nos jours sont encore vêtus comme ces héros grecs que nous voyons sur nos théâtres et dans les chefs-d'œuvre de la peinture et de la poésie classique. Que de nobles souvenirs se rattachent à une forme de vêtement que portaient Achille, Agamemnon et les personnages si poétiques de l'Iliade ! Il faut se rappeler aussi que l'habillement des Albanais fut celui d'Alexandre, de Thémistocle, d'Alcibiade. Je n'ai rien vu d'ailleurs de plus élégant parmi les Orientaux. Lorsqu'on veut forcer

aujourd'hui les enfans de l'Albanie à se dépouiller des costumes de la Grèce héroïque, ne vous semble-t-il pas qu'on fait la guerre à l'antiquité, et qu'on outrage tous les héros de la fable et de l'histoire? Vous voyez que j'ai aussi mes préjugés.

Cette conversation m'intéressait beaucoup; mais la voix des muezzins venait d'annoncer la prière du soir. Il était près de huit heures. Il a fallu se séparer. Nous avons traversé le champ des Morts, que la nuit couvrait de ses ombres. Dans la capitale des Osmanlis, tout le monde était couché, excepté les Francs. Nous n'avons rencontré personne dans les rues. Me voilà rentré dans ma petite chambre de Péra, où je prends la plume pour vous rendre compte d'une journée que je me flatte d'avoir assez bien employée pour mon instruction et pour la vôtre.

MICHAUD,

de l'Académie Française.



Maître Cornélius.

§ III.

LE VOL DES JOYAUX DU DUC DE BAVIÈRE.

(SUITE ET FIN.)

Épuisé de fatigue, le gentilhomme dormait du plus profond sommeil. Au retour de son expédition galante, il ne s'était plus senti, pour se défendre contre des dangers lointains ou imaginaires auxquels il ne croyait peut-être plus, le courage et l'ardeur avec lesquels il s'était élancé vers de périlleuses voluptés. Aussi avait-il remis au lendemain le soin de nettoyer ses vêtements souillés et de faire disparaître les vestiges de son bonheur.

Il fit bien avec lui-même une sorte de pacte, en vertu duquel il devait se réveiller au petit jour ; mais les événemens de la journée et les agitations de la nuit ne lui permirent pas de se tenir parole à lui-même. Le bonheur est oublieux ; aussi même Cornélius ne sembla plus si redoutable au jeune seigneur, au moment où il se coucha sur le dur grabat d'où tant de malheureux ne s'étaient réveillés que pour aller au supplice. Tout cela le perdit.

Pendant que l'argentier du roi revenait du Plessis-lès-Tours, accompagné du grand-prévôt et de ses redoutables archers, le faux Goulenoire était gardé par la vieille sœur qui tricotait des bas pour Cornélius, assise sur une des marches de la vis, sans se soucier du froid, et le pauvre enfant continuait les secrètes délices de cette nuit si charmante, ignorant le malheur qui accourait au grand

galop. Il rêvait, et ses songes, comme tous ceux du jeune âge, étaient empreints de couleurs si vives qu'il ne savait plus où commençait l'illusion, où finissaient la réalité, lorsqu'il se sentit pris par un bras de fer, et la voix aigre-douce du grand-prévôt lui dit : — Allons, bon chrétien de minuit qui cherchiez Dieu à tâtons, réveillons-nous !... Et Philippe vit la face noire de Tristan, reconnut son sourire sardonique ; puis, sur les marches de la vis aperçut Cornélius et sa sœur, et derrière eux les gardes de la prévôté. A ce spectacle, à l'aspect de tous ces visages diaboliques qui respiraient ou la haine, ou la sombre curiosité de gens habitués à pendre, Philippe Goulenoire se mit sur son séant et se frotta les yeux. — Par la mort-Dieu !... s'écria-t-il en saisissant son poignard sur son chevet, voici l'heure où il faut jouer des couteaux !... — Oh ! oh !... répondit Tristan, voici du gentilhomme !... il me semble voir Georges d'Estouteville, le neveu du grand maître des arbalétriers.... En entendant prononcer par Tristan, son véritable nom, le jeune d'Estouteville pensa moins à lui qu'aux dangers que courrait son infortunée maîtresse s'il était reconnu ; et, pour écarter tout soupçon, il cria : — Ventre Mahom ! à moi les truands !... Il fit un bond énorme, et sauta, le poignard à la main, sur le dallier ; mais les acolytes du grand-prévôt étaient habitués à ces rencontres ; et quand Georges d'Estouteville fut sur la marche, ils le saisirent avec dextérité, sans s'étonner du vigoureux coup de lame qu'il avait porté à l'un d'eux, et qui heureusement glissa sur le corselet du garde ; puis ils le désarmèrent, lui lièrent les mains, et le rejetèrent sur le lit devant leur chef immobile et pensif. Tristan regarda silencieusement les mains du prisonnier, et se grattant la barbe, il dit à Cornélius en les lui montrant :

— Ce ne sont les mains d'un truand pas plus que celles d'un apprenti... C'est un gentilhomme ! — Dites un Jean-pille-homme !.. s'écria douloureusement le torçonnier ; car, mon bon Tristan, noble ou serf, il m'a ruiné, le scé-

léral ! C'est, à n'en pas douter, le chef de cette légion de diables invisibles ou visibles qui connaissent tous mes secrets, ouvrent mes serrures, me dépouillent et m'assassinent... Ils sont bien riches, mon compère ! Ah ! cette fois nous aurons leur trésor ; car celui-ci a la mine du roi d'Égypte.

— Nos cachettes sont plus solides que les vôtres ! dit Georges en souriant.

— Ah ! le damné larron !... il avoue !... s'écria l'avare.

Le grand-prévôt était occupé à examiner attentivement les habits de Georges d'Estouteville et la serrure. — Est-ce toi qui as dévissé ceci ?... Georges garda le silence.

— Oh ! bien, tu te confesseras à saint chevalier, reprit Tristan.

— Voilà qui est parlé !... s'écria Cornélius.

— Emmenez-le !... dit le prévôt.

Et, sur un signe de leur chef, les estaffiers habillèrent le prisonnier avec la prestesse habile d'une nourrice qui veut profiter, pour changer son marmot, d'un instant où il est tranquille.

Une foule immense encombra la rue du Mûrier.

Quand Georges sortit, emmené par un des gens du prévôt, qui, tout en montant à cheval, gardait, entortillée à son bras, la forte lanière de cuir avec laquelle il tenait le prisonnier, dont les mains étaient fortement liées, il se fit un horrible brouhaha ; et, soit pour revoir Philippe Goulenoire, soit pour le délivrer, les derniers poussèrent les plus avancés sur le piquet de cavalerie. A ce mouvement, Cornélius, aidé par sa sœur, ferma sa porte et poussa ses volets avec la vivacité que donne une peur panique. Tristan, qui ne respectait guère le peuple de ce temps-là, vu qu'il n'était pas encore souverain, ne s'embarrassait guère d'une émeute. — Poussez !... poussez !... dit-il à ses gens.

Ses archers lancèrent leurs chevaux vers l'entrée de la rue. En voyant un ou deux curieux tombés sous les pieds

des chevaux et quelques autres violemment serrés contre les murs, les gens attroupés prirent le sage parti de rentrer chacun chez eux.

— Place à la justice du roi ! criait Tristan. Qu'avez-vous besoin ici ?... Voulez vous qu'on vous pendre ? Allez chez vous, mes amis, votre rôti brûle !... Hé ! la femme, les chausses de votre mari sont trouées, retournez à votre aiguille.

Quoique ces dires annonçassent que le grand-prévôt était de bonne humeur, ils faisaient fuir les plus pressés.

Au moment où le premier mouvement de la foule eut lieu, Georges d'Estouteville était resté stupéfait en voyant, à l'une des fenêtres de l'hôtel de Poitiers, sa chère Marie de Saint-Vallier, qui riait avec le comte. Elle riait de lui, pauvre amant dévoué, marchant à la mort pour elle, ou peut-être bien s'amusait-elle de ceux dont les bonnets étaient emportés par les armes des archers.

Il faut avoir vingt-trois ans, être riche en illusions, oser croire à l'amour d'une femme, aimer de toutes les puissances de son être, avoir risqué sa vie avec délices, sur la foi d'un baiser, et s'être vu trahi, pour comprendre ce qu'il entra de rage, de haine et de désespoir au cœur de Georges d'Estouteville, à l'aspect de sa maîtresse ricieuse, dont il reçut même un regard indifférent. Elle était là sans doute depuis long-temps, car elle avait les bras appuyés sur un coussin ; elle y était à son aise, et son vieillard paraissait content, il riait aussi, le bossu maudit !...

Quelques larmes s'échappèrent des yeux du jeune homme. Quand Marie de Saint-Vallier le vit pleurant, elle se rejeta vivement en arrière. Puis les pleurs de Georges se séchèrent tout à coup ; il avait entrevu les plumes noires et rouges du page qui lui était dévoué. Le comte ne s'aperçut pas de la venue de ce discret serviteur. Quand le page eut dit deux mots à l'oreille de sa maîtresse, Marie se remit à la fenêtre ; et, se dérochant au perpétuel patronage

de son tyran, elle lança sur Georges un regard où brillait toute la finesse d'une femme qui trompe son argus, tout le feu de l'amour et la joie de l'espérance.—Je veille sur toi!.... Ce mot, crié par elle, n'eût pas exprimé autant de choses que ce coup d'œil empreint des mille pensées, des terreurs et des plaisirs de leur situation mutuelle. C'était passer du ciel au martyr, et du martyr au ciel. Aussi le jeune seigneur, léger, content, marcha-t-il gaiement au supplice, trouvant que les douleurs de la question ne paieraient pas encore les délices de son amour. Comme Tristan allait détourner la rue du Mûrier, ses gens s'arrêtèrent à l'aspect d'un officier des gardes écossaises, qui accourait à bride abattue. — Qu'y a-t-il?... demanda Tristan.

— Rien qui vous regarde, répondit-il. Le roi m'envoie quérir le comte et la comtesse de Saint-Vallier, qu'il convie à dîner.

Le grand-prévôt n'avait pas atteint la levée du Plessis, que le comte et sa femme, tous deux montés, elle sur une mule blanche, lui sur son cheval, et suivis de deux pages, rejoignirent les archers, afin d'entrer tous de compagnie au Plessis-lès-Tours. Ils allaient assez lentement, Georges étant à pied, entre deux gardes, dont l'un le tenait toujours par sa lanterne. Tristan, le comte et sa femme étaient naturellement en avant, et le criminel les suivait. Le jeune page, qui se trouvait mêlé aux archers, les questionnait, et parlait aussi parfois au prisonnier, de sorte qu'il saisit adroitement une occasion de lui dire à voix basse :

— J'ai sauté par-dessus les murs du jardin, et suis venu porter au Plessis une lettre écrite au roi par madame. Ayez bon courage ! Elle va parler de vous.

Ainsi déjà l'amour avait donné sa force et sa ruse à la comtesse ; et quand elle avait ri, son attitude et ses sourires étaient dus à cet héroïsme dont les femmes donnent de si belles preuves dans les grandes crises de leur vie.

Malgré la singulière fantaisie que l'auteur de *Quentin Durward* a eue de placer le château royal du Plessis-lès-Tours sur une hauteur, il faut se résoudre à le laisser où il était à cette époque, dans un fond, protégé de deux côtés par le Cher et la Loire, puis par le canal Sainte-Anne (ainsi nommé par Louis XI en l'honneur de sa fille chérie, M^{me} de Beaujeu), lequel réunissait les deux rivières entre la ville de Tours et le Plessis, en donnant tout à la fois une redoutable fortification au château, et une route précieuse au commerce. Du côté du Bréhémont, vaste et fertile plaine, le parc était défendu par un fossé dont les vestiges accusent encore aujourd'hui la largeur et la profondeur énormes.

A une époque où le pouvoir de l'artillerie était à sa naissance, la position du Plessis, dès long-temps choisie par Louis XI pour sa retraite, pouvait passer pour inexpugnable. Le château, bâti de briques et de pierres, n'avait rien de remarquable; mais il était entouré de beaux ombrages; et, de ses fenêtres, l'on découvrait par les percées du parc (*Plexitium*) les plus beaux points de vue du monde.

S'il faut en croire les traditions, Louis XI occupait l'aile occidentale, et de sa chambre il pouvait voir tout à la fois le cours de la Loire; de l'autre côté du fleuve, la jolie vallée qu'arrose la Choisille; une partie des coteaux de Saint-Cyr; et, par les croisées qui donnaient sur la cour, il embrassait l'entrée de sa forteresse et la levée par laquelle il avait joint sa demeure favorite à la ville de Tours. Le caractère défiant de ce monarque donne de la solidité à ces conjectures. Du reste, si Louis XI eût répandu dans la construction de son château le luxe d'architecture que plus tard déploya François I^{er} à Chambord, la demeure des rois de France eût été pour toujours acquise à la Touraine. Il suffit d'aller voir cette admirable position et ses magiques aspects pour être convaincu de sa supériorité sur tous les sites des autres maisons royales.

Alors Louis XI, arrivé dans la cinquante-septième année de son âge, avait à peine trois ans à vivre, et sentait déjà les approches de la mort aux coups que lui portait la maladie. Délivré de ses ennemis, sur le point d'augmenter la France de toutes les possessions des ducs de Bourgogne, à la faveur d'un mariage entre le dauphin et Marguerite, héritière de Bourgogne, ménagé par les soins de Desquerdes, le commandant de ses troupes en Flandre; ayant établi son autorité partout, méditant les plus heureuses améliorations, il voyait le monde, le temps lui échapper, et n'avait plus que les malheurs de son âge. Le désir de vivre devenait en lui l'égoïsme d'un roi qui s'était incarné à son peuple, et il voulait prolonger sa vie pour achever de vastes desseins.

Tout ce que le bon sens des publicistes et le génie des révolutions a introduit de changemens dans la monarchie, Louis XI le pensa. L'unité de l'impôt, l'égalité des sujets devant la loi (mais alors le prince était la loi), furent l'objet de ses tentatives hardies. La veille de la Toussaint, il avait mandé de savans orfèvres, afin d'établir en France l'unité des mesures et des poids, comme il y avait établi déjà l'unité du pouvoir.

A aucune époque, cette grande figure n'a été plus poétique ni plus belle. Assemblage inoui de contrastes!... un grand pouvoir dans un corps débile; un esprit incrédule aux choses d'ici-bas et crédule aux momeries religieuses; homme luttant avec deux puissances plus fortes que les siennes, le présent et l'avenir; l'avenir où il redoutait de rencontrer des tourmens, et qui lui faisait faire tant de sacrifices à l'église; le présent ou sa vie elle-même, au nom de laquelle il obéissait à Coyetier.

En attendant l'heure fixée pour son dîner, repas qui se faisait à cette époque entre onze heures et midi, Louis XI, revenu d'une courte promenade, était assis dans une grande chaire de tapisserie, au coin de la cheminée de sa chambre. Olivier-le-Dain et son médecin Coyetier se

regardaient tous deux sans mot dire, et restaient debout dans l'embrasement d'une fenêtre, en respectant le sommeil de leur maître. Le seul bruit que l'on entendit était celui que faisaient, en se promenant dans la première salle, deux chambellans de service, le sire de Montrésor et de Bridoré, et Jean Dufou, sire de Montbazou, deux seigneurs tourangeaux, qui regardaient le capitaine des Écossais, probablement endormi dans son fauteuil, suivant son habitude. Le roi paraissait assoupi. Sa tête était penchée sur sa poitrine; son bonnet, avancé sur le front, lui cachait presque entièrement les yeux, et il semblait ramassé dans sa haute chaire, surmontée d'une couronne royale, comme un homme qui s'est endormi dans quelque méditation. En ce moment, Tristan et son cortège passaient sur le pont Sainte-Anne, qui se trouvait à deux cents pas de l'entrée du Plessis, sur le canal.

— Qui est-ce !... dit le roi. Les deux courtisans s'interrogèrent par un regard avec surprise.

— Il rêve !... dit tout bas Coyctier.

— Pasques Dieu, reprit Louis XI, me croyez-vous fol !... Il passe du monde sur le pont !... Il est vrai que je suis près de la cheminée, et que je dois entendre plus facilement que vous autres !.... C'est un effet de la nature qui pourrait s'utiliser.

— Quel homme !... dit le Daim.

Louis XI se leva, alla vers celle de ses croisées par laquelle il pouvait voir la ville; alors il aperçut le prévôt, et dit :

— Ah ! ah ! voici mon compère avec son voleur; et voici de plus ma petite Marie de Saint-Vallier. J'ai oublié toute cette affaire... Olivier, va dire à Dufou qu'il nous serve du bon vin de Bourgueil à table, et vois à ce que le cuisinier ne nous manque pas la lamproie: ce sont deux choses que cette petite aime beaucoup.... Puis-je manger de la lamproie?... reprit-il, après une pause, en regardant Coyctier d'un air inquiet.

Pour toute réponse, le serviteur se mit à examiner le visage de son maître. Ces deux hommes étaient à eux seuls un tableau.

Les romanciers et l'histoire ont consacré le surtout de camelot brun et le haut-de-chausses de même étoffe que portait Louis XI. Son bonnet garni de médailles en plomb et son collier de l'ordre de Saint-Michel ne sont pas moins célèbres; mais aucun écrivain, nul peintre n'a représenté la figure de ce terrible monarque à ses derniers momens; figure malade, creusée, jaune et brune, dont tous les traits exprimaient une ruse amère, une ironie froide. Il y avait dans ce masque un front de grand homme, front sillonné de rides et chargé de hautes pensées; puis, dans ses joues et sur ses lèvres, je ne sais quoi de vulgaire et de commun. A voir certains détails de cette physionomie, vous eussiez dit un vieux vigneron débauché, un commerçant avare; mais à travers ces ressemblances vagues et la décrépitude d'un vieillard mourant, le roi, l'homme de pouvoir et d'action dominait. Ses yeux, d'un jaune clair paraissaient éteints; mais une étincelle de courage et de colère y couvait, et, au moindre choc, il pouvait en jaillir des flammes et tout un incendie. Le médecin était un gros bourgeois, vêtu de noir, à face fleurie, tranchant, avide et faisant l'important.

Ces deux personnages avaient pour cadre une chambre boisée en noyer, tapissée en tissus de haute-lice de Flandre, et dont le plafond, formé de solives sculptées, était déjà noirci par la fumée. Les meubles, le lit, tous incrustés d'arabesques en étain, paraîtraient aujourd'hui plus précieux peut-être qu'ils ne l'étaient réellement à cette époque où les arts commençaient à produire tant de chefs-d'œuvre.

— La lamproie ne vous vaut rien!..... répondit le *physicien*. Ce nom est resté aux docteurs en Angleterre.

— Et que mangerai-je?... demanda humblement le roi.

— De la macreuse au sel... Autrement, vous avez tant

de bile en mouvement que vous pourriez mourir le jour des Morts.

— Aujourd'hui!... s'écria le roi frappé de terreur.

— Eh! sire, rassurez-vous, reprit Coyctier, je suis là!... Tâchez de ne point vous tourmenter et voyez à vous égayer.

— Ah! dit le roi, ma fille réussissait jadis à ce métier difficile.

Là-dessus, Imbert de Bastarnay, sire de Montrésor et de Bridorè, frappa doucement à l'huis royal; et, sur le permis du roi, il entra pour lui annoncer le comte et la comtesse de Saint-Vallier. Louis XI fit un signe; et Marie parut, suivie de son vieil époux, qui la laissa passer la première: — Bonjour, mes enfans!... dit le roi.

— Sire, répondit à voix basse la dame en l'embrassant, je voudrais vous parler en secret...

Louis XI n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il se tourna vers la porte, et cria d'une voix creuse: — Holà, Dufou!...

Dufou, seigneur de Montbazon, et de plus grand échançon de France, vint en grande hâte: — Va voir le maitre-d'hôtel, il me faut une macreuse à manger... Puis, tu iras chez M^{me} de Beaujeu lui dire que je veux dîner seul aujourd'hui. — Savez-vous, madame, reprit le roi en feignant d'être un peu en colère, que vous me négligez?... Voici trois ans bientôt que je ne vous ai vue. Allons, venez-là, mignonne!.. .. ajouta-t-il en s'asseyant et lui tendant les bras... Vous êtes bien maigrie! Et pourquoi la maigrissez-vous?... demanda brusquement Louis XI au sieur de Poitiers.

Le jaloux jeta un regard si craintif à sa femme qu'elle en eut pitié. C'est le bonheur!... répondit-il.

— Ah! vous vous aimez trop!... dit le roi qui tenait sa fille toute droite entre ses genoux... Allons, je vois que j'avais raison en te nommant Marie-pleine-de-grâce... Coyctier, laissez-nous!... Que me voulez-vous?... dit il à

sa fille au moment où le médecin s'en alla; car pour m'avoir envoyé votre..

Dans ce danger, Marie mit hardiment sa main sur la bouche du roi, en lui disant:—Je vous croyais toujours discret et pénétrant...

— Saint-Vallier, dit le roi en riant, je crois que Bridoré veut t'entretenir de quelque chose...

Le comte sortit; mais il fit un geste d'épaule, bien connu de sa femme, qui, devinant toutes ses pensées, jugea qu'elle devait prévenir ses desseins.

— Dis-moi, mon enfant, comment me trouves-tu? suis-je bien changé?

— Et dà, sire; voulez-vous la vraie vérité, ou voulez-vous que je vous trompe?

— Non... dit-il à voix basse, j'ai besoin de savoir où j'en suis!...

— En ce cas, vous avez aujourd'hui bien mauvais visage?.... Mais que ma véracité ne nuise pas au succès de mon affaire?...

— Quelle est-elle?... dit le roi en fronçant les sourcils et promenant les mains sur son front.

— Ah bien, sire, dit-elle, le jeune homme que vous avez fait arrêter chez votre argentier Cornélius, et qui se trouve en ce moment livré à votre grand-prévôt, est innocent du vol.

— Et d'où sais-tu cela?... reprit le roi. Marie baissa la vue et rougit.

— Il ne faut pas demander s'il y a de l'amour la-dessous?... dit Louis XI en relevant avec douceur la tête de sa fille dont il caressa le menton.

— Ne pouvez-vous m'obliger sans violer mes secrètes pensées?

— Où serait le plaisir?... s'écria le roi, voyant dans cette affaire un sujet d'amusement.

— Ah! voulez-vous que votre plaisir me coûte des chagrins?...

— Oh ! rusée.... N'as-tu pas confiance en moi ?

— Alors , sire , faite mettre ce gentilhomme en liberté.

— Ah !.... s'écria le roi. Ce n'est donc pas un apprenti !....

— C'est bien sûrement un innocent !.... répondit-elle.

— Je ne vois ainsi !.... dit froidement le roi.... Je suis le grand justicier de mon royaume , et doit punir les malfaiteurs !...

— Allons , ne faites pas votre mine soucieuse , et donnez-moi la vie de ce jeune homme !

— Ne serait-ce pas reprendre ton bien ?

— Sire , dit-elle, je suis sage et vertueuse , vous vous moquez.....

— Alors , comme je ne comprends rien, dit Louis XI , à toute cette affaire, laissons Tristan l'éclaircir....

Marie de Sassenage pâlit ; et , faisant un violent effort, elle s'écria : — Sire, je vous assure que vous serez au désespoir de ceci..... le prétendu coupable n'a rien volé..... Si vous m'accordez sa grâce, je vous révélerai tout, dussiez-vous me punir !....

— Oh ! oh !.... Ceci devient sérieux ! fit Louis XI en mettant son bonnet de côté. Parle, ma fille....

— Hé bien , reprit-elle en mettant ses lèvres à l'oreille de son père , il a été chez moi pendant toute la nuit ...

Il a pu tout ensemble aller chez toi et voler Cornélius.....

— Sire, j'ai votre sang dans les veines, et je ne suis pas faite pour aimer un voleur... Ce gentilhomme est neveu du capitaine-général de vos albalétriers....

— Allons donc !.... dit le roi. Tu es bien difficile à confesser !....

A ces mots , Louis XI jeta sa fille loin de lui , toute tremblante ; il courut à la porte de sa chambre, mais sur la pointe des pieds et de manière à ne faire aucun bruit. Depuis un moment, le jour d'une croisée de l'autre salle ,

et qui éclairait le dessous de la porte, lui avait permis de voir l'ombre des pieds d'un curieux, projetée dans sa chambre par la fente. Il ouvrit brusquement la lourde huisserie, et surprit le comte de Saint-Vallier.

— Pasques Dieu!.... s'écria-t-il, voici une hardiesse qui mérite la hache!....

— Sire, répliqua fièrement Saint-Vallier, j'aime mieux un coup de hache à la tête que l'ornement du mariage à mon front.

— Vous pourrez avoir l'un et l'autre!.... dit Louis XI. Retirez-vous dans l'autre salle.

— Conyngham?.... reprit le roi en s'adressant à son capitaine des gardes, vous dormiez donc?... où est M. de Bridoré?... Vous me laissez approcher ainsi?... Pasques Dieu! le dernier bourgeois de Tours est mieux servi que je ne le suis!.... Ayant ainsi grondé, Louis rentra dans sa chambre; mais il eut soin de tirer la portière en tapisserie qui formait en dedans une seconde porte destinée moins à étouffer le sifflement de la bise que le bruit des paroles du roi. — Ainsi, ma fille, reprit-il, en prenant plaisir à jouer avec elle comme un chat avec la souris qu'il a saisie, hier Georges d'Estouteville a été ton galant!....

— Oh! non, sire...

— Non!..... Ah! par Saint-Carpion! il mérite la mort.

— Le drôle n'a pas trouvé ma fille assez belle!

— Oh! n'est-ce que cela!.... dit-elle. Je vous assure qu'il m'a baisé les pieds et les mains avec une ardeur dont la plus vertueuse de toutes les femmes eût été attendrie! Il m'aime en tout bien, tout honneur.

— Tu me prends donc pour saint Louis en pensant que je croirai de telles sornettes?... Un jeune gars tourné comme lui aurait risqué sa vie pour baiser tes manches?... à d'autres.

— Oh! sire... cela est vrai. Il venait pour un autre motif.

A ces mots, Marie sentit qu'elle avait joué la vie de son mari ; car aussitôt Louis XI demanda vivement : — Et pourquoi ?....

Certes , il ne s'attendait pas aux étranges confidences que sa fille finit par lui faire, après avoir stipulé le pardon de son mari.

— Ah ! ah ! monsieur de Saint-Vallier , vous versez ainsi le sang royal !.... s'écria le roi , dont les yeux s'allumèrent de courroux.

En ce moment, la cloche du Plessis sonna le service du roi. Louis XI , appuyé sur les bras de sa fille , parut, les sourcils contractés, sur le seuil de sa porte, et trouva tous ses serviteurs sous les armes. Jetant un sombre regard sur le comte de Saint-Vallier, il sembla penser à son arrêt. Le profond silence qui régnait fut alors interrompu par les pas de Tristan, qui montait le grand escalier. Il vint jusque dans la salle , et , s'avançant vers le roi : — Sire, l'affaire est toisée.

— Quoi ! tout est achevé ?... dit le roi...

— Notre homme est entre les mains des religieux. Il a fini par avouer le vol , après un moment de question...

La comtesse poussa un soupir , pâlit , et ne trouvant même pas de voix , regarda le roi. Ce coup d'œil fut saisi par Saint-Vallier, qui dit à voix basse : — Je suis trahi... Ce voleur est de la connaissance de ma femme !...

— Silence ! cria le roi. Il y a ici quelqu'un qui veut me laisser !... Va vite surseoir à cette exécution !... reprit-il en s'adressant au grand-prévôt ; tu me réponds de lui corps pour corps , mon compère. Mets provisoirement le coupable en liberté ; je saurai le retrouver ; puis, fais savoir à Cornélius que j'irai chez lui dès ce soir, pour instruire moi-même cette affaire.

— Monsieur de Saint-Vallier !... dit le roi en le regardant fixement, j'ai de vos nouvelles, Votre sang ne saurait payer une goutte du mien... Le savez-vous ?... Par Notre-Dame de Cléry , vous avez commis des crimes de lèse-ma-

jesté. Vous ai-je donné aussi gentille femme pour la rendre pâle et brehaigne. Ça , rentrez chez vous de ce pas. Allez faire vos apprêts pour un long voyage...

Le roi s'arrêta sur ces mots, par une habitude de cruauté; puis, il ajouta : — Vous partirez ce soir pour voir ménager mes affaires avec messieurs de Venise. Soyez sans inquiétude, je ramènerai votre femme ce soir; et désormais je veillerai sur elle mieux que je ne l'ai fait depuis six ans....

Marie pressa silencieusement le bras de son père, qui riait dans sa barbe, pour le remercier de sa clémence et de sa belle humeur. Louis XI aimait beaucoup à intervenir dans les affaires de ses sujets, et mêlait volontiers la majesté royale aux scènes de la vie bourgeoise. Ce goût lui a été sévèrement reproché par quelques historiens; mais ce n'était cependant que la passion de l'*incognito*, l'un des plus grands plaisirs des princes, espèce d'abdication momentanée qui leur permet de mettre un peu de vie commune dans leur existence affadie par le défaut d'oppositions; seulement Louis XI jouait l'*incognito* à découvert. Du reste, en ces sortes de rencontres, il était bon homme et s'efforçait de plaire aux gens du tiers-état, dont il aurait fait ses alliés contre la féodalité. Depuis long-temps il n'avait pas trouvé l'occasion de se faire peuple et d'épouser les intérêts domestiques d'un homme *engarrié* dans quelque affaire processive, vieux mot encore en usage à Tours. A plusieurs reprises, pendant le dîner, il dit à sa fille:—Mais qui donc a pu voler mon compère?... Voilà des larcins qui montent à plus de 1,200,000 écus depuis huit ans!... — 1,200,000, écus! messieurs,... reprit-il en regardant les seigneurs qui le servaient, avec cette somme on aurait bien des absolutions en cour de Rome!... J'aurai pu, Pasques Dieu, encaisser la Loire ou conquérir le Piémont, une belle fortification toute faite pour notre royaume...

Le dîner fini, Louis XI emmena sa fille, son médecin,

le grand-prévôt; et, suivi d'une escorte de gens d'armes, vint à l'hôtel de Poitiers, où il trouva encore, suivant ses présomptions, le sire de Saint-Vallier qui attendait sa femme, peut-être pour s'en défaire.

— Monsieur, lui dit le roi, je vous avais recommandé de partir plus vite; mais dites adieu à votre femme, et gagnez la frontière, vous aurez une escorte d'honneur. Quant à vos instructions et lettres de créance, elles seront à Venise avant vous.

Louis XI ordonna à un lieutenant de la garde écossaise de prendre une escouade et d'accompagner son ambassadeur jusqu'à Venise. Saint-Vallier partit en grande hâte, après avoir donné à sa femme un baiser froid qu'il aurait voulu rendre mortel. Lorsque la comtesse fut rentrée chez elle, Louis XI vint chez son compère le torçonnier, se flattant, en sa qualité de roi, d'avoir assez de perspicacité pour découvrir les secrets des voleurs. Cornélius ne vit pas sans quelque appréhension la compagnie de son maître. — Est-ce que tous ces gens-là, lui dit-il à voix basse, seront de la cérémonie?

Louis XI ne put s'empêcher de sourire en voyant l'effroi de l'avare et de sa sœur. — Non, mon compère, reprit-il, rassure-toi. Ils souperont avec nous dans mon logis, et nous serons seuls à faire l'enquête... Je suis si bon justicier que je gage 1,000 écus de te trouver le criminel...

— Trouvons-le, sire, et ne gageons pas.

Aussitôt ils allèrent dans le cabinet où le Lombard avait mis ses trésors; et Louis XI s'étant fait montrer d'abord la layette où étaient les bijoux de l'électeur de Bavière, puis la cheminée par laquelle le prétendu voleur avait dû descendre, il convainquit facilement le Brabançon de la fausseté de ses suppositions, attendu qu'il ne se trouvait point de suie dans lâtre, où il se faisait, à vrai dire, rarement du feu; nulle trace de route dans le tuyau; et, de plus, la cheminée prenait naissance sur le toit dans une partie presque inaccessible. Aucune mar-

que de violence n'existait ni dans l'intérieur des serrures, ni sur les coffres de fer où se trouvaient l'or, l'argent et les gages précieux donnés par de riches créanciers.

— Si le voleur a ouvert cette layette, dit Louis XI, pourquoi n'a-t-il pris que les bijoux de Bavière?... Pour quelle raison a-t-il respecté ce collier de perles?... Singulier truand!

A cette réflexion le pauvre torçonnier blêmit; le roi et lui s'entre-regardèrent pendant un moment.

— Eh bien! sire, qu'est donc venu faire ici le voleur que vous aviez pris sous votre protection, et qui s'est promené pendant la nuit?... demanda Cornélius.

— Si tu ne le devines pas, mon compère, je t'ordonne de toujours l'ignorer. C'est un de mes secrets...

— Alors le diable est chez moi!... dit piteusement l'avare.

En toute autre circonstance, le roi eût peut-être ri de l'exclamation de son argentier; mais il était devenu pensif et jetait sur maître Cornélius ces coups d'œil à traverser la tête, qui sont si familiers aux hommes de talent ou de pouvoir; aussi le Brabançon en fut-il effrayé, craignant d'avoir offensé son redoutable maître.

— Ange ou diable, je tiens les malfaiteurs... s'écria brusquement Louis XI. Si tu es volé cette nuit, je saurai par qui. Fait monter cette vieille guenon que tu nommes ta sœur.

Cornélius hésita presque à laisser le roi tout seul dans la chambre où étaient ses trésors, mais il sortit, vaincu par la puissance du sourire amer qui errait sur les lèvres flétries de Louis XI. Cependant il revint promptement, suivi de la vieille.

— Avez-vous de la farine?... demanda le roi.

— Oh! certes, nous avons fait notre provision pour l'hiver!... répondit-elle.

— Eh bien! montez-là, dit le roi.

— Et que voulez-vous faire de notre farine!... s'écria-t-elle.

— Vieille folle! veux-tu bien exécuter les ordres de notre gracieux maître! cria Cornélius. Le roi manque-t-il de farine?...

— Achetez donc de la belle farine!... dit-elle en grommelant dans les escaliers. Quelle idée de vouloir examiner ma farine!

Enfin elle revint avec une de ces poches en toile qui, de temps immémorial, servent en Touraine à porter au marché ou à en rapporter les noix, les fruits et le blé; la poche était pleine de farine, et la ménagère l'ayant ouverte à demie, elle la montra timidement au roi, sur lequel elle jetait ces regards fauves et rapides par lesquels les vieilles filles semblent vouloir darder du venin sur les hommes. — Elle vaut six sous la septerée!...

— Qu'importe!... dit le roi, répandez-la sur le plancher, et surtout ayez soin de l'y étaler de manière à produire une couche égale, comme s'il y était tombé de la neige.

La vieille fille ne comprit pas. — Ma farine!... sire... par terre... mais...

Maître Cornélius, commençant à comprendre vaguement les intentions du roi, saisit la poche et la versa doucement sur le plancher. La vieille tressaillit; mais elle tendit la main pour reprendre la poche, et quand son frère la lui eut rendue, elle disparut en poussant un grand soupir. Cornélius ayant pris un plumeau commença par un côté du cabinet à étendre la farine qui produisit comme une nappe de neige, et il reculait à mesure, suivi du roi, qui paraissait prendre plaisir à voir cette opération. Quand ils arrivèrent à l'huis, il dit à son compère: — Y a-t-il deux clefs de la serrure?

— Non, sire.

Le roi regarda le mécanisme de la porte. Elle était maintenue par de grandes plaques et par des barres en

fer ; les pièces de cette armure aboutissaient à une serrure à secret dont Cornélius avait la clef. Louis XI ayant tout examiné fit venir Tristan , et lui dit de poster à la nuit quelques-uns de ses gens d'armes dans le plus grand secret , soit sur les mûriers de la levée , soit sur les chéneaux des hôtels voisins , et de rassembler toute son escorte pour se rendre au Plessis , afin de faire croire qu'il ne souperait pas chez maître Cornélius ; puis il recommanda sur toute chose à l'avare de fermer assez exactement ses croisées pour qu'il ne s'en échappât aucun rayon de lumière , et de préparer un festin sommaire , afin de ne pas donner lieu de penser qu'il le logeât pendant cette nuit.

Et, de fait, le roi partit en cérémonie par la levée, et rentra secrètement, lui troisième, par la porte du rempart, chez son compère le torcomnier. Tout fut si bien disposé que les voisins, les gens de ville et de cour, pensèrent que le roi était retourné au Plessis par fantaisie, et devait revenir le lendemain soir souper chez son argentier : la sœur de Cornélius confirma cette croyance, en achetant de la sauce verte à la boutique du bon faiseur, qui demeurait près du *carroir aux herbes*, appelé depuis le *carroir de Beaune*, à cause de la magnifique fontaine en marbre blanc que le malheureux Semblançay (Jacques de Beaune) fit venir d'Italie pour orner la capitale de sa patrie.

Vers les huit heures du soir, au moment où le roi soupait en compagnie de son médecin, de Cornélius et du capitaine de sa garde écossaise, disant de joyeux propos, et oubliant qu'il était Louis XI malade et presque mort, le plus profond silence régnait au dehors, et un passant, même un voleur, aurait pu prendre la Malemaison pour quelque logis inhabité.

— J'espère que mon compère sera volé cette nuit !... dit le roi en souriant, pour que ma curiosité soit satisfaite. Or ça, messieurs, que nul ici ne sorte de sa chambre de-

main sans mon ordre, sous peine de quelque griève pénitence... Là-dessus chacun se coucha.

Le lendemain matin, Louis XI sortit le premier de son appartement, et se dirigea vers le trésor de Cornélius; mais il ne fut pas étonné médiocrement en apercevant les empreintes d'un large pied semées par les escaliers et les corridors de la maison. Respectant avec soin ces précieuses images, il alla vers la porte du cabinet aux écus, et la trouva fermée sans marques de fracture. Alors il étudia la direction des pas; mais comme ils étaient graduellement plus faibles et finissaient par ne plus laisser le moindre vestige, il lui fut impossible de découvrir par où s'était enfui le voleur.

— Ah! mon compère, cria le roi à Cornélius, tu as été bel et bien volé!...

A ces mots, le vieux Brabançon sortit, en proie à une visible épouvante. Louis XI le mena voir les pas écrits sur les planchers; et, tout en les examinant derechef, le roi, ayant regardé par hasard les pantoufles de l'avare, reconnut le type de la semelle dont tant d'exemplaires étaient gravés sur les planchers. Le roi ne dit mot, et retint son rire, en pensant à tous les innocens qui avaient été pendus. L'avare alla promptement à son trésor; et là, le roi, lui ayant commandé de faire une marque auprès de celles qui existaient, il le convainquit que le voleur n'était autre que lui-même.

— Le collier de perles me manque!... s'écria Cornélius; il y a de la sorcellerie là-dessous, je ne suis pas sorti de ma chambre.

— Nous allons le savoir au plus tôt! dit le roi, que la visible bonne foi de son argentier rendit encore plus pensif. Aussitôt il fit venir dans son appartement les gens d'armes de guette, et leur demanda: — Or ça, qu'avez-vous vu pendant la nuit?

— Ah! sire, un spectacle de magie! dit le lieutenant. Monsieur votre argentier a descendu comme un chat

le long des murs, et si lestement que nous avons tous cru d'abord que c'était une ombre.

— Moi ! cria Cornélius, qui, après ce mot, resta debout et silencieux, comme un homme perclus de ses membres.

— Allez-vous-en, vous autres ! reprit le roi en s'adressant aux archers, et dites à MM. Conyngham, Coyctier, Bridoré et à Tristan, qu'ils peuvent sortir et venir céans...

Tu as encouru la peine de mort... dit froidement Louis XI au Brabançon, qui heureusement ne l'entendit pas ; car tu en as au moins dix sur la conscience, toi !... Là, Louis XI laissa échapper un rire muet, et fit une pause. — Mais rassure-toi, reprit-il en remarquant la pâleur étrange répandue sur le visage de l'avare ; tu es meilleur à saigner qu'à tuer... moyennant quelque bonne grosse amende au profit de mon épargne, tu t'en tireras ; mais si tu ne fais pas au moins bâtir une chapelle en l'honneur de la Vierge, tu es en passe de te bailler des affaires graves et chaudes pendant toute l'éternité!...

— Douze cent trente et quatre-vingt-sept font treize cent dix-sept mille écus... répondit machinalement Cornélius, absorbé dans ses calculs.— Il y a treize cent dix-sept mille écus de détournés.

— Il les aura enfouis dans quelque retraite !... dit le roi, qui commençait à trouver la somme royalement belle ; c'est l'aimant qui l'attirait toujours ici...

Là-dessus Coyctier entra ; et, voyant l'attitude de Cornélius, il l'observa sagement pendant que le roi racontait l'aventure.

— Sire, répondit le médecin, il n'y a rien de surnaturel dans cette affaire. Le torçonnier a la propriété de marcher pendant son sommeil. Voici le troisième exemple que je rencontre de cette singulière maladie.

A ces mots, Louis XI laissa échapper le geste qu'il lui

était familier de faire en rencontrant une bonne idée : il consistait à relever vivement son bonnet.

— Dans cette crise, dit Coyetier en continuant, les gens font leurs affaires en dormant ; et comme celui-ci ne hait pas à thésauriser, il s'est livré tout doucement à sa plus chère occupation...

— Pasques Dieu, quel trésor!... s'écria le roi.

— Où est-il ? demanda Cornélius, qui, par un singulier privilège de notre nature, entendait les propos du médecin et du roi tout en restant presque engourdi par ses idées et son malheur.

— Ah ! reprit Coyetier avec un gros rire diabolique, les noctambules n'ont au réveil aucun souvenir de leurs faits et gestes... — Laissez-nous ! .. dit le roi. Quand Louis XI fut seul avec son compère, il le regarda en ricanant à froid. — Sir Hoogworst, ajouta-t-il en s'inclinant, tous les trésors enfouis en France sont au roi...

— Oui, sire, tout est à vous, et vous êtes le maître absolu de nos vies et de nos fortunes ; mais jusqu'à présent vous avez eu la clémence de ne prendre que ce qui vous était nécessaire...

— Écoute, mon compère ; si je t'aide à retrouver ce trésor, tu peux hardiment et sans crainte en faire le partage avec moi...

— Non, sire, je ne veux pas le partager, mais vous l'offrir tout entier... après ma mort... Mais quel est votre expédient ?

— Je n'aurai qu'à t'épier moi-même pendant que tu feras tes courses nocturnes... Un autre que moi serait à craindre.

— Ah ! sire, reprit Cornélius en se jetant aux pieds de Louis XI, vous êtes le seul homme du royaume à qui je voudrais me confier pour cet office, et je saurai bien vous prouver ma reconnaissance pour la bonté dont vous usez envers votre serviteur, en m'employant des quatre fers au mariage de l'héritière de Bourgogne avec monseigneur. Voilà

un beau trésor, non plus d'écus, mais de domaines, qui saura rendre votre couronne ronde.

—Là, là, Flamand, tu me trompes !... dit le roi en fronçant les sourcils, ou tu m'as mal servi...

—Comment, sire, pouvez-vous douter de mon dévouement ? vous êtes le seul homme que j'aime.

—Ce sont des paroles, ceci !... reprit le roi en envisageant le Brabançon ; tu ne devais pas attendre cette occasion pour m'être utile. Tu me vends ta protection, Pasques Dieu ! à moi Louis-Onzième. Est-ce toi qui est le maître, et moi le serviteur !

—Ah ! sire, je voulais vous surprendre agréablement par la nouvelle des intelligences que je vous ai ménagées avec ceux de Gand ; j'en attendais la confirmation par l'apprenti d'Oosterlinck...

—Assez, encore une faute. Je n'aime pas qu'on se mêle, malgré moi, de mes affaires, et... assez. Je veux réfléchir à tout ceci...

Maitre Cornélius retrouva l'agilité de la jeunesse pour courir à la salle basse, où était sa sœur.

—Ah ! Jeanne, ma chère ame, nous avons ici un trésor où j'ai mis les treize cent mille écus, et c'est moi le voleur...

Jeanne Hoogworst se leva de son escabelle, et se dressa sur ses pieds, comme si le siège eût été de fer rouge. Cette secousse était si violente pour une vieille fille accoutumée depuis longues années à s'exténuer par des jeûnes, volontaires, qu'elle tressaillit de tous ses membres et sentit une horrible douleur dans le dos. Elle pâlit par degrés, et sa face, dont il était si difficile de déchiffrer les altérations parmi les rides, se décomposa pendant que son frère lui expliquait sa maladie et l'étrange situation dans laquelle ils étaient.

—Nous venons, Louis XI et moi, dit-il en finissant, de nous mentir l'un à l'autre comme deux marchands de myrobolans. Tu comprends, mon enfant, que s'il me sui-

vait il aurait à lui seul le secret du trésor... Il n'y a que le roi au monde qui puisse épier ma route... Je ne sais si la conscience du roi, tout près qu'il soit de la mort, pourrait résister à treize cent dix-sept mille écus... il faut le prévenir, dénicher les merles, les mettre à Gand, et...

Il s'arrêta en ayant l'air de peser le cœur de ce souverain, qui rêvait déjà le parricide à vingt-deux ans; et lorsqu'il eut jugé Louis XI, il se leva brusquement, comme un homme pressé de fuir un danger. A ce mouvement sa sœur, trop faible ou trop forte pour une telle crise, tomba raide... Elle était morte. Maître Cornélius saisit sa sœur, la remua violemment, en lui disant :— Il ne s'agit pas de mourir!... Après... Oh! c'est fini... La vieille guenon!... elle n'a jamais rien su faire à propos.

Il lui ferma les yeux et la coucha sur le plancher; mais alors il revint à tous les sentimens nobles et bons qui étaient dans le plus profond de son ame; et, oubliant à demi son trésor inconnu :

—Ma pauvre compagne!... s'écria-t il douloureusement, je t'ai donc perdue!... toi qui me comprenais si bien!... Oh, tu étais un vrai trésor... Avec toi s'en vont ma tranquillité, mes affections!... Si tu avais su quel profit il y avait à vivre seulement encore deux nuits, tu ne serais pas morte, uniquement pour me plaire... pauvre petite!... Hé!... Jeanne, treize cent dix-sept mille écus!... Ah! si cela ne te réveille pas... Elle est morte!...

Là dessus il s'assit, ne dit plus rien, mais deux grosses larmes sortirent de ses yeux, et roulèrent dans ses joues creuses; puis, en laissant échapper plusieurs ha! ha! il ferma la salle et remonta chez le roi. Louis XI fut frappé par la douleur empreinte dans ses traits. — Qu'est ceci?... demanda-t-il.

—Ah! sire, un malheur n'arrive jamais seul!... Ma sœur est morte... Elle me précède là dessous... dit-il en montrant le plancher par un geste effrayant.

—Assez !... s'écria Louis XI, qui n'aimait pas à entendre parler de la mort.

—Je vous fais mon héritier... Je ne tiens plus à rien.. Voilà mes clefs... Pendez-moi si c'est votre bon plaisir ; prenez tout... fouillez la maison... elle est pleine d'or. Je vous donne tout...

—Allons, compère, reprit Louis XI, qui fut à demi attendri par le spectacle de cette étrange peine, nous retrouverons le trésor par quelque belle nuit, et la vue de tant de richesses te rendra le cœur à la vie... Je reviendrai cette semaine...

—Quand il vous plaira, sire...

A cette réponse, Louis XI qui avait fait quelques pas vers la porte de la chambre, se retourna brusquement, et ces deux hommes se regardèrent l'un l'autre avec une expression que ni le pinceau ni la parole ne peuvent reproduire.

—Adieu, mon compère !... dit enfin Louis XI d'une voix brève et en redressant son bonnet.

—Que Dieu et la Vierge vous conservent leurs bonnes grâces, répondit humblement le torçonnier en reconduisant le roi.

Louis XI et son argentier se quittèrent, tous deux embarrassés de la conduite qu'ils devaient tenir l'un envers l'autre. Le monarque possédait bien le secret du Brabançon ; mais celui-ci pouvait aussi par ses relations assurer le succès de la plus belle conquête que jamais le roi de France pût faire, celle des domaines appartenant à la maison de Bourgogne, et qui excitaient alors l'envie de tous les souverains de l'Europe. Le mariage de la célèbre Marguerite dépendait des gens de Gand et des Flamands, qui l'entouraient. L'or et l'influence de Cornélius devaient puissamment servir les négociations entamées par Desquerdes, le général auquel Louis XI avait confié le commandement de l'armée campée sur la frontière de Belgique.

Ainsi ces deux maîtres renards étaient comme deux duellistes dont le hasard aurait neutralisé les forces.

Aussi, soit que depuis cette matinée la santé de Louis XI eût empiré, soit que Cornélius eût contribué à faire venir en France Marguerite de Bourgogne, qui vint effectivement à Amboise, au mois de juillet de l'année 1438, pour épouser le dauphin, le roi ne leva point d'amende sur son argentier, aucune procédure n'eut lieu, et ils restèrent dans les demi-mesures d'une amitié armée. Heureusement pour le torçonnier le bruit se répandit à Tours que sa sœur était l'auteur des vols, et qu'elle avait été mise à mort secrètement par Tristan; car si la véritable histoire y eût été connue, la ville entière se serait amentée et eût détruit la Malemaison avant qu'il eût été possible au roi de la défendre. Mais si toutes ces propositions historiques ont quelque fondement relativement à l'inaction dans laquelle resta Louis XI, il n'en fut pas de même chez maître Cornélius Hoogworts.

Depuis cette fatale matinée, il se fit de grands changements dans les habitudes du torçonnier. Il s'efforça de ne point dormir, et prit des drogues anti-narcotiques qui l'aiderent singulièrement à vieillir. Il devint distrait; il allait et venait dans sa maison, flairant l'or à tous les coins, semblable à ces animaux chasseurs enfermés dans une grande cage. Il laissait quelquefois les petites grilles de sa porte ouvertes, et les passans pouvaient voir cet homme à moitié desséché, planté sur ses deux jambes, immobile pendant des journées entières, et jetant çà et là ses yeux hagards. Quand on le rencontrait par les rues, vous eussiez dit un étranger. Perdu dans une pensée qui l'absorbait tout entier, nuit et jour, il ne savait ni où il était, à Tours ou à Gand, ni s'il faisait clair de lune ou de soleil. Enfin, ne pouvant sans doute pas supporter les horreurs de cette situation, craignant toujours que Louis XI ou Coyctier eussent aposté des gens pour le surveiller pendant un de ses accès, et ne voulant pas se voir enlever de son vivant

le trésor inconnu qu'il avait fait, et qui gisait dans le sang de tant d'innocens, bourrelé de tant de remords peut-être, ou ne pouvant pas plus long-temps endurer les singulières tortures qu'il s'était lui-même préparées, il se coupa la gorge avec un rasoir.

Cette mort coïncida presque avec la fin de Louis XI, en sorte que la Malemaison fut entièrement pillée par le peuple, et quelques anciens du pays de Touraine ont prétendu qu'un bourgeois, nommé Bohier, trouva le trésor et s'en servit pour commencer les constructions de Chenonceaux, dont il acheta la seigneurie, et qui, malgré les richesses de plusieurs rois, le goût de Diane de Poitiers et celui de sa rivale Catherine de Médicis pour les bâtimens, reste encore inachevé.

Le sire de Saint-Vallier, heureusement pour Marie de Sassenages, mourut, comme on sait, dans son ambassade; mais sa maison ne s'éteignit pas. La comtesse eut, après le départ du comte, un fils dont la destinée est fameuse dans notre histoire de France, sous le règne de François Ier. Il fut sauvé par sa fille, la célèbre Diane de Poitiers, l'arrière-petite-fille illégitime de Louis XI, laquelle devint l'épouse illégitime et la maîtresse bien aimée de Henri II; en sorte que la bâtardise et l'amour furent héréditaires dans cette noble famille!

DE BALZAC.



LA FÊTE DE NOËL

EN ANGLETERRE.

Les Anglais, qui se croient assez volontiers un peuple de sages, n'aiment pas à perdre le temps en fêtes. Chaque jour de l'année, du mois et de la semaine, a pour eux son affaire sérieuse, car le dimanche n'est point, chez eux, un jour de réjouissance, mais de dévotion. Il n'est guère resté en Angleterre, des grandes fêtes du vieux catholicisme, que Pâques, la Pentecôte, la Saint-Michel et la Noël; encore la dernière est-elle la seule qui soit chômée généralement, et une occasion de réunions joyeuses; les autres n'appartiennent plus qu'aux plus basses classes de la société.

Les fêtes de Noël durent à peu près jusqu'au « douzième jour » (*twelfth-day*), qui est notre jour des Rois; cependant il n'y a de solennité proprement dite que le jour de Noël même (*Christmas*), le jour de l'an (*New year's day*), et le jour des Rois.

L'approche de Noël s'annonce à Londres et dans la plupart des provinces d'une manière particulière. Pendant la quinzaine qui précède, on est de temps en temps réveillé, au milieu de la nuit, par une musique douce et lente, exécutée au moyen de divers instrumens; l'effet en est singulier. Cette musique, qui retentit tout à coup au milieu du silence de la nuit sous vos fenêtres, qui passe et re-

passe dans la rue, parvient à peine à vous réveiller, que déjà vous cessez de l'entendre ; elle produit par là une sensation indistincte, comme celle d'une musique perçue dans un songe. Aussi vous fait-elle souvent *réver* de musique sans vous réveiller, agissant sur les seules facultés de l'ame pendant le sommeil, comme cela arrive aux sons. On appelle cette musique les *waits* (les veillées), et elle est exécutée par des musiciens ambulans, qui, après Noël, vont demander une petite rétribution aux maisons comprises dans leur ronde. Il est un autre précurseur, moins agréable, mais plus caractéristique, qui se fait entendre dans Londres à la même époque ; c'est le sonneur public, le *bell-man*, comme on l'appelle. Le *bell-man* est un des agens inférieurs de la police de paroisse, qui s'en va la nuit, agitant une grosse cloche au son rauque, et chantant d'une voix plus rauque encore quelques mauvaises rimes relatives à la circonstance. Il vient lui aussi demander son pour boire après Noël, et laisse à chaque maison une copie de ses vers. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Anglais se montrent bien plus généreux dans leurs dons pour le sonneur, qui interrompt désagréablement leur sommeil, que pour ces musiciens dont les sérénades sont si poétiques.

C'est ainsi que s'annonce l'approche de Noël ; son arrivée est célébrée dans les maisons par une décoration particulière. Les appartemens, et surtout la partie du logis réservée à l'habitation ou aux travaux des domestiques, sont ornés de ces feuillages d'arbustes verts si communs dans les campagnes anglaises, tels que le laurier, le buis, l'ilex, mais surtout le houx, dont les feuilles lustrées et les baies d'un rouge vif sont disposées en guirlandes sur les cheminées et contre les murs. Dans la cuisine, on suspend au plafond une énorme touffe de gui de chêne, sous laquelle les servantes doivent se laisser embrasser, si elles s'y laissent surprendre par quelqu'un de l'autre sexe.

Ces mêmes décorations égaient un peu la nudité habi-

tuelle des églises , ainsi que les divers édifices du culte anglican, et elles y restent long-temps encore après Noël.

Les soirées , les réunions et les visites deviennent plus fréquentes à Londres et dans la province aux environs de la Noël; mais la grande fête de Noëlse célèbre le jour même. Toutes les branches collatérales de la famille se rassemblent chez son chef; on y admet rarement des étrangers , excepté peut-être quelques amis intimes, que leur position sociale laisserait isolés dans le monde à cette époque de l'année. La plus franche gaieté règne dans ces réunions *entre soi*, les seules où les Anglais dépouillent enfin cette raideur, cette morgue qui gêne chez eux les rapports habituels de sociétés. On dîne de meilleure heure, afin de pouvoir consacrer quelques heures de plus aux libations de la soirée. Les dames restent plus long-temps à table, et les messieurs vont les rejoindre beaucoup plus tôt lorsqu'elles se sont retirées. La chanson ce jour-là cesse d'être de mauvais ton, et vient au secours de la gaieté du repas.

Les *toasts* et les santés se multiplient , précédés d'apostrophes plus tendres ou plus joyeuses que de coutume. Quand la conversation semble tourner au sérieux, il est permis de l'interrompre brusquement pour la varier. Le vin, si nécessaire pour ranimer l'esprit anglais, est aussi plus fécond en bons mots; enfin les enfans sont introduits et viennent prendre part à la fête avec toute la liberté et les caprices de leur âge, sans risquer d'être importuns.

Qu'il me soit permis de le dire ici, puisque l'occasion s'en présente: les enfans me semblent mieux répondre, en Angleterre qu'en France, à l'idée que je me suis toujours faite d'un enfant. A Paris surtout, passé l'âge de six ou sept ans, un petit Français est déjà un petit homme; une petite Française, une petite dame; celui-là, un petit bel-esprit, ou un petit vert-galant, ou un petit philosophe; celle-ci, une petite prude, une petite précieuse ou une petite coquette, tout, excepté un enfant. Les enfans anglais restent enfans jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils

restent jeunes , étourdis , ignorans , indociles même , aussi peu *apprivoisés* que possible , et heureux en proportion , fiers de leur privilège d'enfant , et en usant ; ne regardant jamais trop loin dans l'avenir , ne se retournant jamais du côté du passé ; n'ayant ni crainte , ni ambition , ni calcul , ni conjecture dans la tête , mais *sentant et vivant* , car sentir et vivre , c'est le vrai bonheur de l'enfance. Un enfant qui a passé ainsi ses quatorze ou quinze ans peut mourir sans qu'on doive se lamenter... au moins pour ce qui le regarde : il a *vécu*. Mais une pauvre petite créature dont on cultive la précocité en serre chaude , dont on dirige toutes les espérances et tous les désirs vers un temps où il sera ce qu'il n'est pas , où il aura ce qu'il ne possède pas encore... Ah ! si cet enfant-là vient à mourir avant d'avoir atteint le but que vous lui avez offert... pleurez ! pleurez amèrement ; vous l'avez dépouillé de son véritable héritage : autant aurait valu qu'il ne fût pas né , car il est mort sans avoir vécu.

Qu'on me pardonne cette digression en faveur d'un âge dont Noël est encore plus la fête que la nôtre , car c'est au pied d'un berceau que nous fléchissons le genou ce jour là.

La nuit de Noël se passe en amusemens de toutes sortes : les membres âgés de la famille causent entre eux , jouent aux cartes ou regardent jouer. Les plus jeunes folâtres , chantent ou dansent au son du piano ; les enfans se livrent à leurs jeux favoris , à la main-chaude , au gage-touché , au colin-maillard , etc.

On passe de temps en temps , à tout ce monde , le thé , du café , des gâteaux , etc. , jusqu'à ce qu'arrive l'heure de souper , qui rassemble une seconde fois la famille autour de la table patriarcale. Les toasts et les santées recommencent , on chante des noëls ou des ballades , et l'on ne se sépare que lorsque les enfans s'endorment , car , en cette occasion , ils ne se retirent qu'avec le reste de la compagnie.

Il est, pour le repas de Noël, des mets consacrés par un usage immémorial : c'est d'abord un énorme *roast-beef*, au centre de la table, pour le premier service. Il est remplacé au second par un *plum-pudding*, à peu près aussi gigantesque, et une espèce particulière de pâtisserie appelé *mince-pies* (pâtés au hachis.) Les *mince-pies* ne paraissent plus guère sur une table de Londres que le jour de Noël, et le *plum-pudding* y devient tous les jours plus rare, quoique ce soit sans contredit le meilleur et le plus national des produits de la cuisine anglaise. Mais le jour de Noël, depuis le roi jusqu'au dernier paysan qui a quelques shillings d'épargne, tout ménage doit avoir à dîner le *roast-beef*, le *plum-pudding* et les *mince-pies*.

C'est le lendemain de Noël que commencent les fêtes régulières. Pendant plusieurs jours on trouve difficilement quelqu'un qui travaille dans la moins oisive des cités du monde. La matinée se passe à demander et à donner des boîtes de Noël (*Christmas boxes*), et quand vient le soir, chacun va dépenser le fruit de cet échange d'*aumônes* volontaires. Les uns se rendent aux théâtres qui étaient fermés depuis deux jours, et où l'on représente ces pantomimes extravagantes et bouffones que l'on a essayé d'importer à Paris ; les autres vont remplir les divers lieux de réunion où le peuple se donne rendez-vous dans les divers quartiers de la ville.

Ah ! plaignons celui qui ne trouve pas dans sa boîte de Noël la somme suffisante pour aller voir les merveilles des *Mille et une Nuits* prendre un corps et des couleurs, se réaliser, en un mot, grâce à la batte d'Arlequin, devenue la rivale de la baguette des fées. Loin d'ici héros de tragédie aux vers sonores, héroïnes plaintives, tyrans furieux ou dissimulés, confidens à l'oreille si complaisante ; loin d'ici, soit que vous m'apparaissez sous la toge et la chlamyde classiques, soit que vous déguissiez sous le costume du moyen âge vos *cœurs d'hommes*, vos *cœurs de femmes*, vous êtes les mêmes, toujours les mêmes, au style

près. La pantomime m'offre aussi son père barbare, sa vierge persécutée, son amant tendre, son rival farouche; mais il m'en dédommage par son divin Arlequin.

Si un sentiment d'envie pouvait entrer dans le cœur pendant la représentation d'une pantomime, nous l'éprouverions quelquefois contre l'heureux mortel que nous voyons tout à coup se métamorphoser en cet être à part, composé de gaieté, de magie et de sensibilité, qu'on appelle Arlequin. Quelle taille élégante! quelle grâce! quelle légèreté! quelle souplesse! et quel charmant caractère! Son honnête visage noir est toujours souriant. Comme la plupart des héros, toute sa fortune consiste dans son épée. Mais quelle épée! Elle n'a guère moins de vertus que le chapeau de Fortunatus, la lampe d'Aladin, la pierre philosophale et l'élixir de vie. Quel voyageur! les nuages lui servent de voiture, les vents de coursiers. Rien ne l'arrête, ni les barrières de péage en Angleterre, ni les barrières de l'octroi en France... Il fait le tour du globe en une seule nuit, et trouve le temps de faire une halte dans la lune. Et quelle délicieuse compagne de voyage est la sienne! La première jolie fille qu'il rencontre, après avoir été créé (car il n'a pas la peine de naître), devient amoureuse de lui et le suit jusqu'au bout du monde. Puis il a sans cesse sur ses talons une bande de persécuteurs stupides qui ont tout juste assez d'esprit pour l'entretenir sur le *qui vive*. Il n'a pas de maison à tenir...! avantage immense je vous assure. Il est partout reçu comme chez lui, sans avoir eu besoin de lettres de recommandation; car chacun l'aime, ce qui est beaucoup, et il ne hait personne, ce qui vaut mieux encore. Il n'est jamais sans serviteurs, quoiqu'il n'ait pas le souci d'avoir des gens: les élémens lui obéissent. Il fait à son gré avancer, arrêter ou rétrograder même le temps; il change des rêves en réalités, des réalités en rêves, la nuit en jour et le jour en nuit, chose agréable dans l'occasion. Quelle société il fréquente! Il est en relation suivie avec le petit homme de la lune; en intimité avec le Puck

et la Titania de Shakespeare : le diable ne lui fait pas peur ; il joue à colin-maillard avec lui. Il faut avouer qu'il a bien son petit grain de malice ; mais il ne s'y abandonne jamais qu'aux dépens des imbécilles ou des fripons. C'est d'ailleurs un homme accompli. Il sait toutes les langues sans avoir eu besoin d'étudier les grammaires, grand avantage que certains romantiques ne lui envieront pas ; il sait toutes les sciences et tous les arts , excepté la botanique et la philosophie, qu'il n'aime pas du tout. C'est un meilleur architecte que M. Fontaine, un statuaire aussi habile que David, et il attrape la ressemblance d'un portrait en frappant un seul coup de sa batte sur la toile. Enfin il a toujours vingt ans , finit par se marier avec celle qu'il aime et ne fait plus parler de lui.

Mais puis-je oublier les deux *Clowns*, ou loustics de la pantomime de Noël ? Ce sont deux personnages extraordinaires aussi dans leur genre : si Arlequin est *l'ame* de la pièce, ils en sont *la vie*.

Les contre-temps et les désastres qui les accablent n'ont pas de fin, comme la bonne humeur avec laquelle ils s'en consolent et la promptitude de leurs expédiens : c'est en vain qu'ils se heurtent le crâne contre les poteaux, les portes et les bornes, ils ne cessent de mourir et de ressusciter, ils ne se découragent ni d'être coupés en deux par les crocodiles, ni d'être avalés par les baleines, ni d'avoir le corps percé d'outre en outre avec des barres de fer rouge, ni de passer comme un boulet par la bouche d'un canon. Ils sont très-gauches, très-maladroits, et font continuellement des méprises et des balourdises, mais ils ont une présence d'esprit incroyable pour réparer sur-le-champ chaque nouvelle bévue. D'ailleurs ils ne sont pas difficiles pour vivre, et contentent facilement tous leurs appétits. Ils sont amoureux, mais peu leur importe de qui, laide ou vieille ; ils sont gloutons, mais ils mangent de tout, même ce qui n'est pas mangeable ; ils boivent tout, même ce qui n'est pas potable. Enfin ils sont muets comme tous

ceux avec qui ils vivent sur la scène ; mais combien de manières de parler ils ont inventées pour suppléer à la parole!.. autant que de manières de marcher, car ils pourraient fort bien se passer de leurs pieds comme de leur langue, tant il leur est facile d'aller et de venir sur leurs mains, sur leur tête, sur leurs épaules, sur leurs coudes, sur leurs genoux et sur le dos.

Voilà les trois personnages essentiels d'une pantomime de Noël; tous les autres ne sont qu'accessoires : presque tout le drame se passe entre Arlequin et les Clowns. C'est grâce à eux que les boîtes de Noël viennent chaque hiver se vider dans la caisse du théâtre. A eux le sceptre d'Othello et de Macbeth depuis le 26 décembre jusqu'au 6 janvier. Combien de nos salles à Paris auraient, hélas! besoin de la batte d'Arlequin!

Nous pourrions une autre fois dire quelque chose encore des solennités du *jour de l'An* et du *jour des Rois*.

V. DE SOLIGNY.



ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Une légère agitation politique s'est manifestée cette semaine. On a cru apercevoir l'émeute dans la rue; c'était bien elle, mais elle allait tout simplement rendre une visite, ou mettre sa carte chez d'illustres proscrits. C'était une émeute de courtoisie, d'hospitalité; elle était en habit, elle avait des gants; elle ne songeait pas à menacer la propriété; la propriété seule est inquiète aujourd'hui, elle n'a pas pris l'alarme, et a laissé faire la police.

Les débats de la tribune ont fait naître des émotions plus vives. On y a vu se renouveler ces éternelles réériminations du pouvoir et de l'opposition, qui viennent sans cesse déposer un nouveau levain dans les opinions. Un incident a encore prouvé jusqu'à quel point la hiérarchie sociale est ébranlée en France : un fonctionnaire a provoqué de paroles un ministre dans la salle des conférences. Quelques jours auparavant deux honorables députés avaient vidé leur querelle, dans une rencontre au pistolet.

La chambre des pairs a entendu des paroles graves et éloqu岸tes. Quelle que soit l'opinion qui juge M. le duc de Fitz-James, il n'en est aucune qui ne rende hommage à

ce beau talent, seul capable peut-être de consoler la pairie de l'absence du vicomte de Châteaubriand. Si, pour nous servir de l'expression de Virgile, Pergame avait pu être sauvée, elle l'eût été par ses mains. En déclarant qu'il fait, en cette occasion, le sacrifice entier et complet de sa pairie, M. de Fitz-James a annoncé qu'il briguerait les honneurs de la députation. Ce sera le premier des pairs déchus ou démissionnaires qui n'aura pas craint de déroger en changeant de tribune. Tous ces événemens sont à noter pour l'historien de nos mœurs politiques.

Nous racontons aujourd'hui ce qu'il reste, en Angleterre, des anciens usages à l'époque où nous nous trouvons. Il est singulier qu'une fête toute catholique soit plus solennelle dans un pays protestant que dans le nôtre; car non-seulement à Paris, mais encore dans nos provinces, que sont devenues nos réunions de famille à la Noël? Qu'est-ce qui nous a rappelé, cette année même à Paris, l'approche de cette grande commémoration religieuse? Un mandement de l'archevêque, qui interdit la célébration de sa cérémonie principale, la messe de minuit!.... Nous saurons dans huit jours ce que la politique aura encore retranché en 1831 des rites plus mondains du jour de l'an.

Les théâtres ont fait un peu moins parler d'eux cette semaine, les uns vivant sur un succès non encore épuisé, les autres trop heureux de quelques chutes faites sans trop de bruit... — M^{me} Raimbault a mérité d'être applaudie à son second début, dans le rôle de Rosine, du *Barbier*, comme elle l'avait été dans *l'Italiana*. Les dilettanti sont ravis; et les Italiens eux-mêmes commencent à reconnaître qu'il y a aussi des *prime done* et des rossignols dans cette France, selon eux anti-musicale.

Robert-le-Diable continue ses merveilleuses recettes à l'Opéra pendant qu'on répète activement *la Sylphide*, nouveau ballet, où Taglioni va donner un corps à la mythologie du comte de Gabalis.

Le Théâtre Français a le bon esprit de faire place nette à son *Louis XI*, en se débarrassant de quelques ouvrages qui s'étaient introduits, on ne sait comment, dans ses cartons, mais enfin qui y avaient pris date, et réclamaient leur tour. Après *Law* est venue *la Prédiction*, drame classico-romantique, où nous avons vu deux vieillards se poursuivre d'une haine *dantesque*, se tendre des pièges, et presque se mordre, comme fait Ugolin à son ennemi l'archevêque Roger. Cette pièce est fondée sur une prédiction qui annonce à un fils qu'il sera parricide, et, au dénouement, c'est le père qui a tué son fils! Les spectateurs ont accepté l'échange avec une parfaite indifférence; mais, par compensation, le Théâtre Français a obtenu de Baptiste cadet une série de représentations qui sont très-suivies, et mardi, grande nouvelle! M^{lle} Mars reparait enfin dans *l'École des Vieillards* et *les Fausses confidences*.

Tous les artistes, tous les hommes de lettres étaient accourus au Vaudeville pour y voir M. Henri Monnier dans *Joseph Trubert* ou *la Vie d'un ouvrier*. Malheureusement la pièce est fort médiocre, et n'a pu inspirer constamment ce comédien si fin et si spirituel pendant trois longs actes et un épilogue. J. Trubert, le héros de cette ébauche, est un ouvrier assez mauvais sujet, qui joue tout ce qu'il possède, tout, jusqu'à sa femme. Ce serait une grande maladresse à M. Henri Monnier d'avoir risqué sa réputation dans ce second essai, s'il n'avait une revanche toute prête: on peut heureusement parier qu'il la gagnera.

L'activité de nos théâtres commence donc à rivaliser avec les préoccupations de la politique, et va jusqu'à Londres distraire les Anglais eux mêmes des débats du bill de réforme. M. Mason, le nouvel entrepreneur du *King's Opera*, fait traduire en ce moment *Robert-le-Diable* en italien. Il est venu lui-même à Paris pour engager M. Meyerbeer à aller diriger la mise en scène de ce grand ouvrage, qu'il veut faire exécuter avec toute la pompe convenable.

Les deux ténors Donzelli et Winter font partie de sa troupe. Cependant l'impresario anglais a été si frappé du talent de notre Nourrit qu'il a voulu l'engager pour aller chanter cet été en italien au King's-Opera

L'Almanach des Muses n'est pas mort ! La librairie Delalain, qui éditait la compilation de Sautereau de Marsy, n'existe plus depuis long-temps ; mais les Muses, assiégées dans leur Parnasse miné et contre-miné, ont survécu à leurs grands-prêtres. M. Lesguillons entretient l'autel des dieux inconnus. M. Audin, libraire, quai des Augustins, n° 25, s'est conformé aux usages du sybaritisme littéraire qui aime à s'étendre sur un papier blanc et poli, parmi des caractères neufs et gracieux, avec une belle ordonnance typographique. *L'Almanach des Muses* n'est pas tout-à-fait un keepsake ; mais il a dépouillé son papier à sucre, ses têtes de clous d'imprimerie royale, sa couverture mouchetée de bleu comme un habit de marquis. Oh ! comme ce bon M. Sautereau de Marsy, à qui les Muses fassent paix, s'indignerait de ce luxe profane et regretterait surtout ses commentaires anodins, qu'il s'appliquait à lui-même pour ne pas faire de jaloux : *vers boursoufflé, vers sans harmonie, vers prosaïque* ! Oh ! l'honnête homme de poète que c'était !

Oui, ce fut en l'année 1765 que *l'Almanach des Muses*, in-16, format d'almanach liégeois, parut, à l'admiration du ban et de l'arrière-ban poétique, avec cette naïve déclaration : « L'éditeur a pensé que la meilleure manière » de voir si un vers est purement écrit, c'est d'en faire » l'analyse et de le réduire en prose. » Suivait un calendrier avec les signes du zodiaque et les phases de la lune ; plus, la liste alphabétique des auteurs et la revue concise des ouvrages de poésie publiés et des pièces de théâtres représentées dans l'année. Ce recueil est tombé de Sautereau en Vigée, et de Justin Gensoul en Lesguillons. La collection comprend soixante-huit volumes, sans compter

• Pièces échappées aux seize premiers almanachs des Mu-

» ses. » C'est le berceau et la tombe des grands et petits rimeurs. On vendait autrefois trois mille exemplaires; un faiseur de distiques en achetait une douzaine pour offrir en « hommage de l'auteur. » L'année 93, toute parfumée d'érotique et de mythologie, fut recherchée à l'égal des *Lettres à Émilie*.

L'année 1832 ressemble beaucoup à l'année 93, et même à l'année 1765; cependant Vigée n'est plus là! MM. Blanchard de la Musse, Fayolle, Miger, Pons de Verdun, Thévenot, Falayrat, sont inamovibles à leurs postes avec des épigrammes, des quatrains et des moralités; certains noms ont fait bail perpétuel. On appelle poésies légères et fugitives une épitaphe, un madrigal à Céphise; un bouquet à une dame, en lui envoyant une boîte remplie de tabac; à un ami cruellement désappointé; et c'est une lecture fort divertissante depuis M. Lassailly, qui « Dieu merci se sent ame assez forte, » jusqu'à M. Mollevant, membre de l'Institut, célèbre inventeur des *Cent fables en quatrains*. Il y a des anonymes qui signent quatre rimes par six lettres initiales; il y a des hommes de talent qui ont martelé de détestables vers; il y a des versificateurs nouveaux qui ont apporté de jolies bluettes. M. Bignan, le lauréat breveté et patenté, donne son coup de pied aux romantiques; M. Denne Baron adresse à M^{lle} Céleste B. un tour de force cacophonique, en vers libres. On rencontre de la poésie de garnison et de cavalerie à côté de la poésie de boudoir et de grenier. Mais pour nous consoler de cette poudre, de ce fard et de cette boue préparés pour la toilette des Muses, il suffit de citer le spirituel badinage de M. Viennet, les odelettes de M. Gérard, le *Lord Byron* de M. Drouineau, les élégies de M^{me} Desbordes-Valmore; il faut se résigner à nommer seulement Barrière, Barthélemy, Constant-Berrier, M^{me} Branchu, Cavé, Delavigne, Deschamps, Lamartine, Louis XVIII, Vigarossy, Pongerville. Quant au *bateau* de M. Alfred de Vigny, si nous osions nous permettre une pointe contre si haute renom-

mée , nous dirions qu'il peut servir à faire passer les Muses.

B. J.

L'ÉVENTAIL CHINOIS.— J'étais assis auprès d'une dame fort aimable, cherchant dans ma tête quelque chose de spirituel ou d'imprévu, pour varier notre causerie, lorsque mes yeux s'arrêtèrent à ce meuble de toilette où les femmes jettent tout, broderies fanées, colliers rompus, rubans d'hier, papillotes, billets, parfums, etc. La vue de cette corbeille suppléa tout à coup à la stérilité in-tempestive de mon imagination.

M. de Maistre a voyagé autour d'une chambre ; à la rigueur, je pourrais écrire l'inventaire philosophique de cette macédoine de frivolités, où j'avais porté mes regards. Mais, outre qu'il y aurait peut-être indiscretion de ma part, dans ce chaos de jolies choses je pris au hasard.

« Madame, dis-je à l'élégante maîtresse de la corbeille, écoutez-moi de grâce. On prétend, faussement peut-être, qu'il est plus facile d'oublier les personnes que les objets. En supposant, d'une manière absolue, qu'il soit permis d'oublier, voudriez-vous me dire si l'exquise originalité de cet éventail chinois, par exemple, rappelle chaque jour à vos heures de loisir, moins le souvenir de la main qui vous l'offrit que l'image du Tartare qui le broda ? Essayez d'avoir de la mémoire, et je serai impartial. »

La dame parut hésiter, puis elle reprit en riant :

« J'ai trop à cœur de détruire dans votre esprit une opinion généralement accréditée contre mon sexe, pour ne pas saisir cette occasion de la combattre. Quoi qu'il m'en coûte, je veux bien me souvenir. »

Ici, elle me fit le récit suivant d'une aventure dont je trahis la confidence, en respectant le nom du héros.

« L'année dernière, à l'époque où l'issue déplorable des troubles de l'Italie contraignit plusieurs familles de

proscrits à se réfugier en France, on me raconta qu'un Bolonais patriote, demeurant à peu de distance de chez moi, avec sa femme et sa fille, était réduit à la plus profonde misère : ces infortunés n'avaient pas mangé depuis deux jours. Émue de pitié, je me fis conduire près de ces étrangers par une dame de mes amies qui les avait déjà secourus. Cette visite me convainquit bientôt de la vérité du récit qu'on avait fait. Le mari était étendu sur une paillasse, cherchant à maîtriser sa douleur ; la femme pleurait ; la jeune fille était une charmante enfant, qui ne sentait pas sa position, et dormait à côté de son père. Je me hâtai de pourvoir à leurs besoins de première nécessité, après quoi je voulus m'occuper de procurer à cette famille un moyen d'existence assuré pour l'avenir. Mais tout le désir qu'ils exprimaient était d'atteindre Londres, où ils avaient un de leurs parens établi dans un petit commerce, et préparé à les recevoir. Ce désir fut rempli.

» Quelque temps avant son départ, le Bolonais, encore convalescent, me fit prier un matin de venir le voir. Il était seul et couché ; on lisait sur sa belle figure italienne quelque chose d'heureux et de mélancolique. Je lui demandai avec intérêt s'il lui restait un vœu à former.

» Il me remercia affectueusement ; ses yeux étaient mouillés de larmes. Alors prenant à son chevet l'éventail que vous voyez, il me dit que c'était le seul monument qu'il gardât d'un amour qu'il avait eu dans l'Inde pour une jeune créole morte dans ses bras ; que, prêt à quitter le continent, sans doute pour n'y plus rentrer, il ne pouvait reconnaître mieux mes soins qu'en me laissant le dernier débris de son bonheur passé, et qu'il me priait seulement de ne jamais penser à lui, si j'y pensais, sans donner un léger regret à la mémoire de la personne dont il tenait ce gage de tendresse. Cela dit, il me serra le bras avec force et retomba sur son lit comme épuisé et abattu.

» Je ne saurais décrire l'impression que j'éprouvai à

la vue de cet acte pieux de reconnaissance, qui détruisait un lien d'amour pour acquitter une dette de l'amitié. Un refus eût été un outrage; j'acceptai. Maintenant que votre curiosité est satisfaite, prononcez la sentence. »

Au lieu de répondre, je baisai avec respect la main de la dame.

ANDRÉ DELRIEUX.

LE SACERDOCE LITTÉRAIRE ET LES PASTILLES AU CHOCOLAT.

— Avez-vous lu *le Sacerdoce littéraire*, centilogie en trois actes, par M. Aristophane, citoyen de Paris? C'est un drame complet où sont mis en scène tous nos hommes de lettres ou soi-disant tels, à qui l'auteur prête des propos si extravagans que l'académie semble être pour lui une succursale de Charenton. *La Revue de Paris* a l'honneur d'y jouer un rôle, tantôt personnifiée, tantôt par ses principaux collaborateurs, dont quelques-uns sont plus honnêtement travestis en personnages muets. Le raisonneur de la pièce est un certain Scipion Marin, qui rappelle un peu le *quésaco* Marin de Beaumarchais, et qui vous dit naïvement : « J'ai journalisé pendant » quatre ans, j'ai fait de ces mémoires qui ont eu tant » de vogue; oui, j'ai vendu ma plume, mon moral, » mes émotions, mes prestiges, et je m'en consolais en » gagnant vingt francs par jour, etc. » Ce personnage imaginaire, à moins que vous ne connaissiez de par le monde M. Scipion ou Annibal Marin, nous a tout l'air d'être là pour représenter l'auteur. C'est donc à lui que nous adressons nos complimens de condoléance sur les malheurs des temps qui l'ont réduit à ce dur métier de brochurier anonyme. Certes, il y a dans ce pamphlet quelque talent, quoique mal employé. Pourquoi les mémoires n'ont-ils plus la vogue? Pour comble d'infortune on paraît avoir enlevé, hélas! un grand débouché aux écrivains de cette force. Autrefois, à cette époque de l'année, c'étaient eux qui embellissaient de leurs

vers les bonbons d'étrences. Mais les *devises* passent de mode. L'industrie des confiseurs est toute à la *matière* : les bonbons fins , les pastilles au caraque n'ont plus *d'ame*. Tout le mérite des fameux chocolats de MM. Debauve et Gallais , rue des Saints-Pères, par exemple , consiste dans la délicatesse de la pâte , toute leur poésie est dans le fantastique de leurs métamorphoses. Fiers des recommandations du spirituel auteur de la *Physiologie du Goût*, MM. Debauve et Gallais vendent à tout Paris et à toute l'Europe le meilleur chocolat sous mille formes variées , sans avoir besoin de l'envelopper, comme jadis, d'ingénieux madrigaux : et voilà pourquoi tel auteur est réduit à écrire des satires dans les journaux obscurs , tel autre des brochures dialoguées comme *le Sacerdoce littéraire*. En vérité. MM. Debauve et Gallais , comme les autres confiseurs de Paris, sont exposés à se voir attaqués en dommages-intérêts par ceux qu'ils ont ainsi cassé aux gages. M. Scipion Marin a bien raison de s'écrier dans *le Sacerdoce littéraire* : « La société devient terriblement prosaïque », lui poète, lui qui (pourquoi n'en conviendrions-nous pas ?) a intercalé dans le troisième acte de sa centilogie une procession burlesque digne de la folle imagination de l'Arioste. X.

— Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison du roman attribué à M^{me} Émile de Girardin, *le Lorgnon*, 1 vol. in-8°, publié par Louis Hauman et Ce. à Bruxelles. C'est un roman de mœurs qui doit faire sensation dans tous les salons de Paris.

— Le libraire L. Janet, éditeur des *Contes du bibliophile Jacob à ses enfans*, fait paraître le *Nouveau Keepsake français*, les *Annales romantiques* et autres *Annuaire*s du même genre, dont le succès survivra à la circonstance. Il y a là de la littérature, ainsi que dans *le Talisman*. Nous en reparlerons.

— Parmi les livres publiés sur la Pologne nous remarquons un *Essai historique et politique* depuis son origine jusqu'en 1788, ouvrage posthume du comte de Molekewski, publié par M. Fournier jeune, rue de Seine, n° 14.

— Le nouveau roman de M. Régnier-Destourbet, *Charles II et l'amant espagnol*, dont nous avons donné un fragment dans un des numéros précédens, vient de paraître chez le libraire Dumont, Palais-Royal, n° 88, au Salon littéraire, où l'on trouve aussi tous les ouvrages annoncés dans la *Revue de Paris*.

— M. Renault, éditeur, rue Notre-Dame-des-Victoires, vient de publier un roman intitulé *Rose et Blanche*, par M. Jules Sand, dont le talent connu promet une composition originale.

— Nous avons annoncé les *Voyages en Égypte et en Nubie* de M. Rifault. Ce laborieux et infatigable voyageur continue la publication de son grand ouvrage, véritable encyclopédie de l'Égypte ancienne et moderne. Nous attendons le texte des planches pour en parler avec plus d'étendue.

— L'exposition de la société libre des beaux-arts est ouverte depuis le 15 décembre au musée Colbert, rue Vivienne, n° 2. L'entrée en est libre, excepté le vendredi.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

La bourse de Londres, par M. Karel. . .	Page. 5
La chambre des communes (<i>New Monthly Magazine</i> .)	160
Biographie musicale. — Beethoven, par M. J. Aloys Schlosser (<i>Foreign Quaterly Reiview</i>) . . .	236

LITTÉRATURE MODERNE , ETC. , ETC.

Jacomo Meyerbeer, par M. J. d'Ortigue. . . .	46
Mœurs du désert. — La rançon d'une vierge (I ^{re} et II ^e partie), par M. Raymond Brucker. . .	32 et 113
Esquisses maritimes. — Le naufrage et les épaves, par M. H. C. de Saint-Michel.	54
Des aveugles-nés. — Considérations sur l'état physi- que, moral et intellectuel, l'éducation et la	

condition sociale de cette classe d'êtres (II ^e article), par M. P.-A. Dufau.	pag. 79
Scènes de la vie militaire.—Saint Pierre-le-Pêcheur, par M. V. Kennedy.	97
Feuilles d'automne, par M. Ch. Nodier.	132
Poésie. — A M ^{me} * Émile de Girardin, par M. de Lamartine.	141
Paris.—Les Tuileries, par M. Bazin.	176
Maître Cornélius, par M. de Balzac.	190 et 276
Voyages.—Constantinople en 1830, par M. Mi- chaud, de l'Académie Française.	303
La fête de Noël en Angleterre, par M. de Soligny.	259
Album.	62, 146, 229, 314

